BnF Gallica

Rolande, étude parisienne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Duchemin, Léon (pseud. Fervacques),Bachaumont. Rolande, étude parisienne. 1873.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

ET 1981

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ROLANDE

4350

Y 5

34692

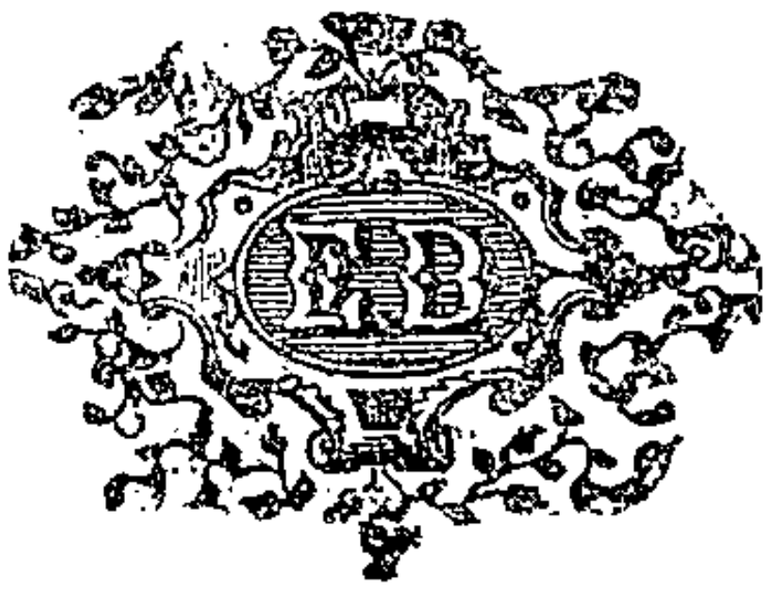
CLICHY. — IMP. PAUL DUPONT, RUE DU BAC-D'ASNIÈRES, 42.

FERVACQUES & BACHAUMONT

ROLANDE

ÉTUDE PARISIENNE

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1875
Tous droits réservés

31892

©

A la Mémoire

D'HONORÉ DE BALZAC

CE LIVRE

EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ

FERVACQUES ET BACHAUMONT

ROLANDE

ÉTUDE PARISIENNE

I

Parmi les réunions de province que les Parisiens en déplacement affectionnent, celle de Blois tient assurément le premier rang après Caen, Deauville, Dieppe et Amiens, bien entendu. Un champ de courses charmant et bien encadré qui borde la Loire, une situation très-gaie et un paysage exquis; un programme bien conçu, dont les conditions laissent une chance à de nombreux concurrents d'ordre et d'âge différents, tout cela réuni constitue une attraction qui ne manque jamais son effet. Quelques heures d'express à peine séparent Blois de Paris; le *ring*, sans être absolument aussi fourni qu'au Bois ou à Chantilly, offre encore un lot de preneurs de chevaux assez respectable, et les *bookmakers* amateurs sont à peu près certains d'y faire leur affaire.

Tout autour de Blois une noblesse nombreuse, riche, élégante et passionnée pour le *Sport,* habite des châteaux splendides; les Angevins, si grands joueurs, le

Club et le *Sporting* peuvent en témoigner, se déplacent pour venir passer la saison des courses autour de Chaumont, de Chambord, de Chenonceaux et de cent autres habitations princières où l'on taille les soirs de courses des *bacs* assez respectables. Enfin les jolies châtelaines des environs, qui ont quitté Paris après le grand prix, à a mi-juin et qui ne sont pas encore parties pour les bains de mer, puisque les courses de Blois ont ordinairement lieu du 20 au 25 juillet, se font un devoir d'assister aux deux journées qui acquièrent ainsi par leur présence élégante un attrait de plus.

En 1868, à l'époque où commence cette histoire, la réunion promettait d'être magnifique. La veille au soir l'express de Paris avait amené bon nombre de turfistes, et les *malins* de Blois, venus pour voir l'arrivée du train, s'étaient réjouis par avance en supputant le nombre de billets de mille que les Parisiens allaient laisser soit sur le tapis vert des courses, soit sur la grande table ronde du cercle après un joli baccarat tournant ou un écarté sérieux à cinq louis la partie. Il y avait de fait de quoi s'esbaudir, et les ponteurs sérieux étaient en nombre. D'abord le duc Hamilton, vêtu de son veston de Poole à grands carreaux contrariés, la tête couverte de sa cape de Christy et suivi de son fidèle Raoul. Les ducs de Fitz-James et de Fézensac, Hubert Delamarre, Hallez-Claparède, Roy et Borda avaient complété le wagon-salon, gracieusement mis par la Compagnie d'Orléans à la disposition de ces nobles voyageurs. D'Étreillis, le Ned Pearson du *Sport*, était venu dans un autre compartiment avec le baron Nivière, Charles Laffitte, le comte de Lagrange et M. Delamarre.

Inutile de demander si en route on avait parlé *pedigrees*, *performances*, *yearlings*, tiré des lignes, indiqué les gagnants sur le papier, calculé les chances sui-

vant les poids des handicaps, enfin épuisé toute la langue du métier. Pour compléter le tableau, Isabelle, coquette, pimpante et simplement vêtue de noir, avait débarqué ses panerées de fleurs aux senteurs enbaumées qu'elle devait distribuer le lendemain dans toute la splendeur de son costume cerise et blanc aux couleurs de M. Schickler, qui avait gagné cette année-là le Derby avec son cheval *Suzerain*, 1er, battant *Gondolier*, 2e, au comte de Lagrange; *Piétro*, 3e, au duc de Fitz-James.

On le voit, l'arrivage était complet. On se répandit dans les divers hôtels de Blois, Lion-d'Or, Cheval-Blanc, Croix-de-Malte et Belle-Étoile. Quelques passionnés amants de la nature sortirent après souper, qui pour fumer un cabanas sur la levée ou sur ce magnifique pont en pierre jeté sur la Loire en dos d'âne, et qui a un si grand caractère; qui pour donner la chasse aux modistes blésoises sortant de leurs magasins. La plupart allèrent au cercle, et la grande partie commença, se poursuivit et s'acheva avec des chances diverses et des alternatives successives de gain et de perte.

Le lendemain matin le soleil se leva radieux. Une légère brume, transparente comme ces brouillards légers qui servent d'escorte à Mab, la reine des mensonges, flottait sur la Loire aux flots bleus. Une brise fraîche courait sur la levée, et, frisant légèrement la cime des eaux, gonflait les grandes voiles carrées de ces chalands chargés de vin qui remontent le fleuve depuis Nantes jusqu'à Orléans, et qui se suivent à la file, formant ainsi dans le paysage de charmants motifs maritimes. A chaque coude de la Loire encaissée entre des berges gazonnées on les voit paraître, disparaître et se remontrer encore avec les mouvements onduleux de cygnes se jouant sur les eaux d'un étang royal.

Vers midi les visiteurs commencèrent à arriver.

Breaks de chasse attelés de deux ou quatre vigoureux postiers bai brun comme ceux qu'affectionnait le général Fleury pour le service des écuries impériales ; victorias traînées par deux anglo-normands harnachés de cuir jaune avec des queues de renard, phaétons, dog-carts, paniers, calèches de famille, omnibus de château contenant quinze personnes entassées, cavaliers, piétons, tout cela défila à grand bruit de grelots, de cris, de claquements de fouet et avec force poussière. Les Parisiens, augmentés du contingent retardataire arrivé le matin, déjeunaient à la hâte d'un air ennuyé, en gens levés trop tôt, qui ont de mauvais estomacs, peu d'appétit, et grignotaient de petits croûtons de pain avec un œuf à la coque et une côtelette de mouton entourée de beaucoup de *pickles*.

Peu à peu tout le monde partit. La ville demeura presque déserte, et là-bas, de l'autre côté de l'eau, les tribunes regorgeaient de monde. Autour des cordes et sur la piste une foule noire, compacte, bruyante, que les blouses bleues des paysans et les bonnets blancs des paysannes piquaient de points éclatants. Dans le pesage, la fleur, la crème.

— Qu'est-ce donc que ces deux jolies filles qui sont là-bas dans une calèche bleue avec une dame à cheveux blancs, leur mère sans doute, et auxquelles parle le duc de Chastaix ?

— Mon cher René, répondit à son interlocuteur celui qu'on interrogeait, ce sont des administrées à moi, la comtesse de Jarnailles avec ses deux filles, Edmée et Rolande. Elles habitent, à quelque distance de Vendôme, un assez joli château et un beau parc qui sont, avec une ferme, ce qui reste d'une fortune magnifique commencée sous Henri II et qui a décru peu à peu depuis Louis XIV, au point de ne permettre à ces dames qu'un train très-

modéré. C'est dommage, car les deux filles sont divinement belles et très-intelligentes, la dernière surtout.

— Peste, mon cher sous-préfet, dit Saint-Pouange au fonctionnaire, comme vous vous échauffez! Est-ce que vous songeriez à l'une de ces petites?

— Avouez que je serais bien fou, répondit l'autre. Je ne suis à Vendôme qu'en passant et sur le point d'échanger ce poste contre une première classe ou un bon secrétariat général. Je suis depuis l'an dernier maître de requêtes en service extraordinaire au conseil d'État, et je serais déjà préfet sans Jeanne de la Tour-Bleue et mes folies passées.

— Il est vrai, reprit le Parisien, que votre père ne plaisante guère. Et puis, dans votre situation de fils d'un ministre, vous êtes tenu à garder des ménagements plus que pas un.

— C'est ce que je pensais justement, mon cher, et, malgré la beauté et l'esprit de Rolande, qui en font une femme réellement supérieure, il y a longtemps que je me suis dit en la regardant qu'elle était trop pauvre pour que j'en fisse ma femme et que je casse le cou, par un sot mariage, à ma carrière administrative, mais qu'elle était aussi de trop bonne maison pour en faire ma maîtresse. Ce sont des frasques que l'Empereur n'aime point et je me garderai bien de lui déplaire, attendant tout de lui. N'importe, reprit-il, voulez-vous que nous allions voir ces dames? je vous présenterai à elles.

— Volontiers, fit Saint-Pouange.

Malgré le désir qu'ils avaient de traverser promptement la piste, nos deux causeurs durent attendre la fin de la course. Le commissaire des courses, abaissant son drapeau rouge en tâchant d'imiter le dégagé et la désinvolture du baron de la Rochette, le *true starter*, venait

de donner le signal. Les chevaux courant le prix impérial s'élançaient.

Essayant de faire un dernier pari pour se couvrir ou compléter son *book*, Jones, le parieur anglais, criait dans les groupes, tandis que le baron de Caters se glissait silencieusement de chaise en chaise, le livre à la main, le crayon aux lèvres, et murmurait à voix basse d'un air mystérieux : Qui veut un cheval? Les profanes poussaient des cris insensés : C'est le bleu! Non, le rouge! Oh! comme il a de l'avance, jamais il ne pourra le rattraper! Et autres idioties bourgeoises. Enfin, le *rush* est terminé. Roulé, vanné par son jockey, le vainqueur passa le poteau : pas mal de louis changèrent de poche.

Les gros parieurs firent immédiatement leurs additions, en barrant les sommes gagnées qu'ils déduisaient de celles perdues, et *vice versâ*, et la piste redevint en possession du public.

Le sous-préfet et Saint-Pouange profitèrent de l'occasion pour passer. Ils arrivèrent auprès de la calèche et la présentation se fit immédiatement dans les formes.

Le duc de Chastaix serra vigoureusement la main du sous-préfet, qui lui rendit chaleureusement son étreinte.

Le duc, un des plus gros propriétaires du département, était un candidat officiel en herbe. Pour le moment, membre du conseil général de Loir-et-Cher, agréable aux Tuileries, c'était pour le fonctionnaire impérial un appui qu'il ne fallait pas négliger et qui pouvait être utile un jour. Légitimiste rallié, il avait, avec une grande fortune, une grande influence dans le pays. Cousin des Jarnailles, il avait été un moment question pour lui d'un mariage avec une des filles de la comtesse, mais cette rumeur avait promptement pris fin. Les gens bien informés, et il n'en manque pas en province,

assuraient que le défaut de fortune du côté d'Edmée, la préférée du duc, était le seul obstacle à cette union, qui avait été si désirée par la famille de Jarnailles.

Le duc avait alors trente-deux ans. Petit, mais bien pris, brun avec un teint mat joli aux lumières, des cheveux et des moustaches noirs, un sourire charmant, des mains de femme, petites, blanches, soignées, aux ongles polis, Chastaix avait une fleur de jeunesse totalement inconnue à ceux qui ont vécu de la vie énervante de Paris. Il avait été élevé en province et n'avait passé que deux années dans la capitale des consolations ; aussi sa figure tranchait-elle vivement sur celle du sous-préfet, pourtant du même âge que lui, mais dont la face ravagée par les veilles, le jeu, les nuits et les passions, contrastait avec l'air de bonne santé et d'humeur facile qui décorait celle du duc. Il était correctement mis, comme un gentleman qui va deux fois par an à Paris, et qui s'habille chez les bons tailleurs. Un complet foncé, à la boutonnière duquel brillait la Légion d'honneur, une galanterie préfectorale du dernier 15 août ; des gants de Saxe sans boutons et longs, une cape noire au rebord supérieur de laquelle un monocle rond était vissé comme le portaient le feu comte de Béthune et Mackenzie-Greeves.

— Mesdames, dit le sous-préfet, j'ai l'honneur de vous présenter mon ami M. le baron de Saint-Pouange. — Mon cher duc, M. de Saint-Pouange. — Saint-Pouange, le duc de Chastaix.

La conversation s'engagea. Tout en causant, Saint-Pouange, chez lequel l'habitude de la vie avait développé une extrême finesse d'observation et une acuité sans bornes, remarqua qu'Edmée ne quittait pas le duc des yeux. D'autre part, le sous-préfet et Rolande paraissaient au mieux. Elle se penchait pour lui parler à l'o-

reille, lui faisait respirer une touffe de roses qu'elle portait à la main et le regardait d'une étrange façon.

— Tiens, tiens, se dit le Parisien, est-ce que le sous-préfet serait plus avancé qu'il ne le dit avec cette jolie fille ? Tudieu ! quelle maîtresse cela ferait, campée dans une avant-scène des Variétés ou indolemment couchée dans un huit-ressorts ! quel effet produirait cette femme-là avec ses cheveux blonds *auburn* et ses yeux bleus !

Tout en faisant ces réflexions et en s'entretenant avec la comtesse, Saint-Pouange guignait des yeux le couple causeur. Tout à coup il fit un mouvement involontaire. Un petit billet microscopique et artistement roulé venait de passer du gant de Rolande dans la main du sous-préfet.

— Ah ! je savais bien ! fit-il en dissimulant un sourire et mordant sa moustache. Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je ne me gêne plus. Nous allons rire.

II

S'il est en Touraine une résidence seigneuriale qui réunisse toutes les conditions évoquées dans l'imagination par le mot château, c'est assurément le château de Serigny. L'archéologie, les souvenirs historiques, l'ameublement même, tout concourt à faire de cette splendide demeure un type d'habitation aristocratique.

Situé à une lieue de la ville de Blois, le château de Serigny couronne de ses vastes bâtiments le petit bourg du même nom. La Loire coule aux pieds de ses terrasses et alimente de ses eaux les bassins de son parc. Son architecture remonte au seizième siècle, mais par suite de remaniement dans les constructions et des nom-

breuses annexes rajoutées à l'édifice originel il date surtout du dix-septième et du dix-huitième siècle. François Ier, puis le duc de Guise et Henri IV à la veille de son mariage à Blois avec Marguerite de Valois ont tour à tour logé au château de Serigny, et leurs diverses chambres montrent conservé avec soin l'ameublement complet qu'elles contenaient à l'époque de leur visite.

Tapisseries de haute lisse, bahuts et cabinets du temps des Valois, faïences sans prix, objets d'art sans nombre garnissent les interminables appartements du château. Dans la salle à manger de gala on peut tenir soixante convives, et les cuisines, par leurs proportions, n'ont d'égales que celles du château d'Eu. Elles forment toute une ville souterraine.

Le domaine de Serigny avait été érigé en duché-pairie par Louis XV lorsque son filleul, Louis de Limeray, fils du lieutenant général comte de Limeray, chevalier de ses ordres, épousa Marguerite de Serigny, unique héritière du marquis de Serigny, l'un des diplomates les plus importants de son règne et le négociateur prépondérant du traité de Paris en 1763. Depuis il n'était pas sorti de cette famille. En 1868, son propriétaire était Louis Robert de Limeray, duc de Serigny, grand d'Espagne de première classe, membre du conseil général de Loir-et-Cher et président de la Société d'encouragement fondée à Blois.

Le duc, sportsman émérite et l'une des notoriétés du Jockey-Club, avait imprimé à son domaine un caractère hippique très-tranché. Il avait consacré à la race chevaline une partie des dépendances de Serigny et sa résidence était le centre par excellence de tous ceux qui dans les régions de la Loire s'occupent de l'élevage et de l'amélioration des chevaux.

Les courses de Blois, comme bien vous pensez d'après

cela, étaient temps de liesse pour Serigny. Il y avait de fondation, à cette époque, au château un grand dîner suivi d'un bal qui mettait en émoi tout le *high life* du Blésois et de la Touraine. Cette année, un cheval de M. de Serigny, *Clavaroche,* avait gagné le prix impérial, et un autre, *Pablo*, le prix pour gentlemen riders.

A l'issue des courses, l'assemblée avait abandonné le turf, se dirigeant à grands renforts de guides vers Serigny, et, sur les six heures, calèches, mailes-coach, phaétons et landaus prenaient la file dans l'allée d'honneur qui conduit au château et qui présente, sur une longueur de plus de douze cents mètres, une double rangée d'arbres de la plus opulente venue.

Le nombre des appartements du château avait permis au duc et à la duchesse de Serigny de mettre à la disposition de leurs invités des chambres où ceux qui étaient le plus éloignés de leur domaine pussent changer de toilette sans être obligés de rentrer chez eux. La famille de Jarnailles était de ceux-là, et Rolande, à son arrivée à Serigny, trouva sa femme de chambre en train de préparer sa robe pour le soir.

Rolande et sa sœur Edmée portaient deux robes identiques en batiste d'ananas brodée, merveille de travail indien rapportée au colonel de Jarnailles par un de ses frères d'armes qui avait servi aux colonies. Edmée endossa la sienne sans commentaires, selon l'expression même de sa sœur Rolande; mais celle-ci, par une attention qui alla droit au cœur du duc de Serigny, coupa sa jupe blanche par une écharpe écossaise aux couleurs de l'écurie victorieuse et fit de cette fantaisie un ragoût tout nouveau pour sa toilette.

Quand elles firent leur entrée dans le grand selon du château, la comtesse de Jarnailles et ses filles y trou-

vèrent déjà réunis la plupart des assistants que nous vous avons présentés sur le champ de course. Le duc de Chastaix, M. Edmond Leroy, invité à Serigny moins comme sous-préfet que comme sportsman émérite, le baron de Saint-Pouange et nombre d'autres clubmen de distinction venus exprès de Paris pour les courses de Blois.

Tandis que la duchesse de Serigny s'empressait auprès de la comtesse de Jarnailles, que le duc de Chastaix prenait le bras d'Edmée, Rolande, restée un peu en arrière, s'était vue entourée tout à la fois par le duc de Serigny, par Edmond Leroy et la foule des *swells* empressés.

— Mademoiselle, puisque vous portez si bien mes couleurs, disait le duc, vous m'accorderez, j'espère, l'honneur d'être votre cavalier pour l'ouverture du bal. Vos cheveux blonds serviront d'excuse à mes cheveux gris.

— Lady Rolande, soupirait à son tour lord Clayford, un pair d'Angleterre de vingt-deux ans, aux yeux bleu-faïence et aux cheveux roux, je réclame la survivance du duc, moi qui montais *Pablo*.

Et les autres faisaient chorus, quêtant à l'envi un regard ou un sourire de la jeune fille. Rolande jouissait profondément de cet empressement dont elle était l'objet. Certes, elle se sentait reine par droit de beauté et de grâce dans ce milieu qui payait plus de naissance que de mine ; mais elle n'était pas fâchée qu'on le lui dît. Elle savait que c'est moins l'idole que l'encens qui fume autour d'elle qui attire le culte, et le succès qu'elle obtenait ce soir-là devait avoir une influence décisive sur certains projets qu'elle caressait depuis longtemps.

Cependant on annonça le dîner, et les convives des

châtelains de Serigny prirent place dans cette merveilleuse salle à manger dont nous parlions tout à l'heure. Comme ils allaient se mettre à table, une joyeuse fanfare retentit sous les fenêtres de la salle. C'étaient les piqueurs du duc qui sonnaient de la trompe dans la cour d'honneur, à la mode féodale. Chaque service du repas fut salué d'un nouveau morceau, et rien n'était pittoresque comme ces chants sonores répercutés par les échos de la forêt et variant leurs modulations à l'infini.

Rolande était placée à table entre le sous-préfet et le baron de Saint-Pouange. Edmond Leroy semblait radieux. Il s'enivrait de la beauté triomphante de la jeune fille bien plus encore que des vins choisis qui emplissaient les verres rangés devant lui.

Toutes ces petites attentions que fournit le voisinage d'un dîner lui devenaient autant de prétextes à montrer à Rolande l'impression qu'elle produisait sur lui. Cependant elle paraissait n'y point faire attention. Tout entière à M. de Saint-Pouange, elle l'accablait de questions sur Paris et la vie élégante qui s'y mène ; elle l'interrogeait sur les pièces en vogue dont elle avait lu le compte rendu dans les journaux, sur les toilettes qu'on y portait et aussi sur celles qui les mettaient à la mode. Saint-Pouange se prêtait le mieux du monde aux questions de la jeune fille, et, le dîner achevé, ce fut à son bras que mademoiselle de Jarnailles passa au salon.

Pendant le repas, les invités pour le bal étaient arrivés en partie, peu à peu, et les hôtes en habit noir du duc de Serigny avaient à peine le temps de humer une tasse de café relevée d'un cigare dans le fumoir du duc, que déjà les portes de la salle de bal s'ouvraient pour laisser passer le flot des danseurs.

La salle de bal avait été construite à la fin du règne de Louis XV. Elle était en forme de rotonde et tenait la

presque totalité de la hauteur du château, comme celle de la Lorie, le domaine du duc de Fitz-James. Des marbres de couleur la revêtaient de la base au faîte, et autour de sa coupole courait une galerie d'où l'on pouvait jouir du bal sans s'y mêler. C'est dans un côté de cette galerie qu'avait été placé l'orchestre.

Au premier signal de la musique, le duc de Serigny s'empressa auprès de Rolande réclamant l'exécution de l'aimable promesse qui lui avait été faite. Mademoiselle de Jarnailles prit son bras et le quadrille d'honneur commença.

Bien d'autres valses ou quadrilles succédèrent pour elle à celui-là, et il était près de une heure du matin quand, sous prétexte de prendre un peu de fraîcheur, elle s'éloigna de la salle de danse, et, traversant la galerie de tableaux du château, vint s'asseoir dans le petit boudoir de la duchesse, retrait de velours et de satin perdu dans un des coins de cette pièce d'apparat. Elle ne tarda pas à y être rejointe par le sous-préfet.

— Enfin, s'écria-t-il, vous voilà ! et je puis donc à mon tour vous entretenir ce soir ! Que signifie ce billet que vous m'avez remis : « Venez me trouver pendant le bal dans le cabinet de la duchesse, j'ai à vous parler. Affaire grave. » Est-ce une mystification ou une gageure ?

— Ni l'une ni l'autre : une vérité, et une vérité triste comme toutes les vérités. Je vais quitter Jarnailles.

— Quitter Jarnailles ?

— Oui et pour toujours. Edmée épouse le duc de Chastaix. Vous, vous épousez... votre avenir, il faut donc que moi...

— Que signifie tout cela ? interrompit Edmond Leroy plus ému qu'il n'aurait osé se l'avouer à lui-même et en prenant dans les siennes les deux mains de la jeune fille.

Voyons, Rolande, ne vous raillez pas plus longtemps de moi. Je souffre assez des nécessités de la vie qui détruisent les chers rêves caressés près de vous. A défaut de mieux, ayez au moins un peu de pitié...

— De la pitié! vous voyez bien que j'en ai pour vous, puisque, au lieu de partir brusquement, j'ai tenu à vous annoncer moi-même mon départ.

— Ce départ est donc sérieux?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Mais quelle idée vous faites-vous donc de moi, mon cher sous-préfet? reprit Rolande d'un ton fiévreux ; regardez-moi donc une bonne fois en face et jugez enfin quelle femme je suis.

Edmond obéit comme fasciné à la voix de mademoiselle de Jarnailles. Elle était terrible ainsi. Ce n'était plus la romanesque créature tant admirée un instant avant au bal, c'était l'image de la guerre foudroyante en sa beauté, une véritable Bellone de vingt ans en robe de batiste. On sentait que la société aurait à compter avec cette créature et qu'elle suivrait d'une façon implacable sa devise : Malheur aux vaincus!

— Les femmes comme moi, continua-t-elle avec véhémence, ne subissent pas la destinée, elles se la font à elles-mêmes. Je vais me tailler la mienne à mes épaules et voilà pourquoi je pars. Nous nous reverrons, soyez tranquille. Avant de me mettre en route, j'ai voulu vous tendre la main comme une preuve d'estime et de confiance.

Tout en parlant, Rolande présentait sa main au jeune homme. Il la saisit vivement.

— Mais vous vous perdez, Rolande, c'est de la folie !...

— C'est de la logique, mon cher ami, répliqua-t-elle en dégageant ses doigts. Et maintenant rentrons dans le bal. On doit déjà y remarquer notre absence.

Et elle s'élança hors du boudoir dans la galerie des tableaux.

Edmond Leroy prit la porte qui ouvrait sur la terrasse. Après quelques minutes de méditation au grand air de la nuit :

— Bah ! se dit-il à lui-même, une foucade d'imagination de jeune fille surexcitée par un premier dépit ! Demain, après quelques heures de sommeil, elle n'y songera plus...

Et, satisfait de cette conclusion, son tempérament de fonctionnaire reprenant le dessus, il rentra tout à fait calmé dans les salons en murmurant :

— Brrr.... il fait cette nuit une brume affreuse.

III

Voyons maintenant ce qu'étaient et la famille de Jarnailles et cette Rolande aussi belle que les pures sculptures de l'antiquité.

Mademoiselle Rolande de Jarnailles était une grande et svelte créature, blonde naturellement et sans le devoir à aucune des teintes mises à la mode par les pseudo-rousses de ces dernières années. La bouche était petite et charmante, quoique la lèvre supérieure fût un peu trop prononcée et affectât ce pli dit autrichien, qui a été tant reproché à Marie-Antoinette et qui dénote une grande hauteur dans l'esprit, une ironie froide et une volonté implacable confirmée d'ailleurs par un front proéminent, plein et audacieux. Les yeux étaient bleus, mais comme on n'est pas bleu. Le bleu du ciel, celui des vagues profondes par une belle journée d'été quand l'Océan se confond au loin avec l'horizon; le bleu azur

créé par les peintres pour représenter les cieux et faire des fonds à leurs vierges en Assomption, tout cela ne saurait donner une faible idée de ces yeux dont le regard souverainement doux vous arrivait comme à travers un voile d'une transparence lumineuse. Il y avait dans ce regard une suavité, je ne sais quelle douceur et quelle harmonie, de celles qui saisissent la vue quand on regarde un bouquet artistement combiné dans les teintes douces et flatteuses aux yeux. D'immenses cils, longs et fournis, abritaient ces yeux extraordinaires rendus plus beaux encore par la façon dont cette femme dépliait ses paupières, par un mouvement qui paraissait si gracieusement naïf qu'il était impossible de décider s'il était naturel ou le fruit d'une longue étude. La nuque ronde et volontaire rappelait celle de Poppée, l'impératrice romaine dont l'admirable buste est au Louvre. Le nez était fin, droit et mince. Les narines palpitantes et les lèvres d'un rouge vif. Le port du cou, d'une distinction rare, semblait indiquer la grande race. Les pieds petits, les mains longues et fines avec des doigts allongés en fuseaux et les attaches du poignet délicates. Rolande avait la taille plate, autre signe de race. Les épaules et les bras, d'un dessin exquis, étaient un peu trop maigres, et l'aspect général de cette splendide créature semblait indiquer une nature violente, inquiète, nerveuse et passionnée.

Voici ce qu'était sa famille :

En 1848, quand la révolution éclata il y avait dans une de nos préfectures du centre un colonel de gendarmerie qui portait un grand nom. Il se nommait de Jarnailles et descendait en ligne directe et légitime du compagnon de Lahire et de Dunois, les fidèles serviteurs de Charles VII, l'infortuné roi de Bourges.

Ancien officier des gardes du corps de Charles X, le

colonel avait donné sa démission en 1830 à l'avénement de la branche cadette. Il avait alors trente ans à peine et venait d'épouser une ravissante femme, d'un grand nom et d'une haute naissance, mais absolument sans fortune. Mademoiselle de Montfaucon avait perdu son père à l'armée de Condé, et sa mère sur l'échafaud de Nantes, place du Bouffay. Son aïeul, qui l'avait emmenée en émigration, y mourut en 1814. Mademoiselle de Montfaucon avait six ans. Elle rentra en France à la suite de Louis XVIII et fut trop heureuse d'accepter une place de maîtresse de langues au pensionnat de la Légion d'honneur, à Saint-Denis, une institution impériale laquelle Louis XVIII n'osa pas ou ne voulut pas toucher. En 1829, elle avait vingt et un ans. Accompagnant un jour les élèves de Saint-Denis qui se rendaient à la succursale d'Écouen, pour une cérémonie présidée par la duchesse de Berry, elle fut remarquée par le comte de Jarnailles, qui commandait le détachement chargé d'escorter la duchesse. Jarnailles s'en éprit, la demanda en mariage et l'obtint. Il donna sa démission en 1830; mais bientôt, voyant sa femme enceinte et ne pouvant arriver à vivre avec sa demi-solde et les débris d'une petite dot que la duchesse de Berry avait donnée à mademoiselle de Montfaucon, il reprit du service dans la ligne, fit les campagnes d'Afrique et passa dans la gendarmerie, où il était colonel en 1848, officier de la Légion d'honneur et père de deux filles entre lesquelles il y avait une assez grande différence d'âge. La première, Edmée, née en 1842, avait sept ans; Rolande, la seconde, née cinq ans plus tard, venait de naître quand son père, dont les opinions royalistes étaient bien connues, fut définitivement mis à la retraite par le gouvernement provisoire.

La famille de Jarnailles, qui avait vécu avec la plus

stricte économie, se retira dès lors dans une petite propriété dans le Tarn, à quelques lieues d'Albi. En réunissant leurs petites rentes, la solde de retraite du colonel et le mince revenu de leur petit domaine, sur lequel il ne venait que du maïs et quelques vignes, ils pouvaient avoir de cinq à six mille francs de rente. Ce n'est pas la misère en province, mais ce n'est pas non plus l'aisance, surtout avec deux filles à établir. Heureusement Edmée, l'aînée, était une jeune fille sérieuse, froide et réfléchie, qui tenait entièrement de sa mère et aucunement de l'esprit léger, brillant, mais insouciant, aventureux et prodigue de l'ex-officier des gardes du corps. Elle comprit admirablement la position, refusa nettement de se marier et se mit à la tête de la maison, où elle fit régner l'ordre le plus parfait et l'économie la mieux entendue. Madame de Jarnailles, née en 1808, avait soixante ans en 1868; elle était fatiguée, souffrante, et tout le poids de la maison retombait sur Edmée. Rolande venait d'avoir vingt ans. Depuis l'âge de quinze ans, il avait été facile de découvrir chez elle, avec les promesses d'une grande beauté, le germe des qualités les plus dangereuses chez une femme dans la situation où elle naissait. L'ambition, la coquetterie, l'amour de la domination et par-dessus tout un besoin de plaire qui lui faisait, quand elle était petite fille, parler aux arbres et leur demander s'ils la trouvaient bien mise. Plus tard c'étaient des scènes sans fin quand on allait à la messe, à la ville voisine; avec un goût exquis, inné, elle se faisait des toilettes, se construisait des coiffures excentriques, se piquait un œillet dans un fichu qu'elle entr'ouvrait plus qu'il ne convient à une jeune fille, et quand on sortait de l'église, elle recueillait sans rougir et comme un encens qui lui était dû les flatteries plus ou moins épicées des officiers du régiment en garnison qui

venaient voir la sortie de la messe, heureux d'échapper pour quelques instants à la monotonie d'une petite ville et à l'éternelle absinthe de l'éternel café militaire.

Violente avec cela, voulant tout régenter, ne souffrant aucune observation de sa mère ni de sa sœur et ne craignant que son père qui, occupé de ses plantations, de la lecture quotidienne de ses journaux, et de ses pipes prolongées, lui passait tout pourvu qu'elle le câlinât un peu. Il lui apprenait avec soin le blason, sa généalogie et celle des premières familles d'Europe, et s'occupait peu en dehors de ses autres études. Heureusement, Edmée, à qui sa mère avait donné une éducation aussi solide que complète, la transmit à sa sœur. Celle-ci, douée d'une grande intelligence et d'une facilité prodigieuse, apprit tout ce qu'on voulut et même plus, dévora sans discernement tous les livres qui lui tombaient sous la main et arriva à vingt ans savante en théorie comme une femme de quarante ans et parlant quatre langues dans la perfection.

Vers 1860, le comte mourut. Son frère aîné qui, rallié était devenu sénateur après avoir siégé au Luxembourg parmi les pairs, avait jadis voté la mort du prince Louis-Napoléon Bonaparte, quand il passa en jugement devant la Cour des pairs. Devenu empereur, le fils de la reine Hortense daigna oublier, et préféra philosophiquement pardonner, en jetant sur les épaules du marquis le manteau semé d'abeilles. A la mort du comte on fit, toujours par la protection de l'empereur, entrer Rolande à Saint-Denis. Elle avait alors treize ans, et les germes de sa beauté brillaient déjà au grand jour, comme un fruit savoureux fait éclater la pulpe grossière qui le recouvre et se dévoile aux regards. Peu d'années après, le marquis mourut à son tour, et légua, étant veuf et sans enfants, à la comtesse, sa belle-sœur, la terre de

Jarnailles, située en Loir-et-Cher, arrondissement de Vendôme. On vendit le petit domaine du Tarn, et la mère et ses filles vinrent s'installer à Jarnailles. Rolande était à Saint-Denis, d'où elle ne sortit qu'en 1868. Mais peut-être est-ce le lieu de voir ce qu'elle fit dans cet établissement, créé par Napoléon Ier et surveillé par lui avec un soin si jaloux. Nous allons donc remonter de quelques années en arrière et nous reporter à l'époque et au jour où Élisabeth-Renée Rolande de Jarnailles fit son entrée dans le pensionnat impérial et royal destiné à l'éducation des filles de militaires.

IV

Quand la nouvelle venue fit son entrée dans le jardin où les élèves de Saint-Denis prenaient leur récréation, le coup d'œil était charmant et digne du pinceau de Lawrence. Les plus jeunes, revêtues du costume foncé qui était l'uniforme de l'établissement impérial, portant en sautoir autour du cou le ruban de couleurs différentes qui sert à distinguer entre elles les classes et les divisions, jouaient bruyamment et couraient sur les pelouses. Dans les allées, deux par deux et se tenant sous le bras ou enlacées par la taille, les plus grandes marchaient lentement, en causant à voix basse. Sur un banc de pierre, à l'ombre des grands arbres qui les préservait du soleil, quelques-unes, groupées d'une façon pittoresque, écoutaient la lecture que faisait à haute voix l'une d'entre elles. On était en plein été, et malgré le soleil ardent, une brise légère, douce et parfumée, courait sur les corbeilles d'héliotropes et de verveines qui embaumaient le jardin. Les gazons étaient d'un joli vert an-

glais, et là-bas, dans les bordures des allées, de toutes petites filles cherchaient des violettes. Elles s'appelaient avec de petits cris joyeux quand elles en avaient découvert :

— Tiens, par ici ! disaient-elles.

Et c'étaient de jolis rires frais et sonores qui éclataient comme des fusées en découvrant des rangées de dents aussi blanches que celles d'un jeune limier.

Rolande n'était pas timide, mais cette brusque introduction dans un milieu qui lui était tellement inconnu, et parmi ces trois cents jeunes filles animées et curieuses, ne laissa pas que de lui produire une certaine impression. Son émotion fut cependant de courte durée. Elle se calma bien vite, et, sa nature calculatrice reprenant le dessus, elle s'informa immédiatement du nom de ses compagnes. La plupart étaient des filles de militaires pauvres ou obscurs tués en Crimée ou en Italie. Quelques-unes par une dérogation aux habitudes consacrées, qui veut que les filles des seuls militaires soient reçues à Saint-Denis, étaient les enfants de vieux employés du ministère de la guerre, blanchis sous le harnais, et auxquels une longue vie de travail assidu et peu rétribué avait valu cette suprême consolation de l'admission de leurs filles à Saint-Denis.

D'autres portaient de grands noms. C'est à celles-là que Rolande s'attacha plus particulièrement, recherchant avec soin leur société, toutes les occasions de se lier avec elles et de jeter les bases d'une amitié que son précoce instinct de la vie lui disait pouvoir lui être utile un jour. Elle se lia assez volontiers avec celles qui étaient jolies. Ainsi, cette enfant de quinze ans comprenait déjà que la beauté était un capital ; elle s'en savait un dans la poche, mais elle n'était pas fâchée de l'arrondir, en s'étayant d'appuis étrangers, et toutes les

élèves rentrant dans une des deux catégories précitées, c'est-à-dire les plus nobles et les plus belles, furent l'objet de ses soins intéressés et de ses attentions continuelles. Elle parvint du reste très-facilement à son but.

Douée d'une souplesse incomparable, tour à tour tendre, caressante, altière, hautaine, remarquablement intelligente, Rolande devint en peu de mois la première entre toutes et exerça sur ses compagnes une autorité irrésistible, quelque chose comme une royauté féminine, chose si difficile à établir pourtant sur un public de porte-jupons. Toutes la craignaient; quelques-unes l'aimaient. La surintendante la trouvait édifiante; les maîtresses louaient sa compréhension hors ligne, ses facultés d'assimilation et sa promptitude à tous les travaux de l'esprit.

Par exemple, elle se refusait absolument à coudre, et si le grand Empereur, qui aimait à embarrasser ses pupilles par des questions saugrenues, fût revenu au monde pour lui demander combien il fallait d'aiguillées de fil pour ourler un mouchoir, Rolande lui aurait répondu en quatre langues différentes qu'elle l'ignorait absolument.

Parmi les élèves que Rolande avait fascinées il en était une qui professait pour mademoiselle de Jarnailles une admiration voisine du fanatisme.

Ambroisine Marais, fille d'un obscur lieutenant tué à Laghouat, était une brune, petite et contrefaite. Presque bossue, dépourvue des grâces de son sexe et boiteuse, la pauvre créature n'avait aucune des séductions si nombreuses chez cette adorable La Vallière devenue sœur Louise de la Miséricorde. Sœur Louise à peine pleurée par son royal amant que sa grandeur attachait au royaume, son égoïsme aux petits appartements et ses

goûts changeants aux charmes de la coquette Montespan, de l'ambitieuse Soubise ou à des amoureuses de passage que le complaisant Bontemps amenait par les derrières dans le cabinet du roi, au grand scandale de ce benêt de Saint-Simon, enragé de morale et de prud'homie.

De basse mine, le front étroit, les cheveux plantés très-bas, raides et noirs comme du crin, les sourcils fournis, la bouche ironique et plissée aux coins par un mauvais sourire, elle avait pourtant d'assez beaux yeux et les dents très-blanches. Le menton proéminent et un peu recourbé indiquait une volonté tenace et une nature absolument sourde aux excitations des sens. En revanche, l'intelligence pétillait dans le regard fauve de ses yeux orangés, aux prunelles striées de fils jaunes comme ceux des félins ; un léger duvet obombrait la lèvre supérieure et estompait les commissures de la bouche. Des mains et des pieds d'une finesse et d'une nervosité remarquables complétaient le portrait de la fille du sous-lieutenant. Cette étrange créature, assez semblable à une de ces chèvres sauvages qui abondent dans les îles de Sardaigne, avait tous les instincts fantasques et capricieux des animaux dont elle se rapprochait par son type bizarre et heurté, plein d'angles et d'irrégularités. Intelligente souverainement, se rendant compte de ses imperfections et de l'infériorité relative dans laquelle elle se trouvait à l'égard de ses compagnes plus riches et plus belles, elle n'aimait personne et vivait isolée. On la craignait. Rolande eut le don de séduire cette nature fruste et revêche. Ce fut une adoration sans fin. Ambroisine, qui jusque-là s'était tenue à l'écart et vivait comme un loup, redevint sociable. Quand elle ouvrait la bouche, c'était pour énumérer les qualités et les perfections de mademoiselle de Jar-

nailles. « Écoutez-la, disaient en se moquant ses compagnes, elle va entamer les litanies de sainte Rolande. » Et Ambroisine supportait ces taquineries, heureuse de pouvoir faire à son aise et sans être interrompue l'éloge de sa bien-aimée.

Rolande, d'abord assez peu soucieuse des adorations mystiques de cette créature dépourvue de grâce et de beauté, finit cependant par s'habituer peu à peu à elle. Elle trouva commode cette espèce de servage volontaire, et en véritable patricienne, fille des croisés, elle reçut avec plaisir cet encens grossier que la plébéienne lui brûlait sous le nez soir et matin. D'affection, pas l'ombre. Elle accorda à Ambroisine juste autant de tendresse qu'elle en aurait eu pour un chien lui léchant la main et qu'on chasse d'un coup de pied quand il vous importune. Celle-ci lui écrivait des lettres de huit pages débordant d'une amitié passionnée, se plaignant de la froideur de Rolande, qu'elle appelait sa statue, et la lui pardonnait :

« Tu as, lui disait-elle, la beauté sculpturale et idéale des statues antiques, je ne puis t'en vouloir d'avoir leur froideur superbe et leur marmoréenne indifférence ; mais à certains jours, à certaines heures, les déesses elles-mêmes, que les malheureux se rendaient propices par des sacrifices, daignaient se manifester à eux par quelques signes extérieurs. Je te fais, ma royale Rolande, le sacrifice quotidien de mon cœur. Ne laisseras-tu jamais tomber sur moi un regard favorable et n'aurai-je jamais une parcelle même de cette amitié que tu prodigues insoucieusement à de plus belles et de plus fortunées que moi ? »

Bien entendu ces lettres restaient sans réponse, et Ambroisine ne se lassait pas d'écrire.

Cependant cette idolâtrie fit du bruit. On trouva un

jour les morceaux d'une lettre que Rolande avait mal déchirée et on en jasa dans les cours. La rumeur vint jusqu'à la surintendante. A tort ou à raison, ces amitiés passionnées déplaisent aux directrices des maisons d'éducation. De plus, toute correspondance est interdite entre les jeunes filles. Les robes d'uniforme n'ont pas de poches pour que le contrôle des surveillantes soit plus facile à exercer. On fit appeler Ambroisine et on la réprimanda vertement. De plus, pour l'éloigner de Rolande, on la casa dans un service spécial, et elle fut attachée à la lingerie de l'établissement. Loin de diminuer sa fureur d'amitié, la séparation l'accrut davantage. Cette créature, qui n'avait jamais connu sa mère, morte en couches, qui n'avait guère vu son père, tué tout jeune après avoir vécu presque toujours dans des garnisons éloignées, élevée par des mains mercenaires, avait un besoin immense d'affection. Le dévouement, cette fleur rare aux épines profondes qui blessent les âmes tendres et qui procure aux cœurs d'élite des sensations si douces et si pénibles en même temps, le dévouement germa, naquit et se développa dans cette âme sèche fermée à tous les sentiments humains, à toutes les affections féminines de la fille, de l'épouse et de la mère. Ce fut une sorte de maternité morale à laquelle venaient s'ajouter les chastes ardeurs de l'amour qui ne trouvait pas à s'épancher sur un homme.

Quand Rolande quitta l'établissement de Saint-Denis, Ambroisine faillit devenir folle. Elle tomba malade et ne revint à la santé que quand on lui apporta la première lettre de sa royale blonde, comme elle l'appelait. Elle était couchée, la figure pâle et creusée ; ses yeux fixes brûlaient d'un feu ardent, ses mains desséchées par la fièvre pendaient amaigries sur la couverture. La fenêtre était ouverte, un doux parfum de lilas et de cytises en

fleur entrait par les fenêtres de l'infirmerie et circulait sous les dômes de calicot blanc des lits adossés à la muraille. Un gai soleil zébrait le plancher de longs rayons où, dans une poussière dorée, mille atomes dansaient la ronde fantastique de la reine Mab. La cloche de la tourière retentit. Brusquement, Ambroisine eut un sursaut : « C'est le facteur, dit-elle. Une lettre de Rolande. » C'était vrai. Il fallut le temps de soumettre la lettre à la surintendante, et enfin, tremblante de joie, Ambroisine eut entre les mains le précieux papier qui contenait deux lignes à peine. Sa figure s'éclaira d'un rayonnement infini et elle dévora le petit billet. Puis un sommeil réparateur vint refaire ses forces. Le lendemain elle se leva. Depuis lors, les deux femmes restèrent en correspondance réglée, échangeant une lettre par mois, et ces rapports existaient encore au moment de ce récit où nous sommes arrivés.

V

A deux lieues environ de Vendôme, dans la direction de Tours, la route impériale descend brusquement entre deux collines montueuses, aux escarpements boisés, et coupe par le milieu une vallée charmante et ombreuse, dans laquelle serpente une petite rivière aux flots argentés. C'est au centre de ce charmant décor qu'est situé le château de Jarnailles. C'est une copie du grand Trianon, réduite à de petites proportions, mais conservant absolument son caractère grandiose et natif. Cette demeure princière est entourée de grands fossés, larges et féodaux, dans lesquels s'ébattent des carpes monstrueuses, contemporaines de celles qui fournirent à cette

pimbèche prétentieuse qu'on nomme madame de Maintenon le sujet d'un mot à effet. Une sextuple avenue d'ormes centenaires et de peupliers au feuillage frissonnant, longue d'un kilomètre et gazonnée sur les bas côtés, part de la route et vient aboutir à une majestueuse grille en fer forgé, chef-d'œuvre de serrurerie artistique du temps, surmontée de l'écusson des Jarnailles. La grille passée, une large allée sablée, qui court entre les talus des fossés, amène les visiteurs jusqu'au pied de l'élégant édifice, construit dans le plus pur style Louis XVI, avec un immense rez-de-chaussée, surélevé d'un perron monumental, et présentant à l'œil les hautes fenêtres de sa façade. Au dedans, on trouve d'abord un vaste vestibule dallé blanc et noir, orné de statues, éclairé par de grandes croisées sans rideaux. La salle à manger, une merveille, est boisée gris sur gris avec des reliefs sculptés représentant des fleurs, des fruits, des amas de poissons monstrueux et de gibiers divers et savoureux.

Au-dessus des portes, quatre panneaux peints par Watteau et que le régent avait donnés à une marquise de Jarnailles, avec laquelle il avait été du dernier bien, disaient les gazettes rimées du temps. D'adorables petits bonshommes de la Comédie italienne, groupés autour d'une table de souper, ou parcourant des vergers pleins de fruits, buvaient à plein verre les pétillants vins d'Asti; d'autres, grimpés sur des arbres, jetaient des cerises à de petites bonnes femmes qui tendaient leurs tabliers en levant en l'air leurs petits nez fripons, leurs petits museaux effrontés et piquants de soubrettes. Ils étaient tous là, les personnages de la *Comedia dell'Arte*, avec leur originalité et leur naïveté du bon vieux temps; Pantalon, avec ses costumes pittoresques mi-partie rayés de noir; Stenterello, l'aïeul de la dynastie des Jocrisses,

race féconde et prolifique; Brighella, avec son masque noir, ce scélérat mielleux aux manières avenantes; puis Mezzetin, Scapin, l'immortel Scapin aux coups de bâton, sacré par Molière et Turlupin, le malchanceux créé à la fin du seizième siècle, par Belleville, à l'hôtel de Bourgogne.

En face d'eux, pêchant et espacés sur les bords d'un ruisseau : Scaramuccia, le donneur de sérénades, tout de noir habillé, cet endiablé qui gratte nuitamment la mandore sous les fenêtres d'Isabelle et de Colombine, jusqu'à ce qu'arrive le guet qui l'emmène au Châtelet; puis Coviello, un des sept premiers masques connus qui a eu l'honneur d'être joué par Salvator Rosa, à Rome, au dix-septième siècle, et que Callot a gravé dans sa série de masques et bouffons qu'il a intitulée : « Les Petits Danseurs; » Arlequin de Bergame, le rôle favori de Carlin, le capitaine Spezzafer, Spavento et le doux Lélio, à la perruque tirebouchonnée. Enfin, pour compléter la série, Pulcinella, ce petit vieux rusé au sourire fin, au bissac rempli de malice, fécond en bons tours, souple comme une anguille, délié comme un fil de soie, ondoyant et divers, faisant pendant à Tabarin, le héros du Pont-Neuf, à la cantatrice personnifiée jadis par la belle Chantilly que Maurice de Saxe, le maréchal aux fautes d'orthographe, aimait si passionnément qu'il l'emmenait avec sa troupe dans les camps pour voir jouer la comédie entre deux combats, et à Pierrot, le long, le pâle, le blême Pierrot, le sire enfariné qui ouvre toujours sans y penser la boîte de Pandore, devenue pour lui la boîte aux gifles. Pierrot, avec son serre-tête noir et sa mimique cocasse.

Le salon attenant à la salle à manger, double en profondeur, éclairé par six fenêtres, trois sur le parc aux perspectives fuyantes, trois sur la cour d'honneur, était

entièrement meublé en tapisserie des Gobelins. Aux murs, quatre immenses panneaux également en tapisserie, signés : Audran, 1765; c'étaient des scènes des ouvrages à la mode : Médée levant le poignard sur ses enfants endormis; Athalie interrogeant le petit Joas revêtu d'une robe blanche comme l'innocence; Psyché, affolée, regardant s'écrouler le temple, tandis que l'Amour s'enfuit dans les airs, l'arc d'argent à la main et un doigt sur les lèvres; enfin une scène de *Bajazet.* Il y avait là une superbe Roxane, vêtue de brocart rouge et or bordé de fourrures, coiffée d'un turban crânement posé et surmonté de plumes de tisserin, qui se précipite furieuse d'amour et de jalousie sur sa rivale pâmée à la lecture d'une lettre d'Amurat. La confidente ressemble à Lloyd comme deux perles se ressemblent entre elles.

La cheminée monumentale est surmontée d'une pendule vrai Boulle, c'est-à-dire tout écaille, sans incrustations de cuivre, avec le cadran aux heures d'émail, signé : Leroy. En face, un Pleyel sonore et doux, velouté au toucher, un casier de poirier noirci plein de partitions. Sur la tablette du piano, les deux cahiers de mélodies de Gounod, les aquarelles de Gade, les poésies orientales du Persan Mirza Jaffy mises en musique par Antoine Rubinstein; les Kreislleriana et les Davids' Bündler de ce grand inconnu qu'on commence seulement à apprécier maintenant et qui s'appelle Robert Schumann. Dans un coin, une table chargée de livres nouveaux, de revues; dans toutes les encoignures, des massifs de plantes vertes : arums, dracenas, caladirums, cannas, araucarias-miniature aux branches hérissées de piquants, bégonias aux feuilles veloutées et teintées d'argent, phormium tenax, et jusqu'à ces étranges orchidées aux formes variées toutes différentes entre

elles ; tout cela débordait des jardinières anciennes de cuivre rouge, à reliefs bossués, ornées aux angles de têtes de lions qui tenaient entre leurs dents des anneaux gigantesques.

Tout cet intérieur était arrangé avec un goût exquis, entretenu avec un soin jaloux et constamment surveillé par Edmée, qui y apportait son goût sûr et correct, et par Rolande, qui y jetait les poésies de son âme, les exubérances de son tempérament inassouvi et ces rêves étranges qui lui faisaient voir, la nuit, des palais merveilleux d'une architecture fantastique, des paysages ensoleillés aux végétations étranges et aux aspects féeriques.

Le parc et les bois qui l'environnaient étaient dignes du château. Si on sortait du salon par la porte-fenêtre qui était au milieu, on descendait le grand perron de granit bleuâtre dont les dalles délavées par la pluie formaient quelque chose comme un piédestal grandiose; on trouvait en face de soi les grandes allées d'arbres bordées de tilleuls étêtés, plantés en rangs d'oignons autour des carrés de gazons encadrés eux-mêmes par de petites allées sablées, le pur style de Le Nôtre, l'artiste favori de Louis XIV, ce monarque si amateur des jardins. Une étoile partant du perron, formée par huit allées concentriques, permettait à l'œil d'embrasser d'un seul coup huit points de vue différents formés par les diverses perspectives auxquelles aboutissaient les avenues. La plaine, les bois, les champs couverts de moissons dorées ondulaient sous la brise ; le village aux maisons blanches, à volets verts, couvertes en tuiles rouges; les prés verdoyants semés de pâquerettes et de crocus, dans lesquels pâturent des vaches dignes du pinceau de Brascassat, de Landseer et de Rosa Bonheur.

Ailleurs, c'était un petit paysage anglais, des fabriques négligemment jetées à mi-côte, un petit moulin ayant le chic de ceux qu'Hobbema peignait d'une façon si magistrale; des poulains dans un herbage, galopant les naseaux au vent, la crinière flottante, à pleine course et faisant reluire derrière eux leurs fers d'acier que frappent les rayons de soleil. Un clocher d'église à dôme rond et écrasé, quelque chose comme le couronnement d'une mosquée maure, sur lequel les pigeons des fermes voisines venaient à tire-d'aile se poser en vols pressés et bruyants, roucouler et s'éplucher avec toutes sortes de petits mouvements coquets et gracieux.

Derrière les grands carrés à la française s'étendaient les taillis fourrés du parc dessiné à l'anglaise. Là c'était autre chose. A côté des futaies de chênes, d'ormes et de châtaigniers, des fourrés remplis de ronces étaient sillonnés de routins capricieux, de petits sentiers tournants dont les méandres perpétuels semblaient un écheveau embrouillé. Là habitaient le lièvre au pelage fauve, le lapin, dont la petite huppe blanche de derrière apparaît à peine tant il défile prestement; la bécasse au vol silencieux comme celui d'un oiseau de nuit; le faisan gibier royal; le faisan au vol lourd et sifflant qui avertit au loin de son approche; les coqs superbes au plumage chatoyant, au collier blanc et à queue fourchue, qui se chauffent au soleil dans les ravins en faisant le gros dos; enfin l'élégant chevreuil aux formes grêles, fines et élancées, à l'œil humide et doux, et qui traverse d'un bond les layons.

Mais au milieu de ce paysage enchanté, l'endroit favori de Rolande, c'était un élégant et coquet petit pavillon construit en bois rustique, un de ces délicieux chalets d'opéra-comique plus jolis que nature, et qui sont si vernis, si pimpants, qu'on paraît toujours les avoir sortis

d'une boîte ; ce bijou de sapin à toiture découpée, fouillée et dentelée, contenait une vacherie aussi mignarde que celle si affectionnée à Trianon par la divine Marie-Antoinette et sa gracieuse amie la princesse de Lamballe. Deux petites vaches bretonnes, hautes comme des poneys, bien encornées ; une chèvre blanche, des poules de toutes sortes, Houdan, Cochinchine, Padoue et Crèvecœur, de petits colins à aigrette frisée, un couple de lophophores au plumage multicolore et deux pénélopes à la crête rutilante.

C'est là que Rolande passait ses matinées. C'est là qu'elle venait, en petits sabots de noyer poli, bas rouges, courte robe de cretonne écrue garnie de ruches à la vieille, un petit chapeau de paille sur la tête et une ombrelle japonaise à la main, s'asseoir des heures entières. Quand elle avait, avec l'aide d'une femme de basse-cour, distribué le grain et la pâtée à toute cette colonie d'animaux et que ses pensionnaires étaient satisfaits, elle s'asseyait sous la vérandah du chalet et, un livre à la main, elle restait songeuse des heures entières. Sûre de n'être pas dérangée, elle s'abandonnait aux pensées qui roulaient tumultueusement dans sa tête ; elle bâtissait des plans aussitôt abandonnés que conçus et remplacés par d'autres. Qui aurait vu cette jeune fille absorbée dans ses réflexions, regardant devant elle sans voir, en traçant sur le sol du bout de son ombrelle des dessins incompréhensibles, aurait été frappé de la tension d'esprit qu'indiquaient sa pose et son immobilité. Cette enfant devait assurément songer à des choses bien grandes ou bien mauvaises. Elle songeait à elle surtout. Voici bientôt deux ans qu'elle était sortie de Saint-Denis et rentrée à Jarnailles. En deux ans, qu'avait-elle fait? Que lui restait-il à faire ?

VI

Quand Rolande était rentrée à Jarnailles, son éducation terminée, elle avait immédiatement regardé autour d'elle et songé à un établissement qui, en lui donnant un mari comme sauvegarde et chaperon, lui permettrait d'aborder le monde dans lequel elle se promettait tant de plaisir, tant de succès et tant de triomphes. En quelques jours, informations prises, elle jugea et jaugea l'arrondissement de Vendôme. Là, rien pour elle. Tout ce qui était riche était plébéien, et jamais l'aristocratique Rolande, dont l'écusson est à Versailles dans la salle des Croisades entre celui d'Arnaud de Grave et celui de Guy Chabot, sire de Rohan, n'aurait consenti à s'appeler Mme Dubois ou Mme Sévrin. Elle étendit ses recherches jusqu'aux arrondissements voisins. Rien non plus. Quelques vieux nobles ruinés ; les jeunes, mariés et pères de famille, et toujours des bourgeois ou des industriels riches. Or, Rolande voulait un mari titré et riche. La beauté et la jeunesse lui importaient peu ; mais les deux premières conditions étaient indispensables.

Restait le duc de Chastaix, le cousin de la famille de Jarnailles, son voisin le plus proche et son ami. Ici tout était réuni, jeunesse, aspect extérieur, grande noblesse et fortune considérable. Le duc avait plus de cent mille livres de rentes, et après la mort de sa mère, la duchesse douairière, qui était âgée et très-malade, il aurait presque autant. Seulement il y avait un obstacle grave. Le duc, décidé à embrasser la carrière politique, déjà conseiller général, futur candidat à la députation, ne rêvait rien moins qu'un ministère. D'une intelligence

médiocre, mais essentiellement soigneux de ses intérêts et très-calculateur, Guy avait compris que, par les temps actuels de suffrage universel, il faut être excessivement riche pour réussir. Sa fortune personnelle n'était pas de trop pour mener à bien la longue et difficile entreprise qu'il s'était proposée, d'escalader les sommets du pouvoir. Aussi, lui et surtout la duchesse sa mère étaient-ils absolument décidés à ne prendre qu'une jeune fille riche. Tout au plus, dans un but d'ambition, aurait-il consenti à accepter la fille unique d'un maréchal bien encour, d'un des grands officiers de la couronne, une alliance enfin qui lui eût assuré la protection de l'Empereur.

Du côté de Rolande, la fortune était modeste. Après avoir valu deux millions par les terres et les fermes qui en dépendaient, le domaine de Jarnailles avait subi, depuis la Révolution, des amoindrissements successifs, causés soit par les événements politiques, soit par les besoins d'argent de ses possesseurs qui l'émiettaient pièce à pièce aux mains des paysans voisins, affamés de posséder de la terre et guettant avec la ténacité du sauvage toutes les occasions d'arracher une parcelle de cette superbe propriété. Aujourd'hui, le château et le parc, c'était tout ce qui restait, valaient à peine quatre cent mille francs et ne rapportaient rien. Au contraire, on pouvait chiffrer à dix mille francs par an environ les frais d'entretien de cette demeure. En dehors de cela, les Jarnailles possédaient à peine quinze mille francs de rente provenant des successions réunies du comte, du marquis et de la vente du petit domaine du département du Tarn.

Il était donc de toute impossibilité à la comtesse de donner à chacune de ses filles plus de cinquante mille francs de dot en s'en réservant deux cent mille. Cela ne faisait pas l'affaire du duc, encore moins celle de sa

mère. Aussi le beau Guy resta-t-il très-insensible, en apparence du moins, aux coquetteries de Rolande qui, dès son retour de Saint-Denis, commença le siége de son beau cousin. Au fond, il la trouvait charmante et très-désirable, mais il était trop sérieux et trop pratique pour se laisser aller à un entraînement du cœur, voire des sens, et il resta dans les limites d'une amitié tempérée. Edmée, elle, la simple et douce créature, adorait le duc et elle se désolait de sa pauvreté qui l'empêchait d'être la femme de son Guy. Rolande savait cela. Mais peu lui importait sa sœur. Elle la méprisait comme une créature d'essence inférieure, un peu plus elle l'aurait haïe, si Edmée s'était trouvée sur son chemin. Rolande essaya donc deux ou trois tentatives sur le duc qui lui opposa une réserve de Caton, et après ces attaques infructueuses elle tourna ses batteries d'un autre côté.

Le sous-préfet de Vendôme, que nous avons vu aux courses de Blois traverser un instant ce récit au bras de son ami Saint-Pouange, était un garçon de trente ans, bien fait, intelligent, fils d'un ministre aimé des Tuileries et appelé certainement à une grande carrière administrative. Le père était riche. Il s'appelait, il est vrai, Leroy, mais on pouvait obtenir de l'empereur un titre de comte bien dû à de longs services et, somme toute, c'était un parti fort présentable. Edmond était d'ailleurs séduisant. C'était un homme à femmes, ayant eu de grands succès boulevard Malesherbes et faubourg Saint-Germain, et sa liaison retentissante avec la jolie Jeanne de la Tour-Bleue l'avait rendu presque célèbre. Ce fut de lui que Rolande s'occupa.

La victoire fut prompte. Le Parisien, sceptique et cuirassé, s'ennuyait en province. Quand il s'était levé à neuf heures, qu'il avait lu le courrier, donné quelques signatures, il montait à cheval, rentrait pour déjeuner,

puis il s'étendait sur son canapé dans son fumoir, lisait le *Figaro* et la *Vie parisienne* et s'endormait. Il trouva chez les Jarnailles de quoi passer agréablement son après-midi. Comme il était homme du monde et de bonne compagnie, il y plut et fut apprécié. On le retint à dîner, et ainsi commença une liaison qui se resserra tous les jours et devint plus étroite. Naturellement, au bout de trois semaines, il était amoureux fou de Rolande. Mais ces visites assidues au château furent remarquées, et une dépêche de M. Leroy père appela son fils à Paris. Là le père déclara nettement à son fils qu'il savait tout, que cette union était impossible et qu'il eût à renoncer à tout espoir. Le sous-préfet revint à Vendôme tout déconfit et hésita deux jours avant d'aller apprendre à Rolande la fatale nouvelle. Enfin il prit son courage à deux mains, monta à cheval et galopa jusqu'au château. Le domestique auquel il remit son cheval lui apprit que la comtesse, accompagnée d'Edmée, était dans le village occupée à distribuer des aumônes.

— Et mademoiselle Rolande?

— Mademoiselle doit être dans le parc, sans doute à la laiterie, ajouta le domestique.

— C'est bien, j'y vais.

Rolande réfléchissait lorsque Edmond se présenta devant elle. Elle fit un geste de surprise.

— Eh bien, dit-elle vivement en lui tendant la main, que dit votre père?

— Hélas! il s'oppose absolument à notre union, répondit tristement le fonctionnaire.

— Je m'en doutais, dit-elle d'une voix brisée et siffflante. C'est aujourd'hui une journée de malheur. J'ai rêvé de choses monstrueuses.

— Peut-être... dit le sous-préfet en commençant une phrase d'excuses.

— Taisez-vous, dit-elle sèchement. Ne perdons pas notre temps à faire des phrases. Vous souffrez? Et moi donc! Mais vous, vous allez avoir votre changement; votre père s'en occupe déjà sans doute, et moi je vais rester ici avec ma douleur et mon espoir déçu. Quel est votre plan?

— Je n'en ai aucun, dit-il; depuis deux jours ma pauvre tête se brise.

— Écoutez, lui dit-elle. Soyez homme et causons froidement. Vous m'aimez, vous le dites, je vous crois. Prouvez-le-moi. J'étouffe ici. Ma mère ne me comprend pas, et ma sœur, cette sainte dont on exalte à tout propos les vertus, m'est odieuse. Je veux partir. Partons-nous ensemble?

Il resta atterré. Puis reprenant ses sens:

— Jamais! dit-il vivement. Dieu m'est témoin avec quelle joie je vous eusse épousée, mais faire de vous ma maîtresse, enlever une fille pure à sa famille, jamais!

— C'est votre dernier mot?

— Le dernier mot d'un honnête homme.

— Soit, fit-elle, adieu.

Et elle s'éloigna vivement.

C'était la journée aux aventures, et l'existence si calme qu'on menait à Jarnailles devait ce jour-là être singulièrement troublée. Quand la comtesse et Edmée rentrèrent au salon en venant de leur tournée de charité, elles y trouvèrent un inconnu.

— Madame, dit ce dernier, je suis Me Depicardie, notaire à Paris, et je viens vous annoncer une heureuse nouvelle. Madame la comtesse de Jarnailles, vous êtes bien la nièce de Jean-René de Montfaucon, parti avec le marquis de Lafayette et Rochambeau pour la guerre de l'indépendance américaine en 17...?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, madame, ce marquis de Montfaucon, qu'on avait cru tué dans une rencontre avec les Anglais et qui était resté leur prisonnier trois ans, s'était simplement échappé de leurs mains. Rencontré par une tribu d'Indiens Pawnies, il est devenu leur chef, a bâti une ville, et a laissé après lui un fils qui a fait fortune dans les mines de pétrole et qui est mort sans postérité, il y a deux ans, en laissant une fortune de deux millions dont vous êtes la seule héritière.

— Mais c'est du roman, s'écria la comtesse.

— Assurément, madame, repartit le notaire, mais c'est du bon roman. Attendez, ajouta-t-il, ce n'est pas tout. Il paraît que si vous ignoriez l'existence de ce parent d'Amérique, lui connaissait la vôtre. Ce Yankee commerçant, qu'on appelait Burns, était follement épris de sa noblesse et se souvenait qu'il était Montfaucon. Il voulait arriver à une fortune colossale pour revenir ensuite ici en reprenant son nom et ses armes. La mort l'a surpris, mais il a fait un testament, et comme il était soigneusement tenu au courant de vos alliances et de vos enfants, comme d'autre part il était partisan déclaré du droit d'aînesse, il a légué sa fortune tout entière à l'aînée de vos filles, mademoiselle Edmée.

Edmée pâlit et, se soulevant à peine :

— Eh quoi! monsieur, est-ce vrai? dit-elle.

Puis sautant au cou de sa mère :

— Enfin, dit-elle au milieu de ses sanglots, je pourrai épouser Guy.

Depuis un instant Rolande était entrée et écoutait. Elle avait tout entendu.

— Edmée riche, duchesse, heureuse, et moi refusée par un Leroy! Ah! je le disais bien, fit-elle les dents serrées, c'est le jour aux malheurs.

VII

Huit jours après la fête donnée au château de Serigny, et que nous avons racontée dans un précédent chapitre, la même assistance, moins les sportsmen, repartis pour Paris ou autres champs de course que celui de Blois, se trouvait réunie dans la petite église du village de Jarnailles, en l'honneur du mariage d'Edmée de Jarnailles avec son bien-aimé cousin le duc de Chastaix.

Rolande elle-même avait présidé à tous les apprêts du trousseau et de la toilette de sa sœur. Refoulant au plus profond de son âme les sentiments que nous lui avons vu manifester dans son entretien avec le sous-préfet, elle s'était hautement associée à la joie d'Edmée et à la satisfaction légitime que cette alliance inespérée faisait naître chez la comtesse de Jarnailles. Rien, ni dans ses paroles ni dans son attitude, n'avait trahi la terrible déception causée en son âme par le soudain événement qui avait décidé de la destinée d'Edmée.

Celle-ci tout entière à son amour pour le duc, semblait s'oublier elle-même et n'avoir de pensée que pour l'avenir de bonheur et de félicités intimes qui se levait devant elle. Appuyée au bras de son cousin, elle passait des heures entières à parcourir les allées de Jarnailles, fière du compagnon que la Providence lui donnait ici bas et bâtissant à son intention des rêves sans fin de solitude à deux, de poésie domestique. Descendante charmante de ces épouses féodales qui avaient inventé pour leur mari le titre de seigneur et maître, elle faisait consister tout son orgueil à être la servante de celui qui

lui apparaissait grand de toute la hauteur de son amour et doté de tous les dons.

Ce fut Rolande qui la suppléa dans tous ces mille soins de détail, d'achat, d'arrangement qui précèdent un mariage et en sont pour la plupart des jeunes filles la préface si séduisante. Non-seulement sous sa direction le trousseau de sa sœur avait été marqué au coin d'un luxe royal, tout en restant d'un goût exquis, mais, consultée sur la corbeille, elle avait guidé le duc dans le choix des cadeaux qu'il destinait à sa fiancée avec un art et une intelligence du beau qui l'avaient plusieurs fois étonné chez une jeune fille n'ayant quitté le couvent que pour la province. Le goût est inné au cœur de la femme et si l'éducation peut le développer souvent, d'autre part, elle ne le donne jamais. Cela est si vrai que vous verrez maintes filles de croisés élevées depuis le berceau au milieu de toutes les recherches du beau-vivre le plus raffiné s'habiller, se meubler, se loger avec la dernière vulgarité, tandis qu'à leurs côtés une fillette qui a grandi entre le cordon de madame sa mère et l'établi de raccommodeur de monsieur son père aura tous les instincts de l'exquis le plus pur, du luxe le plus vrai. Le jour où cette fillette montera du pied gauche, dans le carrosse de cette duchesse, vous serez tout étonné de voir que c'est elle qui y tient la place idéale que votre imagination avait attribuée à celle-ci.

Il y a des femmes qui naissent savantes en tout et possèdent l'art de la vie dans tous ses tours et détours comme par intuition et sans qu'en puisse pénétrer où et comment elles en ont puisé le secret : Rolande était éminemment de celles-là. A vingt ans, sans avoir jamais eu d'autre horizon sous les yeux que celui de Saint-Denis ou de son petit pays blésois, elle était déjà la maîtresse créature, pour nous servir d'un anglicisme

typique, que nous verrons tout à l'heure aux prises avec les situations les plus difficiles, les luttes les plus âpres qu'une destinée de femme puisse rencontrer.

Pendant qu'elle s'occupait des préparatifs du mariage de sa sœur, il lui arriva, un matin, une lettre d'apparence vulgaire et portant le timbre de Paris. C'était Ambroisine qui se rappelait à son souvenir et lui contait qu'après diverses vicissitudes et avoir essayé sans succès de monter un petit commerce de lingerie, elle serait trop heureuse de trouver maintenant une place de fille de confiance ou de femme de charge dans quelque château de France. Elle pensait que mademoiselle de Jarnailles, par ses relations, pourrait peut-être servir le but qu'elle caressait, et, tout en se recommandant à sa bonté, lui envoyait son adresse à Paris. Rolande lut avec empressement cette missive.

— Que c'est drôle, la fatalité ! dit-elle en glissant la lettre dans sa poche. Voilà une adresse qu'il ne faut pas égarer.

Et elle parut ne plus penser ni à Ambroisine ni à son épître.

Cependant, le jour du mariage était arrivé. La petite église de Jarnailles, enrichie des dons de ses seigneurs depuis des temps immémoriaux, s'était pour la circonstance mise sous les armes de la base au faîte. Des guirlandes de feuillages coupées çà et là par les écussons accolés des Jarnailles et des Chastaix, décoraient son portail, et des *mais* tout enrubanés aux couleurs des jeunes époux se dressaient sur sa place, forum du village, le dimanche, à l'issue de la grand'-messe quand vient l'heure de la publication, aux roulements du tambour, des ventes et des encans. A l'intérieur, son autel, recouvert d'une nappe de guipure

ancienne, don de la comtesse, était encadré dans des massifs de verdure et de fleurs pris dans les pépinières de Jarnailles ; des candélabres projetant mille lumières resplendissaient au milieu du feuillage et en rehaussaient encore l'effet. Dans le chœur, des fauteuils à tournure de trône, des chaises et des tabourets de bois doré, venus du château, complétaient l'aménagement du sanctuaire et lui donnaient un cachet de luxe qui contrastait singulièrement avec son aspect rustique des temps ordinaires.

Monseigneur l'évêque de Blois avait tenu à devoir de donner la bénédiction nuptiale aux jeunes fiancés, et sa présence à la cérémonie n'était pas un des moindres sujets d'émoi pour le village.

Dès l'aube les cloches se mirent à sonner comme aux solennités pour la fête qui se préparait, et paysannes et paysans s'empressèrent sur le chemin du château. Les rois de la journée étaient naturellement les tenanciers de Chastaix et de Jarnailles : on sentait à leur maintien important qu'ils se croyaient pour quelque chose dans la cérémonie et s'estimaient solidaires du grand événement dont le château de leurs maîtres était le théâtre. Ils avaient envahi Jarnailles avec leurs carrioles et leurs roussins, hommes, femmes et marmots, le soleil se levant, et l'auberge du Grand-Jacques n'avait jamais vu tant d'animation et de mouvement. « C'était à en perdre la tête ! » disait l'impresario du lieu. L'heure de la cérémonie sonnée, on vit s'avancer à petits pas vers l'église, bien que mille mètres séparassent à peine son porche du château, selon la mode ancienne, qui plaçait toujours le temple de Dieu à côté de la demeure seigneuriale, le landau de la comtesse, repeint à neuf, puis les équipages du duc de Chastaix, du duc de Serigny et de vingt autres châtelains des environs. Tous offraient à la

boutonnière de la livrée des bouquets blancs retenus par des rubans aux couleurs des mariés.

M. Edmond Leroy, appelé au dernier moment à Blois par une affaire de service, n'assistait pas à la cérémonie, à son vif regret ; mais pourquoi ne le dirions-nous pas, au secret contentement de Rolande. On en saura par la suite la raison.

Tous les fronts se découvraient devant le passage du cortége ; mais la politesse comme la curiosité du paysan, est empreinte d'une certaine contrainte, et tandis que dans une ville les gamins se fussent rués jusque sous les pieds des chevaux, au risque de se faire écraser pour mieux voir, ceux de Jarnailles se tenaient *cois* devant leurs parents, tortillant leurs bonnets entre leurs mains et comme interdits par le spectacle qui s'offrait à leurs regards.

Edmée était charmante sous sa toilette de mariée et coiffée de sa couronne de fleurs d'oranger cueillies dans les serres de Jarnailles. Avec ses joues rougissantes d'émotion et de bonheur, sa démarche modeste, c'était l'image de l'amour ingénu dans toute sa séduction et toute sa chasteté. Elle emportait tous les suffrages sur son passage, et quand l'évêque, dans son allocution, lui dit, selon la parole biblique : « qu'elle était le lys dans la vallée bien digne de briller sur la pourpre royale, » il y eut dans l'auditoire comme un frémissement d'approbation, et le duc tourna vers celle que l'Église proclamait sa compagne un regard d'amour et d'orgueil qui n'échappa à personne, et surtout à Rolande. Elle en pâlit affreusement, et ses lèvres se contractèrent une seconde. Ce fut l'espace d'un éclair, mais le coup avait porté.

La messe terminée, non-seulement des pièces de monnaie furent lancées au populaire, le duc jetant lui-

même la première poignée, selon la vieille tradition, mais chaque chaumière pauvre du village eut sa part de secours, son tribut de bonheur ce jour-là ; puis un grand repas fut servi, sur la pelouse même du château, aux tenanciers des deux familles et aux notabilités des deux villages.

Pendant ce temps un lunch réunissait chez la comtesse de Jarnailles, avec l'évêque, les jeunes époux et leurs témoins, les assistants de distinction de la cérémonie.

Le duc de Chastaix porta un toast à monseigneur et le duc de Serigny aux nouveaux mariés. Après quoi la jeune duchesse ôta le bouquet de fleurs d'oranger qui ornait sa ceinture et en distribua une fleur à chacune des jeunes filles qui avaient assisté à son union. Rolande avait reçu la première et la plus belle branche avec un sourire aux lèvres mais un serrement au cœur, et quand elle quitta la salle à manger elle se surprit sur la terrasse en train de mâchonner la fleur qui venait de lui être donnée. Elle la jeta vivement dans un massif en s'écriant :

— Bah ! ils m'en donneront d'autres !...

Le duc et la duchesse de Chastaix devaient dans la journée même se rendre à leur domaine patrimonial. Rolande s'excusa de ne les point accompagner en prétextant le devoir d'aller conter la cérémonie de la journée à une vieille tante des Jarnailles, la chanoinesse de Gouëzec, que son grand âge et ses infirmités avaient retenue dans son hôtel à Blois. Elle changea de robe, mit un costume de voyage et partit pour la préfecture de Loir-et-Cher, en annonçant que l'heure avancée de la soirée l'obligerait à y passer la nuit. La comtesse approuva le projet de sa fille et lui mit un baiser au front ; puis Rolande, s'étant laissée aller dans les bras que sa sœur lui tendait et ayant serré la main de son beau-frère

monta en voiture et quitta sans retourner la tête le domaine qui avait été jusque-là tout son univers.

— A Blois! dit-elle au valet de campagne qui lui servait de cocher, et la voiture disparut à travers les bois de Jarnailles.

VIII

Quand Rolande arriva à Blois, il était environ sept heures du soir. Le jour baissait et le crépuscule arrivait lentement, couvrant d'une légère brume bleuâtre les rives de la Loire. C'était cet instant fugitif d'une poésie si douce et si mélancolique qu'elle appelait elle-même les heures bleues du soir. Par les rues tranquilles, quelques ouvriers attardés rentraient en hâtant le pas vers leurs demeures, dont les cheminées jetaient une mince fumée, indice du repas du soir. De très-petits enfants, assis sur le seuil des maisons, un hochet ou une poupée à la main, murmuraient ces vagues onomatopées qui sont la joie des mères, et par les portes entr'ouvertes on voyait briller dans les âtres bruns d'immenses feux allumés qui éclairaient des intérieurs à la Rembrandt, piquant de ci et de là un point brillant et accrochant un reflet aux cuivres des ustensiles de ménage.

Rolande passa sans s'émouvoir devant ces tableaux empreints d'une douce quiétude et d'une paix profonde et elle ne descendit de voiture qu'à la porte de l'hôtel du Lion-d'Or. Elle paya le cocher et demanda une chambre; la servante décrocha une des clefs qui pendaient au tableau surmontées de leur numéro et la guida.

L'auberge du Lion-d'Or est une de ces vieilles maisons construites dans le courant du siècle dernier. Une

vaste cour sablée entourée de remises et d'écuries, dans lesquelles jadis cent cinquante vigoureux percherons à la croupe polie broyaient l'avoine en attendant leur tour d'être attelés aux chaises de poste ou aux diligences qui passaient sans cesse. A ce moment-là c'était un coup d'œil vivant et animé. L'arrivée et le départ des diligences pleines de voyageurs, l'aristocratique chaise de poste réservée aux grands seigneurs en déplacement et aux Anglais spleeniques faisant leur tour de France, l'entrée des postillons, qui prenaient avec chic leur tournant bien large et venaient s'arrêter net devant le perron, où l'hôtelier rubicond et ventripotent, à menton d'abbé commendataire, se tenait respectueusement tout de blanc vêtu, la toque à la main. Les batteries répétées des fouets de poste et les hennissements des postards, qui se mordaient avec fureur, dérangeaient les coqs au plumage bronzé et feu qui picoraient sur le fumier ou se promenaient majestueusement devant leur sérail emplumé en faisant les mines d'officiers de cavalerie qui se sentent regardés par des grisettes. C'était un tableau charmant. Aujourd'hui, plus rien. Les chemins de fer avaient tué tout cela. La vaste cour était déserte, et sous la remise une vieille berline jaune ornée des vaches traditionnelles pourrissait solitaire — la dernière !

Une galerie extérieure semblable à celle de l'hôtel de la Cloche, à Compiègne, régnait tout autour de la maison et desservait tout le premier étage. Toutes les portes des chambres s'ouvraient sur un promenoir, de façon qu'il était impossible d'entrer ou de sortir sans être aperçu des gens qui étaient dans la cour.

Au moment où Rolande, précédée de la servante, mettait le pied sur l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs, la porte d'une salle à manger située au rez-de-chaussée s'ouvrit brusquement et donna passage à un

flot d'officiers de hussards. C'était à l'hôtel qu'ils prenaient leurs repas, et celui-ci avait été exceptionnellement gai; on fêtait la nomination au grade de lieutenant du plus joli garçon, de la plus fine lame du régiment. Martial de Nancré était un de ces raffinés à la moustache en croc à laquelle se pendent en brochette les cœurs féminins dans les villes de garnison. Bien campé, solide en selle, élégant et riche, buveur intrépide, veneur réputé ayant eu des succès à Compiègne aux chasses de la vénerie impériale, c'était, un joli garçon, fin d'attaches et d'allures. Les yeux bleus, une adorable petite bouche cachée par une soyeuse moustache d'or bruni, mis avec une élégance qui sentait son gentilhomme et son club-man, riche d'ailleurs, Martial trouvait peu de cruelles. Antonia Sarti en avait été folle, et la Castrucci, morte depuis de la poitrine, en avait fait l'heureux rival du prince d'Esteing.

Ces succès nombreux et répétés n'avaient pas peu contribué à lui faire des ennemis. Mais que lui importait? A dix-sept ans, engagé volontaire, il avait été décoré après la bataille de Magenta, où il avait reçu un joli coup de sabre d'un cuirassier autrichien, quelques minutes après avoir vu tuer le général l'Espinasse, et ce pauvre Froidefond, jadis si adoré de Cadichette et pour laquelle il s'était battu en duel avec le comte Trapaneo.

Nommé maréchal des logis sur le champ de bataille, il avait dès lors avancé hiérarchiquement, assez longuement d'ailleurs, malgré la protection de sa cousine, la comtesse de la Croix, une des dames d'honnenr de l'Impératrice. Les inimitiés que Martial rencontrait sur sa route il s'en souciait donc fort peu, et cela se réduisait à quelques taquineries dont sont particulièrement friands les vieux officiers qui sont encore capitaines à quarante-

huit ans. Justement, ce soir-là, le major du régiment, le gros Guiscard, n'avait pas cessé d'agacer le nouveau lieutenant. On avait bu, naturellement; aussi, tout le monde était gai, et on accueillit avec transport l'offre que fit Martial d'un punch au café militaire.

Quelques instants plus tard, on était assis autour des tables du café tenu par un ancien sous-officier qui avait épousé une fort jolie femme et qui en était fort jaloux. Heureusement madame Bendon était la vertu même, et jamais le mari ne put la trouver en faute, malgré la quantité de soupirants qui se renouvelaient incessamment à chaque passage de troupes et à chaque changement dans la garnison. Les dix-huit officiers s'assirent donc au milieu d'un épais nuage de fumée causée par les cigares et les pipes, celles-ci en majorité; seul, Martial fumait une délicate cigarette russe Pheresly de la Ferme. Autour d'eux retentissaient les dominos tapés avec un bruit sec sur le marbre, les conversations particulières, les discussions interminables sur les camarades de telle promotion et finalement le recours à l'oracle : « Garçon, l'Annuaire ! » Dans l'autre salle, le choc des boules d'ivoire sur le tapis vert du billard et les exclamations du colonel d'infanterie, qui jouait avec un de ses capitaines : « Tonnerre, manqué ! Dix-sept à deux. Garçon, fermez la porte, cela me distrait. » Et la queue retentissait sur le plancher. « Garçon ! garçon ! la porte, et encore une canette ! »

A la table des hussards, Guiscard, qui était tenace en diable, recommençait d'asticoter Nancré.

— Au fond, mon cher, lui disait-il, tous vos succès ç'a été des succès de cocottes. Ah ! de mon temps, les femmes mariées donnaient. A la bonne heure, voilà des maîtresses plus désirables que vos Cora ou vos d'Antigny, malgré leurs huit-ressorts et leur chic.

— Vous êtes injuste, major, dit Trévenec, un des capitaines, Martial a eu de grands succès dans le monde, mais c'est un galant homme et il ne peut nommer celles qui lui ont été favorables.

— Bah ! bah ! répondit Guiscard avec un gros rire, je persiste à croire que s'il s'agissait d'une vraie femme du monde, Nancré serait battu comme les Russes à Sébastopol.

— Je parierais volontiers le contraire, dit Trévenec.

— Si nous parlions d'autre chose, fit quelqu'un.

— Oui, oui, buvons, surtout.

On but si bien qu'à dix heures du soir quinze bols de punch avaient été absorbés. Les langues se délièrent, les yeux enflammés roulaient hagards et vagues; on cria, on chanta. Nancré était absolument gris.

Enfin l'heure de se séparer sonna, chacun tira de son côté ; Guiscard s'accrocha à Nancré et à Trévenec, qui demeuraient dans son quartier, et tous trois s'acheminèrent pesamment vers la haute ville.

— N'importe, mâchonnait Guiscard entre ses dents, avec cette ténacité particulière aux ivrognes, je maintiens que...

On passait justement devant le Lion-d'Or; les grandes portes cochères de la cour étaient ouvertes, on attendait l'omnibus du chemin de fer. D'ailleurs tout le monde était couché et la cour était absolument déserte.

— Tiens, dit tout à coup Guiscard, vous vous rappelez la jolie fille qui arrivait ce soir à l'hôtel comme nous sortions de table. Elle a l'air distingué et ce doit être quelque châtelaine des environs : je vous parie vingt bouteilles de champagne que je monte dans sa chambre, et, tout vieux major de cavalerie que je suis, je rapporterai une mèche de ses beaux cheveux blonds.

— Vous? fit dédaigneusement Nancré.

— Vous? fit Trévenec, allons donc!

— Peut-être irez-vous vous-même? dit Guiscard.

— C'est possible, répondit Nancré.

— Je tiens les vingt bouteilles qu'il y va, s'écria Trévenec.

— J'y vais, fit vivement Nancré. Où est-ce?

— Oh! chambre 24, j'ai regardé le numéro, dit Guiscard.

Le lieutenant se dirigea vers l'escalier, et, sur la première marche il butta dans son sabre, qui s'embarrassa entre ses jambes avec un bruit de tous les diables. Il se raccrocha, en jurant, à la rampe et escalada l'étage. A la lueur d'une petite lampe de schiste qui éclairait le corridor, il chercha le 24. Quand il l'eut trouvé il s'arrêta indécis et, jetant un coup d'œil en arrière, il vit ses deux amis qui d'en bas suivaient tous ses mouvements. A ce moment une pénétrante odeur de white rose qui émanait de la chambre vint le saisir aux narines. Ce parfum de femme fit évanouir chez Nancré le dernier scrupule et le dernier remords. En même temps se réveilla chez lui l'instinct de l'homme à bonnes fortunes. Il étendit la main, sentit la clef dans la serrure, la tourna; la porte s'ouvrit, il entra.

C'était bien là : une femme couchée lisait sur un canapé. Nancré fit un pas en avant et referma la porte derrière lui. Au même instant, la lumière s'éteignit. Onze heures sonnaient au beffroi de Blois.

. . . . . .

Un quart d'heure se passa. Nancré, pâle et défait, mais complétement dégrisé, se dressa tout à coup devant Trévenec et Guiscard qui l'avaient oublié et qui causaient des éventualités de guerre avec la Prusse.

— Vous voilà, conquérant, fit le major. Et ce trophée?

— Tenez, dit d'une voix brève et sifflante le lieutenant, et leur tendant une mèche de cheveux blonds : C'est égal, vous venez de me faire commettre une mauvaise action.

Et tous trois s'éloignèrent lentement.

IX

Rolande avait pris à Blois l'express n° 12, qui part à une heure cinquante et une, et qui arrive à Paris à cinq heures du matin. Elle était montée dans un compartiment vide et s'était frileusement rencognée dans un coin. Absolument étrangère à tout le côté extérieur du voyage, jusqu'à Paris, elle resta plongée dans ses réflexions. La porte du wagon, brusquement ouverte à la gare d'Orléans par un employé, la tira de sa rêverie et lui apprit qu'elle était parvenue à destination. Libre de tout bagage, n'ayant en sautoir qu'un sac de cuir de Russie, timbré à son chiffre surmonté d'une couronne, qui contenait ses quelques bijoux de jeune fille, deux lettres du sous-préfet, et l'adresse d'Ambroisine écrite sur un morceau de papier commun, telle que celle-ci l'avait incluse dans sa lettre, elle descendit prestement et monta dans un fiacre.

Il faisait déjà grand jour — on était en août — mais le temps était bas et brumeux. Les trottoirs déserts étaient délavés par la pluie, de larges flaques d'eau boueuse miroitaient entre les pavés. Quelques rares passants marchaient vite en frôlant les murailles : des ouvriers en blouse bleue portant sous le bras le morceau de pain traditionnel ; des ouvrières en cheveux, couvertes d'un long waterproof qui leur battait flasque sur les talons, encore

mouillé de l'ondée de la veille. Les voitures de maraîchers retardataires venant de la banlieue, passaient chargées de légumes, se dirigeant à grands coups de fouet et de jurons vers les Halles. Enfin, les horribles tapissières cannées des bouchers avec leur sanguinolent étalage de viandes crues et de linge d'abattoir passaient à fond de train, menées par des hommes aux bras nus et au tablier maculé de sang.

A mesure que Rolande avançait dans sa route, la physionomie de Paris changeait. Sur les boulevards de la Bastille et du Temple, quelques boutiques s'ouvraient déjà : les marchands de vin, la consolation matinale, entre-bâillaient leurs portes, devant lesquelles stationnaient les cochers de ces voitures épiques qui ramènent à domicile les décavés des cercles.

Sous une porte-cochère entr'ouverte une laitière à fanchon de tricot, entourée de ses boîtes, commençait sa distribution tout en causant avec des commères. Au coin des rues, silencieux et immobiles, laissant stoïquement la pluie tomber sur leurs cabans, les sergents de ville jetaient leurs regards investigateurs sur la chaussée déserte.

Le petit hôtel meublé dans lequel demeurait Ambroisine était situé dans cette partie montueuse de la rue d'Amsterdam qui fait face aux bâtiments de l'administration des chemins de fer de l'Ouest. Rolande paya sa voiture, sonna, et un gros garçon tout ébouriffé, les yeux encore gros de sommeil, vint lui ouvrir.

— Madame Ambroisine? demanda-t-elle.

— Au 66, répondit le garçon un peu surpris de cette visite matinale.

— C'est bien. Montrez-moi le chemin.

Ils gravirent un escalier sombre rempli des odeurs du gaz et des émanations de la cuisine, et montèrent au

troisième étage. Rolande frappa à la porte. Ambroisine se leva à la hâte, la clef tourna dans la serrure et les deux femmes se trouvèrent en présence :

— Comment, c'est vous, mademoiselle? s'écria Ambroisine en se reculant d'un pas. Qu'est-il donc arrivé?

— Plus tard ! plus tard ! répondit Rolande d'une voix brève ; pour le moment, je suis brisée. Fais-moi un lit à la hâte.

En un instant Ambroisine obéit, et quelques minutes plus tard elle s'endormait profondément.

Elle ne se réveilla qu'à trois heures. En quelques mots Ambroisine fut au courant de la situation et toutes deux de concert songèrent immédiatement à procurer à Mlle de Jarnailles un gîte plus décent et plus digne d'elle. Elles le trouvèrent immédiatement aux environs de l'église Saint-Augustin, près des boulevards Haussmann et Malesherbes.

Dès qu'elles y furent installées — car sur la demande de Rolande il avait été convenu qu'Ambroisine de la quitterait plus — elles s'occupèrent de pourvoir aux nécessités de l'existence.

— Avez-vous de l'argent, mademoiselle? interrogea Ambroisine vivement.

— Mon Dieu, j'ai deux cents francs et ces quelques bijoux que voilà.

— Hum ! fit la soubrette en les soupesant de l'œil, c'est tout au plus si on nous prêtera 300 francs dessus au Mont-de-Piété.

— Va pour 300 francs, dit Rolande en souriant. Tu iras tout à l'heure les y porter.

— Cinq et huit que j'ai, ça fait treize ; avec ça nous pouvons tenir un mois et affronter les événements.

— Parfait !

Sans plus de préambule, Ambroisine armée de son pas-

seport, mit les bijoux dans sa proche et se dirigea vers le bureau auxiliaire le plus proche.

Il est dans la chaussée d'Antin une maison à allée obscure et boueuse dont le sol est bossué par le va-et-vient perpétuel des nécessiteux parisiens. Au-dessus de la porte, une lanterne carrée, qu'on n'éteint qu'à neuf heures du soir, porte, en lettres noires, sur un fond dépoli, les mots : *Mont-de-Piété de Paris, Bureau auxiliaire* K. On monte un escalier sale, et au troisième, on trouve trois pièces où il y a si peu de jour que les lampes y sont constamment allumées. Tout autour des pièces, de grands murs nus peints en vert d'eau et salis par les épaules et les têtes des gens qui y sont accotés. Des bancs en bois, polis par l'usage, sur lesquels de vieilles femmes et des jeunes filles du peuple pauvrement vêtues attendent leur tour d'engager ou de dégager. Une grande cloison à grillages doublés de serge verte sépare le public des employés, et derrière un guichet orné d'une tablette incrustée de cuivre, l'employé priseur examine les objets. Les emprunteurs parlent bas en ayant l'air de solliciter et, après quelques mots échangés à l'oreille, ramassent l'argent qui résonne sur le cuivre du guichet.

Dans un coin de la pièce, une petite porte à vitrage dépoli avec ces mots : *Entrée réservée*. C'est par là que s'introduisent les clients de qualité habituels qui ne veulent ni être reconnus, ni être confondus avec le *vulgum pecus* des emprunteurs.

Comme Ambroisine l'avait prévu, elle ne put tirer plus de quinze louis des modestes bijoux de Rolande de Jarnailles.

Aussitôt l'opération faite, elle rentra chez Rolande et lui rendit compte de sa mission.

— Quant à moi, répondit celle-ci, je n'ai pas perdu

non plus mon temps et j'ai envoyé une dépêche à Vendôme.

— Réponse payée? dit Ambroisine en clignant son œil marron.

— Mauvaise!.. Mais sois tranquille, il viendra. Quelle heure peut-il être?

— Cinq heures.

— Je vais m'habiller et nous irons dîner au restaurant.

— C'est une idée! fit Ambroisine en s'empressant autour de Rolande, déjà assise devant sa toilette.

Rolande prête, Ambroisine alla chercher une voiture et elles partirent pour le Bois. Après une promenade d'une heure elles vinrent toutes deux dîner au Moulin-Rouge.

Il avait fait toute la journée une chaleur étouffante. L'air chargé d'électricité annonçait un orage pour la nuit, et les Parisiens, avides de fraîcheur, avaient envahi les restaurants d'été. C'est à grand'peine que les deux femmes trouvèrent une petite table dans le jardin du Moulin-Rouge.

L'entrée de ces deux inconnues produisit une certaine sensation. Rolande était vêtue d'une robe de grenadine noire sur un jupon de soie, et ses beaux cheveux blonds simplement tordus débordaient d'un tout petit chapeau d'un goût exquis acheté le jour même par elle.

Ambroisine la boiteuse, avec sa robe carmélite, ses manchettes et son col blanc, ses bandeaux drus, couleur aile de corbeau, plaqués sur son front revêche et son air d'institutrice anglaise ou de quakeresse, n'avait certainement pas la physionomie d'une de ces dames de compagnie que les élégantes d'occasion louent à la soirée.

Elles s'attablèrent pourtant et sans embarras, malgré l'émotion de leurs voisins, commandèrent un dîner mo-

deste. Elles étaient au dessert, lorsque le grand balcon qui est devant le cabinet du premier se peupla d'une nombreuse et joyeuse société. Une bande de jeunes seigneurs descendant du Bois venait dîner avec quelques-uns des huit-ressorts les plus célèbres et les mieux cotés, l'Anglaise Ketty-Bijou, Castrucci l'Italienne, Bébé-Violette et Blanche de Velours. En hommes : Nouvion, Pembroke, Montescourt et Varades. Le huitain, au dernier moment, s'augmenta de Saint-Pouange qui passait par hasard sur son hack, regagnant le faubourg Saint-Germain par l'avenue d'Antin et le pont des Invalides.

Au bruit du froufrou de la soie, toutes les têtes se levèrent ; des bonjours et des saluts amicaux s'échangèrent entre le balcon du premier et les tables du rez-de-chaussée. Rolande avait fait comme les autres ; son regard rencontra les yeux de Saint-Pouange, qui fit un geste brusque et ne put retenir une exclamation d'étonnement.

Un second coup d'œil le convainquit qu'il ne se trompait pas.

— Ma foi ! c'est trop fort, dit-il.

— Ah ça ! qu'est-ce qui te prend ? lui dit Ketty-Bijou. Est-ce que tu te pâmes sur cette grande blonde fadasse qui est là-bas avec sa femme de chambre ? Elle est drôlement fagotée. Ce doit-être quelque grue de province en rupture de Marseille ou de Bordeaux.

Saint-Pouange ne répondit pas. Il prit son chapeau et descendit prestement l'escalier.

Deux minutes après, il abordait respectueusement, le chapeau à la main, Rolande qui lui donna délibérément un *shake hands* à l'anglaise.

— Eh bien ! oui, c'est moi, fit-elle, faut-il refaire le mot du doge de Venise ? Je vous avais bien dit que je

viendrais à Paris. Mais vous ne m'attendiez pas sitôt.

— Certes non, dit le baron, mais soyez la bienvenue. Peut-on aller vous voir? et où demeurez-vous?

— Ça ne vous regarde pas.

— Au moins vous n'allez pas me quitter comme cela.

— Pourquoi pas? n'êtes-vous pas très-occupé là-haut?

— Pas le moins du monde. Je suis monté par hasard, je vais en quitter de même si vous me permettez d'être votre cavalier ce soir.

— Je veux bien, à la condition que vous ne me ferez aucune question.

— C'est signé, dit Saint-Pouange en lui offrant le bras.

— Ambroisine, tu peux rentrer, dit Rolande une fois sortie du restaurant. Et maintenant qu'allons-nous faire? Moi, d'abord, je veux m'amuser. Menez-moi à Mabille. Ça ne vous compromettra pas.

— Vous savez donc ce que c'est, Mabille?

— Bah! est-ce que je ne sais pas tout, moi?

— Non, mademoiselle, et la preuve c'est que vous ne savez pas que Mabille n'a pas ses portes ouvertes à huit heures du soir.

— Ah! qu'allons-nous faire alors?

— Comme vous avez été bien sage, je vous propose le Cirque de l'Impératrice : c'est un endroit d'élection pour les enfants comme vous.

— Oh! de bon cœur, repartit Rolande. J'adore les casse-cous.

Le baron et sa compagne se dirigèrent donc vers le Cirque. C'était un samedi, soir attitré pour le *high life*, et sans les influences de Saint-Pouange, Rolande aurait bien pu n'apercevoir que des couloirs les fameux cerceaux traditionnels et les gambades de Price.

A la sortie, Rolande, qui se sentait fatiguée, renonça à Mabille et voulut rentrer. Saint-Pouange l'accompagna et obtint la permission de revenir.

Les quelques heures que mademoiselle de Jarnailles venait de passer au milieu du Paris élégant n'avaient pas été perdues pour elle. Elle sentait la nécessité de s'armer de pied en cap pour le combat, et, dès le lendemain, après une conférence avec Ambroisine, elle sortit pour courir les couturières et les modistes, et, chose plus importante, envoya chercher le coiffeur en renom.

X

Vers cette époque, il y avait à Paris un coiffeur bien connu du monde galant qui, trouvant trop long ou trop ordinaire son nom de Rigaudin, l'avait baptisé, en souvenir de sa nationalité, du sobriquet de Mondégo. C'était un petit homme à tournure italienne, à mine basse, rusée, brun bistre, les cheveux crêpés en ondes, portant de petites moustaches noires et une mouche à la Louis XIII. Poli, obséquieux, discret juste assez pour raconter ce qu'il fallait et taire le reste, mêlé à toutes les affaires des femmes qu'il servait, doué avec cela d'un certain talent artistique de coiffeur et d'un goût plus épuré que celui de ses compatriotes ne l'est généralement en matière de toilette, il était arrivé à une célébrité relative, et à l'époque dont nous parlons il avait pu, vivant d'ailleurs très-sobrement, se faire un petit capital qu'il arrondissait en pratiquant l'usure. Souvent chez ses clientes, et à l'heure matinale où il les coiffait, il se rencontrait quelque fils de famille, des mineurs surtout ils ont été très à la mode ces dernières années

qui, ayant été décavés la veille au Sporting, au Petit Club ou même au vertueux petit cercle Malesherbes, dit des Rosières, avaient besoin de cent cinquante ou deux cents louis.

La première fois que le fait se présenta, ce fut chez Emma Volière, qui venait de se faire meubler son appartement de la rue Abbatucci. Elle était à cette époque avec le troisième Saturnin de cette dynastie des Saturnin dont l'histoire est assez curieuse.

Fils de marchands de métaux de la rue des Vieilles-Haudriettes, ils avaient eu pour aïeul un certain M. Saturnin qui, sous la Restauration, avait fait une grande fortune dans l'entreprise des boues de Paris. On verra que tout ou presque tout ce qui venait de là y retourna. Tous leurs ascendants avaient été successivement d'une avarice sordide et avaient entassé sou sur sou pour créer une fortune énorme. Le père, cependant, mourut de bonne heure, et la mère se remaria, jeune encore, à un marchand de draps, fort riche, d'ailleurs et fort galant homme. Mais elle ne put se marier qu'après ses propres, car elle l'avait été la première fois sous le régime dotal, sur la volonté expresse du vieux grand-père Saturnin qui craignait la dissipation de sa fortune laborieusement acquise. Cette précaution en fut justement la perte et tourna à la confusion du vieil avare, heureusement mort à cette époque.

En effet, les enfants héritèrent de la part du père et, dès l'âge de vingt et un ans, l'aîné, Alfred, se trouva lancé dans le monde parisien avec une fortune de cent vingt mille francs de rente. On se souvient de son début à Paris. C'était au café Anglais où il dînait avec son cousin et ami Robert Lenoir, qui fut son initiateur, tant soit peu étrange, aux élégances de la vie parisienne. Ils venaient d'écrire tous deux un mot à une femme pour

l'inviter à dîner. Saturnin sonna. Ernest, le maître d'hôtel, accourut. Saturnin lui donna la lettre sans la fermer avec ordre de la faire porter, et, empruntant à Robert son système absurde de familiarité avec les inférieurs, il dit à Ernest, qui tournait et retournait la lettre entre ses doigt :

— Oh! vous pouvez lire!

Ernest rougit, si cela peut s'appeler rougir, car il était extraordinairement pâle. Il posa la lettre sur la table, appela un garçon et lui donna ordre de la porter sans vouloir plus y toucher pour sa part. Ce fait, minime en apparence, peint bien le caractère des différents acteurs de cette petite scène.

Un matin, vers midi, Mondégo coiffait Emma dans son charmant cabinet de toilette, tendu en vieille cretonne. Saturnin, étendu sur le canapé, bâillait en fumant une pipe. Emma et Mondégo causaient à demi-voix. Tout à coup, Emma s'adressant à Saturnin lui rappela qu'il devait s'habiller et sortir pour aller chercher de l'argent nécessaire à payer je ne sais quelle couturière ou quelle modiste, une Compoint ou une Baheux quelconque, à qui Emma avait promis un à-compte pour ce jour-là. Alfred se leva tout en grommelant et d'assez mauvaise humeur d'être dérangé :

— Avec cela, ajouta-t-il, qu'il est peu probable que la mère Lebas soit chez elle à l'heure qu'il est, et médiocrement gai d'aller jusqu'aux Batignolles relancer cette satanée marchande d'argent pour cent misérables louis que j'emprunterai demain à mon frère.

— Ton frère? répondit aigrement Emma; parlons-en. Il est obligeant et prêteur, monsieur ton frère. Il te les refusera s'il les a; mais il est plus probable qu'il ne les aura même pas : Angèle lui prend tout et ne lui laisse jamais plus de vingt francs à la fois.

Mondégo avait un certain pied dans la maison. Il y avait dix ans qu'il coiffait Emma. Il eut l'air de vouloir parler.

— Qu'as-tu, vieux singe, lui dit Emma (elle le tutoyait), tu veux dire quelque chose, les as-tu les cent louis pour les prêter à mon homme ? Si tu les as, fais-les voir et on t'en rendra cent dix lundi prochain.

— Mon Dieu, madame, dit Mondégo, j'ai justement touché ce matin quelques petites sommes, et j'ai précisément ce que vous demandez à la disposition de M. Saturnin.

Et il tira de sa poche un portefeuille gonflé de papiers, d'où, près une recherche assez longue, il parvint à extraire une enveloppe très-sale contenant deux billets de mille francs qu'il tendit à Saturnin. Emma les happa au passage et les posa sur la cheminée sous un pied de l'Africain, monté par le fameux parfumeur Jones et qui servait de presse-papier.

Saturnin se recoucha paresseusement et reprit sa pipe.

Ce petit crayon d'un coin de la vie parisienne éclaire bien des choses. Il permet surtout d'apprécier et de comprendre la suite de cette histoire, qui est de tout point véridique.

Sa tournée finie, Mondégo rentra chez lui : il était cinq heures du soir. On l'avertit qu'on était venu le demander, et sa concierge, car il n'avait point de boutique étant coiffeur en chambre, autre trait distinctif, lui dit que la dame qui réclamait ses services était venue elle-même le chercher et avait laissé son adresse en priant instamment qu'il vînt de suite. Elle avait ajouté qu'elle savait bien que l'heure était indue et que M. Mondégo ne coiffait pas indistinctement tout le monde, mais qu'elle se permettait d'insister d'une façon toute particulière, ayant un très-vif désir d'être servie par lui.

L'artiste regarda l'adresse écrite sur un bout de papier graisseux qu'avait prêté la concierge, et il y lut les mots suivants : « Madame de Saint-André, 93, boulevard Haussmann. »

Mondégo connaissait parfaitement bien cette maison, qui fait le coin de la rue Roy et dans laquelle on loue des appartements meublés fort décents. Elle avait été habitée dans le temps par un couple de hardis aventuriers qu'on appelait de Colny et le comte Schangen. Le premier, espèce de journaliste famélique, plein d'esprit et de ressources, intelligent jusqu'au bout des ongles, était parfaitement capable, comme Dufresny, d'épouser sa blanchisseuse pour s'acquitter envers elle, et même pis. Tournant fort bien les vers, spirituel, audacieux, les bottes trouées, mais toujours en habit et en cravate blanche, il s'était accroché à ce Schangen, petit homme maigre, souffreteux et si usé qu'il montrait la corde avec laquelle on le pendra sans doute un jour. Celui-ci, tout chamarré de plaques et de croix, se prétendait attaché à la légation de Tunisie, sans doute pour excuser la manière arabe dont il dévalisait les gens. Ils donnèrent tous deux plusieurs soirées, dans lesquelles, par un miracle bien supérieur à la multiplication des pains, il y eut à souper, et assez bon ma foi ! La plaisanterie favorite était de s'écrier à chaque coup de sonnette : « Tiens, voilà Bérillon ! » C'est le commissaire de police préposé aux délégations judiciaires, aux garnis et qui a dans ses attributions les tripots plus ou moins clandestins.

Mais revenons à Rolande et à son coiffeur...

Mondégo, en arrivant boulevard Haussmann, se fit indiquer le logement de madame de Saint-André et monta au quatrième. A cette hauteur, les appartements sont divisés en deux et réduits à de très-minimes proportions ; celui qu'habitait la nouvelle cliente du coiffeur était en

retour sur la rue Roy, assez sombre par conséquent et composé seulement de quatre pièces : une salle à manger, une chambre à coucher avec un petit cabinet de toilette y attenant, et un salon. L'ameublement de cette dernière pièce était celui qu'on rencontre d'habitude en ces sortes d'endroits. Des tentures d'hôtel garni en damas de laine jaune et commun, bordées d'une grosse passementerie gaufrée ; aux murs quatre mauvaises gravures d'après Victor Adam ; au-dessous l'inévitable paire de consoles façon Boulle et qui se fabriquent au rabais par grosses, rue Amelot et rue de Charonne, en vue de l'exportation... Quant à la pendule, c'était tout un poëme. Elle était dorée, sur socle de marbre blanc et à sujet ! Et quel sujet ? un mousquetaire rêveur qui, la rapière au côté, regarde le ciel d'un air mélancolique tandis qu'à ses pieds gît une mandoline: Un souvenir du bric-à-brac romantique de 1830, évidemment inspiré par l'immense succès du roman de Dumas père, qu'on lisait jusqu'au fond de l'Amérique du Sud et qui excitait la verve des fabricants de bronze de la rue Portefoin et de la rue Vieille-du-Temple. Tout cela était faux, criard, sentant l'hôtel des ventes, le mobilier acheté en bloc chez un revendeur de passage par un propriétaire de mauvais goût, ou loué par un tapissier borgne de la rue de Cléry. La salle à manger était habitée par une table, un buffet et six chaises en noyer poli. Quant à la chambre à coucher, elle était sinon luxueuse, du moins d'un goût assez bon dans sa simplicité. Toute tendue en cretonne fond rouge à grands dessins. On voyait que c'était la pièce de prédilection, celle qu'on habitait toujours et où l'on recevait au besoin.

Mondégo sonna. Ambroisine vint lui ouvrir et l'introduisit dans la chambre.

XI

Tout d'abord Mondégo fut frappé de la fulgurant beauté de Rolande. — J'ai bien fait de venir, pensa-t-il, il y a là un sujet!...

L'allure de Rolande, qui contrastait avec le milieu dans lequel elle se trouvait, la contenance et la physionomie d'Ambroisine, tout éveillait sa curiosité et lui devenait un sujet d'étude.

Rolande se mit à sa toilette et lui à son œuvre. Tout en déroulant et en peignant ces admirables cheveux blond fauve qui enveloppaient mademoiselle de Jarnailles tout entière, à la façon d'Ève dans le célèbre tableau du Pérugin, le rusé coiffeur accablait de questions sa nouvelle cliente. Mais cette fois il avait affaire à forte partie : mademoiselle de Jarnailles déjouait toutes les attaques et restait impénétrable. D'ailleurs, Ambroisine était là assise à côté de la toilette, ne perdant des yeux ni Rolande ni le coiffeur, et bien évidemment décidée à parer à toute indiscrétion venant de sa jeune compagne.

Mondégo était parvenu à peu près à la moitié de sa tâche, lorsqu'un coup de sonnette retentit. Ambroisine se leva, alla ouvrir et revint presque aussitôt suivie de M. Edmond Leroy. Celui-ci entra vivement et s'avança tout droit sur Rolande à qui il tendit les deux mains :

— Bonjour, mon ami, lui dit celle-ci : vous vous êtes bien fait attendre.

— Vous comptez sans les nécessités du service, mademoiselle, répondit-il ; et mon comice agricole, et mon préfet qu'il m'a fallu recevoir ! Mais me voici et tout à vous.

A ce moment le sous-préfet leva les yeux et rencontra le regard du coiffeur qui s'inclina respectueusement en souriant d'un air discret.

— Comment! c'est vous? dit le fonctionnaire en riant, on vous trouve donc partout?

— C'est, répondit l'autre, que je ne coiffe que de jolies femmes et que monsieur ne connaît que celles-là.

Rolande eut un mouvement de dépit et d'un ton un peu nerveux :

— Achevez, monsieur Mondégo, je suis pressée.

Le coiffeur piqua les épingles de la fin, donna le coup de peigne suprême en se reculant d'un pas pour juger son œuvre dans la glace, et salua en homme fier de lui-même.

Ambroisine le suivit jusqu'à l'antichambre. Il s'en alla largement payé, après avoir convenu qu'il reviendrait tous les jours à pareille heure. Cette proposition lui agréa d'enthousiasme, car elle lui permettait d'éclaircir le mystère qui planait sur la nouvelle venue, dont il célébra partout la beauté et les grâces dans sa tournée du soir.

Restée seule avec le sous-préfet, Rolande, sans bouger de sa toilette, tourna la tête vers lui, et d'un ton dont elle était parvenue à bannir toute émotion :

— Que dit-on de moi là-bas? fit-elle.

— Mais votre mère est au désespoir. Le premier jour, je crois qu'elle a daigné me soupçonner ; car, sous prétexte d'une affaire de service, votre beau-frère, le duc, est venu me rendre visite à la sous-préfecture. Rien dans ma conduite et dans mes paroles ne put lui faire supposer que je connaissais le lieu de votre retraite. Vous savez, vous-même, d'ailleurs, que je l'ignorais, car je n'ai appris votre fuite que par votre lettre de Blois.

— Bien! Et ma sœur?

— Votre sœur est désolée.

— Bah! des larmes de femme forte que sècheront bien vite les baisers de son mari.

— Parlons de vous maintenant. Tête folle, qu'avez-vous fait? On ne s'occupe que de vous à Blois.

— Il vous sied bien de me faire des reproches quand c'est pour vous que j'ai tout quitté... Maintenant il ne me reste que vous, et je crois que la ressource est loin des espérances qu'elle promettait.

Lui fit un mouvement de dénégation.

— Aurais-je eu tort, dit Rolande, de me fier à vous et de vous croire un *gentleman?*

— Assurément non, reprit-il. Comptez sur moi. Voici mon plan : Je vais profiter de mon voyage à Paris pour solliciter du ministre mon changement et obtenir un poste plus rapproché : Saint-Denis ou Sceaux, Mantes au besoin. Je vais vous installer à Paris dans un quartier tranquille, où je pourrai venir constamment. Dès demain nous chercherons ensemble votre nid.

— Soit, dit-elle.

Ils dînèrent et passèrent la soirée ensemble. Le lendemain matin Leroy sortit de bonne heure. En homme prévoyant et qui sait que les installations coûtent cher, il songea au plus pressé et s'occupa de la recherche du nerf de la guerre.

Il prit une voiture découverte et s'achemina vers les hauteurs de Batignolles. Arrivé rue de l'Église il monta au premier et fit retentir une sonnette asthmatique dont les tintements étouffés furent promptement suivis d'effet.

Une toux sèche retentit à l'intérieur bientôt suivie du bruit de savates traînant sur les carreaux du corridor. Un judas placé au centre de la porte s'entr'ouvrit et un

petit œil gris brilla par la lucarne en jetant un regard inquisiteur sur le nouveau venu. Il paraît que l'examen fut favorable, car le guichet se referma, la porte s'entrebâilla et le sous-préfet se trouva en face de la mère Lebas.

La Providence à soixante pour cent des fils de famille dans l'embarras était petite, bossue, mais ses regards pétillaient de ruse et d'astuce. Sur un front étroit et volontaire des mèches de cheveux gris retombaient à plat en s'échappant d'un serre-tête de soie noire jadis propre, mais qui portait la trace bien accusée d'un long service. La bouche, serrée aux coins comme les plis d'une bourse de cuir, avait un rictus froid et sarcastique; mille petites rides concentriques, semblables à des coups de rasoir imperceptibles, partaient du nez et des yeux et donnaient à cette physionomie un aspect calculateur et sordide qui dénotait la femme uniquement possédée de la manie du gain, ne songeant qu'aux moyens d'arrondir son pécule tout en côtoyant la correctionnelle et morte à tout autre sentiment qu'à la soif de l'or. Tout n'était cependant pas éteint chez cette singulière créature. L'amour maternel, ce sentiment qui survit parfois, *pas toujours*, aux autres, même chez les créatures les plus abjectes, vivait encore dans le cœur de cette Shylock femelle. La Providence, qui châtie parfois durement les coupables de leur vivant, avait cruellement puni cette mère. A l'âge de seize ans, sa fille unique, belle et intelligente, élevée loin de Paris au prix de sacrifices considérables, avait disparu un beau matin sans qu'on pût savoir ce qu'elle était devenue. L'usurière, affolée, avait assiégé la préfecture de police et la Morgue, fatigué de questions les ministères et les couvents: rien de tout cela n'avait pu la mettre sur la trace de l'enfant égaré dont elle déplorait encore la perte entre deux additions.

Le sous-préfet avait été jadis un des clients assidus de la mère Lebas. Fort régulier dans ses payements, fils d'un ministre tout-puissant, c'était un des préférés de la marchande d'argent. Au moment de la disparition de la jeune fille, il avait d'ailleurs mis son crédit au service de la mère et lui avait facilité les recherches demeurées infructueuses.

Depuis quelque temps, le fonctionnaire s'était rangé ; sa dernière liquidation d'affaires — c'est ainsi qu'il appelait le payement de ses dettes par son père — remontait à cinq ans. Il était donc parfaitement bon, *sureto win*, comme disent les entraîneurs anglais, et en parfaite condition pour contracter de nouveaux emprunts.

L'affaire se conclut donc facilement. Edmond souscrivit pour quarante mille francs de lettres de change tirées sur lui par un prête-nom, un certain Panier, de Bercy, consistant en pièces de vin qu'il ne devait jamais voir, et il reçut en échange un bon blanc sur la Société générale pour la somme de trente mille francs, qu'il alla toucher incontinent.

Muni des soyeux chiffons de la Banque de France, dont le froissement rappelle le froufrou que font les robes de femmes, Leroy revint chez Rolande, et tous deux se mirent en quête d'un petit hôtel dans le quartier des Champs-Élysées.

Ils venaient de visiter plusieurs habitations, lorsque Rolande témoigna le désir de faire quelques pas à pied. Ils se trouvaient précisément dans cette petite avenue bordée des deux côtés d'élégants petits hôtels qu'on appelle la *Villa Saïd*, et qui forme comme une oasis dans l'avenue de l'Impératrice, quand, en passant devant l'hôtel d'Eyraud, le peintre attitré des chasses impériales, le couple, qui marchait bras dessus bras dessous, alla donner dans le père d'Edmond, qui sortait de l'atelier

de l'artiste. A la vue de son fils, qu'il ne savait pas à Paris, le ministre ne put retenir un mouvement de contrariété; puis il passa, monta dans son coupé qui stationnait à quelques pas de là et s'éloigna, non sans regarder par la petite vitre de derrière quelle était la femme que son fils accompagnait.

Edmond, désagréablement préoccupé, reconduisit Rolande chez elle en lui disant au revoir et courut chez son père. Le ministre ne tarda pas à arriver et débuta par ces mots :

— Décidément vous êtes fou et jamais vous ne vous rangerez. Qu'est-ce encore que cette histoire de jeune fille enlevée dans votre arrondissement dont mon collègue Chevalier vient de me parler à l'issue du conseil? Il paraît qu'elle appartient à une des premières familles de France et j'ai peine à croire que ce soit avec elle que je vous ai rencontré tout à l'heure. Cependant, dans son rapport au préfet, le commissaire central, qui n'ose pas vous désigner clairement, laisse entendre néanmoins que vous n'êtes pas étranger à cette sotte aventure. Il paraît que vous entreteniez des relations très-fréquentes avec le château de Jarnailles, et votre brusque départ de Vendôme coïncidant presque avec la fuite de cette demoiselle, est bien fait pour confirmer ses soupçons....

— Mais, mon père...

— En vérité, je ne sais à quoi vous avez la tête. Le mouvement préfectoral est imminent; j'avais obtenu pour vous la promesse d'une bonne première classe, et voilà que vous venez déranger tous mes plans avec vos folies de jeune homme. Vous savez cependant combien l'Empereur tient à ce que ses fonctionnaires ne soient pas une cause de scandale en province.

— Je puis vous assurer, mon père, que je suis absolument étranger à la fuite de mademoiselle de Jarnailles.

J'avoue l'avoir vue hier à mon arrivée à Paris ; mais de là à être responsable des équipées romanesques d'une jeune fille à tête folle, il y a loin.

— Soit, nous verrons demain, répondit l'Excellence. Nous irons ensemble place Beauvau et nous éclaircirons la chose. Il importe de se préparer, car le travail est prêt et sera soumis à la signature d'ici trois jours.

XII

Le lendemain matin, dès dix heures, le ministre et Edmond descendaient de voiture, place Beauvau, dans la cour du ministère. Le coupé de Son Excellence, après avoir passé la grille et reçu le salut de Coussinot, le digne concierge, alla s'arrêter sous la marquise de gauche, devant l'escalier qui mène aux appartements particuliers du ministre de l'intérieur. L'huissier qui se tient dans la grande antichambre introduisit immédiatement les deux visiteurs dans le sanctuaire vert et or, où le grand chef, le dos à la cheminée, travaillait penché sur un bureau de poirier noir incrusté de filets de cuivre.

Le ministre de l'intérieur leva la tête et, reconnaissant son collègue, il quitta immédiatement son fauteuil. S'avançant vers les arrivants, il leur tendit la main. Mais autant l'accueil qu'il fit au ministre des finances était empressé et souriant, autant son attitude à l'égard du sous-préfet montra de la contrainte et une réserve poussée jusqu'à la froideur :

— Eh bien ! cher ami, dit le ministre des finances, je vous amène mon fils, que j'ai fort grondé d'avoir quitté Vendôme sans votre ordre exprès et qui vient lui-même vous apporter ses excuses.

— Oui ! fit le ministre ; un peu plus tôt, un peu plus tard, il aurait toujours fallu qu'il vînt. Monsieur votre fils est compris dans le mouvement que je vais porter à la signature aujourd'hui même à l'Empereur.

Le ministre des finances fit un geste de remercîment.

— Attendez avant de me remercier, reprit le ministre de l'intérieur ; je n'ai pu refuser à l'intelligence de votre fils et à ses capacités administratives un avancement mérité. Mais je doute que le nouveau poste que je lui ai assigné soit d'accord avec ses goûts de déplacement. Là où je l'envoie, il lui sera assez difficile de quitter sa préfecture sans permission.

Edmond fit la grimace.

— Monsieur le sous-préfet, dit le ministre, s'il vous plaît de voir le directeur général du personnel, qui doit être dans son cabinet, il doit avoir des instructions à vous donner.

Edmond salua et, ouvrant la petite porte à moitié cachée par un paravent qui se trouve derrière le dos du ministre, il passa dans le cabinet de Savoye, traversa le petit passage obscur où se trouve la fameuse porte à pédale, désespoir des profanes, et, sans frapper chez Chadenet, le dispensateur des faveurs monnayées, il entra dans l'antichambre meublée en moleskine et décorée d'un tableau représentant un pêcheur jetant ses filets — une allégorie !...

Le majestueux Étienne, l'huissier du cabinet, prit sa carte et entra chez le directeur général. En attendant son tour d'audience, Edmond causa avec ses voisins. Il y avait là sur les canapés qui font le tour de la pièce toute une guirlande de préfets et de sous-préfets venant solliciter un changement, de l'avancement ou une prolongation de congé.

Presque tous étaient décorés. Les rosettes d'officier

et de commandeur abondaient. La plupart des têtes portaient ce cachet fin et spirituel des fonctionnaires du régime impérial; presque tous avaient un air de distinction mêlé d'un peu de raideur administrative, l'air fonctionnaire, en un mot, l'air Morny; de temps à autre les employés supérieurs des autres divisions, descendant les bâtiments de la rue Cambacérès, traversaient vivement la pièce d'un air affairé.

Aylic-Langlé, chef de division de la presse, Théophile Gautier fils, Bouillet ou Derrien, le portefeuille sous le bras, allaient de groupe en groupe échangeant des poignées de main amicales et donnant les nouvelles du matin.

Mais laissons le sous-préfet recevoir la mercuriale de son supérieur et revenons aux deux ministres, dont la conversation était devenue intime et confidentielle après le départ du jeune homme :

— Maintenant que votre fils est parti, mon cher collègue, dit le ministre de l'intérieur, je n'ajouterai pas, par des reproches intempestifs, au chagrin que vous devez éprouver de la conduite de cet écervelé. L'Empereur a été informé par une lettre de madame de Jarnailles de la disparition de sa fille coïncidant avec le départ d'Edmond. Il a immédiatement supposé qu'ils étaient à Paris, et il a demandé au préfet de police un rapport sur l'affaire. Voici la copie de ce rapport : « Mademoiselle de Jarnailles est ici; elle habite boulevard Haussmann; en arrivant à Paris, votre fils est descendu chez elle, et depuis il ne l'a presque plus quittée. »

— Je le sais, dit le père : je les ai rencontrés hier ensemble.

— Puisque vous le savez, vous ne vous étonnerez pas que les bonnes dispositions de Sa Majesté à l'égard d'Edmond aient été changées du tout au tout par cette ave-

ture. Au lieu de la sous-préfecture d'Étampes qui devient vacante par la mise à la retraite du baron Crosnier et que j'avais réservée à votre fils, je suis obligé de l'envoyer comme secrétaire général à Ajaccio. C'est, vous le savez, une première classe, et aux yeux du monde ce déplacement ne saurait en rien nuire à sa carrière administrative. D'autre part, l'Océan interposé entre vos deux amoureux doit rassurer vos inquiétudes et couper court à cette liaison.

— Vous allez au-devant de mes intentions. Merci comme toujours, mon cher collègue, dit le ministre des finances en lui serrant les mains avec effusion. Irez-vous à la Chambre aujourd'hui?

— Assurément, il y a aujourd'hui une discussion curieuse. Ollivier et Jules Favre doivent prendre la parole et peut-être M. Thiers. Nous aurons une séance animée.

Les deux ministres se séparèrent. Dans la cour, M. Leroy retrouva son fils qui sortait de chez le directeur général, la tête un peu basse, et tous deux remontèrent en voiture.

— Puisque vous savez tout, mon père, dit très-résolûment Edmond, je suis absolument disposé à me soumettre à vos volontés : je partirai ce soir pour Marseille afin d'y trouver le paquebot. Je vous demande seulement deux choses : la première, c'est de donner acte à l'Empereur de ma parfaite soumission à ses ordres, la seconde c'est de me permettre de prendre certaines dispositions et de régler certaines affaires indispensables avant mon départ.

Le ministre acquiesça à la volonté de son fils. Il le jeta au coin de la rue Miromesnil et du boulevard Haussmann d'où Edmond s'achemina vivement à pied vers la demeure de Rolande. En quelques mots il mit celle-ci au courant

de la situation. Mademoiselle de Jarnailles accueillit assez froidement la nouvelle du départ imprévu du secrétaire général. Edmond s'attendait à moins de résignation. Les quelques jours qu'il venait de passer auprès d'elle dans l'intimité la plus complète l'avaient absolument soumis à l'influence de cette nature charmeresse.

A Vendôme, il n'éprouvait pour mademoiselle de Jarnailles qu'un goût assez vif, très-justifié par la beauté, l'intelligence, le rang et la naissance de Rolande. La possession de cette admirable créature, en lui révélant des trésors inconnus, avait rallumé dans son cœur des sentiments d'une ardeur excessive. Après tout, se disait-il, c'est pour moi qu'elle a tout quitté, et si parfois le souvenir de l'abominable scène du Lion-d'Or lui venait à la mémoire, il le chassait bien vite de son esprit, s'efforçant de se prouver à lui-même que c'était là un mauvais rêve dont il ne fallait tenir aucun compte. Il s'était promis, dans l'existence à deux qu'il bâtissait en imagination, des jouissances d'amour-propre infinies.

Rolande était jeune, jolie, inédite, elle serait du premier coup classée au rang des femme chic, et Edmond était resté assez Parisien pour être très-friand de cette célébrité de club, d'avant-scène et de cabinet particulier. Tout cela venait de s'écrouler en un instant, et à la place de cet avenir charmant le jeune fonctionnaire ne voyait plus en perspective que la maussade résidence d'Ajaccio, la promenade au milieu des orangers monotones de la préfecture, et les coups de couteau des Corses qui n'aiment pas que les gens du continent viennent faire la cour à leurs fiancées. Il aurait préféré s'en tenir à la lecture de *Colomba* au coin du feu.

Son amour-propre fut donc vivement froissé de voir ce qu'il appelait son sacrifice ne causer ni larmes ni même l'apparence d'un regret.

Néanmoins il fut gentilhomme jusqu'au bout, et, appelant Ambroisine, il la tira à l'écart dans l'embrasure d'une fenêtre et lui remit une enveloppe contenant les trente mille francs qu'il avait reçus de la mère Lebas.

Les adieux ne furent ni longs ni déchirants. On se promit de s'écrire, selon l'usage traditionnel. Rolande, dont Edmond cherchait les lèvres, lui présenta le front ; le secrétaire général y déposa un baiser d'un air contraint et partit.

— Bon voyage ! dit Rolande quand la porte fut fermée.

Le soir même, pendant que l'express emportait à Marseille le fils du ministre, Rolande et Ambroisine faisaient leur entrée à neuf heures dans une avant-scène des Variétés.

C'était la première représentation d'une pièce d'été. La salle offrait le curieux mélange de spectateurs quittant Paris le lendemain pour les eaux ou les bains de mer ou revenus pour un soir se retremper à l'air des boulevards. Le côté féminin du Paris des premières était surtout en débandade : cependant les baignoires et les avant-scène offraient une garniture de chignons dorés et de gilets en cœur assez présentable. Dans les loges de face, quelques femmes du monde, profitant du déshabillé de la saison d'été pour se permettre la première d'une pièce des Variétés, impossible pour elles en hiver, lorgnaient avidement les irrégulières qui côtoient de si près leur vie et dont elles sont si curieuses. C'étaient, dans l'avant-scène de droite, Delval, la brune Aïka de la *Biche aux Bois*, se préparant à partir pour Trouville, sa *watering-place* favorite. Auprès d'elle sa sœur Silly, revêtue d'une robe à fleurs éclatantes brodées sur la poitrine, phares jumeaux signalant les roches perfides, les récifs funestes aux hardis naviga-

teurs. A côté d'elles, Blanche d'Antigny et la brune Henriette, sa Barthélemy Saint-Hilaire.

En face, Marguerite de Bosredon, célèbre par ses fêtes, et un Dubuffe blondissant nommée Valtesse, entrevue souvent aux Bouffes les soirs de musique d'Offenbach.

Répandus dans les loges, les fauteuils de balcon et l'orchestre, les critiques influents et les gros bonnets de la presse contemplaient le spectacle de cet air ennuyé de gens qui remplissent un devoir et pour lesquels le théâtre est devenu une besogne.

Henri de Pène, le premier et le dernier des gentilshommes de lettres, le gros Sarcey, s'épongeant le front, Meilhac et Halévy, les Siamois de la *Vie Parisienne*, Paul de Saint-Victor, Henri de la Pommeraye, Delaage et M. Marcelin avec sa lorgnette à un seul tube.

La pièce était ce que sont d'habitude ces sortes de choses : une série de scènes décousues, sans esprit ni gaieté, prétexte à couplets grivois, décors, lumières électriques, maillots transparents et corsages échancrés. Un cadre pour les jolies filles qui s'appellent Alice Regnault, Berthe Legrand et pour les bêtises spirituelles de Kopp, Grenier, Dupuis et Cie.

Cette œuvre littéraire, conçue chez Brébant et exécutée en quinze jours par trois fabricants de confections dramatiques, en était au second acte, lorsque la porte de l'avant-scène contiguë à celle qu'occupait Rolande s'ouvrit et donna passage à un couple.

Les *gommeux* de l'orchestre levèrent la tête, et un chuchotement approbatif accueillit l'entrée de la charmante Blanche de Velours, accompagnée de Saint-Pouange.

Au bruit, Rolande avait tourné la tête. Saint-Pouange

la salua, Rolande lui tendit la main, et le baron la présenta immédiatement à Blanche.

— Oh! j'ai beaucoup entendu parler de madame, dit celle-ci, et je vois, ajouta-t-elle gracieusement, que les descriptions enthousiastes que Mondégo m'avait faites de sa beauté sont au-dessous de la réalité.

Commencée sur ce ton d'amitié, la conversation devint promptement intime ; les deux femmes fraternisèrent au grand étonnement de l'orchestre fort intrigué. La beauté de Rolande avait fait sensation. On se demandait qui était cette nouvelle venue, et pendant les entr'actes la loge de Blanche de Velours ne désemplit pas de visites. Les curieux en furent pour leurs frais. Rolande affecta de ne se mêler aucunement à la conversation, et à toutes les demandes qui lui furent faites, Blanche répondit invariablement que l'inconnue était une amie de Saint-Pouange.

De son côté, celui-ci se renferma dans une discrétion absolue. Ils partirent tous au milieu du dernier acte, afin d'éviter la traversée du péristyle entre une double haie de curieux et on se sépara sur le boulevard, mais non sans que les deux femmes se fussent renouvelé leurs protestations mutuelles d'amitié, et sans qu'elles aient pris rendez-vous pour le lendemain chez Blanche, où Rolande fut invitée à dîner.

XIII

L'hôtel occupé par Blanche de Velours était situé rue du Bouquet-de-Longchamps, dans cet espace aristocratique des Champs-Élysées qui s'étend entre le Cours-la-Reine et les nouvelles avenues splendides

dont M. Haussmann, le grand préfet, a si libéralement doté ces riches quartiers. C'était une élégante construction séparée de la rue par une jolie cour d'honneur. Deux portes cochères peintes en vert foncé et vernies à l'anglaise, surmontées de quatre becs de gaz à globes dépolis, étaient encadrées dans un mur en brique et pierre à assises de maçonnerie. Quand elles s'ouvraient, on voyait à gauche un petit pavillon servant d'habitation aux concierges et une cour sablée où les voitures pouvaient circuler à l'aise. Une double arcade passant à côté de la maison à droite et à gauche conduisait à l'arrière-cour où étaient les écuries et les remises, les logements du premier et du second cocher, les greniers à fourrages et tous les communs. Une porte de derrière, réservée au service des écuries, donnait sur la rue des Bassins. C'est par là qu'on entrait le foin bottelé, la paille, l'avoine et que le maraîcher abonné du fumier quotidien venait chercher chaque jour sa ration. Les remises étaient bâties en forme de cirque dans de petites proportions bien entendues et couvertes d'un dôme vitré. Parquetées et soigneusement entretenues, elles contenaient six voitures qui, rangées dans leurs abris comme des locomotives au repos, présentaient toutes leur timon aux visiteurs placés au centre. C'était un petit coupé bas capitonné en satin élégant et pas cocotte, roulant et léger, pour faire les courses du matin, sortir sans cérémonie ou revenir du théâtre le soir, attelé d'un seul cheval. Une victoria également simple et sobre, voiture de service pour l'été. Puis deux voitures de chic destinées à faire sensation autour du baquet à l'heure du *Percy*. La grande calèche à huit ressorts dans laquelle, indolemment couchée, Blanche semblait étendue dans un calice de fleur, et le coupé d'Orsay, également à huit ressorts pour le Bois « l'hiver, » les

jours d'Opéra et d'Italiens où les traînes de satin ont besoin de n'être point froissées. Les deux dernières voitures étaient de la fantaisie; un léger poney-chaise, que Blanche conduisait elle-même, attelé d'un irlandais trotteur, et un traîneau russe peint en couleurs éclatantes, affectant la forme d'un cygne. Bien souvent, alors que la neige recouvrait de son blanc tapis les Champs-Élysées et l'avenue de l'Impératrice, Blanche, chaudement enveloppée des riches toisons de la zibeline et du renard bleu, avait guidé de sa frêle main gantée de fourrures trois chevaux russes, de purs Orlow, attelés en troïtka qui filaient un train d'enfer, les deux chevaux des côtés trottant tandis que celui du milieu galopait furieusement au bruit des sonnettes qu tintinnulaient avec des sons argentins. Sauf le traîneau qui venait de Saint-Pétersbourg, les cinq véhicules étaient signés Morel, l'homme qui vous prend le plus artistiquement mesure d'une voiture. Ils étaient peints en couleur plume de pie, le train noir d'ivoire. Pas de cuivre, la poignée et les garde-crotte étaient en cuir piqué et cousu, les frettes noircies ainsi que les baguettes. Tout cela sobre de couleur, sévère de ton et d'un goût exquis.

Dans l'écurie huit chevaux. D'abord les trois russes, dont deux formaient une superbe paire. Wilkinson en avait offert dix-huit mille francs. Puis deux grands carrossiers fleur-de-pêcher, admirables, avec des actions superbes. Un autre bai cerise, cheval de Brougham, stepper se prenant les pattes dans son mors; enfin, deux chevaux de selle; un cob, ramené d'Angleterre par Maurice, et qui faisait l'admiration des connaisseurs, et une jolie jument noire, fine, nerveuse, très-près du sang, et sur laquelle Blanche, les mains basses, remontait tranquillement au petit galop l'avenue des cava-

liers au Lac, en saluant de la tête ses connaissances et ses amies. Ces huit nobles bêtes broyaient leur avoine contenue dans des mangeoires en marbre doublées d'acajou. Les stalles, du même bois, poncées et non vernies, étaient mobiles et larges. Au milieu, régnait un passage dallé, recouvert de sable jaune renouvelé tous les matins, et avec lequel les hommes d'écurie s'amusaient à tracer des dessins représentant des fleurs, des oiseaux ou des chiffres enlacés. De petites nattes en paille artistement tressées encadraient ce chemin. Les chaînettes d'acier qui attachaient les chevaux, les boules de cuivre qui surmontaient les stalles, tout reluisait, astiqué et poli par les hommes avec une minutie toute anglaise.

Entrons maintenant dans l'hôtel. Sous l'arcade de gauche, les voitures qui s'arrêtent jettent les invités sur un perron en pierre qui donne accès à un vestibule magnifique tout décoré de banquettes à dossiers en vieux chêne, et dont le sol disparaît sous des peaux d'ours et de lion semées à terre avec profusion. Dans un coin, un gigantesque palmier. Une énorme statue en bronze, la Nuit, de Pollet, tient à la main un candélabre à cent becs : celui du milieu est abrité par un globe de verre gravé sur lequel apparaissaient les armes fantaisistes de Blanche de Velours, une chatte coquette, l'œil éveillé, la patte en l'air avec cette devise : *Qui s'y frotte?* L'escalier monumental est en marbre de Corse, veiné gris fer et blanc; au milieu, un large tapis fond rouge. La rampe est en fer ouvragé. Sur les paliers, des bustes sur leurs piédouches d'onyx, deux Bacchantes de Clésinger. Au premier étage, les deux salons de réception et la salle à manger. Le grand salon blanc et or, meublé entièrement dans le goût de Louis XVI, offre à l'œil un concert charmant de nuances douces. Il est

tendu de soie bleu pâle sur laquelle des petits Amours brochés jouent en se donnant la chasse; les fauteuils et les canapés sont de la même étoffe. La pendule et les candélabres sont en vieux Sèvres, de ce bleu qui est perdu, avec des portraits de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Quant au second salon, les murs sont recouverts de satin noir avec des têtes de chevaux, des selles, des brides, des étriers et tous les attributs équestres brochés en couleur. Des étriers d'acier servent d'embrasses, de glands de sonnettes; tout, en un mot, jusqu'à la cheminée qui est surmontée du bronze de *Gladiateur*, rappelle les goûts équestres de la maîtresse de la maison. Ici pas de siéges : un grand divan bas, circulaire, court tout autour de la pièce, surchargé de coussins tous différents entre eux. Sur un piédestal de velours est la coupe de Deauville, gagnée par *Aventurine*, en 186... C'est un hommage de son propriétaire, le gros Brunel, qui, pour le moment, était également celui de Blanche de Velours.

Passons à la salle à manger : celle-ci était une merveille. Aux murs, de vraies tentures en cordouan gaufré avec les initiales de Charles-Quint, dorées et frappées en relief, surmontées de la couronne impériale. Ceci venait du duc d'Albarès, onze fois grand d'Espagne, quatre fois duc, allié à deux des familles régnantes en Europe, et très-petit garçon devant la courtisane, qui lui fermait la porte au nez, le soir, quand il n'avait pas obéi à tous ses caprices de la journée. Le plafond à caissons, comme celui du château royal de Blois, présentait alternativement une poutrelle vermillon et brun aux tons charmants, et un renfoncement peint en bleu azur décoré de fleurs de lis dorées. Aux parois de la pièce, les splendides porcelaines chinoises, le Delft, le Moustier, le Nevers, le Rouen à la Corne, se mêlaient aux poteries de Faenza

et d'Urbino, aux majoliques rares et faisant pendant aux étonnantes conceptions japonaises, de Satsouma et de Fizen. Les quatre angles étaient garnis d'araucaria et de ficus elastica contenues dans des cloisonnés d'un prix à faire reculer un musée de Belgique. De ci, de là, des potiches, des craquelés, des jardinières de cuivre rouge contenant des fleurs aux nuances mariées, jacinthes étagées, azalées roses et violettes, pélargoniums aux variétés multiples. Sur un immense dressoir en chêne, une vaisselle plate qui aurait pu être jadis la rançon d'un roi ou d'une province, et toujours, et partout, la chatte symbolique et la devise. Il paraît que beaucoup s'étaient frottés à cette chatte et le coup d'œil de la salle à manger prouvait surabondamment qu'ils s'étaient piqués.

C'est dans ce milieu que nous allons retrouver quelques-uns des personnages de cette histoire. On n'a pas oublié, en effet, que la veille au soir, à la sortie des Variétés, Blanche de Velours et Rolande, désormais madame de Saint-André, réunies l'une à l'autre par le baron de Saint-Pouange, avaient fraternisé et que cette nouvelle connaissance devait se sceller à table le lendemain. Rolande n'avait eu garde de manquer au rendez-vous et, de son côté, Blanche de Velours avait convoqué les plus élégantes parmi les femmes chic de ses amies et les clubmen les plus huppés, pour leur présenter la femme du monde déclassée qui passait dans le camp des irrégulières. Malgré cette invitation à courte échéance tout le monde était venu et la table était vraiment remarquable.

Le dîner tirait à sa fin. L'éclat des mille bougies qui éclairaient la salle à manger, reflété par les cristaux et l'argenterie massive qui couvraient la table, pâlissait devant les feux que jetaient les pendeloques de diamants qui ornaient les fines oreilles bien roulées et les colliers

étincelants qui se détachaient sur les chairs mates des épaules nues. L'atmosphère, échauffée de parfums, était pesante et capiteuse. Les conversations se faisaient plus intimes, on chuchotait deux par deux, et les valets poudrés, en bas de soie, frac noir et aiguillettes, mâchant de l'iris comme jadis chez la baronne Schickler, s'étaient discrètement retirés.

— Réginald, mon cher, disait en riant Emilie Fitz-Gerald, votre histoire est lugubre et vous faites frissonner ces dames. Nous étions treize à table, je le veux bien ; l'un de nous doit mourir dans l'année, je le veux bien encore : ne sommes-nous pas toutes et tous à la merci de nos caprices, et notre caprice de demain ne sera-t-il point un revolver pour vous, messieurs, et pour nous la perle noire d'Esther morte par Nucingen et pour Rubempré?

— Il n'y a plus de Rubempré, dit Clémence Harville.

— Parlons-en, lui répliqua Blanche. En tout cas, il y a encore des Desgrieux, notamment le comte suédois de la pauvre Sabatier !

— A propos, est-ce vrai qu'elle l'épouse ? fit Montescourt, l'aide de camp du maréchal Bois-Robert.

— Pas encore ; il attend qu'elle soit riche.

— Je disais donc, reprit Emilie, que Réginald nous a mis la mort dans l'âme. Il a prédit à chacun de nous un trépas différent, mais peu agréable, et Villa-Hermosa, tout songeur, ne dit plus rien, absorbé qu'il est par la contemplation du tokai, qui, pareil à de l'or en fusion, sourit dans son verre et perle en gouttes irisées. J'aimerais mieux du gai. Je suis tout affolée ce soir.

— Il faudrait peut-être chanter au dessert, dit Caroline de Tessé.

— Non, répondit Ketty-Bijou ; mais une histoire un peu topique ne serait pas de trop.

— Voulez-vous une histoire d'amour? proposa Frontenac.

— Nous la connaissons, votre histoire, mon cher secrétaire général, dit Blanche, elle commence comme ceci : Il était une fois une préfète qui avait un mari jaloux et pas beau du tout. Le ministre, qui ne veut pas la mort de ses préfètes, choisit dans le séminaire de la place Beauvau un joli garçon brun avec des yeux bleus, un de ces serviteurs éprouvés au cœur fort et aux reins solides dont parle l'Écriture. Il l'examina complaisamment et l'envoya dans le département de la Corrèze... Maritime, où la préfète en question s'ennuyait considérablement. Elle ne parlait de rien moins que de faire donner à son mari une démission qui eût été funeste : on était à la veille des élections. Le beau garçon brun leur arriva, il vit, il plut, il vainquit, et la préfète resta dans la Corrèze...Maritime. Le candidat du gouvernement fut élu, et le préfet adore son secrétaire général, qui le lui rend avec les intérêts composés. Seulement il paraît que la préfète trouve que tu viens trop souvent à Paris.

— Hélas ! je repars demain, fit le fonctionnaire en souriant.

— Et tu étais venu demander de l'avancement? dit Saint-Pouange, cela t'était bien dû.

— Pas tant que cela, mon cher, j'avais demandé mon changement. Le directeur général m'a répondu que là où j'étais je faisais très-bien l'affaire.

— Fat, va, dit Emilie.

— Tiens, la Corrèze, fit Caro, c'était le département de ce pauvre Souvigny, jadis si chic. On l'appelait le prince. Qu'est-ce que tu veux que je t'offre ? et après il était si panné qu'on l'avait surnommé Souvigny-Côtelette. Où est-il à présent?

— Chef de gare à Sorrente, je crois, dit la Bretesche.

L'an dernier, j'étais à Naples, je prends le chemin de fer, j'avais un toutou microscopique. L'employé fait des difficultés, j'en réfère au chef de gare et je lui dis : Donnez-moi un billet de chien pour Naples. Il lève la tête et là je reconnais Souvigny : tableau, reconnaissance, etc.

— C'est toujours comme cela qu'on finit, ou consul de France en Australie, dit Emilie. J'en connais qui préféreraient le consulat des Batignolles.

XIV

Là-dessus on se leva de table et on passa au salon. Croixans se mit au piano et joua tout le répertoire des Variétés : *Barbe-Bleue, la Grande-Duchesse, la Belle-Hélène*, pendant que chacun, à son gré et à sa fantaisie, s'étendait paresseusement sur le divan pour fumer les cigarettes russes de la Ferme ou s'accoudait au dossier des fauteuils pour causer à demi-voix avec les belles pécheresses. Le salon, fortement éclairé, formait un cadre luxueux à cette scène de vie parisienne, et par les fenêtres entr'ouvertes, — on était au fort de l'été, — l'air du soir et la fraîcheur entraient en effluves bienfaisantes.

— Tiens! tu t'en vas, Clémence, dit la Bretesche en voyant celle-ci se lever et s'esquiver prestement vers le cabinet de toilette où, en arrivant, les femmes avaient été déposer leurs pardessus et leurs fanchons de dentelle.

— Oui, lui répondit-elle, je suis un peu fatiguée.

— Veux-tu qu'on te reconduise? offrit Blanche.

— Non, merci, j'ai ma voiture.

— Mais elle n'est pas devant la porte, insista Blanche.

— C'est qu'elle m'attend sans doute au coin de la rue des Bassins, fit-elle d'un air assez embarrassé.

— Laisse-la donc aller, dit Émilie Fitz-Gérald en serrant le bras de Blanche d'une façon significative ; tu la mets à la torture avec tes questions.

Puis, quand elle fut partie, les femmes, sauf Rolande, qui ne comprenait rien à ce qui se passait, mirent la tête à la fenêtre. Le coupé de Clémence apparut au tournant de la rue ; elle fit quelques pas à sa rencontre, la portière s'ouvrit d'elle-même. Clémence monta, le coupé tourna sur lui-même et disparut, mais pas assez vite cependant pour que les curieuses cachées derrière les stores de soie plissée du petit salon n'aient pu voir la silhouette d'un jeune homme très-brun, à petites moustaches et à favoris noirs, qui était au fond de la voiture et que le reflet des lanternes éclairait dans son plein.

— Parbleu, fit Caroline de Tessé, je le savais bien, c'est Ladrones.

—Qui cela, Ladrones? demanda Rolande. Notre héroïne s'amusait follement de ces mille intrigues d'amour et d'argent ; elle écoutait avec avidité tous ces racontars, et s'applaudissait d'avoir eu du premier bond la fortune d'être admise en plein cœur de cette existence spéciale de luxe et de fêtes à laquelle elle avait si souvent rêvé dans la solitude de Jarnailles.

— Eh! mon Dieu, Ladrones. Le baron Ladrones, s'il vous plaît, est un Mexicain de très-bonne famille qui n'a qu'un seul défaut, celui d'avoir mangé tout ce qu'il avait et de vouloir continuer, étant sans le sou, à mener l'existence de ceux qui ont beaucoup d'argent. Il a vécu longtemps avec Clémence, à laquelle il a donné beaucoup, et maintenant qu'il est ruiné, il n'a pu se résoudre à la quitter. Seulement, elle ne le voit que quand elle a le temps.

— Elle ne doit pas le voir souvent alors, dit Frontenac.

— Plus que vous ne le pensez, mon cher. Au demeurant, c'est un excellent intendant, il tient sa maison et fait les comptes des domestiques.

— Et comment un gentilhomme peut-il en être tombé là? demanda Villa-Hermosa.

— Mon Dieu, c'est bien simple ; il y a eu une histoire de jeu funeste. Une nuit, au Petit Club, la partie avait été assez forte. Il ne restait autour des tables que quelques décavés obstinés s'entêtant à repasser la culotte à un plus déveinard qu'eux, et sur le tapis que ces bons griffonnés à la hâte et signés du nom du perdant qui servent de monnaie courante pour se payer alors que l'argent vivant a disparu. La partie finie, celui qui possède les bons les présente soit au caissier du cercle si le perdant a des fonds en dépôt, soit au perdant lui-même qui paye à présentation. Vous me suivez bien.

— Parfaitement, fit la Bretesche, continuez, mon bon Saint-Pouange, nous sommes tout oreilles.

— Eh bien, il arriva que le matin venu et en récapitulant les bons on en trouva un illisible de dix mille francs. Chacun se défendit naturellement de l'avoir souscrit et on tenta d'établir la perte ou le gain de chacun des joueurs. Seul Ladrones ne disait rien. Quand on fut convaincu que c'était lui, Grammont, qui ne boudait pas quand il s'agissait de moucher quelqu'un lui dit :

— Et vous, baron?

— Oh! moi, répondit négligemment Ladrones, je suis venu avec cent louis, je les ai perdus, mais je n'ai souscrit aucun bon.

— Pourquoi donc avez-vous au doigt de l'encre toute fraîche? reprit impitoyablement Caderousse.

Ladrones pâlit, se leva et se retira sans répondre. Ce n'était pas tout, il fallait payer ce bon de cinq cents louis

dont il venait d'être reconnu l'auteur d'une façon si patente et si indéniable. Ladrones n'avait pas le sou, que fit-il? Il envoya à Voreskoff, à Nice, une dépêche signée Rivalta et lui demandant un bon sur son banquier, courrier par courrier. Voreskoff envoya le bon à Rivalta alors absent et auquel Ladrones acheminait sa correspondance. Le baron, au timbre de Nice, reconnut le billet du Russe et l'escamota. Il paya, mais il fut exclu du cercle.

— Et on ne poursuivit pas? demanda Frontenac.

— Non ; la seule vengeance que se permit Voreskoff fut celle-ci : Toutes les fois que Ladrones apparaissait dans un endroit public, aux courses, dans le pesage, à Mabille ou chez Bignon : Boum! faisait à haute voix le Russe, et tous les clubmen en échos : Boum! Et si quelque profane demandait l'explication de cette interjection sonore : C'est, lui répondait-on en regardant Ladrones, que quelqu'un s'est échappé du bagne et qu'on tire le canon pour annoncer son évasion.

Pendant cette conversation, Blanche de Velours, de plus en plus fascinée par la fulgurante beauté de Rolande, par sa démarche de déesse et par son élégance de duchesse, avait pris Rolande de Saint-André par la taille et l'avait entraînée dans son cabinet de toilette.

Du coin de l'œil, Saint-Pouange les avait observées. Il voyait avec un plaisir mal dissimulé cette amitié naissante, et il se promettait bien d'en resserrer les nœuds autant qu'il serait en son pouvoir. Depuis le premier jour où mademoiselle de Jarnailles lui était apparue aux courses de Blois, il l'avait trouvée fort à son goût. Plus tard, quand où il avait saisi les traces d'une intelligence secrète entre Rolande et le sous-préfet, il avait projeté d'en faire sa maîtresse, et il se serait déjà posé comme candidat sans sa liaison avec Blanche de Velours, assez récente d'ailleurs, et dans laquelle il trouvait en-

core les plaisirs de la nouveauté. La satiété n'était pas encore venue et la possession de Blanche n'avait pas encore émoussé les sensations de la lune de miel, seulement il n'était pas fâché de voir Rolande se rapprocher de lui. Il la tenait ainsi sous la main, c'était un en-cas, quelque chose comme une liaison sur la planche. Saint-Pouange savait d'ailleurs la récente aventure d'Edmond Leroy, son départ; avec son habitude extrême de la vie de Paris, il calculait que Rolande serait bientôt forcée par la nécessité de prendre un amant. Or il voulait être cet amant. Dans ce but, il avait soufflé à Blanche de Velours une combinaison machiavélique sur laquelle celle-ci avait sauté avec empressement et que nous allons la voir développer à Rolande de Saint-André.

Quand les deux femmes furent assises dans le cabinet de toilette tout tendu en soie écrue couleur maïs à grands plis lâches, et dont le plafond était caché par des draperies flottantes de même étoffe en forme de tente retenue par des câbles de soie grise et bleue, Blanche prit les deux mains de Rolande et les lui serra avec tendresse :

— Ma belle Rolande, ma chère amie — permettez-moi de vous donner ce nom — voulez-vous autoriser votre amie à entrer dans votre vie privée et à vous faire une proposition ?

— Volontiers, ma chère, dit Rolande gracieusement et avec un sourire.

— Ce que j'ai à vous dire est d'une délicatesse extrême, fit Blanche, mais en me donnant votre amitié, vous me donnez des droits dont j'userai sans abuser, croyez-le bien, chère. Vous arrivez à Paris. Vous ne savez rien du triste monde dans lequel nous vivons, et dans lequel vous voulez entrer, hélas ! Laissez-moi y être votre guide. Je sens, je sais, je devine que vous serez avant peu notre reine à toutes ; qu'il me soit

donné d'être votre servante et je serai heureuse. En échange, je vous indiquerai les récifs et les périls de cette existence à grandes guides que nous menons.

— Je le veux bien, dit Rolande de l'air d'une souveraine accordant une grâce.

— Eh bien, pour commencer, fit Blanche en l'embrassant, qu'allez-vous faire? Quels sont vos projets?

— Mais je n'en sais rien, répondit négligemment Rolande, je n'y ai pas encore songé. Avant tout, je veux m'amuser, me distraire.

— Ce n'est pas à Paris que vous pourrez le faire, ma belle Rolande, continua Blanche de Velours. Il n'y a plus personne. Nous voilà en août. Tout le monde est aux eaux ou aux bains de mer. Moi-même j'arrive de Vichy et je repars samedi prochain pour Biarritz.

— Eh bien? interrogea Rolande.

— C'est là que je vous attendais, fit Blanche en imitant l'intonation de Brasseur dans *le Brésilien*. Moi qui vous aime follement et qui ne saurais me passer de vous, j'avais conçu un petit plan.

— Voyons ce plan.

— Je m'étais dit, reprit Blanche avec une inflexion câline, que Paris étant ennuyeux, Biarritz frais et vivant, animé, plein de monde, ma Rolande voudrait sans doute y venir avec sa Blanche, et de cette façon nous ne nous quitterions pas.

— Je n'y vois aucun inconvénient ; allons à Biarritz.

— Bien vrai? s'écria Blanche en sautant de joie, vous consentez? quel bonheur!

Puis, redevenant immédiatement sérieuse :

— Chère Rolande, dit-elle à demi-voix, avec embarras et en jouant avec son flacon de sels qu'elle tournait et retournait entre ses doigts, taillés en fuseaux, chère Rolande, je vais être carrément indiscrète. Je ne sais

pas vos affaires et je ne veux pas les savoir, mais comme pour aller à Biarritz il faut des toilettes, beaucoup de toilettes et de l'argent, beaucoup d'argent, je m'étais dit que j'en ai pour nous deux et.....

— Merci, ma chère, dit Rolande brièvement, j'ai tout ce qu'il me faut, je vous remercie.

— N'en parlons plus, reprit Blanche, et occupons-nous de notre départ. Samedi est peut-être un peu trop rapproché comme date.

— Oui, mettons mardi, de cette façon je partirai avec mes robes.

— Demain nous irons ensemble chez les couturiers et mardi le départ.

— C'est dit.

Les deux femmes rentrèrent dans le salon la main dans la main. Il se faisait tard et quelques-uns des convives étaient déjà partis.

— Mon cher ami, dit joyeusement Blanche à Saint-Pouange, je t'annonce que j'ai une compagne de voyage. Rolande vient avec moi à Biarritz.

— Mes compliments, ma chère, répondit Saint-Pouange en souriant dans sa moustache.

— Mais c'est charmant, dit Caroline de Tessé ; c'est un enlèvement. Saint-Pouange, vous n'êtes pas à plaindre d'emmener comme cela deux belles femmes. Quelle jolie famille vous ferez à vous trois !

Là-dessus, on prit congé et on se sépara. Avant de monter en coupé et le pied sur le marchepied, Caro se retourna vers Émilie Fitz-Gérald :

— Mais quelle passion a Blanche pour cette grande poseuse ! dit-elle. Elle n'a jamais été si aimable pour personne.

— Ma foi, fit philosophiquement la Bretesche, ce sera,

comme toutes les passions, une passion malheureuse.

— Et qui lui coûtera cher, fit Émilie.

— Cela les regarde, répondit la Bretesche, qu'elles s'arrangent !

XV

Le lendemain, dans l'après-midi, les deux nouvelles amies firent leurs courses. Les couturiers étaient l'important, et Rolande allait voir une chose bien spéciale, *sui generis*, et qui n'a d'équivalent nulle part. Une rue transversale au boulevard, une grande maison bourgeoise. Glaces sous la porte cochère et dès le vestibule de l'escalier ; au dehors, une file de voitures de maître se prolongeait jusqu'au boulevard. Escalier doré, tapis partout. Les portes de l'entresol, entr'ouvertes, laissent voir six ou sept pièces vides éclairées par la lumière crue et aveuglante du gaz. Sur des mannequins des toilettes. Une jupe de faille marron clair havane, avec un tablier de point de Bruges, queue retroussée ; derrière, large ruban oreille d'ours. Une robe de bal tulle et dentelle à biais de satin blanc, nœuds de satin. Un petit costume de course en vigogne bistre, avec un entre-deux de guipure ton sur ton, corsage à quille prune de reine-claude, répétition de la quille sur le devant, mantelet Marie-Antoinette à faux capuchon, également à quille ; poche latérale ; boutons vieil argent oxydé.

Près de la porte, une demoiselle bien coiffée, bien mise, jolie taille, ciseaux d'acier posés sur le sein gauche, dans une petite pochette pratiquée exprès. Elle est vêtue d'une jupe de faille noire à traîne, et d'un corsage rayé paille et noir. Elle guide les deux femmes vers l'étage

supérieur. Un beau premier à tentures sombres, cordouan feuille morte gaufré d'or, brayes sévères, bahuts et table en poirier noir à filets cuivrés. Ameublement d'un style sobre et décoratif. Rideaux assortis. Le maître s'avance vers les nouvelles venues. Petit, très-poli, parlant bas et très-posément, des bagues à tous les doigts, main blanche et soignée, les ongles polis. Il se met discrètement à la disposition de Blanche et de Rolande et leur fait voir des étoffes merveilleuses. Pendant qu'elles les examinent, il se tourne vers une jeune fille, mademoiselle première :

— A-t-on fermé les caisses pour l'impératrice d'Autriche et pour la princesse L..... ? demanda-t-il. Emportez ces robes-ci : la duchesse de B....., la baronne N..... et la comtesse de G..... viendront les essayer demain à nouveau.

— Eh bien ! mon cher monsieur, dit Blanche de Velours au couturier, voici une nouvelle cliente que je vous amène, et vous qui aimez habiller les jolies femmes, vous ne vous plaindrez pas cette fois-ci, j'espère.

Il recula de deux pas et examina soigneusement Rolande en la détaillant de la tête aux pieds. Le résultat fut sans doute satisfaisant, car il hocha la tête d'un petit air entendu en souriant.

— Parfaitement, fit-il, en faisant tourner entre ses doigts un délicieux petit crayon en or dont le pommeau était un diamant superbe. Parfaitement, je comprends le type de madame et je vois ce qu'il lui faut. Où allez-vous ?

— A Biarritz, avec moi, fit Blanche.

— Bon. Combien de temps ?

— Mais, deux mois.

— C'est bien. Huit robes suffiront alors. Regardez d'abord celle-ci.

Et il leur exhiba une robe et un corsage de faille noire brodé, niellé de jais, à longues perles et à tablier brodé. Coût, deux cents louis.

— C'est pour mademoiselle Marguerite B..., ajouta-t-il.

Voici maintenant un jupon paille et noir à mille raies, sept volants ruchés, garnis de Chantilly noir et de mousseline blanche à dents superposées. Ceci est brodé de jais noir en rapport avec les motifs de la jupe; enfin voici un manteau pour le soir en cachemire blanc brodé d'une cuirasse de jais blanc et bordé de renard argenté. C'est un poëme destiné à madame Caroline Hacé. Si tout cela vous agrée, je veux travailler pour vous dans ce sentiment-là.

— C'est joli, dit Rolande. Faites.

Pendant qu'on prenait mesure du corps souple et élégant de madame de Saint-André, plusieurs dames firent irruption dans les autres salons. La princesse T..., lady Howard, madame Ostaner, la femme d'un riche banquier de Paris, enfin une Américaine avec ses deux filles. Toutes ces dames s'asseyent, se posent, chiffonnent et prennent de petits airs dédaigneux. Lady Howard affecte de ne parler qu'anglais à la jeune fille qui déplie devant elle les pièces de taffetas aux reflets lustrés, les velours soyeux, les satins qui miroitent aux feux du gaz.

Bébé-Violette entra à son tour.

— Tiens, c'est toi, dit-elle à Blanche, que fais-tu ici?

— Mais je suis venue accompagner ma petite amie Rolande qui est en train de se commander une foule de robes, répondit celle-ci.

— Rolande, c'est la nouvelle dont on m'a tant parlé. Où est-elle donc? je voudrais bien la voir.

— Il fallait venir chez moi hier au soir, tu l'aurais vue. Je l'avais invitée.

— Impossible, ma chère; Brewski est si jaloux quand il sort pour aller au club, où il passe toutes ses soirées à jouer, qu'il m'enferme.

— Pauvre petite, dit railleusement Blanche, au moins Gontran a-t-il une double clef?

— Parbleu ! mieux que cela; Brewski l'adore et quand il dîne à la maison, ce qui arrive quatre fois par semaine: « Ah! mon cher, dit mon imbécile de Cosaque avant de partir, je vous serais donc bien obligé si vous vouliez absolument tenir un peu compagnie à cette pauvre Bébé! » Tu penses si l'autre se fait prier.

A cet instant du dialogue, Rolande sortit du petit salon de glaces dont toutes les portes étaient restées fermées jusque-là, et Bébé-Violette put contenter sa curiosité.

— Belle fille ! murmura-t-elle avec un salut des plus gracieux.

Rolande salua, Blanche effectua la présentation respective, et on prit congé de Bébé-Violette.

Après un dîner très-simple chez Ledoyen, les deux femmes, que Saint-Pouange avait rejointes, manifestèrent le désir d'aller au Cirque. Eu égard à la température, c'était à peu près tout ce qu'il y avait à faire. D'ailleurs, ni Rolande ni Blanche n'étaient habillées. On s'arrêta donc à cette idée de Cirque, et quelques minutes plus tard le baron, accompagné de sa jolie famille, comme disait Caroline, faisait son entrée chez M. Dejean.

C'est un curieux endroit que ce Cirque de l'Impératrice, et un sujet d'études dont ne se doutent assurément pas les cocodès blasés et les dames des deux mondes, le grand et le petit, qui viennent le mercredi et le samedi y toucher barres en attendant l'heure de Mabille. Le

public y est d'abord singulier. Laissant de côté les oiseaux de passage, familles étrangères ornées d'enfants, personnages exotiques couverts de verroteries et chargés de bijoux comme la devanture d'une plateria de Séville, roux fils d'Albion, en vestons mastic, coiffés du demi-melon de Christy, il est facile de reconnaître tout de suite une centaine d'habitués. Tous ces gens-là se connaissent de vue et ne se sont jamais adressé la parole. Ce sont pour la plupart des désœuvrés qui ont bien vite entendu les pièces nouvelles des quatorze théâtres de Paris et qui viennent voir le public changeant du Cirque tuer deux heures en attendant le moment d'aller au cercle ou l'instant du rendez-vous, style d'opéra-comique.

Beaucoup de marchands de chevaux, ils sont là en famille et viennent en pantoufles, quelques cocottes de troisième classe venues pour chercher leur souper et le reste, enfin un détachement de la garnison de Paris, braves gens qui regardent bouche béante et ne comprennent pas grand'chose aux merveilles de la haute école savante, demi-volte et changement de pied en l'air de Caïd ou de Limerick monté et dressé par mademoiselle Angèle.

Le personnel n'est pas moins curieux. Comme les attachés d'ambassade, avec lesquels c'est d'ailleurs leur seul point de ressemblance, les écuyers sont cosmopolites.

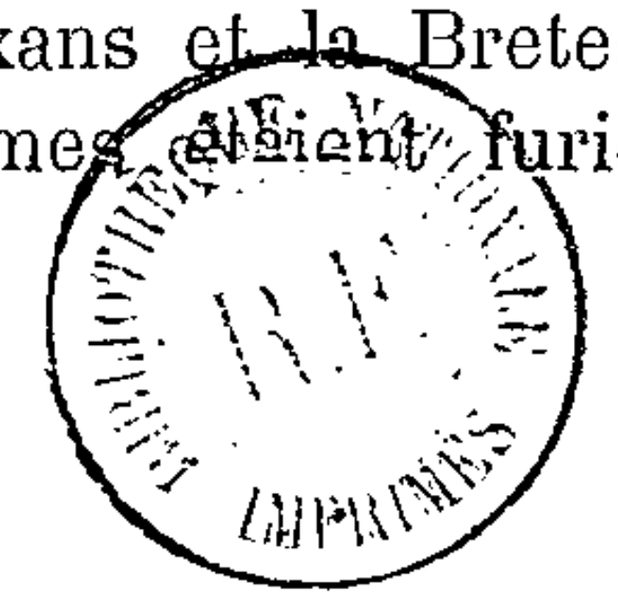
Si vous rencontrez au Prater à Vienne, ou à Madrid à la Fuente-Castellana, une tête entrevue rue de Tolède à Naples, à Berlin sous les Linden ou dans Hay-Market devant les Blue Posts, ne cherchez pas, c'est un pensionnaire de Renz ou de Price, ces Strakosh de la cavalerie.

Il y avait assez de monde ce soir-là au Cirque. C'était

mercredi et, d'ailleurs, il y avait une attraction, un type caractéristique, Moffat et ses éléphants dressés. Cet homme était étrange, et Rolande ne pouvait détacher ses yeux de ce front étroit, déprimé aux tempes, de ce nez crochu entre deux yeux d'aigle, fixes et perçants, aux reflets métalliques, de ce teint bistré, cuivré comme celui d'un riverain du Gange. Qui était cet homme ? se demandait-elle.

Par quelles singulières vicissitudes avait passé cette existence consacrée à promener dans les deux hémisphères ce couple de monstrueux pachydermes? Sans doute ils avaient vu sous lui les pagodes sculptées aux étages multiples, les brahmes accroupis auprès du fleuve sacré, et entendu dans les jungles les rauques rugissements des tigres. Auprès de ces pays étranges, combien devait leur paraître mesquin ce public de bourgeois en chapeaux noirs et de femmes en toquets à plumes. Ce n'était pas dans ce milieu, au bruit du *Danube bleu* de Strauss, ou de la *Speranza* de Graziani, dans un amphithéâtre éclairé par le gaz de la Compagnie Parisienne, qu'elle eût voulu voir travailler ces monstres; mais là-bas, dans la présidence de Madras, sur la lisière d'une forêt d'où sortent mille bruits ignorés, par un rouge coucher de soleil, et accompagnés par les sons éclatants des tambours indous.

Enfin Rolande s'arracha à sa contemplation et regarda autour d'elle. La triple entrée de Saint-Pouange, de Blanche de Velours et de Rolande de Saint-André avait fait sensation, les lorgnettes avaient marché ferme et on avait beaucoup chuchoté. On commençait à parler de Rolande. Il y avait eu dans les clubs un écho du dîner de la veille et la beauté de la débutante prônée par Réginald, Frontenac, Croixans et la Bretesche, faisait du bruit. Les autres femmes étaient furieuses. L'après-



midi, au Bois, tous ceux qui les avaient rencontrées leur avaient parlé du dîner de Blanche et de la beauté de Rolande. Elles étaient exaspérées.

— Ma chère, elles en crèvent de dépit, dit Blanche à Rolande en lui serrant la main à la dérobée. Mais qu'as-tu ? tu trembles.

— Rien, rien, dit la Saint-André dont les yeux, obstinément fixés sur un rang de stalles, ne quittaient pas un monsieur et une dame fort élégants, du reste, et paraissant appartenir au meilleur monde.

— Souffrez-vous, Rolande ? dit Saint-Pouange, et vous plaît-il que nous partions ?

— Non, non, dit Rolande d'une voix brève. Restons jusqu'à la fin.

Elle était pâle et se mordait les lèvres : ses yeux brillaient d'un éclat fixe et singulier. La représentation s'acheva. Tout le monde se leva à la fois et tumultueusement. Il y eut un grand bruit de petits bancs renversés. Les plus pressés sautèrent dans la piste au risque de se salir de sable jaune.

Puis, toute cette foule s'écoula, partie par la porte du carré Marigny, partie par la porte des écuries où se tiennent les voitures de maître, les voyous qui vendent des allumettes et Isabelle ornée de sa moisson odorante. Là on est tout à fait les uns sur les autres. Le hasard, que Rolande avait peut-être aidé un peu, rapprocha notre trio du couple que tout à l'heure celle qui avait été mademoiselle de Jarnailles regardait avec tant de persistance. Alors il se passa une scène muette et pleine de ces angoisses ignorées, comme il s'en joue mille par jour dans ce Paris si vaste, sous les yeux de gens qui n'y comprennent rien. La duchesse de Chastaix, car c'était elle au bras de son mari toucha presque la robe de sa sœur. En la reconnaissant, elle pâlit ; les larmes

lui vinrent aux yeux et elle fit un mouvement comme pour s'élancer en avant. Puis la réflexion vint; elle se cramponna au bras de son mari et lui dit : « Partons, partons, mon ami, je me trouve mal. »

Le duc sentit sa femme défaillir à son bras. Il la soutint vivement et l'entraîna jusqu'à sa voiture sans pouvoir s'expliquer ce qui se passait. Il était de l'autre côté et n'avait point vu Rolande séparée de lui par Blanche et par la duchesse. Rolande les regarda s'éloigner d'un air de mépris souverain; puis, étendant la main vers le coupé qui emportait le duc et sa sœur évanouie :

— Toi, dit-elle à demi-voix, je te hais, et tu payeras cher un jour ce bonheur insolent que tu as étalé sous mes yeux.

XVI

Rolande, selon ce qui avait été convenu avec Blanche de Velours, avait rejoint directement à la gare d'Orléans sa compagne de voyage, le surlendemain de cette représentation, pour prendre l'express du matin. A l'embarcadère, elle trouva Blanche accompagnée de Saint-Pouange et d'une femme de chambre, qui était à elle seule tout un poëme domestique : « L'indicateur de l'aller et du retour... » disait d'elle Croixans.

Ambroisine servait d'escorte à Rolande et s'empressa de s'occuper des innombrables colis de sa dame et maîtresse. Rolande partant en guerre s'était munie d'un arsenal en conséquence. Ses malles contenaient tout un magasin de costumes plus irrésistibles les uns que les autres, toute une cargaison de toilettes à sensation et de chapeaux affriolants.

Blanche de Velours n'offrait pas un moindre contingent de caisses et de cartons que sa compagne, et il n'avait rien moins fallu que deux omnibus spéciaux pour mener au chemin de fer tout ce chargement. Dès la gare du départ, les deux femmes faisaient déjà événement auprès des employés et des bons messieurs Perrichons qui profitent des vacances et des billets de circulation à prix réduit, avec faculté d'arrêt au parcours, pour offrir à leur progéniture un voyage d'instruction et d'agrément.

Cependant l'appel traditionnel : « Les voyageurs pour Bordeaux et la ligne », avait retenti et on s'était mis en route.

Nos deux voyageuses, leur suite et Saint-Pouange occupaient un wagon réservé sur l'ordre de celui-ci. On fut donc chez soi pendant toute la route et on en profita pour tuer le temps, tout le temps, de la manière la plus gaie. Bézigue chinois à l'intention de Blanche de Velours, lunch en wagon, achat de comestibles à tous les buffets de villes renommées pour leurs produits gastronomiques, rien ne manqua à la distraction de nos voyageurs.

Arrivés à Bordeaux, Saint-Pouange, qui devait s'y arrêter quarante-huit heures pour faire une visite dans un château du voisinage avant de gagner les Pyrénées et un achat de virelade dans les chenils du comte de Carayon-Latour, envagonna les deux femmes pour Bayonne en leur souhaitant bon voyage et leur promettant de les rejoindre bientôt.

Nos voyageuses étaient parvenues en gare de Bayonne à 6 heures 50 du matin. Sans perdre de temps, elles montèrent immédiatement dans la calèche que Saint-Pouange avait commandée par le télégraphe à leur intention à l'hôtel de Saint-Etienne, et prirent, par une

belle matinée d'automne, dont un soleil levant perçait joyeusement la brume, cette adorable route pittoresque et tout panorama qui conduit à Biarritz.

A chaque point de vue nouveau qui se levait devant elle, Rolande avait des extases et des cris d'admiration qui excitaient vivement la gaieté railleuse de sa compagne.

— Tu as l'air de Coppée relié par Worth, disait-elle en riant à Rolande ; s'il faut te répondre en alexandrins, tu sais, je ne suis pas de force.

— Mes rêveries n'ont pas de rime, ma chère, répondit Rolande, sois tranquille.

Ainsi devisant, les deux femmes atteignirent la maisonnette à stores espagnols rayés orange et blanc que Blanche de Velours avait fait retenir sur l'avenue qui suit la villa impériale, le long de la mer. Elle y offrit l'hospitalité à Rolande en attendant que celle-ci, qui n'avait accepté le déplacement à Biarritz que sous bénéfice d'inventaire, ait pris une décision définitive pour l'emploi de sa saison.

Biarritz était alors dans tout son beau et en plein mouvement. La cour, quittant Compiègne, y avait émigré depuis quelques jours, et à sa suite toute une foule de notabilités de la politique, de la finance et de l'élégance était venue se longer dans les flots de cette plage aimée des dieux, attirée vers elle bien moins par sa beauté et son pittoresque que par la présence des augustes villégiateurs qui l'avaient prise sous leur protection.

Vers trois heures, quand Rolande, qui, plus intrépide que sa compagne, s'était reposée des fatigues du voyage avec deux heures de sommeil, parut sur la pelouse qui fait suite au jardin de la villa Eugénie, un coup d'œil charmant et tel que de sa vie il ne s'en était offert à ses yeux se présenta devant elle.

Ce morceau de gazon est à Biarritz ce que l'allée de Conversation était autrefois à Bade : le rendez-vous quotidien, à certaines heures, de tous les hôtes du Watering-place, quel que soit leur rang ou leur condition, une sorte d'exhibition dans le pêle-mêle le plus démocratique des notabilités d'aloi divers qui viennent prendre les eaux. La plus grande dame n'est point choquée de s'y voir coudoyée par la donzelle la moins incontestée, et le ministre et l'ambassadeur y font vis-à-vis à leur bottier ou leur marchand de chevaux sans le moindre embarras. L'orchestre du Casino donnait concert en plein vent ce jour-là sur la pelouse, et tout Biarritz se pressait autour de son estrade.

Le Biarritz féminin était surtout au grand complet, ardorant à l'envi des toilettes à outrance, qui faisaient ressortir d'autant mieux la simplicité du bon ton de quelques robes choisies avec art. On ne se doute pas combien se nuisent réunies les toilettes à sensation vues séparément. Le succès de ces grandes cohues de la mode est toujours pour les femmes en deuil ou en robes blanches sans falbalas.

Parmi ce monde, les unes — escortées de cavaliers faisant la roue comme des paons qui étalent leur queue au soleil — la queue de ces messieurs était la traîne de ces dames — se promenaient en devisant à petits pas et en faisant valoir le mieux possible l'élégance de leur ajustement ; les autres, réunies par groupes sur des chaises, formaient autant de petites chapelles ayant chacune son culte ou, pour parler plus exactement, son idole attitrée. Car c'était partout le même encens, seulement il changeait d'adresse.

Le camp des cocodettes et la colonie espagnole — qui tient une si large place à Biarritz — composaient deux départements très-tranchés et très-différents d'allure, de

tournure et de ton. Les cocodettes avaient leurs chaises accotées le long du treillage qui sépare le jardin de la villa impériale du promenoir. Tout le monde avait les yeux fixés sur les brillantes individualités qui formaient ce groupe d'élite et qui édictaient les arrêts de la mode. La conversation allait là par monts et par vaux : c'était un casse-langue fatal à qui voulait la suivre. Ce n'était peut-être pas d'un goût bien sûr — on y comparait, à propos de *Nos Intimes*, Sardou à Molière — mais en tout cas c'était impromptu, personnel, et on y sentait l'originalité qui s'attrape sans qu'on coure après. Dans ce coin on affectait le parlage étranger, ce mélange d'accent anglo-russe si bien saisi par mademoiselle Delaporte dans la pièce du Gymnase, *les Curieuses*. On y avait certains mots favoris, certaines expressions d'élection qu'on y répétait à satiété et toujours avec un nouveau plaisir. On y était en somme très-jeune, je pourrais dire très-naïf, sous un air profondément blasé et roué.

Ce qui rendait possibles les cocodettes dont nous parlons et a tué d'avance toutes les imitations que d'autres femmes en ont voulu faire, c'est qu'elles se mouvaient sur une scène vraiment digne de leurs exploits et s'entendaient aux accessoires. Elles osaient beaucoup parce qu'elles pouvaient beaucoup oser. Leur situation sociale n'était-elle pas leur firman et leurs millions sans fin ne leur servaient-ils point de passe-partout?

Leurs imitatrices — dorées par le procédé Ruolz — jetaient les hauts cris quand on leur apportait un cotillon de cinquante louis; elles, les cocodettes pour de vrai, dépensaient cent mille francs chez leur couturier et dédaignaient de vérifier la facture, sachant bien qu'il en est d'une robe comme d'un tableau et qu'il ne s'agit pas seulement de payer la toile et les couleurs.

La chute de l'Empire a dispersé aujourd'hui ce petit

groupe d'élégance effrénée et de beau-vivre à outrance, et voilà pourquoi nous avons tenu à en fixer ici la physionomie.

En face du clan des cocodettes, et plus étagée vers la mer, se tenait la colonie espagnole — fouillis chatoyant d'étoffes criardes, de bijoux miroitant au soleil, et d'éventails s'agitant fébrilement. Une grande femme élancée, mais dont le corsage accusait une maturité naissante, présidait un groupe très-entouré, très-animé et qui fixait tout d'abord l'attention. Les cheveux noirs et lisses comme des ailes de corbeau, le regard impérieux, elle était couverte de bijoux et portait la mantille andalouse sur une robe de satin vert émeraude. Un éventail de Chine à personnages dont elle se servait avec un nonchaloir particulier complétait son costume et caractérisait encore sa tenue. Autour d'elle papillonnait toute une collection de jeunes hidalgos vêtus de couleur tendre et aux cravates flamboyantes, quêtant un regard ou un sourire. Elle, véritable Junon trônant au milieu de l'Olympe, recevait tous ces hommages sans en paraître préoccupée et comme un tribut qui lui était dû. Cette dame portait le plus beau nom ducal de la péninsule ibérique, et faisait la pluie et le beau temps dans les salons de Madrid. De là l'empressement dont son cercle était l'objet. Tout autour d'elle et tenant chacune leur cour, se tenaient quelques-unes des beautés les plus célèbres de la grandesse espagnole, la marquise de Bedmar, aux formes opulentes, la marquise d'Alcanices, à la tête si pure, la marquise de G..., née Errazu, la marquise de Favalquinto, au type mexicain si éclatant ; j'en passe et des plus admirées. Tout ce monde s'agitait, gesticulait, parlait haut et roulait des yeux de feu à qui mieux mieux.

En perspective de ce champ d'élégance et de causerie

et à peine séparés du public par la légère clôture treillagée dont nous avons déjà parlé, se promenaient à pas lents dans le jardin de la villa Eugénie l'Empereur et l'Impératrice, — les amphitryons pour ainsi dire de cette plage privilégiée et brevetée avec garantie du gouvernement. L'Impératrice portait ce costume court en tartan, fait en forme de blouse à la russe et serré à la taille par une ceinture en cuir à plaques en métal de Toula qu'elle venait de mettre à la mode, et qui depuis fit une si longue fortune ; un chapeau rond avec un bouquet de fleurs des champs pour toute garniture et de larges brides lâchées au vent coiffait sa tête aristocratique, et une canne recourbée se balançait dans ses mains.

La gracieuse souveraine causait avec la duchesse de Mouchy, à la grâce si poétique.

Derrière Leurs Majestés, mademoiselle Lermina et mademoiselle de Fitz-James-Stuart s'amusaient à se laisser entraîner par la pente gazonnée qui entourait la villa impériale et envoyaient à la brise de la mer leurs juvéniles éclats de rire.

Tel est à l'état d'esquisse le tableau que présentait la pelouse de Biarritz au moment où Rolande quittait le seuil de la villa de Blanche de Velours.

XVII

Quand elle parut sur la plage, escortée d'Ambroisine en tenue correcte de dame de compagnie, elle fut un moment interdite par le fourmillement de monde qui papillonnait devant ses yeux. Mais ce ne fut que l'affaire d'un instant. Domptant cette surprise du premier pas, elle se mêla bravement à la foule ; après une courte pro-

menade à travers la pelouse, elle fit prendre deux chaises par Ambroisine et s'assit sur les confins de la colonie étrangère :

— J'y jouirai plus sûrement de mon incognito, pensait-elle, et, ma foi ! cela vaut mieux à tous égards.

Ses prévisions étaient loin d'être justes. A peine était-elle assise depuis quelques minutes qu'une jeune femme, s'échappant d'un groupe de monde voisin de ses chaises, fondit sur elle et, lui sautant au cou :

— Comment ! c'est toi, Rolande ?... que je suis heureuse de te retrouver ici !... lui cria-t-elle en l'embrassant joyeusement.

Cette étreinte soudaine avait fort surpris Rolande, mais point assez cependant pour qu'elle ne reconnût pas immédiatement dans son impétueuse amie une camarade de couvent, perdue de vue depuis sa sortie de Saint-Denis. Désireuse d'intervertir les rôles et de poser à son tour les points d'interrogation :

— Je ne suis pas moins charmée que toi de te revoir, ma chère Odette, interrompit-elle. Je suis sûre que tu dois en avoir long à me conter, depuis si longtemps que nous nous sommes quittées...

— Oh ! oui ! reprit la jeune femme avec volubilité. Figure-toi d'abord, ma chère, que je suis mariée. Mon mari est ce petit brun que tu aperçois là-bas causant avec ce général en cheveux blancs. D'ailleurs, je te le présenterai tout à l'heure. C'est un Espagnol, le marquis d'Orozca. Tu sais qu'à l'issue de la campagne d'Espagne avec le duc d'Angoulême, mon père avait épousé une Castillane, la fille d'un des jurisconsultes les plus distingués de Burgos. Par ma mère, je me trouvais donc avoir des liens de famille outre-Pyrénées. A mon départ de Saint-Denis, une de mes tantes m'a emmenée faire un voyage en Espagne, et, en guise de souvenir, j'en ai

rapporté un mari. Tu verras, c'est un homme charmant, brave comme son épée, car il est officier aux hussards-princesse, officier démissionnaire, tu comprends, depuis la chute de la reine, et il m'adore!... Je suis ici avec toute la famille de Pépé; il s'appelle Pépé; et, si tu veux, au lieu de causer en isolées plus longtemps, nous allons la rejoindre; je serai fière qu'elle te connaisse.

Ce disant, sans laisser à Rolande le temps de lui répondre, la marquise prit par le bras son amie et l'entraîna vers le groupe d'où elle était sortie.

— Je vous amène ma meilleure amie, la comtesse Rolande de Jarnailles, dont je vous ai si souvent parlé.

Chacun s'empressa autour de Rolande et lui fit fête. Ce n'étaient que compliments et félicitations sur sa beauté et la grâce poétique de sa toilette : un costume de cachemire blanc à fichu Marie-Antoinette, noué derrière en sautoir.

Le marquis d'Orozca s'était rapproché du groupe, et à sa suite tout le high life de la colonie était venu petit à petit faire sa cour à la belle arrivante. Le succès de Rolande était complet. Elle avait à peine mis le bout de son pied sur ce monde nouveau que déjà il lui était pays conquis. Chacun venait l'en saluer dame et maîtresse. Il était dans la destinée de cette étrange créature de subjuguer et de tout attirer à elle. On lui rendait hommage comme d'instinct, et prédominer partout semblait de sa part un rôle si naturel que personne ne se fût avisé de lui contester ce droit ou même d'en chercher l'explication.

La colonie espagnole de Biarritz subit donc le prestige de Rolande comme autrefois l'avaient subi les hôtes du duc de Serigny, ou la société de Blanche de Velours. Rolande sentit sa victoire et tout le parti qu'elle en pouvait tirer. Un horizon nouveau se levait devant elle, et

il lui apparaissait maintenant comme une possibilité vague de refaire dans ce milieu, de la maîtresse d'Edmond Leroy, l'égale de la duchesse Edmée de Chastaix.

— Blanche de Velours est ici de trop, maintenant, dit elle à Ambroisine en regagnant à pas lents la maisonnette de sa compagne de voyage. Il faut absolument qu'elle s'éloigne.

Puis, réfléchissant quelques minutes :

— Ah! une idée! Tu dois avoir quelque part dans ta poche un crayon et du papier, n'est-ce pas, Broisine?

— Voici, mademoiselle, se contenta de répondre la fidèle suivante en présentant à sa maîtresse un calepin de toile cirée que fermait un crayon d'un sou.

— Bien...

Et saisissant vivement le calepin, Rolande écrivit sur la première page blanche qui lui tomba sous la main :

« Baron de Saint-Pouange,

« Hôtel de Nantes,

« Bordeaux.

« Vous attends demain matin en gare de Biarritz, train express. Pas un mot à Blanche. — Rolande. »

Déchirant alors la page et la donnant à Ambroisine :

— Porte vite cela au télégraphe, Broisine. Je rentrerai seule à la maison.

Rolande trouva Blanche de Velours, à peine sortie du lit, en train de faire sa toilette, et maugréant contre le pays où elle était à peine débarquée et les moindres détails de son installation provisoire.

— L'eau était impossible, les insectes rappelaient les plaies d'Égypte, Biarritz était un trou et sa plage bien inférieure à la grenouillère de Bougival.

Bref, pays, habitants, maisons, tout n'était bon qu'à jeter au diable.

Rolande s'amusait beaucoup des imprécations de sa compagne, véritable trait typique du monde auquel celle-ci appartenait, et elle en faisait redoubler l'intensité par les coups de langue dont elle les ponctuait.

Cependant, Blanche parvint à achever sa toilette. Les deux femmes se mirent à table, et, les vins d'Espagne aidant, dînèrent gaiement. Une partie de cartes et un peu de musique par Rolande — car Blanche n'en était encore qu'au tapotage de l'*Œil crevé* ou des *Brigands,* et elle en avait assez conscience pour céder le tabouret de piano à son amie — achevèrent la soirée.

Le lendemain matin, dès l'aube, Rolande, quittant la villa, prit à quelques pas de la villa Eugénie un de ces gracieux petits paniers qui servent de fiacres à Biarritz et se fit conduire à la gare du chemin de fer, assez éloignée de la ville elle-même.

La première personne qu'elle y trouva fut Saint-Pouange qui arrivait de Bordeaux, selon le programme que lui avait expédié le télégraphe.

— Que se passe-t-il donc, ma chère Rolande? interrogea-t-il, et que veut dire tout ce mystère? En tout cas, j'arrive en galant paladin comme dans la *Dame blanche* et tout prêt à vous servir...

En quelques mots, Rolande le mit au courant de la situation inattendue que lui avait créé la rencontre de son amie, la marquise d'Orozca.

— Vous avez raison, dit Saint-Pouange, il faut que j'emmène Blanche: voici le temps des courses de Bade. Elle préfèrera certainement le tapis vert du Casino à la plage de Biarritz. Je vais l'y conduire... par amour pour vous.

— C'est gentil pour Blanche ce que vous dites là...

— Cœur d'or !... mais soyons sérieux. Votre panier va vous ramener au cottage incognito, comme vous en êtes sortie, avant que Blanche soit éveillée, et moi j'y tomberai tout à l'heure comme un aérolithe.

— Convenu.

— En voiture donc!

Saint-Pouange aida Rolande à monter en voiture, non sans lui avoir pris pour sa peine deux baisers sur le poignet, puis il alluma un cigare et se dirigea à pied vers la plage.

Ce qui avait été convenu fut exécuté. Blanche, à qui Biarritz ne souriait guère, ne l'ayant entrevu que de son lit, ainsi que vous le savez, accueillit à merveille Saint-Pouange, et accepta d'enthousiasme sa proposition de la mener à Bade. Le domaine de M. Dupressoir était alors le paradis choisi de toutes les filles d'Ève de son numéro. Puis il fut convenu que Rolande garderait la jouissance de la maison, dont la location avait été conclue pour toute la saison, et, les malles n'ayant pas été défaites, Blanche de Velours se trouva prête immédiatement à suivre le baron.

Elle prit un tendre congé de Rolande :

— J'ai le bon espoir, lui dit-elle en l'embrassant, que tu vas t'ennuyer ici cordialement malgré toute ta poésie et que tu ne tarderas pas à venir nous rejoindre à Bade. A bientôt, ma chère, écris-moi.

Blanche partie, Rolande poussa un soupir de soulagement et savoura pour ainsi dire longuement sa solitude.

— A nous deux maintenant, Biarritz! s'écria-t-elle.

XVIII

Maîtresse de la maisonnette de Blanche, Rolande s'empressa de lui faire prendre un aspect à la fois élégant et de bon ton qui en fît un cadre plus approprié à sa personne. Elle commença par l'emplir de fleurs et de plantes exotiques; puis, au moyen de florence cramoisi qu'elle avait envoyé acheter par Ambroisine, elle composa, en quelques coups de ciseaux, aux rideaux de guipure blanche qui garnissaient ses fenêtres, des doublures affriolantes et tamisant dans les appartements la lumière avec art. Enfin, tirant de ses bagages tout une cargaison de vieilles guipures, elle en forma une nappe de toilette de la plus coquette tournure, sur laquelle elle disposa toutes les pièces d'orfévrerie de son nécessaire de voyage.

Sous sa direction, la vulgaire villa Biarrote avait pris un air pimpant et de bon goût qui en faisait le nid capitonné par excellence où deux amoureux pussent rêver avec toute la poésie de la mer infinie à l'horizon et aussi tout le charme du confortable le mieux compris sous la main. On y sentait mieux que l'amour; l'art d'aimer. Ce fut au moins l'avis de don Luis Segovia qui, quelques jours à peine après la transformation dont nous parlons, en devint l'hôte assidu et bientôt exclusif.

Don Luis avait rencontré Rolande dans la colonie espagnole, où, depuis le départ de Blanche de Velours, elle avait vécu presque entièrement, et il avait conçu pour la jolie amie de la marquise d'Orozca une de ces passions foudroyantes, folles, dont rien ne peut arrêter la marche et qui bouleverseraient un monde pour arriver

au but de leur désir : la passion d'Henri IV pour la princesse de Condé, en un mot, ou de mademoiselle de Montpensier pour le duc de Lauzun.

Don Luis était un Espagnol de Cuba, né et grandi sous les rayons du soleil des Antilles, et son cœur en avait reçu l'empreinte. Habitué dès l'enfance à n'avoir aucun contrôle à ses volontés, à voir ses moindres caprices réalisés, il n'était pas homme à admettre pour son amour les obstacles que créent en Europe les convenances de la vie mondaine.

Bien proportionné de taille, souple et nerveux, mais avec ce mélange de nonchaloir qui caractérise la race hispano-américaine, il avait des yeux noirs brillants et fiévreux, qui faisaient ressortir encore davantage le ton mat de son visage; d'ailleurs des cheveux noirs et brillants comme des ailes de corbeau, le pied et la main aristocratiques : c'était un fort séduisant cavalier de vingt-six ans.

Il était venu en Europe moins encore pour parfaire son éducation que par rapport aux grands intérêts coloniaux que sa famille avait aux Antilles, et se trouvait à Biarritz en déplacement d'affaires.

Sa fortune colossale, sa tournure un peu étrange l'avaient mis fort à la mode auprès de la colonie de Biarritz; mais il possédait une âme fauve, pour ainsi dire, qui déjouait toutes les attaques. Rolande seule eut du premier coup le privilége d'apprivoiser cette façon de jeune tigre et de le coucher à ses pieds d'un regard de ses yeux bleus.

Don Luis en devint passionnément épris et, malgré sa sauvagerie, trouva moyen de se faire comprendre. Rolande s'amusa à jouer avec ce cœur tout plein d'elle, avec cette imagination ardente et dévorée de désirs comme un enfant avec son pantin, sans pitié, sans

merci. Plus elle sentait les ravages se faire dans l'âme du malheureux jeune homme, plus elle voyait la fièvre s'emparer de lui, plus elle se montrait savante à augmenter le feu qui le dévorait.

Elle raffinait en quelque sorte la jouissance qu'elle éprouvait à dominer cette nature puissante, fougueuse et brute, malgré le vernis apparent qui la recouvrait. C'étaient de longues promenades le soir, sur la côte; des excursions en mer, la main dans la main, avec l'Océan se confondant dans l'infini du ciel pour tout horizon, des rêveries interminables aux étoiles, tout ce qui forme enfin l'odyssée charmante de l'amour à la libre atmosphère de la campagne. Un beau soir qu'après une course plus enivrante que d'ordinaire sur la côte, don Luis reconduisait Rolande à sa maisonnette, au lieu de prendre congé d'elle sur le seuil, selon son habitude, il entra vivement sur ses pas et dès lors ne sortit plus de la villa.

Il y eut quinze jours alors d'une vie à deux, pleine d'ivresse et de poésie, débordant de jeunesse et de passion.

Le départ de la marquise avait permis à Rolande de s'isoler du monde où elle avait vécu jusqu'alors et de se consacrer tout entière à la passion qui s'était offerte à elle et aux projets caressés par son imagination. Plus elle les retournait, plus ils lui paraissaient séduisants. Pourquoi, au lieu d'avoir à lutter en Europe contre tous les déboires d'une existence dévoyée, n'irait-elle pas régner sans conteste dans un monde nouveau, mieux fait pour la comprendre et subir sa loi? La partie était tentante et valait la peine qu'on y songeât. D'ailleurs, don Luis lui donnait comme à plaisir tous les atouts dans son jeu et elle n'avait qu'à se préoccuper d'abattre les cartes. Un incident vint sur ces entrefaites prouver

à quel point en était arrivée la passion de don Luis pour elle.

Un soir qu'il s'était rendu au Casino pour y trouver un de ses compatriotes de passage à Biarritz et qu'il fumait, s'entretenant avec lui et quelques amis, accoudé sur la terrasse qui domine la mer et le nouveau port, il entendit le nom de Rolande prononcé dans un groupe qui causait, les fenêtres ouvertes, dans l'embrasure de la croisée du salon de conversation.

Sous prétexte de s'asseoir il se rapprocha de la fenêtre en question et prêta une oreille avide aux propos que le vent lui apportait. Il n'y avait pas à en douter, c'était Rolande qui occupait le tapis et d'une façon bien inattendue, si on la comparait avec l'attitude sous laquelle elle s'était produite à Biarritz.

— Il paraît — disait l'un des interlocuteurs — que la Rolande tient au delà ce qu'elle promettait.

— Dame ! elle grandit parce qu'elle est Espagnole, répondait-on.

— Comment, Espagnole ?

— Oui, par le cœur. Elle s'est amourachée d'un petit hidalgo en rupture de cannes à sucre et dix fois millionnaire. La Rolande, vous le savez, s'entend à chiffrer ses passions. — Elle le tient séquestré chez elle et le pigeonne à fond.

— Ah !... j'ai toujours pensé que cette fille irait loin.

— Et haut !... Kelty-Bijou, Bébé-Violette, Blanche de Velours et tous les et cætera que vous voudrez ne sont que des cocottes en papier. Elle, la Rolande, a des ailes, et de grande volée encore.

— Mais est-il vrai qu'elle soit de grande famille et sorte de la maison de Jarnailles ?...

— Bah ! par l'escalier de service... Toutes ces filles-là ont toujours un blason en poche, seulement il est brodé

sur les mouchoirs qu'elles repassaient pour leurs maîtresses et qu'elles ont oublié de rendre quand elles ont reçu leurs huit jours. La Rolande comme les autres est une comtesse — pour Havanais.

A ce mot, don Luis, tout pâle de colère et se levant furieusement, lança au hasard son cigare, qui vint s'abattre à moitié fumé sur la poitrine du bruyant parleur.

— Eh! monsieur, cria celui-ci à don Luis, regardez donc où vont vos cigares.

— Mais, l'homme, répondit don Luis avec un ricanement effrayant, n'est-ce pas vous qui les ramassez d'habitude ?...

Souvré bondit vers celui qui l'interpellait de la sorte, la main tendue pour le châtier ; mais ses amis prévinrent son mouvement et le retinrent.

— Voici ma carte, reprit don Luis ; ces messieurs — et en parlant il désigna ses deux compagnons, le comte de Villa-Hermosa et Diaz Martinez — s'entendront avec vos amis pour que je vous donne sur un autre terrain un dédommagement au cigare que vous avez trouvé mauvais ce soir.

Il s'éloigna à pas lents, non sans dire à Diaz :

— Faites vite et venez me rejoindre à mon hôtel.

Rentré à l'hôtel des Bains, où il avait son appartement, don Luis se plongea la tête dans une cuvette pleine d'eau froide et il se mit devant sa table à écrire.

— Voyons, voyons, se dit-il en se tenant le front entre les mains, ces hommes en ont menti ; ma Rolande ne peut être la femme qu'ils disent ; elle, si noble, si angélique. Ce sont des fous, des Parisiens sacrifiant la réputation d'une femme pour un bon mot. Ah! l'homme au cigare payera cher d'avoir eu trop d'esprit ce soir...

Tout en se parlant ainsi à lui-même, il prit du papier, une plume et se mit à écrire. Il cachetait la dernière des

trois lettres qu'il venait de faire quand on frappa à sa porte. C'étaient ses témoins, qui venaient lui rendre compte de leur mission.

— Vous vous battez demain matin à six heures, à l'épée, don Luis. Le rendez-vous est sur la côte de Guettari. D'ailleurs, nous viendrons vous chercher ici pour vous y conduire. Tout s'est passé de la façon la plus courtoise.

— Bien...

— Ah ! j'oubliais : votre adversaire se nomme le vicomte de Souvré.

— Merci, mes amis, dit don Luis en leur tendant la main. Bonne nuit et à demain donc, ici.

— A demain.

Diaz Martinez et le comte de Villa-Hermosa étaient à peine partis que don Luis quittait l'hôtel à son tour pour se rendre chez Rolande. Ce fut Ambroisine qui lui ouvrit comme d'ordinaire et l'introduisit dans le vestibule.

— Mademoiselle, lui dit-il en la retenant par la manche comme elle allait monter devant pour le conduire à l'appartement du premier étage, un mot ici, je vous prie. J'ai cru comprendre, d'après ce que vous avez eu la bonté de me confier, que Mme la comtesse de Jarnailles, par suite de sa situation vis-à-vis de sa famille, pourrait, à de certaines heures, se trouver dans un embarras relatif. Voici de quoi parer à ces éventualités. C'est une traite à vue sur la banque Franco-Havanaise. Vous avez toute la confiance de Mme de Jarnaillès. Vous toucherez cette somme quand vous le jugerez à propos pour elle et vous aurez l'obligeance de me garder le secret sur toute cette petite affaire.

Et remettant un papier sous enveloppe à Ambroisine :

— Maintenant que nous nous sommes entendus, n'est-ce pas, nous pouvons monter? ajouta-t-il.

— Tout à vos ordres, don Luis, répondit la soubrette en serrant la lettre dans sa poche et en gravissant l'escalier.

Une minute après, don Luis était auprès de Rolande et puisait auprès d'elle un plus ardent désir de vengeance que jamais.

XIX

A cinq heures du matin, don Luis était rentré à l'hôtel. Ses amis ne tardèrent pas à venir l'y trouver et tous trois se mirent en route. Aux bains de mer, ces courses matinales sont habituelles et il ne vint à l'idée de personne de soupçonner d'autre but à la sortie des trois amis que celui d'une excursion à faire en pleine mer ou de quelque partie de pêche à exécuter avec les mariniers de la côte.

Don Luis et ses compagnons purent donc gagner sans être le moins du monde remarqués le lieu du combat. Ils y furent bientôt rejoints par le vicomte de Souvré et ses témoins.

On choisit une petite lande perdue dans un enfoncement de la mer et le combat commença. Don Luis fondit sur son adversaire avec une impétuosité qui fut fatale à celui-ci malgré toute la supériorité qu'il possédait en l'art de l'escrime. Dès la première passe il eut le bras traversé, mais sans qu'un seul des muscles ait été atteint.

Après avoir reçu les premiers soins du médecin qu'il avait amené, il remonta en voiture — celle de son té-

moin, le baron de Nouvion, qui possédait une villa aux environs de Bayonne et chez qui il se trouvait.

Avant de se séparer, il fut convenu, sur la demande du vicomte, entre ses témoins et ceux de don Luis, que cette rencontre serait tenue secrète : M. de Souvré étant à la veille de se marier et le bruit d'un duel pouvant effaroucher sur son compte la paisible et bourgeoise famille dans laquelle il aspirait à entrer.

Don Luis souscrivit avec empressement à cette condition qui concordait admirablement avec ses vues sur ce duel par rapport à Rolande.

Ses premiers pas, revenu à Biarritz, furent pour la maisonnette qui, à elle seule, était le monde entier pour lui. Rolande, depuis qu'il s'était battu pour elle, depuis qu'il avait couru un danger pour sa défense, lui apparaissait mille fois plus chère encore. La journée qu'il passa auprès d'elle fut une des plus délicieuses de celles qu'il avait connues jusqu'alors. Rolande, d'autre part, avertie par Ambroisine de la munificence dont elle avait été l'objet de la part de don Luis et plus sensible encore à la délicatesse du procédé employé à cette occasion qu'à l'importance du don lui-même, redoublait de grâce et de séductions à l'adresse de son amant.

Quelques jours se passèrent ainsi tout parfumés de jeunesse, de poésie et d'amour.

Cependant une pensée obsédait don Luis au milieu de ses ivresses les plus vives. N'y avait-il absolument rien de vrai dans ce qui avait été dit au casino sur Rolande, et cette femme adorée était-elle bien exempte en tous points des imputations qui avaient été dirigées contre elle ?

Ces pensées arrivèrent à un tel degré dans son esprit qu'il résolut d'en avoir une bonne fois raison et de s'enquérir de la situation réelle de Rolande. Cela lui était

assez facile par ses relations avec l'ambassade d'Espagne.

Il en était là, quand lui arriva de Cuba une lettre renversant l'échafaudage de bonheur qu'il avait construit.

Son tuteur était mort subitement laissant ses affaires dans un désarroi dont sa présence seule pouvait conjurer l'effet désastreux. Il fallait qu'il partît pour Cuba et sans retard, ou tout pouvait être perdu.

Cette lettre fut un coup de foudre pour le pauvre don Luis. La possibilité — non soupçonnée encore — d'être séparé de Rolande l'atterrait bien plus que les éventualités qui se produisaient dans sa fortune. Quoi! il lui faudrait quitter cette femme, qui était toute sa vie à lui! toutes ses espérances, tout son avenir. Cela ne pouvait être, cela ne serait pas... Il alla trouver Rolande bravement et lui montra la lettre.

Elle la lut sans sourciller, et la lui rendant :

— Il faut partir, lui dit-elle, et sans hésiter. Il s'agit là non-seulement de votre fortune, mais de l'honneur de votre nom. Je vous aime assez pour savoir me sacrifier à un intérêt aussi sacré.

— Chère Rolande!... mais moi, où veux-tu que je trouve le courage de me séparer de toi? Mon nom ne m'importe que si tu consens à le porter; mon honneur ne m'est précieux que s'il devient le tien. Accompagne-moi, je t'en supplie!... Tu verras quelle vie heureuse, libre, fière t'attend là-bas, loin de cette atmosphère artificielle d'Europe où tout n'est que contraint et convention et où l'on dit au bonheur même : Tu n'iras pas plus loin...

Rolande entendait toutes ces raisons, toutes ces supplications d'une oreille plus sympathique qu'elle ne le laissait paraître à son amant même. Cette idée de s'expatrier, d'aller chercher sous d'autres cieux une existence

digne de ses aspirations, ne laissait pas que de lui sourire; mais, d'autre part, elle n'était point femme — M. de Souvré l'avait remarqué — à placer son cœur à fonds perdus, et la menace de la ruine de don Luis changeait singulièrement la situation.

La souveraineté quasi-féodale des grands propriétaires dans les colonies, le droit de haute et basse justice sur tout un peuple d'esclaves et deux millions de revenus lui auraient rendu peut-être acceptable une expatriation au delà des mers, mais si tout ce bel échafaudage ne devenait plus qu'un château de cartes, elle ne s'aventurerait certainement pas à la suite de don Luis.

Si donc tout était encore sauvable dans la fortune de son amant, elle verrait à donner satisfaction aux désirs qu'il lui témoignait avec tant d'ardeur ; sinon, elle le laisserait suivre seul sa destinée et reviendrait à celle qu'elle s'était donnée depuis quelques mois.

Sa résolution prise, elle écrivit au gros Bernard, un prince de la finance qu'il lui avait suffi d'entrevoir à Paris pour le gagner tout à sa dévotion, le priant de la renseigner exactement sur l'état des affaires de don Luis. La réponse qu'elle recevrait dicterait sa conduite.

Cette réponse ne fut pas favorable. La situation politique de la colonie espagnole, la révolte des esclaves, l'inexpérience de don Luis, rendaient sa tâche plus que difficile : en mettant les choses au mieux, il lui faudrait de longues années pour faire le jour dans la situation embarrassée qui lui était léguée et reconstituer sa fortune, et que de peines, que de luttes avant d'en arriver là ! C'était une partie à peu près perdue d'avance et sur laquelle il ne fallait mettre aucun enjeu.

Rolande ne fut pas longue à prendre un parti en conséquence. Quoi qu'il dise, quoi qu'il offre elle ne suivrait pas don Luis à la Havane. Elle lui laisserait tout espoir

de la rejoindre un jour pour le décider à s'éloigner et à trancher plus vite une situation sans issue, mais ce serait tout.

Elle fit donc connaître à don Luis sa résolution bien arrêtée de ne pas partir tout d'abord avec lui pour Cuba et d'attendre en France.

Lui, tout en protestant de ses regrets et de sa douleur, accueillit cette nouvelle avec plus de calme qu'elle ne l'avait pensé.

— Que votre volonté soit faite, ma chère Rolande, conclut-il, toute douloureuse qu'elle soit pour moi ! Le départ du paquebot me laisse quelques douces journées àpasser auprès de vous ; je ne veux pas les empoisonner par l'étalage de mes larmes et de mon chagrin.

La villa de Biarritz reprit donc pendant quelques jours l'aspect qu'elle avait avant la catastrophe qui avait fondu sur elle, et Rolande comme Luis ne changèrent rien à l'existence qu'ils avaient adoptée.

Ils avaient l'habitude d'aller parfois, le matin de bonne heure, prendre le bain un peu au large dans la mer. Ils montaient à cet effet dans une barque conduite par deux pêcheurs expérimentés et entièrement dévoués à leurs fantaisies. Une fois au point de la mer qu'ils cherchaient, Rolande et Luis abandonnaient leurs manteaux dans le canot, se laissaient glisser le long de ses parois et emporter par la vague. Don Luis, bercé dès l'enfance par les flots de la mer des Antilles, avait pour eux ce goût instinctif qui caractérise les hardis plongeurs de ses côtes natales, l'Océan paraissait son empire et les flots lui obéissaient comme à un maître.

A son contact, Rolande s'était prise d'une sorte de passion pour la mer et elle n'éprouvait pas de plus douce jouissance, elle aussi, que se sentir étreinte par la vague au milieu de l'infini du ciel et de l'eau.

Quelque temps après les divers événements que nous venons de rapporter, Rolande et Luis se prirent d'envie de faire une de ces parties en mer qu'ils affectionnaient particulièrement. Le temps était merveilleux, la mer pailletait, lumineuse comme de l'or en fusion. Sous les rayons du soleil, Rolande, surexcitée par l'atmosphère et le ruissellement enivrant des eaux, suivait, sans regarder en arrière, son compagnon qui nageait au large.

Ils étaient déjà loin de la barque quand celui-ci, s'approchant de sa compagne, se mit à lui dire en scandant ses mots :

— N'est-ce pas, ma chère Rolande, que ce serait une douce mort que d'être emportés tous deux du même coup dans l'éternité de ces flots infinis ?

— Quelle pensée, Luis ! et peut-on songer à la mort par un si beau soleil ?...

— J'y songe pourtant, moi, continua-t-il en se rapprochant de Rolande comme pour l'enlacer.

— Que voulez-vous dire ? murmura-t-elle en frissonnant malgré elle et en se dégageant de son étreinte.

— Je dis que la matinée est admirable... que la mer n'a jamais eu tant de caresses, et que c'est un linceul enviable pour deux êtres qui veulent être l'un à l'autre à jamais... Je dis, chère Rolande — et en prononçant ces mots il s'était approché d'elle au point de lui saisir la main, — que nous allons ne plus être séparés et que cette fois vous me suivrez où j'irai...

— Folie que tout cela ! regagnons la barque... il est temps.

Et elle voulait nager vers le canot qui se balançait déjà dans le lointxin.

Mais lui, s'attachant après elle :

— Il est trop tard : tu n'arriverais pas à la barque. Écoute-moi, Rolande, nous nous sommes cent fois juré de

ne nous séparer jamais : c'est le moment de tenir notre serment. Je ne peux plus t'avoir dans la vie, je veux t'avoir dans la mort... Tu es toute mon existence en ce monde. Tu dois finir avec elle...

— Moi mourir ! éclata Rolande. Perdez-vous l'esprit, Luis ?...

— Non, ma chère, car si je veux que mademoiselle de Jarnailles meure avec moi, c'est pour que madame de Saint-André ne me survive pas. Je ne veux point que moi disparu, l'entends-tu, ma Rolande, le premier passant que tu rencontreras puisse acheter cette âme qui a été la mienne, cette chair qui a été ma chair...

Et en prononçant ces paroles, il était parvenu à étreindre Rolande, interdite et comme paralysée un moment sous le coup de cette révélation ; mais elle reprit bientôt ses sens devant le danger qui la menaçait, et, le sentiment même de sa faiblesse lui donnant de la force, elle se dégagea des bras de Luis par un mouvement brusque, et, pendant qu'il se débattait contre les flots, elle se mit à nager vigoureusement vers la barque.

Un instant il se remit à la poursuivre ; mais, désespérant sans doute de l'atteindre, il plongea dans les profondeurs de l'Océan et ne reparut plus à la surface. A ce moment, le patron de la barque, inquiet de l'éloignement où se trouvaient nos deux baigneurs, et qui avait fait force de rames pour les rejoindre, arriva près de Rolande et la recueillit épuisée et mourante à son bord.

Une heure après, tandis que Rolande, couchée dans la chambre de la villa, contait à Ambroisine d'une voix entrecoupée par la fatigue et l'émotion l'effroyable aventure qui venait de lui arriver, tout Biarritz s'entretenait de la mort de don Luis mise au compte de ces accidents si fréquents aux bains de mer, et en prenait thèse pour maudire l'imprudence des baigneurs qui ne veulent pas

s'en tenir à la corde tutélaire de l'établissement des bains.

XX

Depuis quatre jours, la petite ville de Saint-Sébastien était en liesse. Une animation extraordinaire régnait dans ses rues d'ordinaire si paisibles, et la plaza de la Constitution, — il y en a une dans toutes les villes de l'Espagne, fût-ce le dernier des pueblachos — était sillonnée par des groupes nombreux. On avait posé de grandes affiches blanches annonçant pour le dimanche suivant une corrida de toros. Les animaux, élevés dans les meilleures ganaderias d'Espagne, c'est-à-dire provenant des pâturages de *Colmenar el Viejo*, un endroit réputé, promettaient d'être fiers, hardis et valeureux. La cuadrilla était magnifique. Les deux premières épées de la péninsule, Cuchares et el Tato, devaient tuer. Avec eux venaient les premiers picadores du monde, le Chiclaniro et Pepe Ortes. Les banderilleros étaient le Cuco, si leste et si téméraire, le Gordito, si spirituel et si drôle dans les farces imprévues qu'il joue aux taureaux; enfin, à défaut des premières épées, deux matadores de rechange, le vieux Dominguez à l'œil crevé et Bocanegra, le Cordouan, chéri des femmes, se tenaient prêts à remplacer leurs chefs d'emploi en cas de mort ou d'accident. La funcion promettait d'être brillante, avec l'aide de Dieu, l'autorisation de l'ayuntamiento et (si el tiempo no lo impide) si le temps le permettait, la phrase traditionnelle, car le beau ciel de l'Espagne chanté par les ignorants librettistes d'opéra-comique est, dans le nord surtout, aussi pluvieux que le nôtre. Aussi les impresarios

des spectacles en plein vent prennent ils toujours la précaution d'avertir le public qu'en cas de pluie la fête sera remise.

Le samedi soir, l'animation était à son comble. Les diligences se croisaient dans les rues avec les *coches correos*, petites caisses jaunes aux armes d'Espagne, ne portant que deux personnes, juchées sur des essieux gigantesques et attelées d'un *tiro* de seize mules, accouplées deux par deux ; au-devant d'elles, et monté sur un cheval andalou qui lui sert de porteur, le *delantero* ou postillon, un gamin imberbe, chétif, vêtu d'une culotte de velours vert rayé, chaussé de guêtres en cuir jaune et coiffé d'un béret recouvert d'astrakan. Ce postillon minuscule fait souvent trente lieues d'enfilée vissé sur sa selle, d'où il ne descend ni pour manger ni pour dormir, et il mène tout l'attelage. Il a pourtant un auxiliaire, le *zagal*, qui, assis sur une banquette pratiquée près du coupé, en descend incessamment, court après les mules, les frappe, les appelle par leur nom avec des cris, des jurons et des obscénités à faire rougir un capitaine de carabiniers. Ola ! coronela, capitana, anda ! que te voy à matar, recachonda ! Et les coups de bâton, sonnant comme la grêle, tombent dru sur le cuir des pauvres mules. Il faut voir cet équipage fantastique quand on descend une côte. Les os font mal rien que d'y penser.

C'est dans ce véhicule que Rolande et Ambroisine, venant de Bayonne par Irun, firent leur entrée à Saint-Sébastien. Elles avaient, le jour, passé la fameuse Bidassoa, vu cette célèbre île des Faisans, où se consomma le mariage d'un roi de France avec une infante d'Espagne et mangé ce pain exquis qu'on ne trouve qu'à Irun.

Quand elles arrivèrent, il était dix heures du soir, et

il faisait une de ces belles nuits d'été pendant lesquelles la lune jette une lueur si pure qu'on peut lire comme si on était en plein jour une lettre de l'écriture la plus fine.

Par les rues sombres et tristes, leur voiture allait au pas. Elle passait devant des allées obscures au bout desquelles elles apercevaient des patios mauresques entourés d'arcades de marbre blanc. Au milieu, un jet d'eau s'échappait d'un massif de lauriers roses et retombait en perles liquides avec un bruit cadencé. Des femmes, groupées ou couchées à l'air, sur des coussins, grattaient sur des guitares l'accompagnement plaintif d'une *soledad :*

Quiero vivir en Granada,
Porque me gusta el oir
La campana de la vela
Solea el alma mia,
Cuando me voy a dormir!

tandis que le claquement sec des castagnettes d'ébène qui crépitaient entre leurs doigts faisait les dessus. L'air était embaumé de l'odeur du jasmin et des branches de pins verts que brûlaient les boulangers.

A chaque carrefour, les voyageuses voyaient une statue de la madone *del Pilar* ou un crucifix de grandeur naturelle avec des plaies sanglantes de vermillon qui jetaient des reflets étranges sous les feux indécis des lanternes votives, ou des réverbères en fer ouvragé comme on en voit encore dans les Flandres, dernières traces de la domination espagnole.

De loin en loin, contre une fenêtre grillée du rez-de-chaussée, un cavalier, embossé dans sa cape aux revers de velours, se tenait debout et comme collé aux barreaux. C'était un novio venant faire la cour à sa fiancée. Cela

s'appelle *pelar la pava*, plumer la dinde. Pourquoi ? Mystère ! Pendant ce temps, des yeux noirs et ardents brillent à l'intérieur, une brune physionomie, à demi cachée par une mantille, paraît dans les interstices du grillage. Et cela dure ainsi chaque soir pendant des années entières.

Encore quelques tours de roue et leur voiture s'arrête devant l'hôtel du Cygne, une vraie fonda espagnole à cour intérieure plantée de citronniers et d'orangers hauts comme des bouleaux. D'autres postillons, vêtus de vestes courtes appelées marseillaises et coiffés du calaniès, se précipitèrent pour dételer les mules fumantes. Un gamin en guenilles, conduisant un aveugle, vint murmurer à la portière une mélopée plaintive. Le vieux mendiant se drapait fièrement dans une couverture catalane zébrée de marron et de blanc, et quand l'enfant eut fini sa supplique, il entama d'une voix chevrotante une chanson populaire de gitano :

Y todos alli se fueron,
En la noche de san José.

Le lendemain matin ce fut un autre spectacle. Par les rues incendiées d'un soleil cru aux reflets aveuglants, une foule compacte et bruyante s'acheminait vers la place des Taureaux. Une poussière blonde, soulevée par les pas et sentant la vanille, embaumait l'atmosphère et tourbillonnait en l'air.

Arrivés dans l'immense cirque en bois, qui contenait vingt mille personnes, tous ces nouveaux venus se tassaient et se casaient au milieu de joyeux propos et d'éclats de rire sans fin. C'était, du reste, un coup d'œil splendide. Dans la loge du milieu, à la place d'honneur occupée d'habitude par la municipalité, l'empereur et

l'impératrice des Français, suivis d'une cour nombreuse. Auprès de ces grands personnages, tout ce qu'il y avait de mujeres de gran tono, venues du Prado et de la Fuente Castellana. D'abord la splendide duchesse de Medina Cœli, à la démarche de déesse, au port de reine, Junon elle-même. Puis la comtesse de Ferdinanda, la baronne d'Ortega, la marquise de Cumbre-Hermosa, célèbre par son aventure dramatique, la duchesse de Fernand Nunez. Ensuite les quatre ducs : Alba et Medina qui donnèrent des vice-rois aux Indes, à Naples et aux Flandres; Osuna, qui possède en terres la moitié de l'Espagne; Frias, qui a une chapelle spéciale dans la cathédrale de Burgos dédiée à une vierge qui porte dix millions de bijoux et de pierres précieuses. La sympathique figure du comte de Galve Tomas, y Caro avec son air ennuyé, Garcia y Garcia, la Boule, comme on disait au club, circulaient au milieu de cet essaim froufroutant de frais minois et d'yeux éveillés.

Au-dessus de ces palcos réservés, les asientos de galeries meublés des élégants venus de Biarritz en foule : Saint-Pouange, le comte Bahnhoff, Clifford, Croixans, Montescourt et Frontenac, venus exprès de Pau, complétaient la série et dominaient vingt rangs de gradins encombrés d'une foule bariolée, et hurlante.

Les allumettes de cire craquaient par milliers à la fois pour mettre le feu aux cigarettes, les éventails s'agitaient comme des papillons diaprés avec un immense mouvement de va-et-vient incroyable et impossible à décrire. Par centaines se pelaient les oranges de Valence et les limons doux d'Andalousie ; les grenades aux grains vermeils et juteux craquaient sous les quenottes des ninas à mantilles, et de toute cette agglomération s'élevait un murmure confus, grand et majestueux comme la voix de l'Océan.

Mais l'heure sonne et la *funcion* commence. Un orchestre de cuivres, assez mauvais d'ailleurs, entame un *tango* d'allure populaire, rhythmé et exécuté d'une façon piquante. C'est une *habanera* comme celles que chantent les *Gaditanes* quand elles se balancent avec un *meneo* provocant sur les tables de bois blanc des *tiendas de Andalucos*, dansant avec adresse au milieu des verres de *manzanilla*, au bruit des applaudissements de l'assistance, qui *palmotea* en cadence. C'est une mélodie vague et vaporeuse qui rappelle les belles nuits de Cadix et les promenades nocturnes sur les murailles de mer, cette terrasse de pierres plantée de palmiers qui longe l'Océan.

Une marche guerrière succède à l'air de danse et une porte s'ouvrant donne passage à la cuadrilla des toreros. Le Tato est en tête avec Cuchares; leurs costumes de soie rose, bleue, verte, incarnat et paille sont couverts de broderies d'or et d'argent valant des milliers de douros. Derrière eux les chulos porteurs de capes chatoyantes de mille couleurs ; tout cela papillotait à la lumière du soleil et éclatait comme une symphonie de nuances.

Les picadores, à cheval, montés sur des rosses efflanquées, les suivent, et un attelage de quatre mules qui doivent emporter le taureau mort ferme la marche. Tout cela défile en ordre, salue en passant les souverains et va se placer à ses postes de combat; les spadas, hors de l'arène, attendent leur tour.

La musique cesse. Un alguazil ridicule en costume noir du temps de Philippe II et monté sur un cheval blanc vient demander à l'ayuntamiento la clef du toril. On la lui jette enveloppée d'un mouchoir, et il va ouvrir a porte du caveau, d'où s'élance un splendide toro noir et blanc, bien encorné, à la devise verte et blanche. Des

hourrahs frénétiques l'accueillent. Il reste un instant indécis, puis, se précipitant sur le premier picador à sa portée, il éventre d'un coup de corne le cheval. Le cavalier tombe rudement à terre. Ses jambières de fer-blanc sonnent la ferraille. Il demeure engagé sous le ventre de l'animal que le taureau laboure avec ses cornes. Les entrailles sortent avec des flots de sang qui rougit le sable jaune du cirque. Le cheval se débat désespérément en lançant des coups de pied dans le vide, puis il penche la tête et meurt.

Pour distraire le taureau, les chulos alertes et légers agitent devant ses yeux les drapeaux de soie aux couleurs brillantes. Il les suit. D'un bond, ils franchissent la barrière et retombent lestement de l'autre côté. L'animal se retourne et éventre un autre cheval, dix chevaux, et le peuple affolé l'applaudit avec frénésie ; les femmes, debout, agitent leurs éventails et leurs poitrines soulèvent leurs corsages de satin. Le sang grise ces natures mauresques, c'est du délire. Mais un appel de clairon retentit. L'arène se vide. Seul, au centre, le taureau piaffe, jette le sable loin de lui, aspire l'air avec bruit et donne en passant un coup de corne aux cadavres des chevaux devenus par la perte du sang plats comme des feuilles de papier. Le Tato paraît. Il s'avance vers la loge impériale, se découvre et dédie à Sa Majesté l'impératrice le taureau qu'il va tuer. Il termine en jetant loin de lui son bonnet, et à ce moment dix onces d'or, roulées dans une bourse de filet, tombent à ses pieds. Il les ramasse, les jette à un banderillo, et, saisissant la courte épée à poignée de plomb d'une main, de l'autre la muleta en drap rouge qui doit détourner l'attention du taureau, il va à lui droit et ferme. Le taureau, voyant cet adversaire seul et immobile à trois pas, bondit et s'élance. Le Tato pirouette sur ses talons et le laisse passer.

L'animal, emporté par l'élan, est à dix pas. On l'applaudit. Il revient. Le Tato l'attend, choisit son moment, et une estocade de haut en bas, un volapié le foudroie sur place au bruit des fanfares et des vivats.

Rolande regardait tout cela avec une émotion indicible. Le soleil, les cris, la vue du sang, la lutte avait tendu ses nerfs. Elle eût voulu crier, pleurer et combattre à la fois. Il lui prenait des folles envies de descendre dans la place à côté du Tato. Il vint un moment où un taureau sournois — ce sont les plus dangereux — fut manqué quatre fois par le Tato. Le public siffla. Impatienté, l'épée voulut sauvegarder sa réputation, prit mal son temps et glissa sur une estocade. Le taureau fondit sur lui et le foula aux pieds. Vingt mille poitrines jetèrent un cri. Il se releva poussiéreux et souriant, mais sain et sauf, le bras seul était traversé et une longue déchirure à la veste de soie bleu clair laissait filtrer le sang.

Le beau torero était à ce moment devant le gradin où se tenait Rolande. Emportée, frémissante, elle se leva et lui jeta son mouchoir de dentelles qu'elle déchirait à belles dents tout à l'heure et encore chaud de la pression de ses lèvres, moite de son haleine. Le Tato s'inclina en souriant, ramassa la fine batiste, et après l'avoir baisée, il s'en servit pour bander sa blessure. On applaudit avec fureur, et tous les yeux se tournèrent vers Rolande, qui disait à Ambroisine :

— Cet homme-là m'a fait ressentir une émotion que je n'oublierai pas. C'est la première fois de ma vie que cela m'arrive !

Le lendemain elle n'y pensait plus et rentrait à Biarritz.

XXI

Sur ces entrefaites, Achille-Philémon-Népomucène Pouquet, en son vivant fabricant de drap et candidat du gouvernement, pour lequel il avait religieusement voté en toute occasion sur le *nutu* de Jupiter Rouher, passa de vie à trépas très-subitement et sans prévenir personne. Aussitôt, l'arrondissement de Romorantin fut en émoi : il s'agissait de lui trouver un remplaçant et promptement. Deux concurrents se trouvaient en présence : le duc de Chastaix, depuis longtemps conseiller général, riche, influent et très-appuyé par la préfecture, d'une part; de l'autre, M. Amédée. M. Amédée — on le désignait ainsi parce qu'on l'avait vu tout petit — c'était le candidat de l'opposition. Vingt-sept ans, grêle, chétif, avocat sans causes, toujours vêtu d'un habit noir râpé, au collet graisseux; d'un pantalon à reflets rouges, luisant aux genoux; d'un gilet trop court, laissant passer la chemise, d'une blancheur problématique, entre la ceinture du pantalon et le bas du gilet, dont les boutons, privés de leurs capsules, offrent à l'œil un aspect piteux et croquevillé; ce triste sire, sans esprit, sans talent et sans portée politique, avait eu la chance de faire un beau mariage. Il avait épousé la fille aînée d'un gros fermier qui avait gagné beaucoup d'argent à faire l'usure. Celle-ci, assez intelligente et démesurément ambitieuse, avait compris, dès 1863, que l'opposition était la seule voie qui pût pousser aux honneurs une nullité aussi avérée que celle de son mari. Elle l'avait donc guidé dans ce sens, et le triste Amédée, à force de pérorer au café, dans la salle des Pas-Perdus, à la par-

lotte des avocats et au cercle, avait réussi à se faire prendre au sérieux par les quelques imbéciles qui dirigent l'opinion en province, et qui, au moment des élections, se mettent à la tête des comités. C'était donc pour le duc un adversaire dangereux, d'autant plus que la lutte allait prendre un caractère d'acharnement rare, compliquée qu'elle était d'une rivalité féminine. Madame Amédée haïssait la préfète. Autant celle-ci était fine, élégante, distinguée et femme du monde, autant l'autre, mal mise, prétentieuse, à longs tirebouchons et à la voix aigre comme du citron, était une sèche et désagréable créature.

De quelques coquetteries sans conséquence de la préfète, qui aimait à exercer sur ses subordonnés le pouvoir de ses yeux à reflets de velours, madame Amédée avait fait grand bruit et dit quelques mots qui, dans les chefs-lieux de préfecture, se colportent de salon en salon, s'enveniment et s'accroissent en route et finissent par arriver à leur adresse avec la précision de flèches barbelées qui frappent droit au but. La préfète, un paquet de nerfs reliés dans une enveloppe appétissante de peau dorée comme les raisins de Sicile, n'avait pas pardonné à la fille de charrue — comme elle l'appelait — ses commérages.

Chacune avait ses amis, ses tenants, ses ennemis et ses détracteurs. La province est toute coterie. C'était donc entre l'empire et l'opposition ostensiblement, en réalité entre madame Amédée et la préfète qu'allait s'engager une lutte à mort. Le duc appréciait la situation à sa valeur exacte, et il jugea préférable à ses intérêts de partir immédiatement pour Biarritz, afin d'obtenir de l'Empereur lui-même et des ministres des ordres pour faire marcher en sa faveur le préfet, lequel, disons-le bien vite, y était, de son côté, absolument disposé.

Chastaix laissa donc Edmée aux mains de sa mère, auprès de laquelle il l'avait ramenée après un très-court séjour à Paris, pendant lequel tous deux avaient rencontré Rolande. Peut-être est-ce le moment de dire, en nous rappelant l'incident du cirque, qu'Edmée, par un sentiment de délicatesse bien facile à comprendre, n'avait jamais voulu dire la vérité à son mari. Elle s'était obstinément renfermée dans un silence absolu et avait mis son évanouissement sur le compte d'une faiblesse fortuite et passagère. Le duc, ignorant donc où était Rolande, dans quel monde elle vivait, on comprendra facilement que ce sujet de conversation étant de ceux qui amenaient des crises de larmes et de désespoir chez la comtesse de Jarnailles, fût soigneusement exclu des entretiens du château.

A son arrivée à Biarritz, le duc vit l'Empereur d'abord, le ministre ensuite. Il reçut des deux l'accueil le plus parfait et obtint entière satisfaction pour tout ce qu'il demandait. Mais tout cela nécessita quelques jours, des allées et des venues, des correspondances entre le chalet impérial et la place Beauvau, de nombreux télégrammes chiffrés qui s'échangèrent entre Biarritz et Blois. On demanda un rapport au préfet de Loir-et-Cher, un autre au sous-préfet de Romorantin; on écrivit aux autres députés du département pour leur faire donner leur appui au candidat du gouvernement, aux fonctionnaires de tout rang et de tout ordre, pour sonder leurs dispositions ; enfin, tout cela prit quelques jours. Chastaix, qui avait promis à Edmée d'être de retour au bout d'une semaine au plus, se dépitait et s'ennuyait ferme. Pour se distraire, il entra un soir au Casino. On y jouait l'écarté à cinq louis la partie, et le whist à un louis la fiche. Le duc aimait passionnément les cartes, surtout ces deux jeux, et dès les premiers jours il s'y mit avec

ardeur. La chance le favorisa d'abord, mais bientôt elle tourna et il se mit à perdre incessamment. Chaque fois qu'il se trouvait avoir pour adversaire le comte Bahnhoff, un Prussien attaché militaire à l'ambassade du roi Guillaume, le duc buvait *des bouillons soignés*. Il s'entêta et perdit davantage. Au bout de trois jours, il y était de vingt mille francs. Une dépêche, adressée au Crédit lyonnais à Paris, lui fit bien vite arriver de nouveaux fonds, et avec ces renforts il entama une nouvelle campagne qui ne fut pas plus heureuse que la première.

Soixante mille francs furent engloutis en huit jours. Les frais préparatoires de sa candidature commençaient à lui coûter tant soit peu cher; mais il conçut surtout une véritable haine à l'endroit de son heureux adversaire, le comte Bahnhoff. Celui-ci, bien que très-gentleman, parfaitement élevé et trop homme du monde pour se réjouir des gains ou se désoler de la perte, avait cependant une politesse narquoise et une obséquiosité froide et doucereuse bien faites pour déplaire. Il avait à l'écarté une façon de retourner le roi, et au whist la spécialité de couper les secondes cartes des longues couleurs, qui exaspérait particulièrement le duc. Aussi celui-ci se promettait bien de ne pas le manquer à l'occasion et de lui rendre en une seule fois tous les mauvais moments que ce graf maudit lui avait fait passer les cartes à la main. Cette occasion du reste, ne se fit pas beaucoup attendre.

Parmi les nombreuses conquêtes qu'avait faites à Biarritz Rolande de Saint-André, le graf Bahnhoff n'était ni le moins assidu ni le moins empressé. Dès les premiers jours de l'arrivée de la triomphante étrangère il s'était hautement enrôlé parmi ses admirateurs les plus déterminés, et il avait posé sa candidature d'une façon très-nette. Seulement, ses efforts n'avaient pas

été couronnés de succès. Rolande était restée parfaitement insensible aux propositions d'argent du riche Prussien. Son physique ne la tentait pas. Grand, gros et fort, il devait assurément faire beaucoup d'effet sous la cuirasse étincelante ou sous les uniformes blancs à galons dorés des gardes du corps, mais en tenue civile il était commun et peu agréable à voir.

De gros pieds et de grandes mains ; les pieds plats et palmés de ces Borusses, race de pirates, pillards destinés par la nature à se tenir d'aplomb sur de petits bateaux secoués par la tempête, les mains larges et crochues comme des serres d'oiseaux de proie qui étreignent et qui empilent le butin ; l'air rébarbatif et cauteleux à la fois, il exhalait cet indéfinissable parfum de cuir que les Russes, les Slaves et les Allemands du Nord portent avec eux, à de très-rares exceptions près, comme le cachet indélébile de leur race. Brutal avec cela comme les gens qui sont habitués à voir tout céder à l'argent et qui, ne recevant à Berlin que le rebut des filles de Paris, s'habituent à les traiter comme des drôlesses, les gavent de truffes et de champagne et leur font chanter au dessert des chansons obscènes, voir même anti-françaises. Le vice n'a point de patrie.

Les façons insolentes et grossières du graf déplaisaient donc fortement à Rolande de Saint-André, qui n'était pas habituée à se considérer comme une marchandise à la disposition du plus offrant et dernier enchérisseur, d'autant moins qu'à Biarritz elle jouait à la femme du monde. A plusieurs reprises elle avait donc vivement éconduit le graf, qui, faut-il l'ajouter ? n'en était devenu que plus passionnément épris. Il ne la quittait que le moins possible. Aussitôt que Rolande apparaissait sur la plage, soit à l'heure du bain, de la promenade, on était assuré, en regardant à dix pas derrière elle, d'apercevoir le

graf arpentant gravement le terrain en mâchonnant sa moustache et grommelant entre ses dents toutes sortes d'interjections furibondes. Le soir, au Casino, c'était bien pire. Désertant les salons de jeu, qui lui avaient été pourtant si propices, et dans lesquels quelques malins essayaient de l'attirer afin de lui faire rendre ce qu'il avait gagné au duc de Chastaix, le Prussien se plaçait immobile et silencieux dans l'embrasure d'une fenêtre ou d'une porte, et il dévorait Rolande des yeux.

La jalousie le poignait avec ses tortures implacables, lui étreignant le cœur et lui fouettant le sang. Si un homme, Clifford ou quelque autre, venait échanger quelques formules de banale politesse avec madame de Saint-André, ses yeux s'injectaient brusquement, sa figure prenait un caractère odieusement féroce. On comprenait que si cet homme eût été souverain absolu et maître sans conteste, il eût fait expirer sous les coups ou dans les tortures les plus affreuses ceux qui auraient osé s'approcher de sa divinité.

Un soir, il y avait au Casino un grand bal au profit des pauvres. Toute la société élégante de Biarritz était accourue à cette fête de bienfaisance, et toutes nos connaissances : Clifford, Saint-Pouange, le graf Bahnhoff et le duc de Chastaix n'avaient eu garde de manquer cette solennité. Rolande avait voulu s'y rendre, et l'excentrique créature, qui ne faisait rien comme tout le monde, refusant tous les bras qui lui étaient offerts, venait de faire son entrée toute seule dans les salles de bal. Il faisait au dehors une nuit splendide et poétique, une de ces douces nuits du golfe de Gascogne, éclairée par les pâles lueurs de la lune et embaumant les orangers. Au dedans, un coup d'œil féerique. Les salons du Casino, étincelants de lumière, étaient métamorphosés en un jardin d'hiver peuplé de plantes des tropiques, aussi

belles que celles d'Herrenshausen, la résidence bien-aimée de l'aveugle royal Georges de Hanovre.

Fuyant la chaleur qui était étouffante, le duc s'était réfugié dans une petite pièce donnant sur la terrasse du Casino ; et, demi couché sur un divan bas, d'étoffe algérienne, aux vives couleurs, presque masqué derrière une gigantesque corbeille de camélias et de rhododendrons, Chastaix contemplait vaguement les plantes vertes qui l'entouraient. Palmiers, arums, dracenas, orchidées étranges, aux formes bizarres et tourmentées, jamais pareilles ; bananiers à feuilles luisantes et au tronc gros comme le corps d'un enfant : toute cette nature exotique contrastait étrangement avec les habits noirs, les uniformes, les toilettes de gaze et de dentelles, les feux des diamants, et les gracieuses théories de jolies femmes qui défilaient devant lui deux par deux.

La valse du *Tour du Monde*, que l'orchestre de Waldteuffel jouait dans le grand salon, lui arrivait par fragments vagues et mélodieux. Il ferma à demi les yeux et se mit à songer. Le lendemain il allait repartir pour aller retrouver Edmée qui l'attendait en comptant les jours et en les rayant sur l'almanach, comme le font les jeunes filles au couvent. Ses affaires étaient terminées. Il était presque assuré de son élection : c'était le premier échelon. De là il pouvait devenir ministre. Un brouhaha de voix confuses le tira de sa rêverie : il lui sembla entendre le bruit d'une discussion. Il s'élança et entra dans le grand salon, où se passait en effet une scène fort étrange.

XXII

L'entrée de Rolande, vêtue d'une robe de tulle blanc, très-simple, avec des biais de satin tout autour de la jupe et sans un bijou, avait excité un murmure d'admiration et d'étonnement à la fois. D'admiration, parce qu'elle était divinement belle ce soir-là ; d'étonnement, parce que l'aventure du jeune Espagnol qui s'était suicidé pour elle avait couru tout Biarritz, depuis huit jours que les amis de cet écervelé avaient parlé, dit ce qu'ils savaient sur Rolande, et que celle-ci, classée désormais parmi les femmes du demi-monde, avait des ennemis implacables.

Les bourgeoises surtout, tout le haut commerce du quartier du Mail et de la rue de la Verrerie, étaient exaspérées. Elles étaient là en bande, généralement mises avec mauvais goût, avec des volants, de riches bijoux où les pierres de couleur dominaient et qu'elles accouplaient de façon à faire crier les vraies élégantes. Mal coiffées, trop serrées pour la plupart, elles portaient des robes mal faites par des couturières à façon ou des ouvrières qui travaillent à domicile. Avec cela l'air gêné ou endimanché que n'ont pas les femmes du vrai monde, qui, décolletées, sont chez elles. Les autres ont l'air d'avoir un déguisement porté une fois l'an, et on s'en aperçoit.

Les mâles de ces femelles les valent : figures effacées, ternies, passées, sans reliefs et sans angles. Parfois les yeux sont vifs et perçants, mais empreints de l'astuce commerciale. Tout cela, à force de travail, a gagné cinquante mille francs de rente et sue pour donner deux

cent mille francs de dot à leurs filles rougeaudes, à grosses mains, disgracieuses et mal fagotées. Les fils font des dettes, entretiennent des cocottes, se font donner des conseils judiciaires, jouent au baccarat au cercle des Éclaireurs et possèdent un phaéton attelé d'un cheval. Ils saluent le vicomte Daru, à qui ils ont un jour demandé un renseignement aux courses, et Feuillant, qu'ils ont rencontré à la salle d'armes. Cela les pose.

Toutes ces variétés de la tribu des Beni-Jeûneurs étaient exaspérées contre Rolande. Enfin on allait donc pouvoir se venger de l'insolente beauté et des toilettes exquises de cette fille. Les épouses des juges au tribunal de commerce tressautaient de joie sur leurs banquettes. La femme d'un gros fabricant de chemises de la rue Montmartre se passait la langue sur les lèvres en songeant au maître scandale qui allait avoir lieu, et des chuchotements, avants-coureurs de l'orage, circulaient derrière les éventails dépliés qui s'agitaient convulsivement :

— C'est une indignité!

— Quelle audace!

— Et ce n'est qu'une fille!

— On dit qu'elle a déjà ruiné plusieurs personnes.

— Il faut faire un exemple !

— Est-ce qu'on ne va pas l'expulser du bal ?

— Si, si, voici justement le vicomte Odoacre de la Brenette qui va se charger de l'exécution.

— Allons voir cela, ce sera drôle.

Et l'on se bouscula pour rejoindre le vicomte qui, en sa qualité de commissaire du bal, était un gros seigneur, et qui s'avançait pesamment et sans grâce d'un air qui s'efforçait d'être délibéré, mais en réalité fort gêné, vers Rolande, assise dans un coin. Saint-Pouange venait de la quitter, et le graf Bahnhoff se disposait à aller la saluer quand Odoacre arriva devant madame de Saint-André.

Un léger crayon de ce personnage n'est peut-être pas inutile ici. Grand, taillé en force, les yeux à fleur de tête, le cou court, la face rubiconde, Odoacre était bien le type du viveur de province, du gentilhomme chasseur habitué à voir tout leur céder, et qui règnent en maître sur Clermont-Ferrand, Besançon ou Châlon-sur-Saône. La barbe en éventail du vicomte était la coqueluche des modistes de la rue Sainte-Catherine à Bordeaux, et il avait par deux fois enlevé la Dugazon de la troupe d'opéra-comique. Il avait trois chevaux, luxe énorme en province, et à défaut de promenade, il parcourait dix fois par jour la rue de la Préfecture. Peu discret d'ailleurs. Si quelque pauvrette succombait à ses promesses, à ses avantages physiques et à ses alléchantes tentations, le lendemain toute la ville le savait, et la belle limonadière de la place d'Armes, l'Ariane en titre de l'infidèle, avait la face pâle et tirée, et les yeux rouges à force d'avoir pleuré.

— Madame, dit Odoacre de la Brenette en élevant la voix pour se donner du courage, en ma qualité de commissaire du bal, je suis chargé d'une commission délicate, et j'ai à vous faire une communication qui ne vous sera peut-être pas très-agréable.

— Parlez, monsieur, fit Rolande, en tournant à demi la tête et d'un ton de suprême dédain.

— Mon Dieu, madame, c'est que... ce bal... bien qu'il soit une œuvre de charité, est cependant réservé à une... certaine classe... de la société, et que...

— Vous dites? demanda Rolande d'un ton plein de défi et de hauteur incroyable.

— Je dis, répondit Odoacre en s'efforçant d'être insolent pour se donner du courage, je dis que ce bal est réservé aux femmes du monde, que vos pareilles n'y sont pas admises, et que votre présence au milieu de

ces jeunes filles pures et de ces honnêtes mères de famille est un scandale public qu'il faut faire cesser au plus tôt. Je vous prie donc de vous retirer. On vous remboursera le prix du billet que vous avez pris au bureau du Casino.

— Très-bien, très-bien! dit l'épouse du tribunal de commerce.

— Me retirer, moi! fit Rolande pâle et frémissante, et dont les yeux lançaient des éclairs, me retirer!

A ce moment le graf Bahnhoff, qui, en voyant Odoacre aborder Rolande, s'était tenu à dix pas d'elle, et qui avait entendu toute la conversation du vicomte avec la Saint-André, s'avança vivement et passa entre elle et la Brenette.

— Pardon, monsieur, dit-il avec cet air de politesse affectée plus insultant mille fois qu'une provocation directe, madame de Saint-André ne se retirera pas. C'est moi, Karl-Augustus Bahnhoff, aide de camp de S. M. Guillaume de Prusse, qui vous le dis.

Les bourgeoises reculèrent d'un pas. Un mouvement de désappointement courut les groupes.

— Mais, comte, objecta Odoacre, je vous connais bien; seulement, je trouve étrange que vous preniez la défense de madame ou de mademoiselle... je ne sais pas au juste. Personne au demeurant, ici, n'est mieux renseigné que moi à ce sujet, car nul de nous ne peut dire qui elle est.

A ce moment le duc entra dans le salon.

— Monsieur, dit le duc de Chastaix en touchant de son doigt étendu la poitrine du vicomte, qu'il força à reculer devant ce geste impérieux, la personne que vous venez d'insulter et à laquelle vous allez demander pardon, s'appelle Rolande de Jarnailles, et c'est ma belle-sœur.

Passant alors entre Odoacre stupéfait et le graf, non

moins surpris de cette apparition inattendue, le duc les écarta tous deux, et s'adressant à Rolande, qui était restée immobile pendant toute la durée de cette scène :

— Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras, ma sœur? dit-il à haute voix.

Puis, se tournant vers le comte :

— Vous permettez, n'est-ce pas, comte? je suis en famille ; je ne vous en suis pas moins reconnaissant, croyez-le bien, d'avoir pris la défense de mademoiselle de Jarnailles en mon absence, et j'irai vous en remercier chez vous, à Paris. J'aurais voulu le faire ici ; mais, à mon grand regret, cela me sera impossible : je pars demain matin par l'express.

Et avec un sourire railleur il entraîna Rolande. Tous deux, pour ne pas avoir l'air de faire une retraite trop précipitée, se promenèrent encore quelques minutes dans les salons, puis ils sortirent du bal, toujours bras dessus bras dessous.

Quand ils furent dehors :

— Je vous remercie, Guy, dit Rolande, qui semblait avoir repris tout son calme en apparence, mais qui était cependant secouée par un frémissement nerveux. Sans vous, cette horde imbécile me faisait un affront sanglant! Mais comment, par quel hasard providentiel vous trouvez-vous à Biarritz et juste à point dans ce bal pour secourir votre pauvre parente isolée et sans appui?

— Je suis ici depuis près de quinze jours, répliqua Chastaix, je suis venu pour affaires politiques et je repars demain : vous venez de me l'entendre dire à ce Cosaque mal élevé.

— Demain ! moi aussi, fit-elle vivement. Je ne veux pas rester une heure de plus dans ce maudit pays. Je ne veux pas que le soleil de demain se couche sur ma honte...

— Et où allez-vous?

— A Paris.

— Moi aussi.

— En ce cas, dit le duc, permettez-moi de vous accompagner. Vous venez de faire une trop triste expérience des inconvénients qui peuvent assaillir une femme seule pour que je sois tenté de vous y laisser exposée une seconde fois. Nous ferons donc route ensemble jusqu'à Paris.

— Volontiers, dit-elle.

Ils étaient arrivés devant les portes du petit chalet que Rolande habitait. Elle sonna. Ambroisine, qui l'attendait, arriva, ouvrit la porte, une lampe à la main.

— A demain, Guy, dit-elle en donnant au duc une étreinte cordiale et nerveuse. Avant de nous quitter, dites-moi comment va ma mère?

— Mais, bien ; j'ai reçu une lettre ce matin, et tout le monde était en bonne santé à Jarnailles.

— Et!... et elle fit un effort sur elle-même pour prononcer ce nom. Et Edmée? (Elle ne dit pas : ma sœur.)

— Bien aussi, quoique toujours délicate, dit le duc, agréablement surpris de l'intérêt que paraissait prendre Rolande à celles qu'elle avait si brusquement abandonnées, sans leur donner signe de vie, depuis plusieurs mois.

— Merci; à demain.

Et elle rentra.

Tandis que le duc s'éloignait lentement et rentrait à son hôtel, mais non sans retourner la tête vers la fenêtre éclairée du logis de Rolande, celle-ci, épuisée de fatigue, vaincue par l'émotion, fléchit sur ses jambes et s'assit brusquement sur un fauteuil.

— Qu'avez-vous? lui dit Ambroisine inquiète.

— Ce que j'ai!...

Et elle lui raconta la scène du Casino.

— Tu sais ce que j'ai maintenant! ajouta-t-elle. Oh! ce monde, je le hais!

— Les misérables! dit Ambroisine.

Puis après un instant de réflexion :

— Alors, ce monsieur, c'est votre beau-frère, le duc de Chastaix?

— Oui!

— Il est bien, cet homme-là!

— Pas mal. Tu trouves?

— Et riche?

— Il avait cent mille francs de rente, et Edmée, ma chère sœur, lui a apporté deux millions en dot. Compte.

— Deux et un font trois, dit Ambroisine en achevant un calcul mental à haute voix. *C'est un monsieur!*

— Où veux-tu en venir? Tu me regardes avec des yeux qui flambent.

— A ceci, dit la fille du sous-lieutenant : Si j'étais vous, avant huit jours le duc serait mon amant.

— Tu es folle! Il aime sa femme.

— Ne m'avez-vous pas dit cent fois qu'il ne l'avait épousée que par ambition et après l'héritage fait, et que vous lui plaisiez mille fois plus?

— Cela, je le crois. Eh bien?

— Eh bien, demain nous repartons pour Paris avec lui. Vous êtes belle, intelligente, hardie. Lui est un bon garçon, simple et vaniteux. Si vous réussissez, c'est la fortune, et quelle fortune!... c'est votre vengeance contre votre sœur et contre la société, que vous haïssez et qui viendra, si vous êtes puissamment riche, faire la courbette dans vos salons. Voilà ce que je vois, moi, et voilà pourquoi mes yeux flambent.

Rolande resta songeuse un instant :

— Tu as peut-être raison, dit-elle. Déshabille-moi, je suis tuée de fatigue.

XXIII

La première personne que le duc et Rolande aperçurent dans la gare de Bayonne, attendant l'express d'Espagne à Paris, fut le comte prussien. Les deux hommes échangèrent un salut froid et cérémonieux. Chastaix et sa compagne montèrent dans un coupé, suivis de la fidèle Ambroisine qui, aussitôt installée en voiture, se rencogna dans un angle et affecta de dormir très-profondément. Le graf se plaça dans un autre coupé et le voyage se continua jusqu'à Paris sans incident notable. Arrivés dans cette dernière ville, nos personnages se séparèrent. Rolande descendit à l'hôtel du Louvre. Chastaix ne fit que traverser Paris de gare en gare et repartit immédiatement pour Blois. Le graf qui, en sa qualité d'attaché militaire à l'ambassade de Prusse, avait une installation complète à Paris, rentra chez lui, rue du Cirque.

Que s'était-il passé pendant les dix-huit heures qui séparent Bayonne de Paris ? On ne l'a jamais su bien exactement. Les deux personnes les plus intéressées directement à le dire ou à le taire, c'est-à-dire Rolande et le duc, ont gardé un silence complet. Quant à Ambroisine, autant eût valu essayer de forcer une porte de prison que de tenter d'arracher un secret à cette créature têtue et renfermée. Toujours est-il que, quinze jours environ après ce retour, le comte, qui s'était présenté tous les jours à l'hôtel du Louvre dans l'espérance de rendre visite à madame de Saint-André et qui n'avait pas été

reçu une seule fois, rencontra brusquement, un matin vers midi, Rolande qui, revenant du bain, traversait les Tuileries.

— Eh quoi ! c'est vous? quelle bonne fortune ! lui dit-il. Voyons, puisque le hasard ou plutôt la Providence me jette sur votre chemin et me procure une entrevue si ardemment désirée et cherchée, dites-moi franchement ce que vous avez contre moi. Pourquoi vous cacher ainsi et refuser si obstinément de me recevoir? Nous autres gens du Nord, nous sommes tenaces et patients. C'est le caractère de notre race. Croyez-moi, tôt ou tard, vous n'éviterez pas une explication que je vous demande respectueusement de m'accorder.

— Mon cher comte, répondit gracieusement Rolande, je suis prête à vous fournir toutes les explications désirables, et cela plus tôt que vous ne le pensez, immédiatement, si vous le désirez.

— De grand cœur, fit le Prussien.

— Eh bien, donnez-moi votre bras jusqu'à la grille du bord de l'eau, où j'ai dit à la voiture de m'attendre, parce que je voulais prendre un peu d'exercice. Nous irons ensemble chez moi, où je vous offre à déjeuner et une tasse de thé.

— Très-volontiers, répondit le graf.

Quelques minutes plus tard, le coupé noir d'ébène de Rolande, à la portière armoriée de trois croissants entrelacés avec cette fière devise : *Altius ascendere*, tournait dans une jolie cour élégamment sablée, ornée de corbeilles de verveines et d'héliotropes, et s'arrêtait sous la marquise d'un ravissant petit hôtel situé rue Barbet-de-Jouy, en plein cœur du noble faubourg Saint-Germain. Les deux convives s'arrêtèrent dans une salle à manger royalement meublée, qui présentait avec celle de Blanche de Velours autant de différence qu'il peut y

en avoir entre une duchesse et une fille de Mabille, et la causerie commença.

— Mon cher Bahnhoff, dit Rolande abordant carrément la difficulté, je vais faire comme le Gordito, dont la souplesse m'a tant divertie à Saint-Sébastien, je vais prendre le taureau par les cornes. Vous m'aimez, ou du moins vous me le dites ; vous êtes furieux que je n'aie point accueilli vos soupirs, ni à Biarritz, ni ici, et vous voulez surtout me faire une scène parce que depuis votre retour je suis restée invisible pour vous. Eh bien, j'avais, pour ne pas vous recevoir, un motif excellent : c'est que je n'étais jamais chez moi, tout occupée que j'étais de l'arrangement de cette maison achetée par moi il y a quelques jours, et aujourd'hui en état de recevoir Votre Excellence, ainsi que toutes celles qui me feront l'honneur de venir me voir. C'est là un tour de force, mais mes amis, au profit desquels je l'ai exécuté, auraient mauvaise grâce à s'en plaindre.

— C'est vrai, dit le comte en s'inclinant.

— Passons à l'autre grief. Celui-ci, je le reconnais, est plus grave; mais vous avez, vous autres Saxons, une faculté maîtresse, c'est le calcul. Votre tête m'est un sûr garant que vous allez comprendre ce que je vais vous dire, et c'est à elle que j'en appelle du dépit que ressentira votre cœur.

— Parlez, fit-il, je vous écoute.

— Mon ami, dit-elle gravement, les femmes ont deux raisons principales de céder aux hommes. La première c'est l'amour, la seconde c'est l'intérêt. Écartons d'abord la première. Je n'aime pas, je n'aime rien, je n'ai jamais aimé et je n'aimerai jamais. Je veux arriver si haut, que mes yeux, fixés sur les sommets ardus, où brillent pour moi les flambeaux du triomphe, n'ont pas le temps de s'abaisser vers la terre et de remarquer les hommes.

D'abord, ils sont tous laids plus ou moins. La beauté chez les mâles est une question relative, et puis je ne m'éprendrai jamais d'un bellâtre. Celui qu'il me faudrait n'existe pas : je le voudrais riche, vaillant, spirituel, poëte et artiste à la fois, grand seigneur surtout. Le Bacchus indien du Louvre, s'il était de race royale et qu'il fût Balzac ou Musset, devrait encore, pour faire battre ce cœur, être brave comme Murat. Votre amour-propre n'a donc pas à souffrir d'une consigne qui est générale. Voyez-vous, j'ai écrit là, et elle toucha sa poitrine au-dessus du sein gauche : On n'entre pas ici.

— Continuez, dit le graf froidement.

— Reste l'intérêt. Oh ! ne secouez pas la tête ; je suis, ou plutôt j'ai été quelque chose. Volontairement, de sang-froid et avec préméditation je me suis jetée parmi celles qui se vendent quand elles ne se livrent pas. Je suis peut-être un peu nette dans mes expressions, mais je suis vraie et je ne fais ni sensiblerie larmoyante de fille de militaire élevée à Saint-Denis (j'y ai été et Ambroisine aussi, tenez) et qui n'était pas faite pour cette vie-là, ni réclame à la grande cocotte qui cherche à attirer les clients ; ce que je suis actuellement je le sais et je le sens ; ce que je serai, ceci me regarde !

Il fit un geste :

— *Quo non ascendam*, dit-il en souriant, c'était la devise de Fouquet.

— Fouquet n'était qu'un homme, dit-elle, moi je suis une femme. Et puis, il n'y a plus de Louis XIV ! Pour en revenir à notre sujet, mon cher comte, vous avez pensé, en me voyant nouvelle venue dans le monde des courtisanes, que je serais abordable et que ce serait avec moi une question d'argent. Mon Dieu ! je ne vous en veux pas ; il y a à Paris tant de femmes du presque vrai monde qui cèdent quand on y met le prix, que vous

êtes excusable d'avoir cru cela de moi, qui suis isolée et sur les confins du demi-monde. Cette fois encore, vous vous êtes trompé. Vous allez savoir le premier une chose qui sera publique demain, car c'est demain que Guy revient de Jarnailles. Le duc de Chastaix, mon beau-frère, est celui de qui je tiens et cette demeure et les bijoux que je vais vous montrer tout à l'heure ; vous êtes connaisseur et vous les comparerez avec les diamants de madame Musard et les perles de madame de Païva. En un mot, je suis sa maîtresse.

— Je m'en doutais depuis Biarritz, dit le graf.

— Oh ! vous vous méprenez, fit-elle. Là-bas rien n'était fait, le hasard seul, ou plutôt cette divinité inconnue qui déjà dans ma vie m'a servie deux ou trois fois dans de graves circonstances, a ménagé la scène du Casino, dans laquelle vous d'abord m'avez protégée, et que le duc a close d'une façon si imprévue pour tout le monde. Oh ! pour moi aussi, je vous le jure, le hasard a tout fait; j'ignorais même sa présence à Biarritz.

— Et maintenant ?

— Maintenant, vous savez la situation. Le duc est riche, il ne m'est pas plus désagréable qu'un autre : je l'ai, je le garde. Je serais bien folle de faire autrement.

— D'accord, fit-il, mais ce ne sera pas éternel.

— Cela, je n'en sais rien. En attendant, j'ai quelques petits pains sur la planche. Vous voyez, cher comte, que si vous avez quelques intentions de faire le siége de ma personne vous pouvez renoncer à me prendre par la famine !

— C'est possible, dit-il ; cependant je ne perds pas tout espoir. Le grand Frédéric a eu la Prusse bien petite et Berlin bien laid. La capitale était une selle d'or sur un cheval efflanqué, disaient en raillant nos voisins les Polonais. Il a agrandi la Prusse et embelli la ville.

Question de temps. Un jour viendra où, lassée du duc, vous enverrez tout promener ; je me représenterai une seconde fois : je serai peut-être encore... comment dites-vous cela au club ?... Ah ! black-boulé ; soit, j'attendrai encore. J'espère tout de la femme, de vous surtout, et de ses caprices inconstants comme la fortune.

— Espérez, alors, dit Rolande, c'est la denrée la moins chère en ce monde, et cependant les malheureux en font une effroyable consommation. Espérez et allez vous-en, il faut que je m'habille pour aller au Bois.

Ainsi que la Saint-André l'avait annoncé au comte Bahnhoff, le duc de Chastaix arriva le lendemain soir. A son retour à Jarnailles, il avait trouvé Edmée très-souffrante. Elle avait une grossesse des plus pénibles et les médecins, craignant pour elle les fraîcheurs humides de l'automne, avaient été unanimes à conseiller le séjour du Midi. Cette combinaison faisait trop l'affaire de Guy pour qu'il ne l'acceptât pas avec empressement. C'était sa liberté complète, absolue, sans contrôle, qu'il acquérait par l'éloignement de sa femme. Le sentiment qui s'était impérieusement emparé de tout son être le dominait trop pour qu'il nourrît d'autres pensées que celle d'aller rejoindre au plus tôt sa Rolande et d'aller passer en paix la lune de miel de ses amours adultères. Il n'eut pas de peine à s'affranchir de toute surveillance, à décider la comtesse de Jarnailles à ne pas rester seule au château et à accompagner à Pau sa fille Edmée, dont la situation nécessitait les plus grands soins et des ménagements infinis. Il les conduisit donc jusque dans cette station hivernale, chère à Amédée Achard, à Henry de Pène et à madame Floriani, et il revint à toute vitesse à Paris.

A mesure que le train approchait de la gare et qu'il voyait de loin dans la brume du soir les monuments de

Paris émerger du sein des bâtisses pressées, le dôme du Panthéon s'estomper vaguement et les tours Notre-Dame se profiler majestueusement sur l'azur sombre du ciel, le pauvre Chastaix sentait son cœur tressauter dans sa poitrine et ses tempes se gonfler. Sur toute la route, depuis Morcenx jusqu'à Paris, il avait repris une à une toutes les sensations coupables et délicieuses de ce voyage qu'il avait fait naguère avec Rolande.

C'était ici, après Bordeaux, que la conversation, jusque-là réservée et amicale, était devenue confidentielle et avait tourné à l'intimité. A Angoulême elle s'était endormie la tête sur son épaule, légère comme un oiseau; son haleine suave et parfumée était montée aux narines du duc frémissant et enivré ; la chaleur de ce jeune corps de femme souple et frais, indolent et plein de grâces provocantes, avait allumé dans les veines du gentilhomme le feu ardent du désir. En vain il avait voulu résister, songer à sa femme, la triomphante beauté de cette créature parfaite qui était là couchée dans ses bras, dans la pose naïve et exquise d'un enfant endormi, tout cela lui avait jeté sur les yeux un voile rouge.

Les artères avaient battu comme des marteaux de forge sur une enclume. La gorge contractée, les lèvres sèches, respirant à peine, il avait perdu toute notion du temps, de la vie, de l'honneur. Pour lui il n'y avait plus eu qu'une éternité d'amour, une irradiation infernale qui entourait Rolande d'une auréole de feu dévorant. Il s'était penché, et, sur ses lèvres, froides comme les marbres antiques de la Grèce, il avait déposé un baiser, un seul, le premier. Ce baiser-là devait lui coûter cher!

Le train entra en gare; Rolande attendait le duc. Rapide, le coupé les emporta vers la rue Barbet et derrière eux la porte cochère se referma avec un bruit sonore. Guy était perdu pour Edmée.

XXIV

Les Parisiens matineux qui habitent la rue Lafayette, la rue de Maubeuge et les environs de la gare du Nord, ont bien souvent vu, vers huit heures du matin, un curieux spectacle : du commencement de novembre à la fin de mars, deux fois par semaine, une quantité de petits coupés, de victorias et de phaétons montent vers l'embarcadère de la place Maubeuge. On chasse à Chantilly. De toutes ces légères et élégantes voitures descendent des cavaliers en bottes à revers, culotte de peau blanche et toque de velours noir. Quelques-uns, les invités, sont en habit rouge et chapeau gris haut de forme. Beaucoup d'amazones, dont les corsages plaqués moulent audacieusement les formes, accompagnent les veneurs, qui ont le bouton de l'équipage et dont les pelisses de fourrures entr'ouvertes laissent apercevoir le joli uniforme bleu de roi, à galons argent et or et à boutons de métal argenté représentant un cerf lancé au galop avec le mot *Chantilly* en exergue. Les gens connus abondaient jadis à ce train, qui permet de déjeuner tranquillement chez madame Johnson, Kent ou chez Ashmall, avant d'aller gagner au pas le rendez-vous de la baraque Châlis ou de Coye.

D'abord, le chef d'équipage, l'intrépide S..., toujours à la queue des chiens, bousculant Paul quand ses chiens demeurent sur un change ou apostrophant vertement les inexpérimentés officiers de Senlis qui coupent la meute parce que leurs montures tirent à la main, S... qui, exaspéré et à bout de gros mots, disait un jour à Paul : « Tiens, animal, je voudrais que tu portes sur la

tête ce qu'y a ce carcan de cerf que tu viens de laisser échapper ! » et auquel le piqueur répondait en soulevant respectueusement sa cape galonnée : « Ça ne serait pas à souhaiter, ni à moi ni à personne. »

Puis venaient les deux de M..., Charles et son frère, le comte P..., Odiot, le cavalier aux chevaux indomptables, Duruflé et son beau-frère Renouard, Versepuy, d'Étreillis, Roy, le gentleman accompli ; Charles Laffitte, etc. Le comte d'Hédouville, Fasquet de Courteuil et quelques entraîneurs désireux de galoper leur hack, allaient rejoindre au rendez-vous les veneurs partis de Paris, sans oublier le sympathique Quiclet, aujourd'hui *master of the hounds* du duc d'Aumale, un malin en fait de chasse, le plus parfait gentilhomme de la terre, qui faisait les honneurs de la réception et du pied avec la plus exquise bonne grâce.

L'arrivée au milieu de ce monde de choix du duc de Chastaix et de Rolande fit sensation. Depuis un mois qu'ils habitaient Paris, ils sortaient publiquement ensemble ; on n'avait pas encore pu discerner nettement la situation. Leurs relations de parenté couvraient bien des choses, et on admettait difficilement, à cause de la monstruosité des suppositions, qu'il existât entre eux autre chose que de l'amitié. Cependant la chose commençait à se répandre. On en parlait au club, dont Chastaix était membre et où il ne faisait plus que de très-rares apparitions, mais tout bas et à demi-mots. Il n'y avait donc aucun scandale à craindre ; le duc était actionnaire de la chasse ainsi que Saint-Pouange et Montescourt, et rien n'était assez public pour autoriser la répétition d'un scandale qui avait eu lieu quelque temps auparavant, quand S..., apercevant Ketty-Bijou, amenée là par un jeune étranger, invité lui-même, avait fait rentrer les chiens au chenil et les chevaux à l'écurie.

Quatre chevaux, dont deux de relais tenus en main par un domestique qui en montait un cinquième, attendaient le duc et Rolande, qui, en écuyère consommée, se mit à cheval avec une sveltesse et une grâce incomparables. Elle rendit la main à sa jument et elle prit le galop par la route des Aigles, vers la Table, où était le rendez-vous. Rien n'est plus joli, quand vient novembre avec ses fraîcheurs matinales, compagnes de l'automne, avec ses jours gris et ses bois qui prennent des teintes feuille-morte, rien n'est plus joli que Chantilly, ses pelouses avec ses tapis de gazon vert naissant par places et brûlés par le soleil dans d'autres. Rien d'aussi gracieux que son champ de courses aux allures princières, encadré par la forêt aux masses sombres et profondes, par le vieux château des Condé qui repose au milieu des eaux comme un cygne endormi, et par ses écuries monumentales, palais somptueux construit pour des chevaux, et où un Bourbon ne craignit pas d'offrir une fête à Pierre, tzar de toutes les Russies.

En ce temps-là, c'était en France que venaient les souverains en villégiature.

Il n'est pas jusqu'à cette bordure de vieilles petites maisons étroites qui longent les places bordées par leurs jardinets de curés, qui ne soit plaisante. Abris des amours passagères qui durent huit jours de printemps, la semaine des courses, elles ont vu maintes fois des couples enlacés tourner autour des parterres encadrés de buis, et, à la nuit tombée, des femmes en robe blanche, la tête encapuchonnée de dentelles, en sont sorties par les petites portes à claire-voie et sont venues promener nonchalamment sur la pelouse humide de rosée leurs longues traînes de mousseline et de gaze.

Il faisait précisément ce jour-là une de ces jolies matinées grisâtres et discrètes qui poussent à la rêve-

rie sous bois et à je ne sais quelle douce mélancolie. C'était une de ces journées pendant lesquelles on pense aux absents, à ceux qu'on aime, et qui sont partis au loin ou dans la mort. On marche mélancoliquement au pas par la route du Connétable, et sous les pieds des chevaux craquent avec un doux bruit les brins de bois mort ou les feuilles sèches tombées des chênes. Rolande ressentait vivement toutes ces poésies. Elle aspirait à pleins poumons les fortifiantes senteurs des grands bois et les émanations résineuses des sapins qui, apportées par la brise, venaient du parc gonfler ses narines palpitantes. Une légère teinte rosée nuançait sa pâleur habituelle ; elle se sentait vivre, et ses yeux brillaient. Le duc, galopant à ses côtés, botte à botte, l'admirait silencieusement.

Ils avançaient cependant. La forêt était charmante à ces heures matinales. Les oiseaux piaillaient dans les fourrés. Un faisan, qui avait passé la nuit branché, prenait son vol vers la plaine où il savait trouver ses champs de gagnage. Parfois, en passant près des étroits layons encombrés de hautes herbes humides de rosée, des lapins leur apparaissaient détalant prestement au bruit et montrant le pelage blanc de leur derrière, révérence parler, comme disait la Fumée, le vieux piqueur du duc qui avait le premier mis Rolande en selle. En traversant le carrefour de Pontarmé à la croix du Grand-Maître, ils firent fuir une bande de grands animaux, dont une superbe quatrième tête. Le duc ne put retenir un juron et Rolande suivit longtemps la robe d'un joli fauve à travers les jeunes taillis, dans lesquels il bondissait, suivi de son sérail ambulant.

Ils traversèrent l'allée des Lions ; tous les chevaux de course étaient là sous leurs couvertures, montés par leurs lads et leur boys, tous les vainqueurs passés, pré-

sents et à venir, tous depuis les grands cracks, les winners et les flyers jusqu'au heartless, carcans des prix à réclamer et au lot des selling horses, qui passe confus et emmêlé. L'animation est extrême. On n'entend que des interjections brèves, stridentes qui coupent le bruit sourd des chevaux galopant dans l'allée. La vapeur qui se dégage de leur corps leur fait comme une auréole au milieu de laquelle apparaissent les gamins qui les montent. Il y a là tous les Tom, Jim, Jack, Joë de la création, voire même quelques Paddy. Tout cela court, grouille, se démène, se croise, va et vient avec une prestesse, un sang-froid étonnants. Les chevaux eux-mêmes semblent s'intéresser à leur travail et comprendre ce qu'on attend d'eux.

Enfin ils arrivèrent au rendez-vous. Au centre du carrefour, où huit routes aboutissent en étoile, la grande table de pierre sur laquelle le vieux prince de Condé sautait encore à pieds joints pour plaire à madame de Feuchère. Dans un angle, un grand feu allumé. Les hommes d'équipage, debout, tenant les hardes de chiens, se chauffent tout debout. A demi penché sur l'encolure de son cheval bai brun qui piaffe et mâchonne son mors, Quiclet écoute le rapport de Paul. La fumée bleuâtre de son cigare voltige dans l'air en nuages légers pareils à des flocons d'azur. Les breaks, des voitures de parc contiennent les châtelaines des environs. Le sous-préfet de Senlis, le comte D... et la comtesse débouchent d'une allée avec Paul L..., le receveur particulier. Des cavaliers en habit rouge, parmi lesquels Charles Laffitte sur son cheval truité, galopent dans une autre allée avec un petit air de Croydon ou de West Drayton à faire pâmer d'aise un true sportsman. Il ne manque que les Foxhounds enragés accourant au milieu des paddocks verts pour reproduire un de ces hunting sketches si affectionnés par

le pinceau et le crayon des artistes d'outre Manche.

— A la brisée, dit S... en poussant son cheval.

Et on le suit au pas. Paul descend de cheval ; il fait un signe : on découple les chiens, qui entrent sous bois. — « Hardi là, mes toutous, » crie Jean, le second piqueur. Un aboi retentit, puis deux, puis vingt ; le concert commence. Quiclet, la trompe aux lèvres, sonne en trois minutes le lancer, la vue et le bien aller. Paul, qui revoit de près, sonne la quatrième tête et en route. Il y a là quatre-vingt-dix chiens qui gueulent que c'est une bénédiction ; ils ont un mètre de haut et sont coiffés comme si la bonne faiseuse y avait passé, et quand ils débouchent d'un fourré le nez collé à la voie de l'animal de meute et lui soufflant au poil, on les couvrirait d'un manteau.

— Allons, dit Rolande en rendant la main à Impérieuse. Away, my girl !

Et la chasse commença. Ah ! la jolie musique dans les grands bois et le joli coup d'œil que cette forêt de queues qui frétillaient noires et blanches, se détachant sur le fond rouge des feuilles tombées ! Vlau ! vlau ! mes fils. Et les chevaux, qui mâchonnaient leurs mors avec de petits claquements argentins de la gourmette, tirent à pleins bras et s'ébrouent bruyamment en rasant le sol des allées. Le cerf, attaqué à la Table, fila d'abord au bois Bonnet, entre la forêt du Lys et la butte d'Orléans, et parut prendre son parti pour aller à l'Oise. Il débucha bon train par deux fois en galopant assez droit devant lui à une allure très-nette. Puis il revint sur ses pas accompagné et les chiens donnèrent sur un change. Ramené vivement, il poussa une nouvelle pointe vers Mortefontaine et vint se faire prendre aux étangs de Molton après quatre heures de chasse.

Il était près de trois heures du soir. Le soleil, déjà bas

sur l'horizon, jetait sur le paysage des teintes orangées. Dans les airs, des bandes de canards sauvages tourbillonnaient en spirales immenses. Au milieu des eaux le cerf faisait tête aux chiens. S... le servit d'un coup de carabine. On le hissa à terre au son des trompes. Paul coupant le pied de l'animal, alla demander à qui il fallait en faire les honneurs.

— A qui tu voudras, lui répondit le maître d'équipage.

Le piqueur jeta les yeux autour de lui, cherchant qui serait le plus généreux parmi les invités. Il aperçut alors Chastaix et Rolande qui étaient arrivés des premiers à la mort. Paul connaissait le duc pour riche et généreux. Il y avait trois ans qu'il n'était venu aux chasses. Il reparaissait avec une jeune femme, la sienne sans doute. Le piqueur s'avança donc, le pied du cerf à la main, il s'inclina respectueusement et le tendit à Rolande qui lui donna cinq louis.

— Merci, madame la duchesse, dit-il à haute voix.

Chastaix rougit, Rolande sourit, et se penchant vers lui :

— Pourquoi te fâcher, lui dit-elle d'un ton plein de caresses, ne suis-je pas ta femme aussi, moi, et plus que l'autre ? C'est ma mère qui t'a donné ma sœur, et moi, tu m'as choisie !

XXV

Vers ce temps-là, l'Opéra annonçait un nouveau ballet, et tout le Paris du high life se préoccupait d'assister à la première représentation. La cour, si amateur de ce genre de spectacle, devait se rendre à cette fête du ta-

queté et du ballon, et sa présence promise redoublait encore l'attrait de la soirée. Aussi quelle surexcitation dans la curiosité publique, et quelle valeur prenait le moindre strapontin, de la Madeleine à Saint-Thomas-d'Aquin !... Jamais M. Perrin ne s'était connu tant d'amis et jamais sa boîte aux lettres n'avait été emplie de billets aussi doux et aussi armoriés.

La difficulté était grande de satisfaire à toutes ces requêtes. A l'Opéra plus qu'à tout autre théâtre, le nombre des élus aux premières représentations est forcément restreint. L'Académie de musique se compose en effet de deux publics : le public flottant, c'est-à-dire l'amphithéâtre, une partie de l'orchestre et les places inférieures dont les spectateurs se renouvellent chaque jour, et le public permanent, c'est-à-dire la presque totalité des loges louées à l'année, dont les spectateurs ne varient jamais.

Les belles places — celles seules d'où l'on peut voir, puisque ce sont aussi celles seules où l'on est regardé — étant prises d'avance, il ne reste que des coins et recoins à jeter en pâture au spectateur de passage, fût-il riche à millions ou noble à ne pas savoir le compte de ses titres, comme le duc d'Ossuna.

Et puisque nous sommes sur ce sujet, de cette situation découle un autre fait bien curieux à noter : c'est, par la composition même du public de l'Opéra, la difficulté plus sérieuse que partout ailleurs d'y faire réussir une pièce. Que de fois des spectateurs entrés pour un soir à la rue Le Peletier ne se sont-ils pas étonnés de l'insuccès d'ouvrages qui, dans un tout autre milieu, auraient certainement fait une fortune honorable ! Que de fois n'avons-nous pas vu les meilleurs esprits protester contre la tyrannie des gens à gants paille se refusant à écouter des opéras — comme le *Tannhauser* ou *Eros-*

trate, par exemple — dignes cependant par places d'une sérieuse attention !

Ceux-là ne se rendaient pas compte de la constitution toute spéciale du public de l'Opéra. Spectateurs par occasion, ils se montraient faciles sur la qualité du spectacle : une belle page leur avait plu dans la partition, c'en était assez, leur soirée n'était point perdue. Que leur importait le reste médiocre de la pièce ; cette pièce, ils ne l'entendraient plus et l'ennui leur en était léger. Leur indulgence vient donc de ce qu'ils sont désintéressés.

Il n'en saurait être de même du public permanent de l'Opéra, de celui qui y forme la majorité et décide du sort des affiches. Celui-là ne peut avoir une philosophie aussi conciliante ; pour lui, un mauvais opéra c'est tout un hiver perdu ; un ballet insignifiant, c'est une année manquée ; pour lui une soirée ennuyeuse, se multiplie par trente soirées ennuyeuses, et s'il consent, avec une bonne grâce infatigable, à réentendre jusqu'à vingt fois chaque saison, depuis nombre d'années, le même chef-d'œuvre, *Guillaume Tell* ou *Robert*, il a bien le droit, par contre, convenez-en, de se rebiffer contre la menace de subir autant de fois un ouvrage terne, sans relief, un opéra qui chante faux ou un ballet qui danse à contre-mesure.

Mais ne prolongeons pas davantage cette digression, toute intéressante qu'elle soit pour un public curieux de la vie parisienne, et revenons à la représentation.

Rolande, plus que toute autre femme à Paris, tenait à être présente à cette solennité. C'était pour elle la consécration, aux yeux du high life des deux mondes, de sa royauté féminine sur la capitale, alors qu'elle faisait autorité en matière de mode et de beauté, le sacre de sa toute-puissance à laquelle nul n'avait chance de

se soustraire, elle le prouvait, par l'exemple du duc, quand elle en avait décidé autrement. Enfin, par sa présence à cette soirée d'élite elle se séparait ouvertement de ce monde des Blanche de Velours et des Ketty-Bijou, dans lequel quelques-uns s'obstinaient à la confondre et qui auraient été incapables de trouver un bras pour les conduire en un tel milieu. Enfin, elle se faisait nettement une place à part, capable de servir les projets qu'elle caressait de jouer un rôle politique au milieu des événements dont elle pressentait que l'Europe allait être le théâtre.

Elle exigea donc du duc de Chastaix non-seulement une loge de foyer à cette représentation, mais encore sa présence dans cette loge durant toute la soirée. Le malheureux duc n'en était plus à discuter les volontés de celle qui lui avait pris sa vie et sa raison, et il promit tout ce qu'on voulut. Il se mit aussitôt en campagne; il n'y avait pas à songer pour lui, malgré son nom et sa fortune, à acquérir par les voies de l'administration de l'Opéra le coupon envié; les loges de foyer, les loges d'hommes d'État comme on les appelle, par opposition aux baignoires, les loges des financiers, ont toutes leurs titulaires à l'année. D'autre part, demander à l'un de ces titulaires, dont plusieurs étaient de ses amis, de lui céder leur loge en faveur de Rolande, était non moins impossible; il s'occupa donc de battre les buissons tout autour de l'Opéra, attendant le succès bien plus du hasard que de sa science stratégique.

Le hasard vint le servir ou plutôt servir à souhait l'heureuse Rolande. Comme le duc se trouvait dans un salon de la Colonie américaine, il apprit que l'envoyé d'une république du Sud qui tenait grand état de maison à Paris venait de demander subitement ses passe-ports pour regagner en toute hâte son pays en proie à la révolution.

Ce personnage, qui s'appelait don Manuel Tellez, avait une loge de foyer à l'Opéra, dont il était l'un des habitués les plus fervents. Le duc se précipita chez lui et n'eut pas de peine, en faisant appel à la courtoisie aristocratique de ce républicain gentilhomme, d'obtenir de lui la cession de sa loge. Le coupon en main, il se présenta chez Rolande :

— Ce bon Tellez, lui dit-elle avec cette féroce légèreté des femmes, comme il est aimable! ne manquez pas d'aller le remercier pour moi avant qu'il parte.

Cependant, le grand soir de la représentation était arrivé. Tout l'Opéra était sous les armes et la salle n'avait jamais vu plus brillante assemblée. La foule des badauds encombrait le boulevard et la rue Le Peletier, éclairée à giorno par le cordon de gaz qui courait sur la façade du théâtre, guettant au passage les diverses illustrations qui se rendaient au spectacle. Les voitures de la cour étaient arrivées au grand trot, escortées d'un peloton de cent-gardes, le sabre au poing, et tenant en respect cette foule du trottoir dont étaient sorties, dans une circonstance analogue, les bombes d'Orsini et de Pieri.

A l'entrée des souverains, la salle présentait un coup d'œil vraiment féerique. Toutes les loges, à l'exception d'une seule au premier rang, étaient garnies de femmes en grande parure, couronnées de fleurs et de diamants. On se montrait, dans la loge entre-colonnes de gauche, la princesse Clotilde, à la physionomie si douce et si sereine, et, derrière elle, le prince Napoléon, très-entouré et très-important, par suite de la transformation libérale de l'Empire, qui commençait alors et assurait le triomphe de la politique du Palais-Royal.

Dans la loge faisant pendant à celle-là, la princesse de Metternich et la comtesse de Pourtalès; en bas, à

gauche, dans l'avant-scène à glaces de la princesse Poniatowska, la comtesse Lehon; au-dessus, tous les Aguado; puis, çà et là, le prince Murat, madame de Vatry, marquise de Galiffet, dans la baignoire de madame Laffitte ; les ambassadeurs de Belgique, d'Espagne, de Portugal, le marquis de Casa-Riera, avec la duchesse d'Istrie et la comtesse de la Ferronnays, les Rothschild, etc., etc.

Rolande fit son entrée dans sa loge vers le milieu du premier acte, et aussitôt il y eut comme un frémissement à travers la salle; toutes les lorgnettes, changeant d'objectif, obliquèrent vers l'astre qui se levait et qui absorbait tous les autres dans sa lumière. Rolande était vêtue d'une robe de gaze blanche à manches flottantes, garnie d'une guirlande de fleurs de lys brodées en soie d'Alger ; à son cou resplendissait le fameux collier de perles et de diamants exposé à Londres par Maurice Mayer, le joaillier de la reine d'Angleterre, et que le duc de Chastaix avait ravi, moyennant un demi-million, aux convoitises de la princesse héritière de Prusse. Un peigne également en diamants se perdait dans sa belle chevelure blonde, légèrement ondée sur les tempes et retombant en boucles épaisses sur le cou. Pas une fleur d'ailleurs, pas le moindre nœud de ruban. Ces cheveux-là étaient à eux seuls leur propre parure.

Rolande était merveilleusement belle ainsi, et, cédant à l'entraînement général, un auguste spectateur la désigna à sa voisine. Celle-ci, relevant l'avant-bras avec cette grâce nonchalante qui lui était particulière, et la lorgnette tenue par le milieu, selon la mode qu'elle avait importée, appuya son coude sur le rebord de velours de son avant-scène, et se mit à considérer longuement la nouvelle arrivante.

— C'est la comtesse de Jarnailles, n'est-ce pas? dit-

elle en tournant légèrement la tête derrière son fauteuil. Ses broderies frangées sont exquises.

Et ce fut tout — mais ce tout en disait bien plus que de longues phrases. Pendant l'entr'acte ce fut une véritable procession de visiteurs dans la loge de Rolande. C'était à qui, parmi les spectateurs d'élite ce soir-là de l'Opéra, se ferait présenter à l'étoile de la représentation. On remarqua beaucoup la séance prolongée que fit auprès de Rolande un des députés les plus en vue de l'opposition, gros bonnet de la politique et de la finance et classé dans l'opinion comme un futur ministre. Rolande le garda dans sa loge une partie du second acte du ballet, et parut prendre à sa conversation un plaisir aussi extrême que si Peau-d'Ane lui était contée.

Le duc de Chastaix, pendant ce temps, était en proie à une sensation étrange et qui lui montait au cerveau; c'était à la fois un mélange d'émotion pour la hardiesse qu'il y avait à s'afficher, en l'absence de sa femme, aussi publiquement avec sa belle-sœur, et une jouissance folle de commettre hautement cette faute et de déchirer enfin devant son monde le voile qui couvrait sa passion; et puis le triomphe de Rolande le ravissait; il s'enivrait à longs traits du succès de celle qu'il adorait, et il puisait une volupté ineffable dans l'idée de la possession publique de cette créature qui faisait tourner toutes les têtes et battre tous les cœurs. Il ne pouvait s'arracher aux impressions indicibles qui l'étreignaient, et il fallut que Rolande insistât pour quitter la salle avant le dernier tableau du ballet.

Le duc avait à causer avec le gros Bernard au sujet de certaines affaires d'argent destinées à réparer les brèches faites à sa fortune par ses dépenses pour Rolande ; il confia donc à Saint-Pouange, qui n'avait pas été le moins empressé à faire sa cour à l'héroïne de la

soirée, le soin de mettre Rolande en voiture, et, avant que le rideau se baissât, il se dirigea en hâte vers la baignoire du millionnaire, promettant à Rolande d'aller la rejoindre chez lord Clifford, où il y avait cette nuit-là souper intime *di primo cartello* par le choix des convives.

XXVI

Le rideau baissé, Saint-Pouange avait mis Rolande en voiture ; puis, tournant par le petit corridor sombre qui conduit à l'entrée des artistes de l'Opéra, il était allé attendre dans les couloirs de l'administration que la petite Nini — une Cerrito en herbe — qu'il honorait de sa protection, eût changé de costume pour l'accompagner au café Anglais.

Rolande, pendant ce temps, roulait vers le cottage de lord Clifford, situé sur la lisière du bois de Boulogne, près la porte de Madrid, et où le duc devait la venir trouver pour souper. Il s'agissait d'une réunion intime pour fêter l'arrivée à Paris d'un des jeunes princes de la maison d'Angleterre, en rupture de Buckingham Palace et de Windsor.

L'équipage brûlait le pavé, et Rolande, tout entière aux douces émotions de la soirée et au succès de lorgnettes qu'elle avait obtenu, ne s'inquiétait pas de la route prise et du chemin parcouru. Les lanternes seules du coupé éclairaient l'intérieur de la voiture. Au dehors tout était sombre et silencieux. Aucun bruit de roue sur le chemin. Seuls les becs de gaz des bas côtés d'une grande avenue apparaissaient à travers les vitres couvertes de

buée, rompant le fond sombre du paysage. Il faisait noir partout.

Tout à coup la voiture s'arrêta et le valet de pied ouvrit brusquement la portière :

— Est-ce que nous sommes arrivés ?

— Oui, madame.

Et en même temps une grille tourna sur ses gonds, se refermant derrière la voiture.

Rolande sauta légèrement à bas de son coupé et gravit quelques marches couvertes d'un tapis, qui menaient dans un vestibule. Elle pénétra de là dans un petit salon situé au rez-de-chaussée, sans trop remarquer la solitude qui régnait autour d'elle.

La pièce dans laquelle elle pénétrait avait d'ailleurs l'aspect banal d'une pièce où l'on se débarrasse. Deux lampes éclairaient la cheminée et un feu brillant pétillait dans le foyer.

Rolande s'avança vers la glace et s'y regarda en rajustant les barbes de dentelles blanches qui l'encapuchonnaient. Une femme de chambre empressée lui retira son manteau de cachemire garni de renard bleu et disparut sans dire un mot. Rolande, appuyée d'une main sur la cheminée, présentait le bout de son pied au foyer, quand le bruit du pène tournant bruyamment dans la serrure qu'on refermait lui fit tourner la tête vers la porte. Elle se précipita pour l'ouvrir : le bouton résista à ses efforts.

— Où suis-je ? s'écria-t-elle.

Et frappant violemment contre les panneaux :

— A moi ! Edwards ! ouvrez, je suis enfermée.

Le silence le plus complet lui répondit et redoubla son épouvante.

— Edwards ! Edwards ! répéta-t-elle le plus fort qu'elle put.

Pendant que, parcourant le salon en tous sens, elle y cherchait une issue quelconque, frappant les murs, palpant les tapisseries et essayant d'ouvrir la fenêtre dont les contrevents intérieurs étaient assujettis par une barre de fer fermée par un cadenas, un singulier conciliabule avait lieu sous la remise.

Le faux cocher et le faux valet de pied, qui avaient dépouillé leur livrée, mis à l'écurie les chevaux et remisé la voiture, avaient été rejoints par la femme de chambre.

— Maintenant qu'elle est bouclée, dit l'un des hommes, pas de danger qu'elle s'envole! Notre rôle est fini. Aboule-nous les noyaux, Hirondelle, et filons.

— Imbécile, dit en haussant les épaules celle qu'on venait d'appeler de ce surnom pittoresque, combien le gros monsieur vous donne-t-il pour faire le coup?

— Mais, tu le sais bien : cinq cents francs que tu dois nous donner tout de suite et cinq cents autres qu'on doit nous remettre demain soir derrière le palais de l'Industrie.

— Et pour mille francs vous risquez ce que vous savez! Tenez, vous n'êtes pas des hommes!

— Que veux-tu dire?

— Vous n'avez donc pas vu ce qu'elle porte aux oreilles? Elle a des pendeloques et un collier pour plus de cent mille francs.

— Et le temps de les lui prendre? remarqua le plus jeune.

— Bah! cinq minutes, fit l'Hirondelle. Et puis, il est de bonne heure, — la demie vient de sonner à Neuilly.

Les deux misérables se consultèrent un instant des yeux.

— Bah! allons-y tout de même, conclut le plus vieux.

— Un instant ! un instant ! dit l'Hirondelle, et ma part à moi ?

— Tu la prendras toi-même, roublarde, répondit l'autre en lui poussant le coude d'un air d'intelligence. — Nous entrons. Reste sur le perron. Aie l'œil.

Ils ouvrirent précipitamment la porte et s'élancèrent sur Rolande. Au bruit, celle-ci s'était dressée sur ses pieds et recula d'un pas à la vue des deux sinistres voyous qui faisaient irruption dans la chambre.

Mais elle n'eut pas le temps de faire une longue défense. Pendant que Jupillard, le plus âgé, s'élançant vers la cheminée, éteignait les deux lampes, Oudet, dit Bec-Salé, le grand vainqueur de la Reine-Blanche, saisissait Rolande par les deux bras et la mettait ainsi dans l'impossibilité de se défendre. Puis il la renversa sur le tapis et la terrassa.

— Misérable ! s'écria Rolande en se débattant et en imprimant sur la face du coquin ses ongles.

— De quoi ! de quoi ! des manières. — On veut donc faire mal à Bibi.

Et aidé de Jupillard, qui lui passa son mouchoir roulé en forme de corde, il bâillonna Rolande.

— Maintenant, vite à la besogne.

En un tour de main ils lui arrachèrent brutalement le collier dont ils brisèrent le fermoir, enlevèrent ses boucles d'oreilles, et, négligeant les bagues qui, cachées sous les gants, auraient demandé trop de temps pour être enlevées, laissèrent Rolande pantelante sur le tapis en lui criant :

— Bonsoir la compagnie !

A ce moment, l'Hirondelle, sur le perron, fit entendre un sifflement.

— Dépêchez-vous donc, leur cria-t-elle, voici une voiture. En route !

Et retroussant ses jupes elle se mit à courir devant, et les deux hommes la suivant se perdirent avec elle dans les profondeurs de la nuit.

L'oreille exercée de l'Hirondelle ne l'avait pas trompée : une voiture de place s'arrêta devant la porte et le comte Bahnhoff en descendit.

Il paya le cocher et parut assez surpris en trouvant la grille de la cour ouverte. Vivement il entra dans la maison; là aussi toutes les portes étaient béantes. D'ailleurs obscurité complète et silence profond. Le comte, de plus en plus inquiet, pénétra dans le petit salon du rez-de-chaussée et, aux lueurs mourantes du feu qui s'éteignait, il aperçut Rolande bâillonnée, évanouie et respirant à peine. Il ralluma promptement les lumières et se mit en devoir de lui porter secours. Il la releva, la porta sur un canapé et lui fit respirer les sels de son flacon. Tout en se livrant à ces occupations, il se demandait comment cette aventure, combinée par lui pour lui livrer Rolande seule et sans défense, avait tourné de cette façon imprévue.

Un coup d'œil sur les épaules et les oreilles de Rolande, dépouillées de leur parure étincelante, lui fit tout comprendre.

— J'ai été bien bête, murmura-t-il à demi-voix, je n'avais pas calculé que ces canailles-là profiteraient de l'occasion pour la voler. Enfin, il faut tout réparer.

Rolande commençait à reprendre ses sens lorsqu'un bruit retentit dans la rue déserte. Une femme s'élança dans le salon en s'écriant :

— Les voici ! les voici ! je les tiens.

C'était Ambroisine.

— Monsieur, dit-elle à l'agent qui l'accompagnait, vous êtes témoin de ce qui se passe. Voici ma maîtresse évanouie, dépouillée, meurtrie, que sais-je ? Et auprès

d'elle, dans un endroit désert, M. le comte Bahnhoff.

— Oui, le comte Bahnhoff, attaché militaire à l'ambassade de Prusse et de plus l'ami de madame. Je passais par ici, me rendant chez lord Clifford où, du reste, je devais la rencontrer ; j'ai aperçu la grille ouverte et des hommes s'enfuyant comme des gens qui ont fait un mauvais coup. Je suis entré, j'arrive à l'instant même ; et cette fille est folle. Au demeurant, demandez à madame elle-même.

— Il est bien extraordinaire, dit Ambroisine, que ma maîtresse soit précisément dans une maison de campagne qui vous appartient. En ne voyant rentrer ni madame, ni la voiture, j'ai été prise de peur ; comme il y a longtemps que madame a conçu des appréhensions sur le compte de monsieur, j'ai couru rue du Cirque. J'ai appris là que vous veniez de sortir, monsieur le comte, et un sergent de ville qui faisait sa ronde vous avait entendu donner au cocher l'adresse de cette maison. Niez-vous encore ?

— Tais-toi, Ambroisine, dit Rolande.

Puis s'adressant à l'agent :

— Je ne porte aucune plainte et je veux que cette affaire en reste là. Entendez-vous, monsieur. Vous pouvez-vous retirer.

L'agent s'inclina, salua et sortit.

— Maintenant que nous sommes entre nous, dit Rolande au comte, avouez que la plaisanterie est un peu forte. Vous savez que je n'en dirai rien au duc, il y aurait du sang répandu : le sien sans doute, car vous êtes un excellent tireur, et cela n'avancerait rien. Désormais je me garderai mieux, voilà tout. Viens, Ambroisine.

Et toutes deux sortirent.

— Maudite Ambroisine, dit le graf ; sans elle...

XXVII

Edmée, conduite à Pau par le duc de Chastaix, comme nous l'avons dit, y vivait tout entière aux espérances de sa maternité naissante. Elle s'était arrangé, dans une des rues tranquilles qui avoisinent le château, un nid riant et calme comme elle, où ne pénétraient que deux ou trois familles de la noblesse du Béarn, dont les résidences se montrent autour de l'ancienne capitale de Jeanne d'Albret. Prétextant sa santé délicate et l'état où elle se trouvait, elle s'était dispensée des réunions si fréquentes et si brillantes de Pau pendant la saison, et toutes les sollicitations, expliquées par sa naissance et la sympathie innée qu'elle répandait autour d'elle, avaient échoué devant son désir bien arrêté de retraite.

Elle passait son temps à confectionner les menus objets de la layette de son fils, car c'était un fils qu'elle aurait — elle en avait la certitude — et il ressemblerait trait pour trait à son père. Par avance aussi elle le dotait de toutes les qualités que son amour lui faisait voir chez le duc. Comme lui, il serait beau, loyal, brave et chevaleresque, et elle bâtissait des rêves sans fin sur la chère existence qu'elle portait dans son sein.

Dès qu'elle avait achevé quelque béguin elle en coiffait son poing et c'étaient alors des joies, des admirations, des attendrissements interminables. Elle y voyait déjà dedans la tête rose et blonde de son baby et elle lui parlait et lui souriait comme s'il eût été là pour l'entendre et la voir. Avant de poser sur la table à ouvrage le béguin chéri, elle le couvrait de baisers et ne s'en séparait jamais sans laisser tomber sur lui une larme de

bonheur. Jeux candides et charmants de la maternité à sa préface, quelle mère, même alors que sa tête a blanchi, ne se rappelle avec émotion votre volupté ingénue, quelle femme n'aspire pas à votre douce ivresse! La poésie par excellence est la poésie du berceau : c'est la plus pure de toutes et elle survit à toutes les autres en répandant sur l'existence un parfum inextinguible.

Au milieu de ces jouissances intimes, le souvenir de Rolande venait parfois traverser sa pensée et faire ombre à ce riant tableau. Ce n'est pas que le départ de Rolande eût fait un grand vide dans l'existence d'Edmée. Sa sœur avait été la compagne de son enfance sans être jamais celle de son cœur. Il y avait pour cela entre elles une différence trop accentuée de caractère. Edmée avait laissé Rolande dominer, régler, absorber tout à Jarnailles et s'était repliée en elle-même, sujette absolue de cette reine indiscutée. Sauf dans son amour pour le duc de Chastaix, qu'elle avait su défendre contre les tentatives de Rolande auprès de son cousin avec cette stratégie de cœur que possèdent les femmes les plus candides et cette habileté de tactique inhérente aux plus humbles, elle avait toujours cédé le pas à sa sœur et s'était montrée sans cesse prête à vendre son droit d'aînesse, non pour un plat de lentilles, mais pour un sourire de Rolande.

Le vrai motif de la fuite de sa sœur lui avait été longtemps dissimulé; le duc et la comtesse de Jarnailles, d'un commun accord, avaient mis sur le compte d'une vieille parente éloignée à soigner à Paris et qui avait demandé Rolande à son lit de mort, le brusque départ de celle-ci. Edmée, confiante, avait cru tout ce qu'on avait voulu ; à part l'étonnement que lui causait l'absence de correspondance de Rolande, attribuée par elle à l'indifférence native de celle-ci à son égard et au peu de

temps que lui laissait son office de garde-malade, elle ne s'était point préoccupée de l'éloignement de sa sœur.

La rencontre qu'elle fit de Rolande au cirque des Champs-Élysées dans les circonstances que nous avons dites commença à lui ouvrir les yeux : toutefois, le duc lui ayant assuré qu'il s'agissait pour sa sœur d'un mariage romanesque, contracté dans des conditions particulières et pour le moment au moins inacceptables par la comtesse et sa propre famille, Edmée était à cent lieues de soupçonner la vérité exacte sur la situation de sa sœur et de savoir l'existence menée par celle qu'elle regrettait de ne pouvoir associer aux douces joies de sa maternité.

Le duc avait promis à sa femme de venir la rejoindre à Pau aussitôt que le lui permettrait l'arrangement de certaine affaire avantageuse pour sa fortune, lui écrivait-il, et pour celle du baby à venir. Il avait aussi à jeter les bases de la carrière politique qu'il s'apprêtait à aborder par la députation.

Chaque lettre qui arrivait de lui mandait un nouvel obstacle à son désir de se réunir à sa femme ; mais il avait une façon si désespérée de présenter les retards qui lui incombaient, un air de sacrifice si émouvant en annonçant l'éloignement auquel il était obligé, que c'était la bonne duchesse elle-même qui l'encourageait à prolonger son séjour à Paris et à ne pas abandonner la tâche entreprise par amour pour elle. Elle se consolerait de l'absence du duc en pensant à l'avenir digne de lui qu'il se préparait, à l'horizon de prospérité dont il entourerait le berceau de son fils.

Edmée était ambitieuse pour son mari ; elle le voulait puissant, célèbre et parmi les premiers de ses concitoyens. Rien n'était trop élevé pour lui, et, quelle que

fût la position à laquelle il parviendrait, elle était sûre qu'il serait à sa hauteur. Et puis elle songeait à son enfant : plus le père s'élèverait, plus il en rejaillirait d'illustration sur le nom du fils, plus la vie lui serait facile et l'avenir brillant.

Aussi l'épouse, la mère faisait taire en elle les désirs de la femme, et elle supportait avec joie son isolement en pensant combien il pourrait être profitable à ceux qu'elle aimait.

Pour suppléer à l'absence du duc, elle avait imaginé de rédiger au jour le jour un carnet de son existence. Elle y notait ses occupations, ses pensées, ses aspirations. Ce n'était point pour le public, c'était de l'âme, c'était pour un, selon le mot d'Eugénie de Guérin, et cet un, c'était le duc. Puisqu'il ne pouvait partager sa vie, il la vivrait au moins en lisant ces feuilles tout imprégnées de l'amour le plus pur, des sentiments les plus nobles. Pauvre femme ! quand elle livrait son cœur à ces pages si pures, elle était bien loin de se douter quel autre livre occupait le duc et le tenait rivé à ses feuillets !

Edmée, nous l'avons dit, sortait peu : quelques promenades dans le parc du château, quelques stations devant le berceau d'Henri IV — la merveille de Pau à ses yeux, car il parlait à son cœur — une visite journalière à l'église, et c'étaient à peu près toutes ses distractions extérieures. Cependant, un incendie ayant dévoré les trois quarts d'un petit village des bords du Soust, elle avait accepté d'être dame patronesse d'un concert organisé au bénéfice des victimes du désastre et de quêter à leur profit. Le soin de placer des billets, le souci des artistes à réunir l'obligèrent à faire un assez grand nombre de visites et à se départir de sa réserve habituelle. A travers les salons où elle passa, elle recueillit bien des

nouvelles sur l'attitude de son mari à Paris qui ne laissèrent pas que de l'inquiéter un peu. C'est ainsi qu'elle apprit qu'on le voyait fréquemment dans la compagnie de Rolande, dont le train de maison et l'existence royale étaient le bruit de tout Paris.

— Il n'y a pas de mal à voir ma sœur, se dit la duchesse, mais pourquoi m'a-t-il caché cette fréquentation? Avec sa franchise habituelle, sa foi entière dans l'amour de son mari, elle s'ouvrit au duc nettement et lui fit part des bruits parvenus jusqu'à elle. La réponse de M. de Chastaix ne se fit pas attendre et elle était de nature à satisfaire une femme moins candide et plus exigeante qu'Edmée :

— Si je vois Rolande assidûment et hautement, disait le duc, c'est pour elle un peu et beaucoup pour nous. Livrée à elle-même, belle et fantasque comme elle est, quel effet ne pourraient pas avoir sur elle les entraînements de la vie parisienne, surtout en l'absence de son mari, parti pour le nouveau monde. Je lui suis à la fois un guide et un contrôle, un appui aux yeux du monde, son soutien à ses propres yeux; et puis, nous parlons de toi, de l'avenir qui se lève sur notre foyer, du berceau adoré que tu garnis en ce moment de dentelles, et j'y puise la force de supporter mon éloignement de toi. Si je ne t'ai pas parlé de tout cela moi-même et plus tôt, c'est que je te préparais une surprise : je voulais ramener Rolande dans tes bras, dans ceux de la comtesse, et reconstituer enfin ce cher foyer de Jarnailles, en deuil aujourd'hui, riant et uni comme au temps où j'y suis venu m'asseoir.

Ces explications rassurèrent complétement Edmée, et elle ne vit dans la conduite du duc qu'un titre de plus à son affection, à sa gratitude.

— Que tout cela est noble et délicat, pensait-elle, et

comment ai-je pu un seul instant m'inquiéter d'une action si digne de lui?

Elle écrivit donc en ce sens au duc, et ce fut le front rasséréné, les yeux triomphants et les pensées les plus douces à l'âme qu'elle se rendit au concert de bienfaisance dont elle était une des bonnes fées.

On le voit, tout conspirait en faveur de Rolande — même ce qui semblait le plus fait pour la perdre — et le duc, sûr désormais de l'impunité à l'égard de sa femme, se trouvait dégagé de tous ménagements et pouvait afficher hautement la passion qui le dévorait.

Un de ces hasards de détail qui décident des grands effets vint tout à coup détruire cet échafaudage de félicités et changer le sort de la partie : mais n'anticipons pas sur les événements et suivons la duchesse de Chastaix au concert.

En même temps que sa réponse, le duc avait envoyé mille écus à la duchesse pour prix de sa place au concert des incendiés.

Cette princière offrande forma le fond du plateau de la duchesse quand elle eut à le présenter devant les auditeurs du concert.

Tout le *high life* de Pau avait été mis en émoi par cette fête de charité pour laquelle le préfet avait prêté les salons de son hôtel où de grands préparatifs avaient été faits.

La colonie anglaise et russe, si nombreuse à Pau, avait répondu tout entière à l'appel du comité organisateur de l'œuvre et la soirée faisait événement dans la capitale du Béarn et à six lieues à la ronde. On savait qu'une femme du monde, célèbre par sa beauté et ses succès de salon, madame Laval, et qui depuis devait conquérir à Pau même tant de bravos sous le nom de Floriani, allait s'y faire entendre et l'attrait était grand.

Dès huit heures, les salons de la préfecture étaient envahis par une foule luttant de toilettes et de diamants et réunissant les plus beaux noms de l'armorial de l'Europe et du livre d'or de la finance.

Les hommes portaient leurs ordres en brochette, comme à un bal de la cour, par hommage pour les dames patronesses et en marque d'honneur pour les infortunés dont elles étaient les mandataires, et la soirée avait cet aspect aristocratique et de grand ton qu'on ne trouve guère ordinairement dans les réunions par souscription. Parmi les femmes de l'assemblée, la duchesse Edmée de Chastaix attirait surtout les regards et les hommages. La grâce exquise de son attitude, la douceur angélique de ses traits lui gagnaient tout d'abord les sympathies que savaient lui garder l'affabilité de sa parole et la bienveillance de ses manières. Elle était de ces créatures sans tache qui inspirent une tendre vénération et dont on est fier, comme d'un honneur, d'obtenir un sourire : à leur contact les natures les plus pourries se sentent rassérénées, et elles répandent autour d'elles comme un parfum céleste de pureté, d'honnêteté et de vertu auquel nul ne résiste.

La duchesse obtint dans cette soirée un triomphe d'un autre genre, mais non moins décisif que celui remporté par Rolande à l'Opéra et que nous avons conté en son temps. Que le duc n'en était-il le témoin ! Il eût compris tout le prix de son bonheur par l'envie qu'il suscitait.

A la fin du concert, Edmée, trop fatiguée pour pouvoir circuler à travers les rangs des auditeurs, se plaça sur le seuil de la porte du salon, un plateau d'argent posé sur une petite table devant elle, et les billets de banque et les rouleaux d'or qui s'amoncelèrent sur les mille écus de son mari vinrent lui prouver à quel point elle avait conquis l'assemblée.

XXVIII

Cependant les jours succédaient aux jours depuis le concert au profit des incendiés, et la correspondance du duc se faisait plus rare. En revanche, plusieurs lettres anonymes envoyées de divers côtés étaient parvenues à Edmée, lui dénonçant la conduite de son mari et la vie à outrance qu'il menait à Paris, en compagnie de Rolande.

La duchesse avait dédaigné ces lettres comme il convenait et s'était empressée de les jeter au feu. Les explications fournies une première fois par M. de Chastaix détruisaient d'avance dans son esprit l'effet de ces confidences ; mais en était-il de même dans son cœur? Non, assurément.

Les particularités contenues dans quelques-unes de ces missives avaient, malgré tout, répandu dans son âme une inquiétude vague, une appréhension instinctive, qui assombrissaient son existence, si heureuse auparavant. Elle n'osait s'ouvrir une seconde fois au duc de ses préoccupations, et le silence qu'elle était obligée de garder ne faisait qu'ajouter encore à la douleur sourde qui la rongeait. Elle avait des envies folles de se rendre à Paris, de tomber chez le duc à l'improviste, de s'épancher cœur à cœur avec lui. Il lui semblait que si elle pouvait l'embrasser une fois, toutes ses craintes seraient dissipées à jamais. Mais comment partir dans l'état où elle se trouvait? Quel prétexte donner au duc pour colorer cette brusque arrivée? Ne verrait-il pas une offense dans cette démarche et dans les

doutes persistants de sa femme, et ne l'en aimerait-il pas moins ?

Toutes ces questions lui dévoraient l'esprit et elle ne savait à quel parti s'arrêter quand il lui arriva de Paris une lettre dont la suscription, de l'écriture de son mari, lui fit battre le cœur à rompre la poitrine. Elle brisa vivement le cachet, déchira l'enveloppe et voici ce qu'elle lut :

« Chastaix, mardi,

« Trois jours sans lettres de toi, Rolande. Je meurs de jalousie et de passion : ton portrait dort sur ma poitrine, il a chaque matin ma première, chaque soir ma dernière pensée. La nuit, je m'éveille en sursaut, je tends les bras, je te cherche et je me heurte à la muraille froide. Rolande, ma vie, mon seul amour, ma maîtresse, ma femme, écris-moi et compte sur mon prompt retour. »

Dans le premier moment, la duchesse fut atterrée. Morne, l'œil fixe, elle laissa glisser la lettre entre ses doigts comme soudainement hébétée, et la conscience même de ce qu'elle avait lu sembla lui échapper. Mais bientôt, reprenant ses esprits et ramassant le papier tombé à ses pieds :

— Non ! ce n'est pas possible ! s'écria-t-elle avec éclat, c'est quelque abominable mystification et je n'ai pas compris !...

Et elle se mit à relire la lettre en s'arrêtant à chaque mot. Quand elle eut fini :

— La malheureuse !... reprit-elle d'une voix stridente. Mais tout n'est pas perdu. Dieu est là ! Guy est la victime de la surprise d'un moment. Je le lui ai arraché déjà une fois, je saurai bien le lui reprendre encore !...

Et, sans laisser au désespoir le temps de l'envahir et de paralyser ses résolutions, elle tira vivement le cordon de la sonnette qui pendait le long de la cheminée.

Une femme de chambre se présenta.

— A quelle heure, Annette, part l'express pour Paris?

— A sept heures, madame la duchesse.

— C'est bien. Préparez un sac de voyage. Nous partons par ce train-là. Dites à Louis qu'il nous accompagnera.

Ce qui avait été commandé fut ponctuellement exécuté, et dès le soir même la duchesse de Chastaix roulait vers Paris.

Arrivée à la gare d'Orléans, sans prendre le temps de se reposer, elle monta en voiture avec Annette et se fit conduire rue Barbet-de-Jouy. Pendant ce temps, Louis menait les bagages à l'hôtel du duc, aux Champs-Élysées, avec ordre d'y faire préparer l'appartement de la duchesse.

La duchesse ne connaissait que le nom de la rue où demeurait Rolande. Arrivée rue de Varennes, des domestiques et palefreniers, en train de causer, tout en fumant, sur le seuil de la porte d'un marchand de vin, indiquèrent bien vite au cocher de son fiacre le numéro de la maison.

Une fois devant l'hôtel, elle se précipita plutôt qu'elle ne descendit à bas de sa voiture et sonna au timbre.

Rolande était chez elle. Edmée, prétextant qu'elle était attendue pour brusquer les formalités d'entrée que voulait lui imposer le suisse, se fit immédiatement conduire chez sa sœur. La Saint-André se trouvait alors dans sa chambre à coucher, et la duchesse avait été conduite dans le petit salon qui la précédait immédiatement, tandis que le domestique qui l'avait introduite cherchait Ambroisine pour la prévenir de la visite qui

arrivait à sa maîtresse; Edmée entendit la voix de sa sœur retentir dans la pièce voisine. Tout son sang reflua à son cœur, et, se précipitant vers la chambre d'où était partie cette voix, elle ouvrit brusquement la porte.

— Rolande ! Rolande ! cria-t-elle à celle-ci, qui s'était retournée au bruit de la serrure, c'est moi, ta sœur! rends Guy à mon enfant...

Et, à bout de forces, épuisée par l'émotion, elle s'affaissa sur la chaise longue qui se trouvait devant elle.

Rolande se précipita vers elle :

— Malheureuse! que viens-tu faire ici? lui dit-elle en saisissant ses mains.

Mais Edmée était hors d'état de l'entendre. Étendue sans connaissance, sa fine tête, d'une pâlenr cadavérique, penchée sur la poitrine, elle avait l'air d'une morte.

— Mon Dieu, l'aurais-je tuée? murmura Rolande blêmissante.

Et, tout en lui prodiguant ses soins, elle appelait au secours et secouait les cordons de sonnettes à les rompre.

Toute la maison fut bientôt en émoi. Rolande apprit ainsi que sa sœur était venue accompagnée d'une femme restée à l'attendre dans la voiture.

On la fit monter, Annette était la fille du jardinier de Jarnailles. A la vue de Rolande et de la duchesse, cette fille eut comme l'intuition de ce qui s'était passé et plongea dans les yeux de Rolande un regard d'acier. Sans perdre un instant la tête :

— Laissez tous madame la duchesse, commanda-t-elle impérieusement, c'est à moi seule qu'il appartient de la servir ici.

Et tirant un flacon de sels de sa poche, elle s'appro-

cha de sa maîtresse et le lui fit respirer. Tout en soulevant la tête de la duchesse :

— Me reconnaissez-vous, madame? murmurait-elle, c'est moi, Annette, ne craignez rien. Je suis là...

Avec un tact instinctif et vraiment exquis, cette fille avait senti que sa maîtresse était dans cette maison en pays ennemi, bien plus, en pays indigne d'elle, et que son secours devait être à Edmée doublement précieux en la préservant de soins qui répugnaient à coup sûr à sa dignité et à sa délicatesse.

Sous l'impression des lotions d'eau fraîche dont l'avait inondée sa sœur, sur le visage et sur les mains, ravivée encore par les sels que lui présentait Annette, la duchesse ouvrit ses grands yeux cerclés d'ombre, et, reprenant peu à peu avec ses sens la conscience de sa situation, elle déclara vouloir partir. Toutefois elle fit signe à Annette de s'écarter un peu et approchant son visage de celui de Rolande :

— Rappelle-toi ce que je t'ai dit en entrant, lui murmura-t-elle à voix basse; Guy ne doit plus désormais franchir le seuil de cette maison : je ne demande rien, je ne veux rien savoir du passé, je l'oublierai en le lui faisant oublier à lui-même ; mais je saurai défendre l'avenir contre lui, contre toi, je te le jure sur mon honneur d'épouse et de mère... Et maintenant, adieu. J'ai fait mon devoir, fais le tien.

— Je le ferai, Edmée, sois-en sûre ; je te croyais désillusionnée complétement sur ce pauvre duc que tu m'avais ravi autrefois avec tant d'orgueil, et je l'avais recueilli, le malheureux, par compassion. Mais du moment où il te tient au cœur, je te le rends à perpétuité.

La perfidie de ces paroles, augmentée encore par le ton avec lequel elles étaient prononcées, transperça l'âme endolorie d'Edmée comme un poignard.

— Partons, dit-elle à Annette en se soulevant, je n'ai plus rien à faire ici.

Et toute chancelante, d'une pâleur livide, portée plutôt que soutenue par Annette, car elle avait refusé d'un geste l'aide de Rolande, elle regagna la voiture qui l'attendait à la porte.

Parvenue à l'hôtel de Chastaix, sa faiblesse était si grande qu'elle ne put faire un pas pour descendre du fiacre qui l'avait amenée. Il fallut la porter à bras jusque dans l'appartement qui avait été disposé en hâte pour elle.

Le duc, comme on l'a pu voir par la lettre même qu'il écrivait à Rolande et qu'une erreur d'enveloppe, au moment de la fermer, lui avait, si fatalement pour lui, fait adresser à sa femme, était en ce moment dans ses terres patrimoniales pour la cession à l'amiable qu'il était obligé d'en faire à Bernard, le banquier.

En moins d'un an, ses folles prodigalités pour Rolande avaient dissipé la presque totalité de sa fortune personnelle. Pour réparer les premières brèches faites à son patrimoine il s'était lancé dans le jeu et les opérations de Bourse, à l'instigation de Bernard dont les vues sur Rolande avaient tout à gagner à sa ruine; au lieu de le relever, ces entreprises l'enfoncèrent encore plus dans l'abîme. La facilité du crédit, si grande à Paris, pour tout homme ayant un nom et une situation sociale, vint encore aider à son désastre. Les dettes s'ajoutèrent aux dettes et à l'heure où nous en sommes de ce récit, acculé par la nécessité, à bout de ressources, non-seulement il lui fallait céder ses terres de famille, hypothéquées jusqu'à la dernière parcelle, à Bernard, mais encore emprunter sur la fortune laissée à sa femme par le comte de Montfaucon. Assuré à l'avance du consentement de celle-ci pour tout ce qu'il décide-

rait de faire, il s'était adressé à Bernard, qui, par pure obligeance pour son bon ami M. de Chastaix, avait promis de s'occuper de l'affaire et d'examiner avec son conseil légal les moyens de la conclure sans trop donner l'éveil à la duchesse et surtout à la comtesse de Jarnailles, et de plus de surmonter les obstacles que la forme même créée par M. de Montfaucon par son legs mettait à sa cession.

Outre l'intérêt de ses projets sur Rolande, le gros Bernard, comme on disait sous le péristyle de la Bourse, en servant le duc, n'était pas fâché d'avoir à sa dévotion un nom aristocratique à coller en tête des prospectus des innombrables affaires qu'il lançait.

— C'est un gentilhomme pour conseil d'administration que je trouve là, disait-il.

Et la chose ne lui semblait pas à dédaigner. Et puis, le jour où il lui plairait de courir les chances électorales, n'aurait-il pas en mains, par l'influence du duc de Chastaix, un atout considérable ?

Toutes ces raisons lui avaient fait accepter avec empressement le déplacement d'affaires que, sous prétexte de plaisirs cynégétiques, le duc lui avait proposé à son château patrimonial.

En chassant la grosse bête dans les bois de Chastaix il ne sortait pas de ses attributions.

XXIX

Cependant la duchesse avait été portée à moitié inanimée dans sa chambre. Déshabillée et mise au lit en quelques secondes par Annette, d'abord elle parut s'assoupir ; mais tout d'un coup elle se mit à pousser des

cris déchirants, et, les yeux hors de leurs orbites, à se tordre dans des spasmes effroyables; la sueur perlait sur son visage contracté et comme vert, à force de lividité; de ses ongles elle mettait en pièces ses draps de batiste et mordait à même la dentelle qui garnissait ses oreillers.

Éperdue, ne sachant quel secours efficace lui porter, Annette avait dépêché en toute hâte un domestique au médecin du quartier. L'homme de l'art ne tarda pas à arriver. Du premier coup d'œil il jugea que la duchesse était en proie à une attaque d'éclampsie, et son visage s'assombrit en comprenant toute la gravité de la situation devant laquelle il se trouvait. Tout en prodiguant ses soins à la pauvre malade et la faisant inonder d'éther, il questionnait Annette sur les circonstances qui avaient pu déterminer cette crise chez sa maîtresse, et les conditions particulières de son tempérament. Ces renseignements pris :

— Il y aurait peut-être un moyen de la sauver, conclut-il : ce serait de tenter l'accouchement. Mais je ne saurais prendre sur moi seul la responsabilité d'une telle résolution. Je désirerais voir M. de Chastaix...

— M. le duc est en voyage, répondit Annette; madame est seule à Paris, sans parents, sans conseils... Que faire, monsieur? Je vous en prie, sauvez-la!

— Mais madame la duchesse doit avoir à Paris un médecin attitré. Je voudrais avoir son avis.

— Oui, monsieur, j'ai vu souvent ici un ami de M. le duc, le docteur R...; le suisse doit avoit son adresse.

— Eh bien! faites-le prévenir en hâte et de plus, croyez-moi, envoyez une dépêche à M. de Chastaix. Vous paraissez vivement affectionnée à votre maîtresse et je ne voudrais pas vous alarmer outre mesure, mais elle est bien malade... bien malade... Elle paraît un peu

se calmer à présent. Continuez-lui les antispasmodiques que je vous ai indiqués tout à l'heure. Je suis obligé de rentrer chez moi pour mes consultations : je reviendrai dans une heure. Si d'ici là il survenait quelque complication, envoyez-moi chercher.

Sur ces paroles, le docteur prit son chapeau et quitta la chambre, chargé des remerciements d'Annette.

La duchesse paraissait, comme l'avait remarqué le médecin, se calmer peu à peu. La tête enfoncée dans l'oreiller, les bras tombant inertes sur les couvertures, elle semblait vouloir reposer. A peine si un léger tremblement venait par soubresaut soulever sa poitrine et accuser la crise qu'elle avait traversée. Tournant son pâle visage vers Annette et des lèvres plutôt que de la voix :

— Annette, ma fille, dit-elle, je vais mieux, mais je suis bien mal au fond. Qui sait les desseins de Dieu sur moi?... Je ne voudrais pas être surprise par sa volonté... Envoie-moi vite chercher ce bon abbé Lamotte, sa présence me soulagera et me rendra plus forte.

— Vous avez raison, madame, l'abbé vous a vue toute petite à Jarnailles, il vous aime bien... il saura trouver, lui, ce qu'il vous faut.

— Allez, Annette, faites vite, ma fille.

La femme de chambre sortit un instant pour exécuter les doubles ordres de sa maîtresse et du docteur, non sans avoir jeté un coup d'œil rassuré sur le visage d'Edmée.

Son absence ne dura que quelques minutes. Quand elle rentra la duchesse continuait à être paisible, mais l'affaissement de toute sa personne s'accusait plus visiblement encore. Les yeux grands ouverts, les paupières immobiles, elle regardait, sans voir, le ciel de son lit et il semblait que la vie l'abandonnât peu à peu. Annette

lui adressa la parole : elle ne lui répondit rien. La femme de chambre n'insista pas.

— Si elle pouvait dormir, pensa-t-elle avec ce sentiment populaire qui croit que le sommeil est le remède par excellence, peut-être serait-elle guérie ?

En ce moment, on frappa doucement à la porte : c'était l'abbé Lamotte. Croyant la duchesse endormie il fit un pas en arrière pour se retirer. Edmée l'aperçut.

— Venez près de moi, mon bon abbé, je vous attendais.

L'abbé s'approcha du lit; la duchesse lui désigna un siége placé à son chevet et d'un geste congédia Annette. Elle s'entretenait depuis près de dix minutes, à voix basse et non sans s'arrêter à maintes reprises, avec l'abbé, quand elle s'arrêta tout d'un coup, suffoquante, en s'écriant :

— Mon Dieu!... mon Dieu!... je n'en puis plus!... Ah! que je souffre... Annette!...

La malheureuse femme était reprise d'une seconde attaque plus violente et plus terrible encore que la première. Ses cris fendaient le cœur; ses souffrances étaient horribles à voir. Le docteur, prévenu aussitôt, était accouru en hâte. Il examina attentivement Edmée pendant plusieurs minutes; puis, se tournant vers l'abbé :

— Madame la duchesse de Chastaix est perdue, monsieur l'abbé, il n'y a plus place ici que pour vous... Avant une heure, à moins d'un miracle de Dieu, la pauvre créature aura cessé de souffrir.

L'abbé, qui s'était un peu écarté du lit pour livrer passage au docteur, s'en rapprocha et se mit en devoir d'administrer à Edmée l'absolution *in articulo mortis*. Quant à lui donner le sacrement de l'extrême-onction, il n'y avait pas à y songer dans l'état de convulsion où elle se trouvait.

Cependant la crise semblait diminuer sous l'anéantissement même de celle qui en était la proie. Le mal se lassait de torturer ce pauvre corps livré sans défense à ses ravages; à un moment Edmée fit un mouvement d'appel vers l'abbé. Il se pencha sur ses lèvres :

— Vous direz à Guy que je lui pardonne, murmura-t-elle déjà inerte.

— Et à votre sœur?

La duchesse ferma les yeux. Il y eut un silence terrible. Le docteur s'approcha... Elle était morte.

A ce moment, Annette entrebâilla la porte de la chambre à coucher et fit un signe au maître d'hôtel, qui se tenait dans le salon précédant la chambre de la duchesse, à la tête de la livrée de la maison. Le maître d'hôtel arrêta aussitôt la pendule et se tournant vers les gens qui l'entouraient :

— Madame la duchesse est morte!... annonça-t-il à haute voix.

Tous s'inclinèrent, faisant un signe de croix.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Dans la nuit même qui suivit la mort de la duchesse, M. de Chastaix arrivait à l'hôtel. Il eut un premier moment d'émotion à grands cris et de larmes à flots ; mais bientôt, dominé par la passion exclusive qu'il portait à Rolande, il eut, sans peut-être en avoir lui-même conscience, comme un sentiment de soulagement. Cette mort ouvrait tout un horizon nouveau à la satisfaction de son amour pour mademoiselle de Jarnailles. Qui l'empêchait désormais de lier à jamais et hautement son existence à la sienne et de lui donner son nom?...

Les devoirs funéraires rendus à la duchesse, il alla chez Rolande.

Il fut introduit dans le grand salon de Rolande et la trouva debout, vêtue d'une longue robe de deuil et superbement imposante dans son implacabilité.

— Rolande, lui dit-il en s'inclinant comme vaincu par le regard qu'elle faisait peser sur lui, je viens à vous comme à la duchesse de Chastaix.

— Allons donc! vous venez à l'héritage qui m'arrive du comte de Montfaucon... Et lui montrant la porte du doigt :

— Sortez! il y a la mort entre nous pour toujours.

XXX

Le soir du même jour où elle avait si hautainement refusé le titre de duchesse de Chastaix, Rolande se trouvait seule dans son boudoir. Enfouie dans les mille plis d'une robe de chambre en crêpe de Chine noir, ses cheveux blonds à moitié défaits sur ses épaules, elle était étendue sur une chaise longue de satin cerise brodé de fleurs en soie, et, la tête appuyée sur un coussin, elle rêvait en envoyant au plafond les bouffées de fumée d'une cigarette parfumée.

L'appartement n'était éclairé que par un lampadaire en or ciselé et à vitraux de pourpre, merveille d'art du seizième siècle enlevée à quelque sanctuaire espagnol lors des guerres de la Péninsule, et rien n'était plus mystiquement voluptueux que le spectacle de cette créature parfaite en sa grâce et en sa beauté sous la lueur rougeâtre de cette lumière vague.

Rolande songeait au passé et surtout à l'avenir. Elle repassait dans son esprit tous les événements de sa vie, depuis le jour ou elle avait quitté Jarnailles, et sentait

qu'en ce moment sonnait pour sa destinée une heure décisive. Sa rupture avec le duc, sa fortune accrue tout d'un coup de l'héritage du comte de Montfaucon, changeaient sa situation, et elle comprenait qu'il fallait donner un autre cours à son existence. A la mort de sa sœur, sa mère s'était refusée à tout rapport direct avec elle pour les questions d'intérêt à régler, et les choses s'étaient passées entièrement entre les gens d'affaires des deux parties. Il n'y avait donc point à penser à une rentrée dans la famille, à remonter un courant désormais impossible. C'était dans une autre voie qu'elle devait chercher un aliment à son besoin dévorant d'action et à ses ambitions insondables, et elle tâtait le terrain autour d'elle pour savoir où mettre le pied à coup sûr.

Il y avait près d'une heure qu'elle rêvait ainsi, quand la portière du boudoir se souleva, livrant doucement passage à Ambroisine :

— Madame, dit-elle, M. Bernard est là... Je lui ai dit que vous ne receviez pas ; mais, ma foi, il a tant insisté pour vous voir quand même que je me suis décidée à vous prévenir.

— Tu as bien fait, Ambroisine. Fais-le entrer.

— Ici ?

— Oui.

— Ah ! le pauvre homme ! murmura la terrible boiteuse en s'esquivant, il est lavé du coup...

Quelques instants après, le gros Bernard faisait son entrée dans le boudoir. Rolande, sans se mouvoir, lui abandonna sa main, qu'il baisa, tout rouge d'émotion, et, lui désignant un pouf placé à ses pieds ou il pût s'asseoir, elle le laissa engager la conversation.

Après les banalités du début, abrégées par l'indifférence que leur opposa Rolande :

— Je viens de voir le duc, dit Bernard d'un ton qu'il

s'efforçait de rendre tragique ; il est accouru chez moi éperdu, fou !... il est bien malheureux.

— Mon cher Bernard, interrompit Rolande, si nous parlions de choses sérieuses ?... vous n'êtes pas venu chez moi à cette heure, j'imagine, pour me colporter des *racontars*.

— Mais.....

— Vous avez vu le ministre et déjeuné, ce matin, avec M. de Kernberg.

— Qui vous a dit cela ?

— Je le sais, cela suffit : vous devez donc avoir du nouveau à m'apprendre. Un membre du conseil privé de l'Empereur et un ambassadeur *in partibus* du comte de Bismarck, ce sont deux interlocuteurs qu'on ne dédaigne pas. Je m'intéresse beaucoup à l'Allemagne en ce moment, je vous en préviens.

— Ah! si Bahnhoff pouvait vous entendre!

— Il en serait plus ému que vous ne pouvez encore le penser... Mais il n'est pas là et vous y êtes ; vous avez la parole.

— Eh bien! il paraît, puisque cela vous plaît, et qu'aussi bien je ne cherche que ce qui peut vous plaire, il paraît, dis-je, que l'Empereur expérimente depuis quelques jours un nouveau système de canon destiné à des effets foudroyants. Les choses se font dans le plus grand mystère, et dame !... cela pique la curiosité de la diplomatie en général et de la Prusse en particulier... Une puissance essentiellement militaire, vous comprenez...

— Parfaitement. Personne ne vous a donné quelque idée du mécanisme imaginé par l'Empereur ?...

— Oh! personne ; les expériences se font dans de telles conditions que les artilleurs eux-mêmes qui y prennent part sont incapables de rien deviner à l'invention.

— Pas bête, cela !... Et ce pauvre M. de Kernberg est aux champs pour ce canon?

— Ne m'en parlez pas, il n'en dort plus; il l'entend bourdonner sans cesse à ses oreilles. Ces Prussiens sont militaires dans l'âme ! Ne voulait-il pas, hier, tenter de se substituer à l'un des artilleurs qui essayaient la pièce... lui, un comte, un diplomate !

— Ah ! la bonne folie !...

— N'est-ce pas ?

— Et les affaires d'Espagne, comment cela va-t-il ? Vous m'avez aventurée là-bas, je suis furieuse après vous.

— Oh ! soyez tranquille. Il se prépare de ce côté-là quelque chose d'énorme... vous verrez... c'est du Nord que nous viendront les dividendes... J'ai de Londres là-dessus des données extrêmement curieuses... mais la politique ne vous intéresse pas, et que vous importent les coulisses de l'Europe...

— Vous avez bien raison, mon bon Bernard. Je ne songe, moi, qu'à tirer parti le mieux possible des quelques images bleues qui peuvent me rester en poche et grâce à vous...

— Pas un mot de plus, je vous en prie. Je me charge de les encadrer, ces images bleues, c'est mon métier ; quoi de plus naturel ? Ah ! si vous vouliez seulement, vous, ma belle comtesse, songer un peu à ma commission : je ne suis ni duc, ni pair, mais c'est eux qui s'agitent et moi qui les mène et je saurais vous aimer, voyez-vous, Rolande, des millions de fois mieux qu'eux.

— Oh ! Bernard, feignit de gronder Rolande, pouvez-vous dire de pareilles folies à une femme en deuil !...

— Mais il ne durera pas toujours ce deuil ?...

— Eh bien, attendez mon premier nœud rose... Qui vivra alors saura...

— Vous êtes la plus spirituelle comme la plus belle des femmes, conclut Bernard en se précipitant tout bouffi d'espoir sur la main qu'elle lui tendait.

— Et vous pourriez ajouter la plus fatiguée... aussi je vous demanderai de céder le pas à un rival irrésistible, à mon lit...

— Je vous quitte, mais quand vous verrai-je?

— Quand vous voudrez, venez me demander à dîner un de ces soirs ; nous causerons, j'ai une foule de conseils à vous demander.

— Au revoir.

Et Ambroisine ayant paru sur le seuil du boudoir à l'appel du timbre qu'avait frappé sa maîtresse, le gros Bernard se retira, non sans lancer à Rolande des regards tout gonflés de passion et d'une éloquence qui faillit faire éclater de rire notre héroïne dès qu'il fut dehors.

— Reste, toi, dit-elle à Ambroisine, j'ai à te parler. Tu es allée chez cette pauvre Caroline ?

— Oui, j'y ai couru ce soir. Ah! si vous aviez été témoin de cette joie à la vue du rouleau de cinq cents francs que je lui ai remis de votre part ! Quel spectacle !... On ne mange pas tous les jours, allez, dans cette maison-là ! Elle m'a raconté son histoire en détail. A sa sortie de Saint-Denis, elle s'est mariée par amour avec un garçon plein d'intelligence et de cœur, mais sans le sou. Il travaillait chez un constructeur de machines : d'abord tout marcha bien dans le ménage. Mais ayant été blessé par suite de l'explosion d'un appareil, il devint incapable de continuer ce métier fort rude, paraît-il. Il se mit alors à courir çà et là, cherchant le pain de chaque jour et souvent ne le trouvant pas, tantôt copiant, calquant des plans, rédigeant des mémoires pour les entrepreneurs ou les architectes, tantôt préparant des produits chimiques dans quelque laboratoire. Inventeur avec cela et passant

ses nuits à tourner et retourner dans sa cervelle mille projets... mille chimères probablement. De là l'envoi qu'il vous a fait, avant-hier, de ce mémoire que vous vouliez jeter au feu en le recevant. Il s'agit d'une machine de son invention... la huitième merveille du monde, soi-disant... des bêtises, quoi !

Caroline ayant appris par les journaux que vous régniez sur Paris, bien plus, vraiment, encore que S. M. Napoléon III, a imaginé, comme ancienne camarade de Saint-Denis, de vous adresser son mari dans l'espoir que peut-être vous patronneriez son invention auprès de quelque capitaliste qui la lui achèterait ou consentirait à l'exploiter avec lui. Voilà ma démarche de ce soir expliquée. Je vous passe maintenant les maladies, les enfants — trois enfants, jolis comme des amours, mais des amours à jeûn — la misère... tout cela vous le devinez. Ah ! vos cinq cents francs ont été placés à point, je vous le jure. On agitait déjà dans le ménage la question du réchaud, le fameux réchaud de charbon, brrr !

Caroline aurait bien voulu venir vous remercier elle-même, mais la pauvre mère ne peut guère quitter ses marmots ; et puis elle n'a pas de robe à se mettre pour se présenter ici. Elle serait bien heureuse si vous vouliez permettre à son mari d'être auprès de vous l'interprète de sa reconnaissance. Elle dit qu'en le voyant, en causant avec lui, vous vous y intéresseriez encore davantage... Elle l'adore, la malheureuse, et j'ai promis de faire la commission.

— Eh bien ! ma bonne Broisine, tu iras dire demain à Caroline que tu as réussi dans ta mission. Je recevrai avec plaisir M. Texier, cette semaine, le matin.

— Très-bien... et son mémoire, qu'en ferez-vous ?

— Son mémoire ! nous aurons l'air d'acheter l'idée qu'il contient pour pouvoir secourir à jamais tes proté-

gés sans les blesser et nous en ferons des papillotes.

— Bravo ! voilà comme j'aime la charité, moi !

— Et maintenant, Broisine, viens me mettre au lit... je tombe de fatigue.

Quelques minutes après Rolande s'endormait sur ses oreillers de dentelles d'un sommeil qui—n'en déplaise à la morale en action — n'est pas exclusivement le privilége de l'innocence.

XXXI

— Oui, Mondego, disait quelques jours plus tard Rolande à ce personnage que nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié, tandis qu'il lui tordait les cheveux en nattes harmonieuses, oui, je vous emmène. Dussent tous les chignons de Paris en rester de désespoir dans leurs tiroirs, vous me suivrez en Angleterre. Vous appartenez à ma tête, il est juste que vous alliez partout où elle va.

— Je la suivrais au bout du monde avec joie, répondait le coiffeur en faisant la roue, j'ai tant d'obligations à madame la comtesse.

— Ne parlons pas de cela.

— Que madame me permette d'en parler, au contraire. Grâce à la protection qu'elle a daigné accorder à mes petites économies et aux placements qu'elle a bien voulu m'indiquer, je suis en train de devenir un capitaliste pour de bon, moi qui auparavant m'estimais heureux de l'écume du pot-au-feu des autres. L'appétit vient en mangeant. Aujourd'hui il m'est arrivé une rentrée inattendue de sept mille francs par suite de la mort de ce pauvre M. Saturnin, le Saturnin de Cadichette ; madame

se rappelle... et si madame la comtesse voulait bien leur jeter un coup d'œil favorable...

— Bien, bien, Mondego ; posez cela sur la cheminée, je m'en charge.

— Madame la comtesse est ma providence, répliqua l'artiste capillaire avec cette emphase de langage qu'expliquait son origine italienne et en plaçant un petit paquet de billets de banque à l'endroit indiqué ; je ne saurais jamais assez reconnaître...

— Nous disons donc que vous partirez pour Londres avec moi, interrompit Rolande ; quelle heureuse chance que vous parliez anglais! Vous êtes vraiment un homme universel, Mondego.

— Universel, oui... reprit en soulignant le mot le malicieux Italien, pour être agréable à madame la comtesse.

En ce moment, Ambroisine vint dire un mot à l'oreille de sa maîtresse. Rolande se leva de sa toilette en rejetant derrière elle le peignoir de mousseline brodée qui recouvrait ses épaules.

— A demain, Mondego, dit-elle ; nous causerons des derniers arrangements du voyage. En attendant vous pouvez faire vos préparatifs de départ.

Et tandis que le coiffeur quittait le cabinet de toilette elle se dirigea vivement vers le salon.

L'entretien que nous venons de rapporter entre Rolande et Mondego a pu déjà donner une idée des relations qui s'étaient établies entre le célèbre Italien et sa cliente. Dès la première seconde où il avait vu Rolande dans son petit appartement meublé de la rue Roy, Mondego avait eu la prescience de l'avenir de cette créature merveilleuse et compris qu'elle pouvait porter sans vaine fatuité sa devise : *Altius ascendere*.

Avec ce fanatisme inhérent à sa race, le subtil Italien

avait aussitôt résolu d'associer sa fortune, dans la mesure assurément que comportait la distance qui le séparait de Rolande, à la destinée qui se levait devant lui. Avec une finesse incomparable, un tact prodigieux, servi encore par une souplesse tout italienne, il était parvenu insensiblement à s'ancrer dans la maison, disons mieux, dans l'existence que s'était choisie Rolande. D'autre part celle-ci avait apprécié tout le parti qu'elle pouvait tirer du concours d'un tel personnage, et elle s'était plu à l'encourager dans la voie où il était entré si volontiers. Par lui elle s'était trouvée initiée tout d'un coup à tous les tours et détours de la vie élégante, aux roueries sans nombre qu'elle comporte. Elle n'avait pas eu d'école à faire et avait immédiatement mis le pied dans la voie sûre qui mène aux succès ; Mondego lui était devenu une sorte de *cicerone* a travers la carrière pleine d'écueils qu'elle parcourait, et son adresse, son expérience n'avaient pas été étrangères à la fortune si rapide qu'elle avait obtenue. Toute grande destinée en ce monde est ainsi doublée d'une existence subalterne qui déblaie devant elle le chemin à parcourir : Richelieu avait le P. Joseph; le prince de Talleyrand, Montrond; Napoléon III, le comte de Morny; Rolande, elle, avait Mondego.

Mondego aimait l'argent : d'abord et surtout pour l'argent lui-même, ensuite pour les jouissances qu'il lui procurait. Il avait deux passions coûteuses : la bonne chère et le bibelotage. La table et les marchands de bric-à-brac lui dévoraient tout ce qu'il gagnait, non-seulement dans son métier en titre, mais encore dans une foule d'autres professions illicites dont la scène chez Emma Volière, rapportée précédemment, a pu donner une idée. Il entassait dans son mince appartement tout ce qui lui tombait sous la main en fait de faïences, de porcelaines et de verreries; les cuivres et les objets ciselés l'attiraient éga-

lement, et il ne dédaignait pas non plus les émaux et les ivoires. Tout cela, comme bien vous pensez, n'était pas d'un choix très-sûr, mais la quantité compensait la qualité et cela suffisait à la satisfaction collectionneuse de notre amateur. Quand il n'avait plus de place où loger ces acquisitions ou bien que sa bourse bâillait à vide, il brocantait à son tour ses collections et se faisait le pourvoyeur d'œuvres d'art et de céramique de sa clientèle féminine. Que de salles à manger du monde galant lui ont été ainsi redevables des assiettes plus ou moins de Nevers, de Rouen ou de Delft qui décorent leurs parois; que de vitrines doublées de satin et de velours lui doivent les Saxes, les émaux, les verres de Venise qui les garnissent. Ces différentes occupations, et nous passons celle de sa table ou plutôt celle de sa cuisine, car il était à lui-même son propre cordon-bleu, le mettaient journellement en contact avec une multitude de gens de l'ordre le plus divers, et l'on peut dire que rien des dessus et des dessous de Paris ne lui était étranger. Avec l'instinct des affaires, le goût de l'intrigue, le besoin insatiable d'activité qui le possédaient, vous pensez que ces relations n'étaient point perdues pour lui, et quel homme de ressources il pouvait être.

Rolande l'avait senti à merveille, et elle s'était appliquée à développer et à exploiter à la fois ces traits divers de caractère et ces aptitudes si précieuses. Ayant à sa discrétion avec le gros Bernard un des génies de la Bourse, une des puissances les plus considérables de la finance, elle s'était faite pour ainsi dire par ricochet la patronne de la fortune de Mondégo, l'associant à ses opérations aussi fructueuses que sûres, sans qu'il lui en coûtât autre chose à elle-même qu'un mot ou un sourire, et le tenant sans cesse à sa dévotion par l'appât d'un bon office à éprouver.

Puis, avec cet art de conquête envers les inférieurs inné chez les gens de race noble et qui ne leur fait pas craindre d'abréger la distance qui les sépare soit en les élevant, soit en descendant jusqu'à eux, elle n'avait pas dédaigné de flatter les deux manies dominantes de Mondego, tantôt en échangeant quelques bibelots avec lui, tantôt en acceptant quelques confiseries cuisinées de sa main.

Mondego avait été sensible à ces procédés venant d'une créature telle que Rolande, et il lui était dévoué corps et âme. N'importe ce qu'elle lui commandât, il était prêt à lui obéir sans réplique. A ses yeux, Rolande était une déesse infaillible dont il y eût eu comme un sacrilége de discuter les décrets. Il avait la foi aveugle des gens de son pays et ne parlementait pas avec l'idole.

Aussi, quand Rolande lui eut déclaré qu'elle l'emmenait à Londres, la pensée ne lui vint pas un instant de peser cette volonté, d'en examiner, au point de vue de ses intérêts, le pour et le contre ; elle ordonnait ce départ, il n'avait qu'à s'incliner devant sa parole et à faire ses malles.

Rolande, au moment de transporter sa destinée sur un terrain plus vaste et plus digne d'elle, n'avait eu garde de négliger le concours que là encore pourrait lui prêter l'habile Italien. Elle comprenait par le passé tout le profit qu'elle pourrait en tirer pour l'avenir.

Riche à près de six millions, ayant la conscience plus sûre que jamais de sa force, maîtresse absolue de ses actions par sa rupture avec le duc de Chastaix, elle aspirait à présent non plus à se mêler seulement à la vie d'un homme, mais à la vie même d'un peuple. La politique la tentait, la conduite occulte des empires lui apparaissait comme une jouissance suprême. Elle rêvait de se mesurer avec des entreprises en rapport avec son

génie, de jouer un rôle dans les affaires vitales de ce monde. Il lui fallait les grands horizons, les grandes épopées. Elle entrevoyait pour elle un état libre, éclatant, splendide, suprême, dont le plaisir, l'amour, l'argent ne seraient que les accessoires secondaires. Elle voulait que sa beauté lui servît à fonder quelque chose et ne pas disparaître de la scène du monde le jour où l'atteindrait sa première ride.

Elle résolut donc de s'établir, au moins pour quelque temps, en Angleterre, où elle comptait déjà des relations puissantes et même augustes. Elle comprenait que Londres, par la neutralité à peu près fatale du pays qu'il commande dans les affaires du continent, était un terrain d'élection pour bien voir et bien juger les événements qui se tramaient alors entre les puissances militaires de l'Europe centrale.

Elle était là dans un observatoire incomparable pour voir les nuages s'amonceler, l'orage se préparer peu à peu avant que le premier éclair ait donné l'éveil du coup de tonnerre qui fondrait sur le monde, et qui sait si sa main mignonne ne participerait pas alors à la direction de la foudre ?... .

Et puis, à Londres, elle se trouvait tout d'un coup affranchie des mille et une entraves de détail qui à Paris, eussent infailliblement gêné, au début surtout, la destinée qu'elle voulait poursuivre : les rivalités de ceux qui l'aimaient, la ruine et l'abandon du duc de Chastaix, la mort de sa sœur, des relations funestes désormais à éviter, que savait-elle encore ?

A tous les titres donc son déplacement en Angleterre ne pouvait que lui être favorable, et, après avoir raisonné son départ de Paris avec cette logique implacable qu'elle mettait dans les moindres choses de sa vie, elle n'eut plus qu'un but : le hâter le plus possible, et au

point où nous en sommes de cette histoire, elle avait fait tant et si bien qu'en moins d'une semaine tous les préparatifs de son installation à l'étranger avaient été accomplis, et qu'elle n'avait plus qu'à se mettre en route.

Ces explications nécessaires données, rentrons sans plus tarder dans le salon de Rolande.

Ce visiteur dont Ambroisine était venu donnerle nom à l'oreille de Rolande pendant qu'elle causait avec Mondego n'était autre que le mari de cette ancienne camarade de Saint-Denis, Caroline Texier, à qui elle avait adressé un secours quelques jours auparavant. Il venait la remercier, ainsi qu'elle lui en avait donné la permission.

Au premier abord, Rolande jugea à qui elle avait affaire. Louis Texier, comme beaucoup d'inventeurs, ses pareils, était un homme simple et candide, au cerveau dépouillé d'artifice. Il appartenait à cette classe de naïfs de génie que Napoléon Ier appelait des niais sublimes. La machine qu'il avait imaginée, et dont la description détaillée avait fini par intéresser Rolande, n'était autre qu'une variété de ce terrible engin de guerre qui, sous le nom de mitrailleuse, devait depuis tant faire parler de lui. Quand une idée est dans l'air, il est bien rare qu'elle ne trouve pas en même temps plusieurs esprits pour l'appliquer inconsciemment lesuns des autres. Tel avait été le cas de l'engin en question. L'invention de ce Texier avait paru remarquable à Rolande dont la souple intelligence se prêtait à toutes les compréhensions, et elle avait résolu de ne pas la laisser échapper de ses mains.

L'affaire fut bien vite traitée entre elle et l'inventeur. Sûre de son personnage, elle manœuvra en conséquence. Moyennant une somme sans importance pour elle, mais qui parut les trésors de Golconde à l'honnête Texier,

elle acquit de lui tous les droits à la propriété et à l'exploitation de l'invention, et la machine même, une merveille d'art mécanique, qu'il avait construite de ses mains comme spécimen.

Bien plus, mettant le comble en apparence à ses bienfaits, mais en réalité pour tenir à jamais à sa disposition une cervelle aussi précieuse, elle annonça à Texier qu'elle le créait régisseur d'une terre qu'elle possédait en Italie, par suite de l'héritage du comte de Montfaucon. Là, à l'abri du besoin, il pourrait élever en paix ses enfants et se livrer tout entier à son goût pour les travaux mécaniques, travaux qu'elle était prête d'ailleurs à encourager personnellement de tous ses efforts.

A ces mots, l'homme tomba à ses pieds en lui baignant les mains de larmes et en l'appelant sa providence et celle des siens en ce monde. Le tour était joué.

— Encore un de conquis, à la vie, à la mort !... conclut Rolande comme l'inventeur se retirait du salon. Par le temps qui court, son petit joujou peut être un jour amusant !...

XXXII

Dans l'après-midi, Saint-Pouange, qui revenait du Bois, vint faire escale à l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy. Rolande, qui aimait le tour vif et particulier de son esprit, lui savait au fond du cœur un gré infini d'avoir le premier deviné sa valeur. Elle le garda à dîner, et, après une causerie fine et spirituelle, ils passèrent dans le fumoir, où le café d'Orient, pris à la turque dans des espèces de coquetiers contenus dans un tissu en

filigrane d'argent, s'évaporait en petits nuages légers et parfumés.

Tout en fumant de compagnie avec Saint-Pouange, Rolande avait pris le *Figaro-Programme* qui traînait sur un divan et le parcourait distraitement.

— Tiens, dit-elle tout à coup, *la Belle Gabrielle*, On joue *la Belle Gabrielle!* Oh ! voilà une pièce que je voudrais voir. J'ai toujours passionnément désiré la voir représenter et je n'ai jamais pu y arriver. J'ai lu le roman et il m'a follement amusée.

— La passion n'est pas impossible à satisfaire, dit Saint-Pouange en souriant. Seulement je doute que cela soit facile aujourd'hui. Ce journal doit se tromper.

— Pas du tout ! *La Belle Gabrielle*, d'Auguste Maquet.

— Et où joue-t-on cela ? demanda Saint-Pouange avec un sourire narquois.

— Voyons, fit Rolande en parcourant le programme. Ah ! voilà ! au théâtre des Batignolles !

— Là ! qu'est-ce que je disais ?

— Eh bien, où est ce théâtre ?

— A l'autre bout de Paris, sur le boulevard de ce nom.

— Est-ce qu'on peut y aller sans être empoisonnée de mauvaises odeurs ou de bêtes nuisibles ? questionna Rolande.

— Assurément, c'est un théâtre comme un autre ; seulement le public est composé de petits bourgeois du quartier qui n'ont pas les moyens de se payer les splendeurs de la mise en scène de la Gaîté et qui aiment à se coucher de bonne heure. Voilà tout. A part cela, ça peut être drôle, et en tous cas, vous ne courez aucun risque, surtout avec moi.

— Allons-y alors !

Un timbre retentit, Ambroisine entra.

— Vite un chapeau, une casaque, des gants et faites atteler le coupé.

La boiteuse disparut et revint peu après avec les objets demandés, et quelques minutes plus tard le rapide trotteur de Rolande entraînait nos deux causeurs vers les hauteurs de Batignolles.

Quand ils arrivèrent au théâtre et qu'ils firent dans l'avant-scène une entrée qui causa dans l'orchestre un long chuchotement, la pièce était commoncée depuis longtemps. Rolande, attentive et muette, s'amusa comme un enfant en suivant les moindres péripéties avec une attention soutenue. Saint-Pouange, qui avait vu la grande machine une vingtaine de fois depuis sa création, lorgnait dans la salle avec persistance en y cherchant un joli minois.

— Du diable, se disait-il, si je ne découvre pas dans cette foule de boutiquiers et de crétins obscurs quelques pimpantes grisettes ou quelques modistes qui rêvent un mobilier plus somptueux que ceux fournis à 15 franc par mois par *l'Omnibus du travailleur* ou par *Crépin aîné de Vidouville* (Manche).

Ce beau raisonnement, qui ne péchait que par la base, c'est-à-dire que pour faire cette gibelotte il ne manquait que le lapin, resta à l'état d'ébauche. Malgré ses recherches incessantes et les déplacements continuels de sa lorgnette, avec laquelle il fouillait la salle, le pauvre Saint-Pouange ne découvrit que des figures ternes, effacées, sans relief ; des yeux battus par la fatigue, des joues creusées par les privations, les mauvais traitements et la misère. Des tailles chétives, courbées, par l'habitude incessante de la machine à coudre ou de la petite table basse, sur laquelle les fleuristes et les feuil-

lagistes posent leurs fers, leurs pinces et leurs pétales. Tout cela n'avait rien de bien tentant.

A côté d'elles quelques ladies de barrière. Autres types celles-ci. Petites, frêles, malingres, méchamment vêtues, la face creuse, l'œil cerné, la lèvre crispée, le sourire mauvais et ironique. Elles travaillent le jour dans les manufactures et après le théâtre elles vont danser à l'Elysée-Montmartre ou à la Boule-Noire avec de jolis messieurs à mèches plaquées. Ces créatures suaient la misère et le vice. Et puis c'était tout.

Dégoûté, Saint-Pouange se rejeta dans le fond de la loge et se mit en devoir d'être aimable avec Rolande. De ce côté encore il fut repoussé.

— Laissez-moi donc tranquille. Saint-Pouange, dit Rolande, je m'amuse beaucoup, moi.

— Mais, ma chère !...

— Tenez, voulez-vous être aimable ? demandez à l'ouvreuse un programme, que je voie comment s'appelle l'acteur que joue le rôle d'Espérance...

Saint-Pouange obéit, puis, de guerre lasse, il se rencogna dans un angle et chercha la posture la plus commode pour dormir.

Pendant ce temps-là l'ouvreuse avait obéi et remis à Rolande un programme détaillé. Elle y jeta les yeux, et lisant à haute voix :

— Ah ! Stockholm ! dit-elle ; il est bien, ce garçon-là.

La pièce continuait. Le cabotin qui était l'objet de cette flatteuse préoccupation s'en aperçut. Il joua en conséquence et, dès lors, se tournant vers Rolande en laquelle son sens exercé de Parisien lui faisait pressentir une femme d'un monde supérieur, il joua pour elle, comme on dit en argot de coulisses. Toutes les fois qu'il avait à dire quelques paroles d'amour, toutes les fois que son rôle comportait une déclaration ou quelque

chose d'approchant, il se posait de trois quarts, roulant des yeux, faisant des mines et tendant son torse comme un officier de cavalerie à la parade. Ce manége exaspéra Rolande qui, choisissant un moment où il la regardait, haussa les épaules, détourna les yeux avec un air de profonde indifférence et de suprême mépris.

Le cabotin se le tint pour dit. Il rougit d'humiliation et, devenant plus modeste, il ne risqua plus que de temps en temps à la dérobée un regard du côté de l'avant-scène.

Il était cependant bien, le gars. Grand, taillé, musclé comme l'hercule Farnèse, il avait des pieds et des mains d'une finesse remarquable ; la figure était ouverte, un peu pleine, mais le menton bleui et la face rasée, l'œil un peu gonflé par les habitudes crapuleuses et l'abus de l'absinthe dénotaient une nature avilie et se complaisant dans les excès les plus bas. Néanmoins, en costume, plâtré, fardé, le rouge aux joues, l'œil noirci au khohl, le cou blanc puissant et bien attaché, très à découvert, il pouvait plaire et il plut.

Involontairement les yeux de Rolande s'attachèrent sur lui. Elle y éprouvait un plaisir malsain et une volupté d'autant plus âpre qu'elle sentait que c'était un goût honteux que celui-là. Semblable à cette jeune mariée de Balzac, madame de l'Estorade, qui pendant sa grossesse n'avait envie que d'oranges pourries et violacées à taches verdâtres et à moisissures duveteuses, Rolande, la femme de toutes les aristocraties et de toutes les élégances, la grande dégoûtée, se sentait attirée d'une façon étrange vers cet ignoble cabotin. C'était, pour cette grande blasée qui avait donné l'hospitalité à des hommes jeunes, beaux, titrés, élégants et riches, et qui n'avaient jamais su faire parler ni son cœur ni ses sens, c'était un ragoût exquis et piquant, quelque chose de savoureux

et d'inattendu comme le cornet de pommes de terre frites d'un sou qu'une capricieuse duchesse, gavée de truffes et de cailles en caisse à la d'Escars, enverrait chercher par un aide de cuisine pour réveiller les papilles émoussées de son palais blasé.

Et puis, pour la première fois depuis qu'elle était femme, Rolande sentait quelque chose de féminin battre dans sa poitrine. Je ne sais quoi d'inassouvi frétillait en elle en même temps qu'elle se disait que cette main d'homme là lui plaisait assez pour qu'elle se laissât guider par elle. Guider! bien plus encore. C'était peut-être bon d'être battue! Qui sait? C'était en tout cas quelque chose d'inédit et de non encore ressenti. A ces pensées étranges et si nouvelles, Rolande sentait battre ses tempes. Les flots d'un sang ardent et tumultueux montaient du cœur à ses joues. Elle avait la gorge sèche; sur ses lèvres brûlantes elle passait fréquemment la langue, et sa respiration oppressée, haletante, soulevait sa poitrine en bonds irréguliers. Elle étouffait.

Elle prit un grand parti et se leva brusquement :

— Saint-Pouange, fit-elle en touchant du doigt le viveur endormi, qui se leva péniblement, Saint-Pouange, partons, je suis fatiguée!

Le baron obéit et, offrant son bras à Rolande, il l'entraîna dans l'escalier étroit, éclairé par une malheureuse lampe de schiste, qui aboutissait au vestibule. Le coupé s'avança et reprit la route du faubourg Saint-Germain.

Rêveuse et plongée dans ses réflexions, Rolande ne dit pas un mot tout le long de la route. Elle jeta en passant Saint-Pouange au cercle des Pommes de Terre et, à peine rentrée chez elle, elle renvoya Ambroisine, se dévêtit à la hâte et s'enferma dans sa chambre.

Le sommeil fut long à venir. Au matin seulement, quand parurent les premières lueurs de l'aube, Rolande

trouva un repos pénible, agité des songes les plus affreux et entrecoupé des cauchemars les plus épouvantables. Elle se voyait pâmée dans les bras de Stockholm, puis courant par les chemins avec lui. La terre était couverte de neige, on les poursuivait et ils ne pouvaient pas avancer. Ils patinaient sur place, glissaient, tombaient, se relevaient avec effort pour retomber encore. Derrière eux ils sentaient leurs ennemis, leurs persécuteurs armés et ils étaient figés à terre. Une sueur froide baignait le corps de Rolande, qui s'éveillait en sursaut, poussant des cris de désespoir. Puis, se rendormant, elle reprenait le rêve sous une autre forme. Cette fois-ci, c'est dans l'hôtel même, rue Barbet-de-Jouy, que la scène se passait. En long peignoir flottant de mousseline transparente, les cheveux épars, Rolande se voyait au piano. Stockholm, à demi vêtu d'un uniforme noir et or que Rolande ne connaissait pas, se promenait à grands pas dans le salon. Tout à coup des cris se faisaient entendre, une lueur immense d'incendie éclairait la pièce, des coups de feu crépitaient au dehors, et Stockholm, percé de balles, le front troué, la poitrine sanglante, expirait entre ses bras.

— Au secours ! au secours ! cria Rolande, s'éveillant en sursaut.

Et elle tira violemment la sonnette de son lit.

Ambroisine accourut.

— Qu'y a-t-il, madame ?

— Je ne sais rien, je ne me rappelle plus, fit Rolande toute échevelée et à moitié nue, se dressant sur son lit. Quelle heure est-il ?

— Midi passé, madame, votre bain est prêt.

Et, en disant ces mots, la fidèle camériste ouvrit les doubles rideaux et poussa les volets qui laissèrent entrer à grands flots le jour avec un gai soleil de printemps

XXXIII

Le lendemain de cette nuit agitée, Rolande partait pour Londres. Quelle différence entre ce voyage et celui qu'elle avait fait naguère de Blois à Paris! Cette fois, elle avait un compartiment-salon, mis exprès à sa disposition : quand elle arriva à la gare, un des employés supérieurs du chemin de fer, sa casquette à la main, l'introduisit immédiatement sur la voie et la fit monter en wagon, sans qu'elle eût à stationner dans la salle d'attente ; des paquets de lilas et de roses—une attention du gros Bernard — emplissaient son wagon et un valet de pied et un courrier veillaient à ses bagages et à prévenir les moindres désirs qu'elle pourrait avoir en route.

Il n'eût tenu qu'à elle, Ambroisine faisant fonctions de dame d'honneur, de se croire quelque impératrice se mettant en route *incognito* pour aller prendre les eaux dans un coin de ses États. La présence du baron de Saint-Pouange ajoutait encore à l'illusion : écuyer fidèle, il se tint dans son wagon jusqu'au départ du train et lui donna sur la main le baiser de l'étrier comme retentissait déjà le coup de sifflet du conducteur.

Le voyage, dans de telles conditions, ne pouvait manquer de s'accomplir sans encombre ; à Boulogne, le surveillant anglais qui accompagne le train jusqu'à Londres la fit embarquer immédiatement dans le paquebot qui fait le service jusqu'à Folkstone et l'installa dans la cabine qui avait été retenue pour elle.

En arrivant en gare de *Charing-Cross*, elle put croire qu'elle n'avait pas quitté Paris, car elle y trouva son coupé qui l'attendait. Son piqueur, John Pratt, avait en

effet opéré le transport à Londres de ses équipages quelques jours avant son départ et installé le service de ses écuries dans les dépendances de l'hôtel qui avait été loué pour son séjour en Angleterre. Ces dépendances sont assez caractéristiques à Londres pour être remarquées. Chaque rue des quartiers aristocratiques est doublée d'une ruelle entièrement consacrée aux écuries et aux remises des hôtels qui s'y trouvent.

Rien de particulier comme ces rues composées de briques brutes, construites toutes sur le même modèle; peuplées uniquement de cochers, de grooms et de palefreniers, correspondant à des voies qui ne sont qu'une succession de demeures plus aristocratiques les unes que les autres. Cette coutume tient encore moins à l'importance donnée par les Anglais à tout ce qui touche à la question hippique qu'au système même adopté pour la construction de leurs hôtels. Au contraire des nôtres, en effet, ces hôtels, tels riches, tels considérables qu'ils soient, n'ont point de portes cochères, et les cours disposées comme les nôtres pour l'installation des communs y sont inconnues. On pourrait compter à Londres les maisons installées à la française, avec cour et grandes portes précédant sur la voie publique l'habitation même. Leur nombre ne dépasserait certainement pas dix.

L'hôtel choisi pour Rolande était situé sur Eaton-place, dans Brompton, le quartier aristocratique par excellence de Londres, et non loin du palais Buckingham. Il avait pour propriétaire un ancien lieutenant-gouverneur d'une province de l'Inde qui l'avait décoré à l'intérieur et meublé dans le style de ces pays féeriques, si particulièrement affectionnés par les Anglais, et avec toute la richesse et toute la variété d'ornementation qu'il comporte. Obligé de séjourner en Italie par suite de l'é-

branlement de sa santé, il avait loué tel quel son hôtel à la comtesse de Jarnailles sans en enlever un tableau ou une porcelaine.

Le cachet un peu étrange imprimé à l'intérieur de cette belle demeure était fait pour séduire Rolande, et sur la description qui lui en avait été envoyée à Paris par son intendant, elle n'avait pas hésité un instant à donner l'ordre d'y fixer son installation.

Outre une suite d'appartements dont les festons et les astragales n'excluaient pas le parfait confortable, ce qu'il y avait de plus remarquable dans cet hôtel était assurément une sorte de salon-serre tout plein de fleurs et de plantes exotiques, autour duquel courait une galerie de marbre aux arcades ciselées et fouillées comme de la dentelle et que des jets d'eau jaillissant de bassins de bronze et d'onyx entretenaient dans une perpétuelle fraîcheur. Un appareil électrique était disposé pour éclairer le soir ce romanesque *retiro*, et rien n'était plus merveilleux alors que la vue de cette lumière de féerie jouant à travers ces feuillages, ces eaux et ces tentures satinées et chatoyantes. C'était là un vrai salon de femme et de charmeresse comme Rolande.

A son entrée dans cette riante demeure, elle trouva le parloir rempli de fleurs : il semblait que toutes les pépinières de l'Angleterre eussent été mises à contribution pour fêter son arrivée. Par un contraste bizarre, les fleurs jouent un rôle plus important dans ce climat noir et enfumé de Londres que partout ailleurs. Les hommes ne sortent pas sans avoir leur boutonnière fleurie, les femmes n'iraient pas au spectacle sans un bouquet à la main, et les fenêtres des rues, avec leur double vitrage, sont transformées toutes en serres plus chatoyantes les unes que les autres.

A chaque bouquet envoyé à Rolande était jointe une

carte. Cette avalanche fleurie venait de l'annonce faite la veille dans le *Court-Journal*, et reproduite dans tous les journaux, de l'arrivée à Londres de la comtesse de Jarnailles, belle-sœur du duc de Chastaix et « la plus merveilleuse beauté de l'aristocratie française, accompagnée d'une suite nombreuse. » Suivaient des détails sur l'installation de l'hôtel et des écuries de la noble arrivante, avec cette minutie d'informations qui caractérise le reportage anglais.

Tandis que Rolande était en train de prendre connaissance des cartes que, prévenus par cette annonce, ses amis lui avaient envoyées de tous les points de l'Angleterre, un valet de pied entra porteur d'une merveilleuse corbeille de fruits et de fleurs. C'était le prince de G... qui, à son tour, envoyait ce souvenir de Sandrigham à la belle comtesse qu'il avait entrevue une fois à Paris, lors d'un de ces rapides passages à travers la capitale dont il est coutumier, et qui en avait rapporté d'elle une impression profonde. Le prince, en même temps que sa corbeille, dépêchait à Rolande un de ses *lords in waiting* pour la complimenter de sa part sur son heureuse venue en Angleterre.

Cet accueil si empressé de toutes parts sembla d'un augure favorable à Rolande pour la phase nouvelle dans laquelle elle entrait, et Londres lui apparut sous la couleur de roses dont ses premiers pas avaient été entourés.

Une seule carte parmi toutes celles qu'elle avait parcourues de l'œil avait eu le don de fixer son regard et d'assombrir un instant son visage. C'était la carte du comte Bahnhoff.

— Quoi! toujours lui! se dit-elle, et le verrai-je sans cesse attaché à mes pas?...

Puis, après une pause de quelques secondes, et avec

cette mobilité d'impression particulière aux femmes :

— Bah ! c'est peut-être, après tout, mon bon génie, et je n'ai certes pas à me plaindre du chemin parcouru jusqu'ici : le Bahnhoff, c'est encore un atout dans mon jeu... et il faut veiller aux retournes.

Ce murmurant, elle rejeta la carte du comte au milieu des autres.

Les moindres détails de l'installation de Rolande avaient été si bien prévus, qu'au bout de vingt-quatre heures il lui semblait qu'elle eût habité Eaton-place depuis vingt années. Mondego, de son côté, n'avait pas laissé perdre pour sa gloire son déplacement à Londres. Tous les journaux annonçaient d'un bout à l'autre du Royaume-Unique que « le célèbre artiste avait quitté son illustre clientèle à Paris pour suivre en Angleterre la comtesse de Jarnailles, étant attaché au service exclusif de Sa Seigneurie. »

Cette preuve de dandysme tout à fait dans le goût anglais, de la part de la comtesse de Jarnailles, avait eu un retentissement et un succès énormes en Angleterre, et la présence dans sa suite du fameux coiffeur faisait plus pour sa renommée que tout ce qu'on savait déjà de sa beauté et de ses triomphes d'élégance à Paris.

On ne parlait dans les clubs et dans les salons que de ce luxe de grande dame d'avoir à ses seuls ordres l'artiste en renom et de priver de ses services à son bénéfice exclusif toutes les têtes à sensation de Paris.

Au bout de quelques jours Rolande avait déjà reçu la visite de tous ceux de ses amis qu'il lui importait de revoir autour d'elle et jeté les jalons du chemin qu'elle avait résolu de parcourir.

Mittchell, le fameux libraire de *New-Bond-street*, qui a affermé la location des loges de *Covent-Garden* et d'*Her-Majesty's*, lui avait réservé une loge à chacun de

ces théâtres, résultat à peu près impossible pour le commun des mortels, ces loges, comme celles du Conservatoire à Paris, étant en quelque sorte des propriétés de famille que l'on se lègue, depuis des temps immémoriaux, de génération en génération.

Rolande l'avait récompensé de sa gracieuseté — elle pensait à part elle de ce service — en acceptant un *lunch* dans la magnifique campagne que le libraire possède, et dont il ouvre volontiers les portes aux artistes et aux grands seigneurs mélomanes.

Sur la demande même de Rolande, Mittchell avait réuni autour d'elle quelques-uns des artistes d'élite de l'Opéra. Il y eut chants et concert à la villa, et la comtesse de Jarnailles tint à y participer en accompagnant de mémoire au piano deux ou trois morceaux dont l'exécution sans elle eût été impossible. Sa bonne grâce, sa connaissance parfaite des moindres détails de l'art du chant et de la carrière artistique enthousiasmèrent ses compagnons.

Il leur semblait qu'elle était des leurs, et du premier coup elle se conquit parmi eux d'ardentes admirations et de vives amitiés. Désormais son salon pouvait être assuré d'avoir des intermèdes de musique à rendre jaloux Marlborough-house elle-même : au premier signe, elle aurait chez elle la fine fleur de *Govent-Garden* ou d'*Her-Majesty's*, et l'on sait si le côté musical est le point attrayant d'une réception à Londres.

Pour grouper plus sûrement autour d'elle les divers éléments mondains nécessaires à l'accomplissement de ses vues, Rolande décida d'ouvrir chaque jour sa maison à l'heure du lunch. Un buffet servi avec un soin parfait était installé dans une des galeries de l'hôtel et l'on causait dans les autres salons.

Ces réceptions eurent un succès fou. Pour en aug-

menter encore l'attraction, Rolande se montra d'une rigueur excessive sur les admissions. Bientôt, tout ce que Londres compte d'illustrations brigua l'honneur d'être reçu à *Jarnailles-house*. Ce fut le centre par excellence de la fashion et de la causerie sur les bords de la Tamise, et tout le Londres mondain subit son autorité.

Avoir ses entrées aux *lunchs* de Rolande équivalait à un brevet de distinction, d'élégance et d'esprit, et les plus grands noms de l'Europe tinrent à gloire de s'y faire annoncer.

Rolande avait enfin un salon, cette ambition de toutes les femmes arrivées au point culminant de leur destinée, et que si peu parviennent à réaliser.

XXXIV

La vie élégante à Londres est très-différente de celle de Paris, en ce sens qu'elle a une partie diurne très-importante, très-variée, absolument inconnue sur les bords empierrés qu'arrose la Seine. Tandis qu'à Paris, en effet, le *high-life* s'efface, se dérobe le plus qu'il peut pendant le jour, en Angleterre il s'affirme par mille moyens mieux imaginés les uns que les autres, et possède tout un programme de divertissements consacrés par la mode, destinés à tuer les heures de l'après-midi.

Le Paris mondain ne vit vraiment qu'aux lumières; le Londres fashionable, plus intelligent et qui comprend mieux le prix du temps, sait, lui, vivre aussi au grand jour.

La matinée que la grande dame parisienne passe dans son lit ou tout au moins dans sa robe de chambre, la

grande dame anglaise l'emploie à des exercices du corps, la natation, la gymnastique, l'équitation surtout. C'est de onze heures à une heure que se montrent dans l'allée des cavaliers de Hyde-Park les groupes les plus compactes d'amazones; à cette heure-là, vous ne feriez pas aller la plus vaillante de nos cocodettes pour un empire à l'avenue de l'Impératrice ou au bois de Boulogne. Puis viennent les déjeuners de gala, aussi nombreux à Londres pendant la saison, dans le beau monde, que les dîners officiels à Paris en temps de république, et dont les Anglaises sont particulièrement friandes.

Invitez donc une Parisienne à déjeuner, vous verrez de quelle façon elle traitera votre demande et vous toisera vous-même.

Après les déjeuners, il y a toujours à Londres une foule d'*exhibitions* de toutes sortes et de tout objet, tableaux, animaux de toute espèce, fleurs, fruits, voire de fromages ou de *babys* qui sollicitent, l'après-midi, la visite des désœuvrés du Royaume-Uni. Ajoutez à cela les ventes philanthropiques, dont les comptoirs sont tenus par des femmes du monde et qui pullulent dans la capitale de la Grande-Bretagne, les incessantes *parties* dans les campagnes des environs, sous prétexte de régates et autres divertissements sportiques, et vous comprendrez aisément que la gentry britannique atteint sans ennui le moment du lunch de cinq heures, clôture pour elle des occupations de son après-midi.

Notez que nous n'avons fait entrer dans ce programme ni les cérémonies publiques ni les levers de Buckingham-palace, en un mot rien de ce qui tient à l'officialité de la vie mondaine, et que nous n'avons point parlé non plus des réunions scientifiques, littéraires ou simplement de charité, auxquelles la haute société anglaise prend une part si active et si intelligente et dont l'aristo-

cratie française se soucie, elle, comme d'un scrutin.

Rolande, dès son arrivée à Londres, était entrée en pleine activité de cette vie mondaine. Là où, à Paris, elle n'eût pas trouvé un salon qui entrebâillât ses portes devant ses pas, elle rencontrait vingt maisons qui s'ouvraient toutes grandes à son approche, heureuses de la recevoir et de la fêter. Elle bénéficiait en Angleterre de sa qualité d'étrangère, et vous savez le dicton : A bel accueil qui vient de loin. Et puis à Londres le pavillon est tout, et quand l'étiquette est sonore, qu'importe la marchandise?

Portant un des plus illustres noms de la vieille monarchie française, alliée à toutes les grandes familles de l'Europe, Rolande, avec de plus son renom de beauté, d'élégance et, ajouterons-nous, de vie à outrance, était et au delà dans les conditions qui, à l'étranger, forcent toutes les entrées et donnent accès partout. Le monde est indulgent pour celui de ses membres qui fait l'école buissonnière à travers la voie tracée, quand il sait malgré tout l'enchanter et susciter sa curiosité ou ses désirs.

Rolande tira parti avec un tact exquis de la situation nouvelle qui lui était faite. Elle n'eut garde d'aller au monde, elle le laissa venir à elle ; mais une fois là, elle le tint bien et se l'inféoda à jamais.

Chaque année, le Londres mondain, pendant la saison, a sa *diva di primo cartello*, sans la présence de laquelle il n'est point de fête absolument réussie et qui éclaire et ensoleille tout autour d'elle. Ce rôle d'enfant gâté des salons de la capitale britannique est presque toujours rempli par une étrangère, parce qu'alors ce n'est pas une royauté que supportent les grandes dames anglaises, mais seulement un patronage plus marqué qu'elles exercent. Les conditions de l'emploi en question sont, pour celles qui veulent s'y maintenir, de posséder, avec une

beauté originale qui s'impose, une grande souplesse d'esprit et un nom qui sonne haut. De plus une santé à toute épreuve est nécessaire, car il faut être prête à chaque heure du jour et de la nuit, au premier appel de ce souverain despotique qui s'appelle le monde.

Avec cela, de la fortune ou un crédit illimité sur la place et une galerie bien choisie pour chauffer le succès, et l'on est sûr d'arriver au but.

Rolande eut ce personnage à remplir et s'en acquitta à merveille. Mais elle n'entendit pas seulement régner sur les salons, elle voulut aussi exercer sa souveraineté dans les cabinets de travail, ceux où s'agitent les hautes questions de la politique et de la finance.

Les fréquents voyages du gros Bernard à Londres, — voyages dont il revenait, comme Louis XIV de chez madame de Maintenon, toujours content mais jamais satisfait, — ses relations personnelles avec quelques-unes des plus fortes têtes de Lombard-street la tenaient au courant du marché financier de l'Europe dans ses arcanes les plus secrets, et lui permettaient d'avoir une main dans toutes les grandes affaires qui font et défont les fortunes de ce monde. Elle sentait admirablement que l'argent est le levier par excellence des temps modernes et que c'est par lui qu'on règne et qu'on gouverne. Cette force-là, elle la voulait à ses ordres et la possédait.

Exploitant ensuite avec une incomparable habileté la passion sans bornes qu'elle inspirait au comte Bahnhoff, elle avait fait succéder aux cruautés impitoyables dont elle avait payé jusqu'alors les témoignages les plus réels de ses sentiments un accueil prévenant, laissant tout espérer pour l'avenir, sans cependant rien accorder pour le présent, qui avait fini de livrer le comte à son entière dévotion. Par lui, elle s'était trouvée en rapport avec quelques-uns des familiers de l'homme qui, de son

cabinet de la *Linden-Strasse*, à Berlin, tramait déjà tous les fils de la toile dans laquelle la France devait se laisser prendre si étourdiment.

Bahnhoff était un de ces cerveaux allemands qui pensent peu mais pensent sûr, et, même livrés à tous les orages du cœur, n'abandonnent pas l'idée sérieuse à laquelle ils se sont voués. L'idée de Bahnhoff était celle de son maître : l'unité germanique sous le sceptre de la maison de Prusse, la résurrection de l'empire d'Allemagne et de sa prépondérance en Europe au profit des Hohenzollern. Or, le graf sentit qu'il pouvait faire servir son amour même pour Rolande à la grande idée qu'il poursuivait ; dans toutes les grandes choses de ce monde, il y a une femme. Pourquoi Rolande, se disait-il, ne serait-elle pas cette femme ? De quelle utilité ne serait pas pour les intrigues de Potsdam une alliance avec une créature de la valeur de la comtesse de Jarnailles ? Il s'en ouvrit à son chef : celui-ci l'encouragea dans son projet en lui donnant toutes les instructions nécessaires pour le mener à bien.

Bahnhoff, comme les hommes politiques qui fréquentaient le salon d'Eaton-place, n'avait pas tardé à reconnaître chez Rolande de grandes preuves de tact, de jugement, de fin sentiment des convenances et des situations. Elle lui parut comme à eux une personne joignant à infiniment d'esprit un commerce sûr, avec qui on pouvait causer librement, car elle comprenait tout et ne compromettait jamais ceux qui lui avaient parlé. C'est le caractère des peuples du Nord et des Anglais surtout d'être très-difficilement confiants et ouverts, et de l'être beaucoup quand une fois ils le sont ; ils se plaisent alors d'autant plus dans l'intimité qu'ils se la permettent plus rarement. La comtesse de Jarnailles bénéficia bientôt de cette disposition particulière au terroir sur lequel elle se

trouvait, et un commerce sérieux d'intimité s'établit entre elle et nombre de personnages considérables et divers qui lui parlèrent en complète franchise de toutes choses.

Rolande, soit qu'elle appréciât les réelles capacités diplomatiques de Bahnhoff, soit bien plutôt qu'elle eût deviné les desseins du graf à son égard, voulut les encourager. Se plaisant à l'entretenir, moins encore de ce qu'on lui avait dit que de ce qu'elle avait compris ou entrevu sans qu'on le lui dît, elle lui parlait des bruits et des nouvelles qui couraient les cabinets de travail, des dispositions que témoignaient à la dérobée les hommes importants, de ces petits faits insignifiants à la surface, de ces propos jetés en l'air qui sont souvent les indices des intentions réelles et les avant-coureurs de grandes résolutions.

Le comte Bahnhoff faisait le plus large usage pour sa correspondance avec sa cour des récits et des observations de Rolande, ne craignant pas, dans sa passion pour elle, de faire savoir la source où il puisait ses faits si précieux et ses réflexions lumineuses.

Un jour, prétextant une extrême fatigue d'esprit, il offrit à Rolande, ou plutôt celle-ci se fit offrir, de rédiger son courrier. Cette correspondance, à la fois développée et précise, nourrie de faits bien décrits et de jugements étincelants, obtint un tel succès que l'homme d'État qui la reçut demanda à entrer en correspondance particulière et suivie avec celle qui l'avait rédigée. Bahnhoff, triomphant d'orgueil de découvrir un nouveau mérite chez celle à qui il avait donné son existence, appuya la requête, et dès lors Rolande traita avec la plus haute personnalité politique de notre époque des hommes et des affaires du temps, au gré de sa plume et de l'événement, comme dans une conversation intime. Auprès des princes en Angleterre comme dans les salons, auprès

des hommes de finance comme des politiques, dans mille sphères diverses, en un mot, elle avait des occasions naturelles de s'informer, de parler, d'insinuer, d'influer — en usant, tantôt avec une finesse persévérante, tantôt avec cette témérité imprévue qu'une femme d'esprit sait se permettre là où elle est sûre de plaire, — qui rendaient son concours inappréciable.

Elle n'y mit qu'une condition auprès de ceux qui le sollicitaient : l'influence allemande au service absolu de sa considération personnelle. Cette condition fut remplie et un beau jour on apprit que Buckingham-palace, sur un mot venu des bords de la Sprée, avait ouvert ses portes à la comtesse de Jarnailles.

Comme de juste, l'ambassadeur de France à Londres ne vit là-dedans qu'une galanterie de ces bons cockneys d'Anglais envers la plus jolie de ses compatriotes et ne s'en préoccupa pas davantage. Quand donc les gouvernants de notre pays comprendront-ils, comme les cours du Nord, ce que vaut pour l'action diplomatique d'un pays le concours d'une princesse de Lieven, d'une comtesse Keller ou d'une princesse T..., et sauront-ils utiliser, eux aussi, l'intervention des femmes en politique ?...

A ce moment, un événement imprévu vint se jeter à la traverse de la destinée de Rolande et la mettre de nouveau en jeu.

XXXV

Sir Charles Foxton avait organisé à sa campagne de Baxfield, près Londres, en l'honneur de Rolande, une partie de cricket, ce jeu national de l'Angleterre. Foxton

était un des membres les plus appréciés du *John Zingari*, ce club de gentilshommes cricketers qui rappellent beaucoup les *gypsies* par leur humeur errante et leur don d'ubiquité. Sans cesse, en effet, par monts et par vaux, les *John Zingari* sont reçus à bras ouverts partout où ils se présentent, et il semble que tous les châteaux de l'Angleterre leur appartiennent. Un de leurs exploits les plus mémorables est le séjour qu'ils firent en Irlande chez le duc de Carlisle et qui donna lieu à la création du *cricket-carnival*, temps de liesse et de parties solennelles qui revient chaque année.

L'élite des joueurs aristocratiques du *lord cricket ground* de Londres et du *prince's cricket ground* de Brighton, joint à nombre de ladies amateurs du jeu, ou même qui ne dédaignent point d'y prendre part, s'étaient rendus à l'invitation de sir Charles Foxton, et l'assemblée à Baxfield était magnifique.

La partie se tenait sur un de ces immenses tapis verts tels qu'il ne s'en trouve qu'en Angleterre. L'herbe fine et courte, poussée drue et passée au rouleau de manière à effacer les moindres inégalités de terrain, reluisait sous les feux d'un soleil de juin. Il faisait une de ces radieuses après-midi des premiers jours de l'été, tempérées par la brise qui souffle de la mer et où le ciel d'une inaltérable sérénité a cette profondeur dans l'azur qu'on remarque en Orient.

Aussitôt Rolande arrivée en compagnie de lord Clifford, du comte Bahnhoff et de toute une escorte empressée et choisie, sir Charles fit arborer les bannières et enfoncer en terre les *wickets*, barres à peu près en forme de trident, et donna le signal de la partie. Les joueurs, dressés en deux camps, onze contre onze, vêtus de pantalons et de chemises de flanelle de différentes couleurs, coiffés d'une casquette jaune, bleue ou

rouge et chaussés de souliers de cuir blanc à la semelle garnie de pointes, se placèrent chacun suivant son rôle respectif. L'un avait pour fonction de servir la balle : on le nommait le *bowler;* un autre, armé de la crosse de bois appelée *bat*, avait comme office de la repousser; d'autres encore, postés sur divers points, essayaient de l'attraper ou de la détourner du but, c'est-à-dire d'une des *wickets*.

La partie était dans son plein, les paris s'engageaient avec frénésie, et Rolande prenait un plaisir extrême à la lutte dont elle était spectatrice, quand, sous prétexte de lui offrir des rafraîchissements, un homme de service s'approcha d'elle et lui glissa dans la main un petit billet. Rolande, tout en prenant un sorbet, déroula le papier le long de la paume de son gant, et voici ce qu'elle y trouva en italien et de l'écriture de Mondego :

« Veillez, il y a quelque chose tramé contre vous. »

— Bah ! nous verrons bien ! fit Rolande en elle-même, et, sans plus d'émoi, elle se remit à suivre le *match*.

Bientôt, entraînée par l'intérêt qu'elle y prenait, elle quitta sa place et se rapprocha du groupe même des joueurs. Elle y était à peine assise depuis quelques instants, quand une balle vint siffler le long de sa tempe et emporter une rose de son chapeau. Une demi-ligne plus près, c'en était fait de Rolande de Jarnailles, car la balle du cricket, dure comme une pierre et ne rebondissant pas, brise tout ce qu'elle rencontre, et plus d'un *cricketer*, notamment le prince Frédéric de Galles, père de Georges III, est mort d'un coup de balle reçue pendant une partie.

Pendant un moment, l'émotion fut à son comble; de tous côtés, on s'empressa autour de Rolande, et le joueur qui avait fait le coup vint s'excuser de sa maladresse.

Sans perdre une minute son sang-froid, la comtesse de Jarnailles se contenta de répondre :

— Vraiment, messieurs, vous m'accablez d'*honneurs*, les cricketers appellent ainsi les blessures, doigts brisés, jambes rompues qu'ils attrapent pendant la partie, et elle exigea absolument qu'on continuât le jeu.

Comme on se récriait très-haut d'admiration sur son énergie et son sang-froid, qualités appréciées entre toutes en Angleterre, le joueur qui avait fait ce coup s'approcha d'elle pour lui renouveler ses regrets. C'était un certain Alfred Jenkins, héritier d'une des grosses fortunes de la Cité, beau gars d'une vingtaine d'années, élevé à la campagne et portant toute l'apparence d'une nature à la fois violente et passionnée. Il était très-fier de voir son nom plébéien associé, par suite de ses mérites dans les exercices de sport et, disons-le aussi, de sa grande fortune, aux plus beaux noms du *red-book*, ce livre d'or de la Grande-Bretagne, et il lui avait fallu sans doute un mobile bien puissant pour le décider à commettre, lui un des princes du cricket, une maladresse si grossière en apparence dans une réunion telle que celle de Baxfield et sous les yeux d'une pareille assemblée.

Car évidemment il était l'instrument d'une vengeance puissante et peu scrupuleuse sur les moyens, pourvu qu'elle parvînt à ses fins. Mais pourquoi cette vengeance, et d'où pouvait-elle venir ? Rolande ne savait à quoi s'arrêter.

Cependant le jeune homme, réitérant ses excuses, les termina en disant à Rolande :

— Vous ne me gardez pas rancune, au moins, madame.

— Pas le moins du monde, monsieur, et même je veux vous donner la rose que vous avez si bien attrapée au vol.

Et elle lui présenta la fleur enlevée de son chapeau sur le gazon et qu'on lui avait rapportée.

Le trait fut trouvé piquant par tout le monde, excepté par le Jenkins, qui n'y vit qu'une flatterie pour son amour-propre. Il saisit vivement la fleur et retourna à son poste de combat, non sans avoir reçu de Rolande, comme complément à sa gracieuseté, l'invitation de la venir voir chez elle, ce qu'il promit de faire avec un empressement extrême.

La partie recommença alors plus vive et plus acharnée qu'auparavant, et pendant que les balles s'échangeaient drues contre le *but*, Rolande se disait :

Le coup est manqué pour aujourd'hui, mais demain ?... D'où peut venir une telle haine? Enfin, le Jenkins et Mondego m'en donneront la clef, peut-être...

Et ramenant sa pensée au spectacle qui s'offrait à ses yeux, elle se remit à discourir sur les chances des combattants avec le groupe de femmes élégantes et d'hommes marquants qui l'entouraient.

Parmi ces derniers figurait un petit vieillard sec et alerte, vêtu d'une redingote marron doré, d'assez piteuse mine, ayant tordu autour du cou un morceau de jaconas des Indes qui avait plutôt l'air d'une corde pour se pendre que d'une cravate, et le chef orné d'un chapeau gris à longs poils, tel qu'on n'en voit plus guère aujourd'hui que sur la tête de M. Thiers ou de l'excellent comte Henri Greffulhe. Malgré cette mesquine apparence, tout le monde était plein d'attention pour ce singulier personnage et lui donnait les marques de la déférence la plus profonde. Vous vous l'expliquerez facilement en sachant que ce petit vieux en question n'était autre que lord Klaunsdale, un des plus nobles, des plus riches et aussi des plus excentriques pairs de la Grande-Bretagne. Or l'excentricité bien portée, au delà de la Manche, est

pour une personnalité un titre de gloire de plus.

Lord Klaunsdale possédait en Angleterre une douzaine de châteaux tous plus magnifiques et mieux entretenus les uns que les autres, et bien qu'il ne les visitât pour ainsi dire jamais, chaque jour son couvert était mis dans tous et ses appartements préparés comme s'il eût dû venir y demeurer. Sa résidence favorite était une villa située aux portes de Londres, sur la route de Richmond. Il l'appelait sa ferme de la même façon que Marie-Antoinette appelait Trianon sa chaumière.

Rien de plus merveilleux que cette habitation, qui réunissait tous les raffinements de l'élégance française à tout le confortable du luxe anglais. Pareille à un décor d'opéra, la salle à manger n'était que marbre et or, fleurs et arbustes, jets d'eau et statues. Un tapis d'hermine en couvrait le sol dans sa plus grande partie. C'est là que lord Klaunsdale, flanqué de ses chiens favoris, — auxquels il distribuait tout le temps du repas des os amoncelés dans un grand sac pendu à son fauteuil, — présidait à des dîners qui réunissaient l'élite des beautés des trois royaumes, et, dans cette saison, la place d'honneur avait été à maintes reprises occupée par Rolande.

Lord Klaunsdale avait en effet le dilettantisme de la femme, et elle était la grande passion qui avait toujours dominé sa vie. Sous cette enveloppe de Grandet britannique se cachait un cœur à la Louis XV, voué tout entier au culte de la descendance d'Ève. Il considérait la femme en artiste, presque en dévot, et avait un sentiment exquis de ce qui pouvait la faire valoir et lui servir de cadre.

Il avait des salons meublés et tendus selon le genre de beauté, la couleur des cheveux, le type de la femme qu'il fêtait. Le salon Louis XV pour les minois chiffonnés et les nez au vent ; l'ameublement moyen âge pour

les profils effilés et angéliques ; les oripeaux mauresques pour les teints mats et les têtes brunes ; les tentures Henri VIII pour les physionomies imposantes et majestueuses, etc., etc. ; il donnait des dîners de beautés assorties comme les bouquetières composent des corbeilles de fleurs variées, chaque type se faisant valoir l'un l'autre, et formait ainsi des tableaux animés dont le fameux groupe de Winterhalter : *l'Impératrice et ses dames d'honneur*, peut donner une lointaine idée.

Charles Yriarte raconte que M. Hope, le célèbre banquier, a laissé un registre très-curieux dans lequel, en homme rangé, il constatait l'impression que lui laissait tout nouvel objet des ardeurs de son âme, comme on dit à l'Opéra-Comique. Discret vis-à-vis de lui-même, il avait des points de repère qui prenaient leur source dans telle ou telle particularité physique ou morale et lui permettaient de se souvenir :

La dame au petit chien havane : soupirs légers, émotion contenue — seconde audition.

L'institutrice : pâleur subite, bandeau défait...

Vous voyez d'ici le carnet. Lord Klaunsdale avait imaginé un mémorial d'un autre genre et bien plus galant. Il conservait, dans une malle spéciale, un objet de la toilette de chaque beauté qui l'avait frappé. Ce nœud frangé d'argent lui représentait la duchesse de P... ; ce peigne d'écaille, la danseuse F. E..., cette mule mignonne, la princesse S.. off, et cet éventail madame P... la *Célimène* française.

Quand il ne pouvait pas obtenir directement de l'objet de son admiration le souvenir désiré, il le faisait acheter en sous-main aux femmes de chambre par une marchande à la toilette commanditée par lui spécialement dans ce but ; mais souvent alors il lui fallait attendre un temps infini avant d'être mis à même d'acquérir le *me-*

mento voulu, et c'est ainsi qu'il mit cinq ans avant de pouvoir posséder un boa qui l'avait séduit, un jour, sur le cou de madame Récamier.

Tel était à vol de plume l'homme qui, au moment où la balle de Jenkins avait effleuré la tête de Rolande, était devenu d'une pâleur livide, et, chancelant tout d'un coup, était allé tomber sur une chaise, prêt à se trouver mal.

XXXVI

Dès la première heure où il s'était trouvé en présence de Rolande, lord Klaunsdale avait conçu pour elle une de ces passions infinies où se concentrent entières toutes les forces d'un cœur humain. Rien de vil, d'ailleurs, dans cette passion. Ce n'était pas un de ces amours de vieillard qui rassemblent toutes les ardeurs d'une imagination qui s'éteint. Aucune pensée impure ni profane ne venait se mêler au sentiment qui emplissait l'âme du noble lord. C'était une de ces idolatries d'artiste, puissantes mais immatérielles, à la rencontre de l'idéal qu'ils ont cherché toute leur vie.

Rolande réalisait en elle cette femme rêvée par lord Klaunsdale et qu'il n'avait trouvée jusqu'alors qu'à l'état d'ébauche incomplète. Elle était en toute sa pureté et sa perfection ce type merveilleux créé dans son esprit et qu'il désespérait de jamais rencontrer dans la réalité. Aussi à peine l'eût-il entrevue, qu'il sentit que son existence tout entière était désormais attachée à cette femme, et que d'elle seule il tiendrait la somme de bonheur qu'il pouvait encore espérer en ce monde.

On comprendra tout à fait le genre de passion très-

particulière inspirée par la comtesse de Jarnailles à cet étrange vieillard en songeant qu'elle partait du même principe que ce culte contemplatif également en faveur auprès du paganisme et du catholicisme, et qui procure de si ineffables voluptés à ceux qui s'y consacrent.

Rolande avait été touchée par l'étendue de cet amour, nous pourrions presque dire de cette ferveur et par la forme respectueuse qu'elle revêtait, et ne laissa pas que de témoigner à lord Klaunsdale combien elle y était sensible. Quelle femme d'ailleurs se montrera jamais indifférente à une admiration entière pour ses charmes physiques? Qu'on la trouve bonne, spirituelle, supérieure, peu lui importe; ce qu'il lui faut d'abord et avant tout, et cela depuis la maritorne jusqu'à l'archiduchesse, c'est qu'on la trouve belle. Quand Ève dépouillait les buissons fleuris du jardin pour en couvrir sa nudité, ce n'était pas par pudeur, c'était comme parure et pour s'embellir.

Lord Klaunsdale avait une alliée puissante dans la maison de Rolande en la personne d'Ambroisine. L'humble boiteuse, qui avait voué sa vie à aimer sa royale Rolande, comme elle l'écrivait à Saint-Denis, et à la servir, comprenait admirablement le sentiment qui animait le pair d'Angleterre. Entre leurs deux cultes, il y avait un point de contact.

Le lord, de son côté, se plaisait à « parler Rolande », selon son expression, avec la boiteuse. Il se sentait compris.

— Qu'est-ce que je lui demande? répétait-il souvent à la Broisine : ce qu'elle accorde, après tout, à son chien, une niche d'où je puisse la voir et respirer la même atmosphère qu'elle.

Nulle jalousie d'ailleurs de sa part à l'égard du cortége de soupirants que Rolande traînait à sa suite.

N'était-il pas naturel, étant donnée une telle idole, qu'il y ait encombrement à son autel ? La comtesse de Jarnailles lui semblait faite pour être admirée et adorée par tous et il n'eût été froissé que si le contraire était arrivé.

Un soir que Rolande, moitié par clémence pour son état, moitié par entraînement pour son esprit très-vif et très-original, l'avait retenu à dîner en tête à tête et que, le café pris, elle causait avec lui étendue à l'orientale sur des piles de coussins dans son jardin d'hiver, il se laissa aller à lui ouvrir son cœur et à lui avouer les projets qu'il avait formés sur elle.

— Ce que je voudrais, Rolande, lui disait-il, ce qui forme la somme de mes vœux, ce serait d'obtenir de vous donner mon nom et d'acquérir ainsi cette jouissance suprême de vivre près de vous qu'il ne m'est permis de goûter à présent qu'à de rares intervalles.

— Bel avantage pour vous vraiment ! répondait Rolande en souriant.

— Ne raillez pas. Je parle sérieusement et n'envie pas de bonheur plus grand. Rien d'ailleurs ne serait changé dans vos habitudes, dans votre existence, dans votre liberté : il n'y aurait chez vous qu'un serviteur de plus, une chose, si vous voulez, sous l'apparence d'un homme.

— Et vous appelez cela le bonheur, mon pauvre Klaunsdale ?

— Oui... le bonheur !...

— Mais quelle en serait la garantie ?

— Mes illusions, ma chère amie.

— Allez ! vous feriez un marché de dupe.

— Non pas : d'ailleurs, comptez-vous pour rien, Rolande, la gloire de voir porter son nom par la plus belle femme de son temps?

C'était exactement la réponse qu'avait faite le comte de Castiglione à la célèbre comtesse, quand, la demandant en mariage, celle-ci lui faisait entrevoir le peu d'avantages que lui offrait une telle union.

— Taisons-nous, Klaunsdale, se contenta de répondre Rolande, car vous feriez si bien, que je ne trouverais plus rien à opposer à vos folies.

A cette parole, les yeux du vieux lord s'illuminèrent, reflets du rayonnement d'espérance qui emplissait son âme. Le malheureux en était encore à ignorer la tactique de mademoiselle de Jarnailles, qui consistait à ne pas toujours accepter tout, mais aussi à ne jamais rien refuser définitivement. Elle se réservait sans cesse ainsi une éventualité pour l'avenir. Grand art pour une femme : ne point dire ni oui ni non, et laisser entendre à chacun la réponse qu'il souhaite.

En ce moment, le comte Bahnhoff faisait son entrée dans le *Winter-Garden*.

— Comprenez-vous, graf, lui dit Rolande, après qu'il se fut assis sur un tabouret de nacre argentée, que, noble comme un roi, riche comme un juif, libre comme le vent qui souffle, on puisse épouser une femme dans les conditions de M. Récamier, par exemple, ou de votre prince de L..., rien que pour avoir l'honneur de mettre sous son enseigne une beauté célèbre ?

— Je comprends tout, comtesse, répliqua l'Allemand en plongeant ses yeux dans les yeux de Rolande, tout, quand on aime.

Cette fois, Rolande baissa la paupière, et, tout en changeant de conversation, elle se murmura à elle-même :

— Quand donc connaîtrai-je, moi aussi, la jouissance d'aimer comme ces deux hommes ?...

. . . . . .

La nuit qui suivit cette soirée fut mémorable pour lord Klaunsdale. Il reposait ordinairement sur un petit lit de camp, placé dans le coin d'une vaste galerie et dérobé dans le jour par un paravent de laque. Agité par les espérances qu'avaient fait naître en lui les paroles de Rolande et désireux de prolonger ses illusions, il renvoya ses valets de chambre et se mit à se promener dans la galerie à pas précipités et de long en large. Puis, sous le coup sans doute de ses réflexions, il s'arrêta devant une table chargée de ce qu'il fallait pour écrire et se mit à écrire fiévreusement. La galerie où il se trouvait était située au rez-de-chaussée de la villa dont nous avons déjà parlé et donnait sur le jardin. Tout à coup il entendit un bruit léger du côté d'une des portes-fenêtres placées à l'extrémité de la galerie : au même instant une vitre tomba en éclats, mais sans vacarme, sur le tapis du salon, une main de femme se glissa à travers le carreau brisé, fit jouer le bouton de la porte, et une seconde après une femme, grande de taille, entièrement vêtue de noir, et couverte d'un voile de dentelles, pénétra dans l'appartement. Elle marcha droit sur le lord, qui n'avait pas eu le temps de se lever de son bureau, et, lui mettant la main droite sur l'épaule, tout en rejetant son voile sur sa tête :

— A qui donc écrivez-vous ainsi de nuit, milord ? interrogea-t-elle d'une voix glaciale.

— Quoi ! c'est vous, Julia ! répliqua Klaunsdale en couvrant vivement de ses mains les papiers qu'il était en train d'écrire. Que venez-vous faire ici par les ténèbres et en vous introduisant de cette façon ?

— Que voulez-vous, mon cher, on arrive chez les gens par où l'on peut. Je vous fais toutes mes excuses d'avoir ainsi troublé vos écritures, mais je n'avais pas le choix. Dans le jour, les portes de votre demeure fussent

restées implacablement fermées devant moi... Oh ! ne niez pas !... j'en suis sûre... J'ai donc dû me résigner à vous faire visite à la belle étoile. Pour arriver ici, j'ai pris à travers champs, et ce diamant, un souvenir de vous, milord, ajouta-t-elle en désignant une bague qui brillait à son doigt, m'a livré l'entrée de cette galerie si chère jadis à mes pas. Vous voyez que ça n'a pas été bien difficile.

Pendant qu'elle parlait, lord Klaunsdale avait ressaisi tout son sang-froid et repris possession de lui-même.

— Mais enfin, qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il d'un ton calme. Je vous croyais tranquillement en Italie... à Naples...

— Oui, vous me pensiez oublieuse parce que j'étais oubliée, répondit-elle en se laissant tomber sur une causeuse, placée près du bureau : malheureusement, je n'oublie jamais, moi.

— Comment, alors, si vous aviez quelque chose à me demander, ne m'avez-vous pas écrit au lieu de revenir en Angleterre ? Je vous aurais répondu...

— Oh !... et puis ce que j'ai à vous dire ne saurait être confié au papier.

— Parlez donc vite alors et franchement, je vous écoute.

— A la bonne heure ! Milord, voulez-vous m'épouser ?...

— Vous épouser, vous ?... Perdez-vous l'esprit ?...

— Je parle sérieusement, je vous le jure. Ce n'est pas celle qui fut votre maîtresse qui vous le demande, celle que vous avez aimée de toutes les forces de votre âme ; car vous m'avez bien aimée, n'est-ce pas ?...

— Oui, Julia, je vous ai bien aimée.

— C'est la mère, comprenez-vous, la mère de Juliette, de notre enfant...

— De notre enfant !...

— Oui, de notre enfant, vous entendez, milord, car il en serait ainsi aux yeux de la loi si je faisais appel aux tribunaux de l'Angleterre.

— Malheureuse ! vous publieriez votre honte !... vous mentiriez devant le Christ comme vous avez menti devant les hommes !... Oh ! non, non, vous ne feriez pas cela !...

— Et que m'importe à moi de me perdre si je sauve ma fille et si j'assure son bonheur !... Mais vous ne sentez donc pas que ma fille c'est plus que ma conscience, que ma foi, que ma vie et que rien ne saurait me coûter pour l'amour d'elle ?...

— Et des preuves ?

— J'en ai les mains pleines : vos lettres, d'abord, celles mêmes que vous m'adressiez pendant que j'accouchais secrètement au fond de l'Ecosse ; le témoignage des gens, jusqu'au témoignage de l'opinion publique.

— Mais je me défendrai, je protesterai, répliqua le vieux lord surexcité, et, se levant de sa table à écrire. Et puisque j'y serai forcé, je parlerai de ce Giacomo, de votre amant...

— Il faudrait donc alors que vous avouiez aussi...

— Taisez-vous, taisez-vous, malheureuse ! interrompit vivement le lord en faisant le geste de porter ses mains sur la bouche de son interlocutrice ; Dieu sait si j'ai été loyal avec cet homme, mais son sang me fait horreur et, malgré dix-sept ans passés, il me semble qu'il souille encore ma main.

— Oui, vous fûtes loyal en cette affaire comme toujours, milord, mais prouvez-le donc à votre tour, s'il me plaisait, à moi, de vouloir le contraire ? Tenez, trêve de menaces ! Je vous tiens et je suis la plus forte. Causons

donc à froid de ce qui m'amène et allons au fond des choses au lieu de nous emporter sur leur apparence. Qu'est-ce que je vous demande, après tout? une situation pour ma fille, pour une enfant bien innocente des torts que j'ai eus envers vous... et dont, je vous le jure, le restant de mes jours sera consacré à me laver. Ce n'est point un vain sentiment d'orgueil maternel qui me pousse à vous faire cette demande. Ah! si mon ambition seule était en jeu pour ma fille, comme j'en ferais vite bon marché, grand Dieu! Mais il s'agit pour Juliette d'un mariage avec un gentilhomme français, rencontré par hasard en Italie et qui unit à un des plus beaux noms de la noblesse de son pays toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Juliette l'aime éperdument et avec toute la passion de ses dix-huit ans et du sang qui bout en ses veines, c'est-à-dire à en mourir si elle venait à être dédaignée. Or, comment puis-je rechercher, moi, l'alliance de ce galant homme, n'ayant à lui offrir pour femme qu'une pauvre enfant trouvée, élevée dans la solitude et l'abandon d'un couvent de Naples. C'est m'exposer à un échec certain. En échange du nom et de tout le passé d'honneur qu'il représente, quel nom et quel passé m'apportez-vous, me dirait-il? Et que pourrais-je lui répondre moi?... C'est là mon châtiment, milord, et il me fait cruellement expier le moment d'entraînement auquel j'ai cédé. Mais cet orage qui a traversé mon cœur et que je ne puis me rappeler aujourd'hui sans pleurer du sang, y-êtes vous tout à fait étranger, mon ami, et ne devez-vous pas en avoir aussi votre part de responsabilité? N'est-ce pas vous qui, en m'entraînant le premier hors du devoir et du droit chemin, m'avez amenée à une chute plus profonde, éblouissement d'un instant, d'ailleurs, et aussitôt déploré que commis? N'avez-vous pas aussi un reproche à vous faire et un tort

à réparer envers moi ?... Eh bien ! et en prononçant ces paroles elle avait saisi les mains du lord et s'était laissée glisser à ses pieds, irrésistible de grâce et de beauté pour tout autre que pour un esprit possédé par l'image de Rolande, je vous en supplie à genoux, acquittez-vous envers la mère de la faute commise envers la femme et toutes deux s'uniront pour vous en rendre grâces à jamais.

Lord Klaunsdale, en proie à une émotion terrible, mais dont il s'efforçait de dissimuler les traces sur son visage, l'avait relevée doucement et assise sur la causeuse où elle se trouvait d'abord. Elle, sentant qu'elle gagnait du terrain, l'attira à ses côtés et, lui gardant les mains dans les siennes :

— Voyons, ami, reprit-elle d'un ton plein de caresses, ne percevez-vous pas parfois, aux heures d'isolement et de retour sur vous-même, de quel prix seraient pour vous une famille, des affections sûres, dévouées et prenant leur origine à des sources pures ; et quelles sources plus nobles, mon Dieu ! que la reconnaissance, que le cœur d'une mère et d'un enfant ! N'éprouvez-vous jamais le besoin de sentir, respirant la même atmosphère que vous, des êtres vivant de votre vie, solidaires de vos peines comme de vos joies ?... Ah ! si vous aviez eu une famille, des liens quelconques, même éloignés, en ce monde, certes, je ne serais pas venue à vous, et je serais morte plutôt que de chercher à les troubler. Mais non, vous êtes seul, absolument seul, et votre nom même s'éteindra avec vous. Pour accomplir ce que je vous demande, vous n'avez aucun obstacle à franchir. Il n'est pas jusqu'au monde qui ne sanctionne votre acte et ne le trouve légitime. Quelle raison donc alors pourrait vous arrêter?

Et en posant cette question elle s'était levée, regar-

dant en face le lord et cherchant à deviner les impressions qui se cachaient sous son front blême et dans ses yeux impassibles.

— Vous voulez nettement le savoir? répondit froidement celui-ci.

— Oui, j'aime mieux tout que ce silence qui me glace.

— Eh bien, Julia, ce qui rend nos projets impossibles, reprit le lord en scandant ses paroles, c'est que... je ne vous aime plus. Oh ! ne secouez pas la tête !... Voyez-vous, ma chère, il y a des courants qui ne se remontent plus, des mépris qui ne se rachètent pas. Vous êtes morte pour moi à jamais.

Et comme elle semblait vouloir protester :

— Mais rappelez-vous donc, continua-t-il, de quelle façon vous avez payé cet amour que vous invoquez aujourd'hui. Je ne veux pas rechercher le passé ni revenir en arrière. Regardez seulement quel vieillard vous avez fait de cet homme qui s'était voué à vous ? La tête perdue, oublieux de lui et des autres, il en est arrivé à masquer sous ce qu'on a appelé de l'excentricité le désespoir qui lui rongeait le cœur ; d'ailleurs, aimant d'autant plus les femmes qu'elles semblent le décevoir davantage et, croyant à la femme malgré tout, il passe sa vie à en chercher une qui vienne enfin racheter pour lui les autres. Croyez-moi, milady, le lord que vous avez sous les yeux n'a plus rien de commun avec celui auquel vous pensez parler. Il ne saurait rien comprendre à votre langage et ne vous connaît pas.

— Non ! ce n'est pas possible, milord, reprit Julia exaspérée par cette froideur, vous voulez vous venger de moi... Je ne puis être seule à me souvenir de tant d'amour passé !...

— C'est cependant la vérité, je vous l'atteste.

— Mais vous ne m'avez donc jamais aimée?

— Je vous ai juré le contraire tout à l'heure : je suis prêt à le faire encore à présent.

— Vous êtes sans pitié ; mais, ajouta-t-elle en marchant sur lui brusquement, insensible à mon repentir, peut-être ne le serez-vous pas autant à ma haine.

— Votre haine !... Allons ! je retrouve enfin à votre bouche le vrai mot qui lui convient.

— Peut-être !... Je suis lasse à la fin de supplier, quand, après tout, je puis dicter mes conditions.

— Vos menaces ne me touchent pas plus que vos prières.

— Nous verrons bien !

— C'est tout vu. Mais rappelez-vous bien ceci, milady : un homme comme moi n'est pas deux fois en sa vie le jouet d'une femme comme vous !

— Qu'est-ce à dire ?

— Oh ! vous m'avez bien compris, répondit le lord froidement.

— Voudriez-vous, par hasard, me faire entendre, reprit l'autre avec un ricanement abominable, que vous me tueriez comme...

— C'est assez, malheureuse ! interrompit Klaunsdale, frémissant de colère à cet outrage ; pas un mot de plus et sortez de cette maison comme vous y êtes entrée, si vous ne voulez pas que j'appelle mes gens pour qu'ils vous en chassent.

— Appelez-les donc alors afin que je puisse leur montrer et qu'ils rédisent demain à toute l'Angleterre de quelle façon lord Klaunsdale traite les mères qui viennent le conjurer de rendre un nom à ses enfants !...

— Misérable ! hurla le vieux lord ne se contenant plus devant tant d'audace et en se ruant sur la terrible créature...

Mais en ce moment on entendit des bruits de pas se

dirigeant vers la galerie. C'étaient les valets du lord qui, entendant chez leur maître des éclats de voix et du bruit, accouraient à son secours croyant à une attaque nocturne. Tandis qu'ils appelaient le lord et cherchaient à enfoncer la porte fermée en dedans au verrou, Julia passa vivement près du bureau et éteignit la lampe qui éclairait la pièce.

Quand, la porte cédant sous leurs efforts, les domestiques envahirent l'appartement, Julia avait disparu. A la lueur des flambeaux qu'ils tenaient à la main, ils aperçurent lord Klaunsdale gisant à terre, dans un coin, les jambes prises dans un fauteuil qui s'était renversé sur lui. Dès qu'il eut été relevé, le premier regard du lord se porta sur son bureau. Les papiers qu'il était en train d'écrire au moment de l'arrivée de Julia ne s'y trouvaient plus.

A cette vue, le malheureux vieillard, succombant sous le poids de ses émotions, s'affaissa sur lui-même, sans prononcer une parole. On le porta en hâte sur son lit, déchirant sa cravate et lui découvrant la poitrine. Mais tandis qu'on était allé chercher le médecin, qui demeurait dans le voisinage de la villa, il reprit ses sens, et quand le docteur se présenta un quart d'heure après :

— Je regrette infiniment, monsieur, dit-il, que l'on vous ait dérangé sans motif sérieux et vous en fais mes excuses. Mes domestiques se sont alarmés trop vite. Il s'agissait d'une simple syncope à la suite d'une hallucination violente, et je suis tout à fait remis à présent. Je n'ai besoin que d'un peu de calme et de sommeil.

Le docteur répondit que la santé de Sa Seigneurie était trop précieuse à tous pour ne pas approuver qu'on l'ait appelé même sur la seule apparence du mal ; qu'il était jour et nuit à la disposition de son noble voisin et le priait de se le rappeler à l'occasion. Puis il prescrivit

une potion calmante, afin de ne pas être venu sans faire acte professionnel, et se retira avec force salutations.

Dès qu'il fut sorti de l'appartement, le vieux lord se tourna vers son valet de chambre et lui glissa ces mots à voix basse :

— Jim, vous direz à vos camarades que j'entends qu'il ne soit jamais question de l'incident de cette nuit.

Puis il ajouta avec un sourire :

— Je passe déjà pour bien assez fou, vous comprenez, sans vouloir encore qu'on me prenne pour un somnambule.

XXXVII

Cependant le premier soin de Rolande rentrée à Eaton place à l'issue du *match* de Baxfield avait été de mander Mondego près d'elle, pour l'interroger au sujet du billet qu'il lui avait envoyé et dont l'épisode de la balle n'avait failli que trop démontrer l'exactitude. Le coiffeur venait justement d'arriver à l'hôtel plein d'anxiété, de son côté, sur ce qui avait pu se passer dans cette journée. Il s'empressa de pénétrer chez la comtesse.

— Eh bien! Mondego, lui cria Rolande dès qu'elle l'aperçut, me voilà saine et sauve, mais je l'ai échappé belle!... il paraît que décidément je suis reine puisqu'il faut que maintenant je compte avec les attentats.

Et elle se mit à lui raconter dans tous ses détails la tentative étrange dont elle avait été l'objet. Mondego l'écoutait de tous ses yeux plus encore que de toutes ses oreilles, et à chaque instant une mimique énergique

prouvait combien il prenait part au récit qui lui était fait. Quand elle eut achevé :

— Maintenant, Mondego, vous savez toute mon affaire; à votre tour contez-moi la vôtre.

— C'est une vendetta, madame la comtesse, une vendetta de femme encore, reprit l'Italien, qui avait besoin de témoigner son impression sur ce qu'il venait d'entendre avant d'entamer sa propre histoire; car il n'y a que les femmes qui puissent vouloir se venger de votre beauté, de votre esprit, de votre supériorité sur elles toutes. Ah! les *canaglie!*... Pardon, madame la comtesse, mais je suis hors de moi!... Et elle était bien machinée leur petite entreprise... Pas le moindre procureur à redouter... les mains nettes comme l'innocence... Ah! c'est trop soigné! ça doit partir de haut...

— Peut-être, interrompit Rolande, impatiente de connaître l'histoire du billet, nous verrons tout à l'heure; mais d'abord racontez-moi vite comment vous avez pu avoir vent de l'affaire.

— J'obéis, madame la comtesse. Il y a derrière Leicester-square une petite taverne tenue par un Italien et sa femme, Pietro et Francesca Livori, où beaucoup de mes compatriotes à Londres ont l'habitude de se réunir pour manger de la cuisine du pays et causer ensemble des parents et des amis tout en jouant aux cartes. Hier étant l'anniversaire de Francesca, j'avais promis d'offrir à sa santé quelques-unes des bonnes bouteilles de ma collection après le déjeuner. Les intimes de la maison avaient été prévenus de la partie, et comme la petite Gemmina, la nièce de Livori, était venue souhaiter la fête à sa tante, on la retint pour profiter de l'aubaine. Il faut que je dise à madame la comtesse que Gemmina est fille de chambre de lady Daringwood qui, comme madame sait, est Italienne, et des princes Clarini, de Si-

cile. Elle est née sur les terres de lady Daringwood et, recueillie par celle-ci, ne l'a jamais quittée. Comme on avait fait pas mal honneur à mes fioles et que les têtes étaient montées à un joli degré, la Gemminette, qui avait sa petite cervelle plus à l'envers que les autres, se mit à me dire, je ne sais plus à propos de quoi, tout en lutinant autour de moi :

« — Oh ! dans ce moment-ci, il y a une Française et une belle encore qui ne doit pas rire comme nous.

« — Et tu la connais, cette Française ? repris-je sans soupçonner encore qu'il pût s'agir de madame la comtesse.

« — Non, mais je sais qu'elle s'appelle... attendez !... Tiens, je ne me rappelle plus !... Son nom, toujours, finit en *aille* et elle est belle, belle que tous les hommes en sont fous. Par exemple, ce soir elle ne sera peut-être plus si belle, poursuivit la fillette en éclatant de rire, mais tout cela ne nous regarde pas. Monsieur Mondego, voulez-vous que nous changions de verre? »

Et elle s'enfuit riant et folâtrant, en emportant mon verre tout plein encore du vin de Zucco. Moi, j'étais atterré. Une sueur froide me coulait le long du visage. Nul doute, la personne menacée n'était autre que vous, madame, ma bienfaitrice, ma providence. Sans perdre un instant et saisissant le premier prétexte venu, je quittai la taverne. Il fallait à tout prix vous avertir du péril qui planait sur vous. Je savais que vous étiez à Baxfield. Je courus au chemin de fer et arrivai chez sir Charles Foxton. Il m'était impossible de songer à pénétrer jusqu'à vous sans soulever un scandale ; je griffonnai donc le petit billet que vous savez et, moyennant finance, je chargeai un homme de service, dont la figure m'inspira confiance, de vous le glisser *by stealth* le mieux qu'il pourrait. J'attendis qu'il eût accompli ma commission,

et, une fois sûr que vous aviez mon mot en main, je repris en toute hâte la route de Londres afin de ne pas être remarqué. Vous savez maintenant, madame la comtesse, toute mon histoire.

— C'est très-bien, Mondego, ce que vous avez fait là, répondit Rolande, et bien que je n'aie pas lieu de m'en étonner, connaissant votre intelligence et votre dévouement, je vous en remercie cordialement.

Ce disant, elle présenta sa main à l'Italien, qui la baisa rayonnant d'orgueil et avec un respect qui tenait de la dévotion. Évidemment, ce baiser était pour lui la plus enviable récompense.

— Mondego, continua Rolande d'un ton calme et comme réfléchissant, il faudra que vous revoyiez Gemmina, sans avoir l'air de vous rappeler rien, bien entendu... Par elle, vous pourrez avoir vos grandes et petites entrées chez lady Daringwood; il serait bon même que, comme compatriote et à mon insu à ses yeux, vous comprenez, vous mettiez votre talent à sa disposition. C'est là qu'est la piste, Mondego, et il faut la suivre sans désemparer.

— Madame la comtesse peut compter sur moi, répondit l'Italien, mais soupçonnerait-elle lady Daringwood?...

— Mon Dieu! je ne crois à personne et je soupçonne tout le monde, répliqua Rolande. C'est de chez lady Daringwood qu'est parti le premier indice de cette mystérieuse affaire, c'est chez elle qu'il faut chercher d'abord, voilà tout. En chasse donc, Mondego ; moi, de mon côté, je vais me mettre en campagne, et à nous deux nous finirons bien par lever le lièvre.

L'Italien sortit sur cet ordre ; Rolande se mit à rêver à l'étrange horizon que ces confidences avaient fait lever devant elle. Comme elle l'avait dit un instant auparavant, elle n'avait de réels soupçons sur personne et ne savait

où attacher ses conjectures. Elle repassait dans son esprit toutes les phases de sa vie où elle avait pu susciter une haine capable de revêtir une vengeance aussi impitoyable et ne trouvait rien pour l'éclairer. D'autre part, le nom de Jenkins qui s'était fait l'instrument de cette haine, ne lui livrait absolument aucun indice et celui de lady Daringwood guère davantage.

Elle avait rencontré dans le monde, peu de jours avant l'événement de Baxfield, lady Daringwood qui revenait en Angleterre, lui avait-on dit, après un long séjour sur le continent. C'était une femme de haute taille et de grand ton, alors dans tout l'été d'une de ces opulentes beautés brunes si appréciées par les peuples du Nord.

Appartenant à la maison princière de Clarini, l'une des premières de la Sicile, mais absolument ruinée aujourd'hui, à seize ans, elle avait eu l'art de se faire épouser pour ses beaux yeux et ses cheveux de jais, par lord Daringwood pendant un séjour de celui-ci à Naples. Par son âge, le noble lord aurait pu être son aïeul, mais désireuse d'en finir avec la vie de gêne qu'elle menait, et de connaître enfin les splendeurs mondaines qu'elle rêvait tout enfant, elle n'y avait pas regardé de si près.

Venue à Londres avec son mari, elle avait fait sensation dans le monde et n'avait pas tardé à conquérir une place brillante dans les salons. Aimant le plaisir et le faste par-dessus tout, avec cela romanesque et hardie aux aventures, elle avait fait beaucoup parler d'elle sans cependant qu'on pût rien préciser à son endroit. On mettait sur le compte de sa race ses libertés de paroles et d'allures, et ce qui aurait compromis tout autre qu'elle, de sa part semblait naturel et ne soulevait aucun soupçon.

Restée veuve, très-jeune encore, elle avait continué à mener son genre d'existence, avec plus d'entrain encore et de fièvre qu'auparavant, semant l'or à pleines mains

et se montrant plus insatiable que jamais de jouissances et de satisfactions mondaines. Très-entourée, d'ailleurs, très-courtisée, très à la mode, elle était peut-être d'autant plus recherchée qu'on la savait empêchée de se remarier par une clause du testament de son mari.

Lord Daringwood, en effet, mort sans enfant et dont les biens patrimoniaux et les titres étaient allés à son neveu, avait laissé à sa femme la jouissance d'une terre qu'il possédait en Italie, mais en y mettant cette condition de vieillard jaloux et égoïste, qu'elle n'en aurait la libre disposition qu'après quinze années de veuvage révolues. Si elle manquait à cette clause, cette fortune revenait immédiatement à ses héritiers du sang.

Les quinze années écoulées, par contre, lady Daringwood non-seulement reprenait la libre possession de sa main, mais encore gardait en toute propriété la terre qui lui était léguée.

Sans autres ressources que le revenu qui lui était fait ainsi, la belle lady n'avait eu garde de manquer aux conditions du contrat. Ces conditions cadraient, d'ailleurs, parfaitement avec les idées d'indépendance qu'elle entretenait ; légitimant en quelque sorte la vie un peu en dehors qu'elle entendait mener, elle en fit soigneusement son firman pour tout oser et son excuse pour tout se faire pardonner.

Après plusieurs années d'une existence brillante et fêtée entre toutes, elle avait disparu tout d'un coup de Londres et l'on avait appris qu'elle avait transporté sur le continent la série de ses exploits, régnant tantôt sur une capitale, tantôt sur une autre, émerveillant ici et stupéfiant là. De temps à autre on perdait ses traces et on la croyait pour toujours retirée de ce monde, puis un beau soir on la retrouvait dans un salon plus brillante et plus enfiévrée qu'on ne l'avait vue jamais.

Depuis quelque temps, on la disait en Italie, loin du bruit et de la foule, quand tout dernièrement elle était apparue de nouveau à Londres, toujours belle et toujours parée, à propos d'une représentation de gala à Her Majesty's.

C'est là qu'elle avait été montrée à Rolande et que celle-ci avait appris avec son nom les quelques renseignements sur sa vie que nous venons de reproduire. Comme vous voyez, la personnalité de lady Daringwood telle qu'elle apparaissait à Rolande ne jetait aucune lumière sur l'événement de Baxfield. Malgré l'histoire de Mondego, elle en restait donc aux conjectures, examinant tout et ne s'attachant à rien.

XXXVIII

A l'heure même où Rolande avait avec Mondego l'entrevue que nous venons de rapporter, avait lieu dans le petit parloir de lady Daringwood, sur Grosvenor-square, un entretien qui, s'il avait été entendu des deux interlocuteurs en question, aurait singulièrement éclairci leurs conjectures.

— Vous êtes vraiment tout à fait habile, Jenkins, disait la belle lady au florissant jouvenceau du cricket de Baxfield, et je vous demande pardon d'avoir pu douter un instant de votre suprême adresse.

— Oh! milady... se récriait le Jenkins rougissant d'orgueil et en faisant la bouche en cœur.

— Si, si, *dear*, votre adresse est sans pareille : avoir cueilli au vol de votre balle une fleur sur le chapeau de la comtesse de Jarnailles sans toucher la tête, c'est merveilleux ; c'est bien plus fort, je vous l'assure, que

la fameuse aventure de la pomme de Guillaume Tell.

Jenkins se rengorgeait de plus en plus.

— Et puis, ce qui me touche profondément, reprenait la brune lady, c'est que pour satisfaire un simple caprice de ma part, vous n'ayez pas craint de compromettre aux yeux de tous votre renom d'habileté quand, en réalité, vous donniez secrètement une preuve plus étonnante que jamais de votre adresse. C'est de l'abnégation cela, savez-vous, Jenkins, de la sincère abnégation.

— Que ne ferais-je pas pour vous plaire, milady? soupira l'héritier des *Thomas Jenkins and C°* en roulant ses gros yeux bleu faïence.

— Je le vois, maintenant, mon brave Alfred, et je vous préviens que je vous mettrai à l'épreuve sans pitié et sans compter.

— Autant que vous voudrez et de la façon qu'il vous sera agréable, milady, s'empressa de répondre « le brave Alfred », je suis à vos ordres.

Lady Daringwood fit un petit geste de tête qui voulait dire merci et qui mit le comble à la satisfaction du candide *cricketer;* puis, tout en scandant ses paroles par œillades incendiaires et de ce ton de franc abandon qui convient à un aveu :

— Tenez, Jenkins, reprit-elle, je veux tout vous dire : ce n'était pas seulement votre adresse que je mettais à l'épreuve dans la partie de Baxfield, c'était encore et surtout votre cœur.

— Mon cœur?...

— Oui, malgré vos grandes protestations et vos belles phrases, j'avais l'idée que vous n'étiez pas insensible aux charmes de la comtesse de Jarnailles. Je m'étais imaginé, les femmes de mon pays sont jalouses, vous le savez, même des affections les plus pures, que vous cachiez votre jeu à son égard, mais en secret, qu'elle avait su

vous dompter, tout malin que vous êtes, comme les autres soupirants qu'elle traîne à sa suite ; s'il en était ainsi, dans l'épreuve à laquelle je vous soumettais, l'émotion de votre âme devait fatalement faire défaillir votre bras ; sinon la sûreté de votre coup d'œil et la dextérité de votre main me répondaient de votre indifférence vis-à-vis de la comtesse. Telle est la confession pleine et entière que j'avais à vous faire, mon ami, et maintenant excusez mes folies et pardonnez-les-moi.

S'il les excusait, ces folies, le bon Jenkins! il était prêt à en pleurer d'attendrissement. La fille des princes de Clarini, lady Daringwood, la plus belle et la plus noble des pairesses des Trois-Royaumes, alarmée, jalouse à cause de lui, Alfred, était-ce possible? Il croyait rêver et succombait littéralement sous le poids de sa gloire et de sa joie. En ce moment lady Daringwood eût demandé au dauphin des *Jenkins and C°* tout le sang de ses pères qui coulait dans ses veines, et leur caisse avec, qu'elle eût tout obtenu immédiatement.

— Comment, milady, avez-vous pu vous figurer pareille chose? s'écria-t-il avec effusion. Moi penser à une autre que vous! être subjugué par d'autres yeux que les vôtres! ah! oui, vous avez dit vrai, c'était une folie sans seconde!...

— Que voulez-vous, mon ami, il est difficile de garder sa tête froide quand on a l'âme en feu!...

Tout en laissant tomber ces paroles que l'autre ramassa comme autant de perles, elle feignit de rencontrer par hasard la pendule. Alors, se levant précipitamment :

— Mon Dieu! qu'il est tard!... s'écria-t-elle, sauvez-vous vite, Jenkins, je m'oublie avec vous ; jamais je n'arriverai à temps chez la princesse de Galles.

Ces noms augustes jetés familièrement dans la con-

versation produisirent une impression magique sur le fils de la *Cité;* il repoussa immédiatement son siége derrière lui, et tendant la main à lady Daringwood :

— Je m'en vais, lady Julia, je m'en vais, dit-il, mais j'espère que vous me permettrez de venir vous ennuyer encore demain.

— Comment donc, Jenkins, répliqua-t-elle en échangeant le *shakehands* sollicité, tout à votre aise!

Et elle fit quelques pas en avant vers la porte où il se dirigeait. Comme il en touchait déjà le bouton :

— Ah ! que je suis oublieuse quand vous êtes là, Alfred, s'écria-t-elle, comme retrouvant tout à coup ses esprits; on présentera demain à la caisse Jenkins un chèque en mon nom de 800 livres sterling ; je ne sais où en est mon compte avec votre maison, je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper ; mais, en attendant, veillez à ce qu'il y soit fait accueil.

— Ne vous en préoccupez pas, milady, répondit le bon jeune homme, c'est comme si c'était déjà payé.

Et il sortit en s'inclinant.

— L'imbécile !... murmura la belle Julia, comme la porte du parloir se refermait sur lui, et ça voudrait qu'on l'aime!... A-t-il assez perdu la partie de Baxfield... Enfin, à défaut des grands rôles, il peut servir aux utilités.

Et elle sonna Gemmina pour vaquer à sa toilette.

. . . . . .

Le prénom donné par Jenkins à son interlocutrice vous a appris quelle était lady Daringwood et rappelé dans quelle étrange aventure nous l'avions déjà rencontrée. Il importe maintenant de compléter notre connaissance avec ce personnage en pénétrant, sans plus tarder, dans son intimité.

Lady Julia, à l'issue de sa rupture tragique avec lord

Klaunsdale, s'était mise à courir le continent, comme nous l'avons dit, et à mener une de ces vies de grand chemin où se complaisent beaucoup de femmes de sa race. Mais, ce que nous n'avons pas indiqué, et ce qu'on ignorait encore en Angleterre, c'est qu'à force de pérégriner par monts et par vaux, et de recueillir des impressions de voyage, elle avait laissé aux buissons du chemin, avec un peu de sa réputation, sa fortune tout entière. La terre que lui avait léguée lord Daringwood était hypothéquée jusqu'à la dernière parcelle, elle ne connaissait même plus le chiffre de ses dettes. Il y en avait dans tous les coins de l'Europe, et pour les choses les plus diverses : par exemple, mille écus de maroquinerie à Vienne et quarante mille francs de parfumerie à Paris. Quand elle eut reconnu d'une façon incontestable que les vivres lui manquaient pour continuer sa course à travers le monde, et qu'il fallait absolument s'arrêter, elle se rappela comme par enchantement qu'elle avait une fille quelque part du côté de la mer de Sorrente et se prit d'une belle passion pour elle.

Elle se retira donc à Naples, et comme l'enfant était belle à tourner toutes les têtes et qu'elle allait avoir seize ans, elle se mit à la présenter dans le monde, au titre de sa fille adoptive, et en laissant entendre, au milieu de réticences calculées avec art, qu'un héritage immense devait lui venir un jour des bords de la Tamise. Au fond, elle se demandait pourquoi la fille ne recommencerait pas la mère et ne viendrait point par un mariage doré réparer les injustices de la fortune à son égard?...

Elle était dans ces dispositions quand elle rencontra pendant un déplacement à Rome le duc de Chastaix, encore sous le coup de son effroyable aventure avec Rolande, et qui promenait en Italie, cette terre classique

des éprouvés de l'amour, sa désolation, peut-être même ses remords. La mort de sa mère, qui avait suivi de près celle d'Edmée, avait encore ajouté aux lamentables impressions de son âme : il y avait vu comme un châtiment du ciel au coupable entraînement contre lequel il ne s'était pas assez défendu et, le cœur bouleversé par mille sentiments contraires, il était venu chercher en la ville pontificale, à la source de tous les pardons et de toutes les indulgences, un peu de calme et de repos. Les désastres de sa fortune réparés en partie par l'héritage maternel, il restait d'ailleurs en possession d'une somptueuse indépendance et se trouvait en état, au moins matériellement, de recommencer sa vie juste au point où il nous est d'abord apparu dans ce récit.

Lady Daringwood avait reçu d'une de ses amies de Paris une lettre recommandant tout spécialement le duc à son bienveillant accueil et lui indiquant en quelques lignes la situation morale où il se trouvait. La connaissance fut donc bientôt faite et sous les meilleurs auspices.

Il n'avait pas fallu à l'astucieuse Italienne une longue conversation avec Chastaix pour reconnaître quelle attitude il convenait de prendre auprès de lui. Elle se présenta à Guy comme une sœur éclairée et indulgente, sachant tout consoler parce qu'elle sait tout comprendre et dont l'âme haute et pure semble un refuge naturel et réconfortant pour les cœurs endoloris et malades.

Le duc fut subjugué du premier coup par cette tactique, et bientôt ce commerce tout de cœur et d'esprit avec une femme belle, intelligente et sympathique lui parut si doux, qu'il en fit une habitude indispensable de sa vie. Lady Daringwood ayant regagné le pays napolitain, il l'y suivit et devint l'hôte journalier de sa maison.

XXXIX

Insensiblement et sans y penser, lady Daringwood s'était laissé prendre de son côté à son propre manége vis-à-vis du duc. Elle avait conçu pour cette nature douce, délicate et distinguée, une sympathie ardente, qui chaque jour allait s'augmentant, jusqu'à fort ressembler par moments à de l'amour. L'éventualité d'echanger son titre de pairesse d'Angleterre contre une couronne de duchesse française, qui lui apparaissait vaguement naguère comme un moyen de refaire sa fortune et de reprendre dans le monde une situation qui lui échappait, lui semblait maintenant avant tout la réalisation d'un rêve sincère de bonheur intime. A force de jouer aux purs sentiments du foyer, aux chastes voluptés des affections de famille, elle s'était prise à son rôle, et ce qui d'abord n'était qu'une attitude était devenu avec le temps comme instinctif et naturel.

Malheureusement pour ses projets, elle avait compté sans le cœur de seize ans qui battait auprès d'elle. Lui aussi n'avait pas été insensible au charme que répandait le duc, et ce qui n'était qu'inclination chez la mère était bientôt devenu passion chez la fille. L'élégance et la grâce achevée de Guy, la teinte mélancolique répandue sur sa personne et qui lui donnait un relief de plus, ce je ne sais quoi de tendre et d'attirant qu'il portait en lui comme tous ceux qui ont encore l'âme endolorie, ne pouvaient manquer de faire impression sur une jeune fille à peine sortie du couvent. Bianca se livra tout entière au sentiment qu'elle ressentait et ne chercha pas à en dissimuler la trace.

Il faut le dire à la louange de lady Daringwood, dès qu'elle eut apprécié l'état de sa fille, elle n'eut pas une minute d'hésitation ; refoulant au plus profond de son cœur ses propres aspirations, elle n'eut plus qu'un but : assurer à tout prix le bonheur de son enfant, dût-il lui en coûter à elle-même toutes les humiliations, tous les sacrifices.

L'entreprise n'était point facile : il y avait d'abord la situation de Bianca, absolument inacceptable par un homme tel que le duc sans subir de profondes atténuations, le manque complet de fortune de la part de lady Daringwood et le terrible passif qu'elle traînait à sa suite, enfin et par-dessus tout l'indifférence de Guy à l'égard de la jeune fille. Certes il l'entourait de toutes les prévenances, de toutes les attentions possibles ; mais il était évident, pour un œil aussi exercé que celui de lady Daringwood, qu'il ne voyait rien aux réels sentiments de Bianca pour lui et qu'il était bien éloigné de songer à les inspirer.

Malgré tous ces obstacles, l'audacieuse lady, sentant revivre en elle tout son goût pour l'intrigue, résolut de se mettre en campagne ; profitant d'une tournée d'exploration que le duc allait faire en Sicile, et peut-être jusqu'en Grèce, avant de revenir à Naples, elle commit sa fille à la garde du couvent où s'était écoulée son enfance et partit pour l'Angleterre.

Son miroir l'assurait qu'elle était encore assez belle pour triompher d'un homme qui l'avait aussi passionnément aimée que lord Klaunsdale, et qu'elle n'aurait qu'à paraître pour raviver en son cœur toutes les ardeurs qui y sommeillaient. De là cette invasion nocturne chez le vieux lord, à laquelle nous avons assisté précédemment. Elle ignorait alors que celui dont elle attendait tout et qu'elle pensait ramener à ses pieds d'un sourire

était sous la domination de la plus redoutable rivale qu'elle pût rencontrer, et que toutes ses séductions, tous ses efforts seraient vains.

A défaut d'autre résultat, cette entrevue lui avait appris l'état exact du cœur du lord et le nom de celle qui l'occupait tout entier. Les papiers, en effet, qu'elle avait dérobés sur le bureau de Klaunsdale par un secret instinct lui disant toute l'importance qu'ils possédaient pour elle, l'avait mise complétement au courant de la situation.

Ils se composaient d'abord d'une longue lettre adressée à Rolande, au sujet de l'entretien qui avait eu lieu dans la soirée et qui avait mis tant d'espérance au cœur du vieux lord : il lui disait dans cette missive ses joies, ses rêves, et lui répétait en termes charmants et pleins de tact le plan de conduite qu'il comptait adopter vis-à-vis d'elle, au cas où elle consentirait à devenir sa femme. A chaque phrase, à chaque ligne, on sentait qu'il avait retrouvé sa plume de vingt ans pour écrire ces pages brûlantes et que son âme débordait. Venait ensuite une sorte de brouillon de testament d'après lequel il laissait à la comtesse de Jarnailles, en dehors de ses terres patrimoniales revenant de droit à l'héritier de son titre et de ses prérogatives, tous ses biens, meubles et immeubles, sans aucune exception.

A la lecture de ces papiers, lady Daringwood était devenue comme folle de rage. Quoi ! c'était cette Rolande, qu'elle détestait moins en réalité pour tout le mal qu'elle avait fait au duc que pour l'amour sans bornes qu'il avait eu pour elle, qui venait se mettre en travers de sa route et faire échec à ses ambitions ! c'était cette créature odieuse, semant partout sur son passage le désespoir et la ruine, qu'elle trouvait renversant le bonheur de sa fille, et du même coup peut-être, la con-

duisant au tombeau, comme autrefois la pauvre duchesse Edmée! Vraiment, cela semblait un défi de l'enfer. Mais son devoir était tout tracé : elle saurait faire justice d'une femme si funeste et se venger à la fois sur elle du passé et de l'avenir.

Avec ce sentiment inné chez les femmes que tout leur est permis lorsqu'il s'agit d'une rivale, elle ne fut pas longue à trouver un moyen de satisfaire sa haine. Ayant appris par Jenkins la partie de cricket qui allait avoir lieu à Baxfield, elle imagina de tendre au naïf jeune homme le piége que vous connaissez. Bizarre au premier abord, son idée avait au fond toute la duplicité des vengeances italiennes. D'après son plan, Rolande devait être à coup sûr défigurée, sinon tuée, par la balle du cricketer, et, perdant sa beauté, c'était peut-être encore pire pour elle que la mort. La merveilleuse adresse de Jenkins était venue tout déjouer. La partie était à recommencer. Mais cette fois, il s'agirait d'imaginer quelque chose de plus sûr et de frapper moralement plutôt que matériellement.

Au besoin, le Jenkins pourrait faire son personnage dans la circonstance. Jenkins avait connu à Naples lady Daringwood pendant ce voyage classique en Italie que ne manque jamais de faire tout bon Anglais frais émoulu de l'Université, et elle avait fait aussitôt sur lui la plus vive impression. Elle, qui avait besoin de se ménager les complaisances de la banque *Thomas Jenkins and C°*, à la caisse de laquelle elle continuait de faire appel, bien que depuis quelque temps elle n'y eût plus rien de déposé, n'eut garde de décourager le jouvenceau. Rappelé précipitamment en Angleterre, il l'y avait précédée de quelques mois, mais en entretenant pendant ce temps avec elle une correspondance suivie. A son arrivée à Londres, la première personne qu'elle

avait trouvée à *Charing-Cross* était le fidèle Jenkins, qui venait se mettre à ses ordres.

Voilà ce que l'habile Mondego n'avait pas mis beaucoup de temps à apprendre. Accueilli à miracle par lady Daringwood, complétement dupe des protestations de dévouement, à titre de compatriote, dont il ne cessait de l'accabler, et persuadée d'ailleurs que par lui elle tiendrait tous les fils secrets de l'existence de Rolande, il avait su capter entièrement la confiance de Gemmina, sous l'apparence de la plus complète indifférence à ses confidences.

Cette Gemmina appartenait corps et âme à sa maîtresse, partageant ses haines et ses affections, ses joies et ses peines, et prête au besoin, sur son ordre, à donner un coup de couteau aussi aisément qu'à lui apporter ses gants. Elle avait fait ses preuves de dévouement absolu pendant le séjour de lady Julia sur le continent, et celle-ci n'avait pour ainsi dire rien de caché pour elle.

Rolande se trouvait donc avoir par Mondego, en quelque sorte, la clef même de la place ennemie. D'autre part, lord Klaunsdale, bouleversé par la tentative de Baxfield, n'avait pas hésité à mettre Ambroisine en partie dans la confidence de la démarche faite auprès de lui par lady Daringwood, tout en la priant de ne pas en instruire sa maîtresse, et seulement d'en profiter pour la tenir sur ses gardes.

L'idée des périls qui planaient sur Rolande avait surexcité la boiteuse. Elle passait les nuits à rouler dans sa tête mille combinaisons plus effroyables les unes que les autres pour faire pièce aux ennemis de sa maîtresse et les terrasser à jamais. La lutte passionnait ce corps infirme, mais vigoureux, et elle semblait puiser en elle une vie nouvelle. C'était bien là l'image de ces femmes du peuple se vouant tout entières à leur cause

dans les révoltes de la rue et faisant le coup de feu derrière les barricades, alors que depuis longtemps leurs hommes s'en sont enfuis.

Quant à Rolande, le sentiment du danger qui l'environnait lui apparaissait comme une jouissance, un ragoût nouveau pour ses sens émoussés : loin de fuir le péril, elle était plutôt prête à l'appeler. L'événement, au reste, allait la servir et même au delà de ses vœux.

XL

Le comte Bahnhoff déjeunait tranquillement chez lui un matin, dans son appartement de Portland Terrace, quand on lui annonça qu'une diaconesse sollicitait de lui la faveur d'une audience de quelques minutes.

Les diaconesses, espèce de quakeresses anglaises, forment une institution qui tient un peu de nos sœurs de charité. Leurs occupations consistent, en temps de guerre, à soigner les blessés sur les champs de bataille ou dans les ambulances ; en temps de paix, elles se contentent de visiter les hôpitaux, si nombreux et si fréquentés à Londres à cause de la misère qui ronge la grande capitale. Elles parcourent aussi les prisons, apportant à celles des détenues qui font mine de vouloir revenir au bien des encouragements et des paroles consolatrices.

Leur costume, leur uniforme, devrions-nous dire, affecte la simplicité la plus austère : de longues jupes grises d'une étoffe commune et grossière, de gros souliers de cuir et un chapeau noir à grandes ailes ramenées sur le devant qui leur cache la moitié du visage. Tout cela est sévère, grave, triste même. On sent que celles

qui ont arboré cette livrée de la douleur ont fait acte absolu de renonciation à l'amour, à la poésie, à tous les charmes de l'existence.

La diaconesse déléguée auprès de l'attaché militaire du roi Guillaume offrait précisément le type de ces vieilles filles qui paraissent n'avoir jamais été jeunes. Sa figure pâle, aux tons de cire, semblait flétrie et passée. Des teintes de vieux parchemin jauni couraient sur son visage froid. Ses yeux, d'un gris bleu avec des reflets d'acier, avaient un éclat calme et métallique. Les lèvres pâles et décolorées étaient minces et serrées. Sur les mains maigres et osseuses les veines saillaient comme des cordes bleuâtres, et leur lacis emmêlé semblait former un réseau inextricable.

— *Guten morgen*, dit-elle en entrant. Dieu garde Votre Seigneurie!

— Vous êtes Allemande, *fräulein?* dit le Prussien.

— Oui, Excellence, reprit-elle, de Wittenberg.

— Très-bien donc. Et que me voulez-vous?

— Mon Dieu, *Herr Graf*, dit la diaconesse d'un ton posé et assez bas, j'ai à m'acquitter auprès de Votre Seigneurie d'une commission tant soit peu étrange; mais j'espère qu'elle se souviendra du divin précepte, qui commande le pardon des offenses, et que Votre Seigneurie m'écoutant d'une oreille favorable, je remporterai d'ici l'absolution que je suis chargée d'implorer.

— Parlez, *fräulein*, dit le graf.

— Ces jours derniers, commença la diaconesse, j'étais d'inspection dans les prisons de Londres. Arrivée au quartier de Sainte-Marylebone, je fus prévenue qu'une prisonnière avait demandé plusieurs fois à me voir, et qu'elle avait supplié instamment qu'on l'avertît du jour de ma visite. J'accédai à son désir, et je trouvai une jeune femme d'une vingtaine d'années qui me demanda

si j'avais l'honneur de connaître Votre Excellence ou d'en être connue.

— Fort bien, continuez.

— Je lui répliquai que je n'avais pas ce bonheur. Elle me pria alors de vous demander, sous le sceau du plus grand secret, si vous vouliez bien vous déranger pour aller la voir. Elle a, dit-elle, un secret d'une importance capitale à vous révéler ; je ne sais pas au juste, mais elle m'a vaguement parlé d'une restitution à vous faire, de diamants qui avaient été volés à une comtesse de vos amies qui se trouve précisément à Londres en ce moment.

— Bien, bien, dit-il en lui coupant la parole avec brusquerie. Je sais ce dont il s'agit.

La diaconesse rougit.

— Alors, fit-elle, je peux espérer que Votre Excellence consentira à voir ma protégée.

— Pourquoi pas? Vous pouvez aller lui dire qu'elle aura prochainement ma visite. Quels sont les jours où la prison est accessible au public?

— Le second mercredi de chaque mois ; mais, pour Votre Seigneurie, les portes seront toujours ouvertes.

Elle se dirigea vers la porte, puis elle revint sur ses pas :

— Ah! j'oubliais, dit-elle : l'infortunée dont il est question s'appelle Irma Paquet, dite l'Hirondelle.

La diaconesse fit un profond salut et se retira.

Quelques heures plus tard, le comte Bahnhoff descendait d'un *hansom cab* à la porte de la prison de Sainte-Marylebone. Le concierge prenait sa carte et la portait au directeur, qui s'empressait de descendre lui-même et de guider le graf vers l'infirmerie où l'Hirondelle avait été transportée depuis la veille à la suite d'une attaque d'hépatite des plus violentes.

— Tenez, sir, dit-il en désignant à l'Allemand un lit où gisait une fille pâle et souffreteuse, la voici. C'est elle.

En effet, c'était bien la pauvre Hirondelle, mais maigrie, défigurée par les ravages de la misère et de la maladie. Ses yeux seuls, brillant d'un feu étrange, fiévreux et maladif, ressortaient au milieu de sa figure émaciée, aux pommettes saillantes. Les mâchoires creusées à droite et à gauche sous les maxillaires, formaient deux trous profonds, deux cavités sinistres comme celles que l'on voit aux faces des moribonds.

L'atmosphère sentait la tisane et les cataplasmes. Des infirmières, glissant sans bruit sur le parquet, passaient, semblables à des ombres, portant à la main des pots de porcelaine blanche remplis d'infusions et couronnés de vapeurs qui s'en échappaient en légers tourbillons. Aux murs, des versets de la Bible. Sur la tablette de bois voisine du lit de l'Hirondelle un verre commun, recouvert d'un fragment du *Times* qui en bouchait l'orifice, recélait trois sangsues affamées qui se tortillaient avec des allures inquiétantes.

— Vous avez désiré me parler ? dit le comte à la malade d'un ton sec et cassant.

— Oui, dit-elle d'une voix affaiblie, oui, si c'est vous qui êtes le comte prussien de la rue du Cirque.

— C'est moi. Que voulez-vous ?

— Ah ! mon cher monsieur, dit-elle en joignant les mains, que vous avez été long à venir ! J'ai cru que vous n'arriveriez pas à temps et que j'aurais eu le temps de *dévisser mon billard,* comme disait cette canaille d'Oudet. Enfin, vous voilà, c'est le principal.

Elle s'interrompit.

— Donnez-moi à boire, fit-elle. J'ai la poitrine en feu.

Bahnhoff approcha de ses lèvres le pot de grès qui contenait du tilleul mêlé à de la mauve.

Elle but avidement et à longs traits.

— Pour lors, mon cher monsieur, vous vous rappelez bien de l'histoire de Neuilly, l'année dernière? Vous aviez chargé Jupillard, mon homme, et cette petite fouine d'Oudet de vous amener, à la sortie de l'Opéra, la jolie dame blonde dans la petite maison de Neuilly.

Le comte inclina la tête en signe d'assentiment.

— Vous leur avez donné cinq cents balles pour cela, reprit-elle, et vous leur en avez promis autant l'affaire faite. Je ne sais comment nous avons eu une mauvaise pensée, et nous avons un peu déshabillé la jolie dame. Mâtin, fit-elle en s'interrompant et en se passant la langue sur les lèvres, elle était crâne cette femme-là ! Et elle en avait de ces affiquets ! J'en avais jamais vu autant ; si, une fois, un 15 août, au bal Morel, sur l'esplanade des Invalides, à une cocotte déguisée en grisette. Oh! mon gueux d'homme la connaissait, allez. Il était de la claque des Fol-Dram; c'est même là qu'il a appris à aimer des actrices. Ç'a été ma perte, mon bon monsieur !

— Abrégez, dit le comte avec impatience.

— Oui, monsieur. Alors , le coup fait , nous nous sommes trouvés bien embarrassés. A part les diamants des girandoles que la jolie dame portait aux oreilles et que nous avons démontés pour les vendre un à un, il n'a pas été possible de se débarrasser des autres. Tous les *fourgats*, pardon! tous les recéleurs savaient l'affaire qui avait été racontée par les journaux. Ils n'en voulaient à aucun prix, disant que toutes ces pierres et ces perles-là étaient connues, décrites et cata... comment dites-vous, ah ! cataloguées. Bref, nous mourions de faim sur un tas de blé.

C'est alors que l'idée est venue à mon homme, — il est si malin, ce singe-là ! — de partir pour Londres où, disait-il, il serait beaucoup plus facile de se défaire de tout

cela. Nous sommes donc venus en Angleterre ; mais, va te faire fiche! voilà-t-il pas que ce petit gueux d'Oudet, que nous avions amené avec nous, histoire de rigoler un peu et de lui faire voir du pays à ce môme, se fait pincer par un constable pendant qu'il faisait la tabatière à un monsieur. Une fois arrêté, il *mange le morceau ;* on déballe dans *Soho square*, un petit garni où nous demeurions tous trois, et on me pince comme sa complice.

Elle s'arrêta un moment pour reprendre des forces.

— Heureusement, dit-elle, il n'y avait aucune preuve contre moi. Lui en a été quitte pour six mois de prison, et moi pour trois. Mon homme avait eu le temps de *jouer la fille de l'air*, et il a passé en France ; seulement depuis que je suis ici, on a reçu de Paris, paraît-il, des renseignements sur moi et on me garde indéfiniment. Moi je m'ennuie à crever ici. Jupillard est à Paris, et il fait une noce d'enfer. Poussette, une amie à moi, qui m'est restée fidèle, m'écrit qu'il se trimbale dans une victoria, le dimanche, avec des actrices de Belleville. Ça m'embête, moi, ça. C'est mon homme et je le veux. Je veux arriver à Paris et leur flanquer une trépignée dont elles se souviendront, bon sang ! Pour cela, il faut sortir, et vous seul, monsieur, avez ce pouvoir.

— Comment cela ?

— Écoutez. Votre collier de diamants est à Londres, intact. Un jour que nous n'avions pas dîné, nous sommes entrés chez un mont-de-piété d'ici, un *pavnbroker* qu'ils appellent cela. Vous savez, il y a trois grosses boules dorées au-dessus de la porte. Nous lui avons dit que c'était du *toc* et il a aboulé quatre livres dessus. Tenez — et elle se souleva péniblement pour prendre un petit papier plié en huit, caché dans ses cheveux, voilà la reconnaissance, retirez le bibelot, je vous le rends. En échange, faites-moi avoir ma liberté et mille francs, que

j'aille retrouver mon homme. Il doit avoir besoin d'argent. Pour le moment rien ne va. Je sais qu'il sert d'agent à des gens qui font des élections et qui demeurent rue de la Sourdière, mais ils sont rien chiens, et n'y a pas gras.

— Voilà vos mille francs, dit le comte en saisissant le précieux papier qui représentait le fameux collier de cinq cent mille francs. Demain, vous serez libre. Et il s'éloigna.

Bahnhoff tint parole. Grâce à sa puissance, la prisonnière fut élargie le lendemain, et tandis que Rolande recevait des mains du comte ce splendide joyau perdu par sa faute et récupéré grâce à lui, l'express de Charing-Cross emportait vers la France l'Hirondelle, regagnant à tire d'aile son nid des hauteurs de Belleville.

XLI

Sur le conseil même de Bahnhoff, Rolande passait en Angleterre pour la veuve d'un sien cousin de Jarnailles, dernier rejeton d'une branche fixée en Allemagne à l'issue de la Révolution française, comme les Rohan, les Creneville, les Saint-Simon et tant d'autres, et mort subitement peu de mois après son mariage, pendant un déplacement d'affaires, en Poméranie. Grâce à ce subterfuge, qui lui donnait une situation parfaitement respectable, elle avait pu conquérir dans la société anglaise la grande place que vous savez, et qui sans cela, malgré toute son habileté et toutes les influences groupées autour d'elle, n'eût pas manqué de lui échapper. Il faut le dire, en effet, à l'honneur du monde de notre temps : tout tombé, tout dégradé qu'il est, il entend être respecté par la forme. S'il est facile sur le fond, il est im-

pitoyable sur l'apparence. Il peut accepter d'être dupe, mais il ne veut point passer pour complice. Certes, les salons de l'Europe ne sont point exclusivement peuplés de vertus irréprochables ; cependant vous n'y feriez jamais entrer une femme de morale indépendante, telle incomparable fût-elle comme beauté, esprit ou éducation. Impéria ne forcerait pas plus maintenant les portes des palais des princesses romaines, que Ninon de Lenclos celles des salons du faubourg Saint-Germain.

La phase Saint-André de l'existence de Rolande n'avait guère duré, en somme, que l'espace d'un matin : elle n'avait été connue que d'un très-petit nombre de personnes, ignorant de plus — à part Bahnhoff, Saint-Pouange, Edmond Leroy et Mondego, tous incapables d'ailleurs de mésuser du secret, — que la Saint-André et la comtesse de Jarnailles, ne faisaient qu'une seule et même personne. L'épisode Saint-André était oublié du monde de la vie à outrance, et tout au plus existait-il encore chez quelques hommes de club à l'état de racontar vague qu'on se contait à l'oreille, comme l'histoire des mines de pétrole d'une célèbre sport-woman du turf parisien.

Rolande se croyait donc assurée que cette tache de son soleil resterait à jamais invisible. Par Ambroisine, elle s'était fait tenir au courant de la destinée de chacune des femmes qui assistaient au fameux souper chez Blanche de Velours, et elle était tranquille de ce côté : La maîtresse de céans était en Russie, tout entière occupée de compléter sa collection de turquoises ; la Bretesche était mort de la poitrine à Nice, Frontenac était préfet, et Ketty Bijou en Italie.

Quant à Émilie Fitz Gerald, elle s'occupait du chapitre du jour et ne songeait guère à se rappeler les pages d'an-

tan de ses impressions de voyage à travers les salons galants de la capitale.

La comtesse de Jarnailles, à part l'émoi du premier moment soulevé par l'événement de Baxfield, alors apaisé au moins pour elle, sinon pour son entourage, ne voyait s'étendre sur sa destinée qu'un horizon serein. Son influence dans le monde politique s'affirmait chaque jour davantage ; elle avait ses entrées dans les coulisses de l'Europe et pouvait dire son mot sur les grandes pièces qui s'y montent. Dans ce personnage son esprit trouvait un aliment digne de lui, et son orgueil une satisfaction immense ; elle n'avait pas ambitionné plus et touchait enfin au but de ses rêves. Il n'était pas jusqu'à la promesse certaine d'une invitation au premier *drawing room* de la cour, qui ne vînt lui prouver à quel degré de succès elle était parvenue à légitimer l'enivrement dans lequel elle se complaisait. Quant aux salons de Londres, les premiers sans contredit de l'Europe, ils subissaient sa loi, et il n'était point de fêtes complètes si, dans le compte rendu du *Court-Journal* du lendemain, on ne lisait pas le nom de la comtesse de Jarnailles.

Tout d'un coup, deux lignes d'un journal vinrent la faire descendre de ces sommets dans les misères de ce monde, et lui rappeler la fragilité des choses humaines, même les mieux combinées.

Un beau matin, en effet, elle put lire dans le *Times*, avec toute l'Angleterre, une annonce ainsi conçue :

« Mademoiselle Rolande, dite de Saint-André, ayant demeuré à Paris, rue Roy, en 1868, est priée de faire connaître, par la voie du journal, son adresse actuelle, pour une communication urgente et très-importante la concernant. »

A cette simple lecture, Rolande, la flegmatique, ressentit une émotion qui lui était inconnue jusqu'alors

pour la première fois de sa vie, elle trembla. Laissant glisser le journal de ses mains inertes, les yeux vagues, la pensée comme frappée de paralysie, elle eut un moment de prostration atroce. Tout était noir dans son cerveau et autour d'elle.

Comme elle commençait à reprendre le sentiment d'elle-même, le comte Bahnhoff se faisait annoncer. Rolande ordonna de l'introduire immédiatement, éprouvant une sorte de soulagement à pouvoir communiquer son effroi.

Le premier coup d'œil du comte, en entrant, fut pour le journal qui gisait à terre. Elle, remarquant ce regard, et comprenant que Bahnhoff était au courant de tout, ne s'inquiéta pas de répondre à ses salutations, et lui désignant du doigt la feuille froissée sur le parquet :

— Eh bien ! graf, dit-elle à brûle-pourpoint, vous avez lu ? Que dites-vous de cela ?

— Je dis, répondit-il froidement et comme en pesant ses mots, qu'on cherche à se venger de vous, mais qu'on oublie trop que j'ai l'espoir de vous nommer un jour la comtesse Bahnhoff, et que s'en prendre à votre considération, c'est s'attaquer par avance à la mienne.

Dès sa première parole, on le voit, le pratique Allemand lui fit entendre à quel prix serait son concours dans cette affaire. Rolande le sentit parfaitement, et la pensée lui vint un moment que c'était peut-être le comte lui-même qui avait fait insérer l'annonce en question pour hâter un dénoûment selon ses vœux ; toutefois, sans se troubler et voulant creuser la chose :

— Je vous remercie, Bahnhoff, reprit-elle en essayant un sourire, de prendre ainsi à cœur l'attaque qui m'est faite : corps pour corps, âme pour âme, c'est peut-être même aller au delà de ce que j'attendais de vous. Mais,

voyons, qu'y a-t-il au fond de cette annonce, et qu'ai-je, en somme, à en redouter ?

— Pour le moment, pas grand'chose probablement ; il s'agit, je le crois, d'un simple avertissement.

— Comment cela, un avertissement ?

— Oui ; remarquez bien : l'annonce n'est indiscrète que pour vous seule. Le public n'est pas admis dans la confidence ; on vous ménage encore, car évidemment la main qui a dicté ces deux lignes perfides connaît le nom patronymique de celle dont le petit nom seul est imprimé. C'est un avis tout personnel.

— Une question de chantage, alors ?

— Non pas : une menace sous réserve.

— Mais que dois-je faire pour la conjurer, et quelle attitude prendre ? Je me perds dans toutes ces ténèbres.

— Ma chère Rolande, répondit le comte d'une voix affectueuse et pénétrante qui ne lui était pas coutumière, et que notre héroïne ne manqua pas de remarquer, avez-vous confiance en moi ? Oui ! reprit-il sur un signe d'acquiescement de la comtesse ; promettez-moi de n'agir en rien dans toute cette affaire sans m'en prévenir, et laissez-moi la conduite de cet incident. Quoi qu'il arrive, quelque tournure qu'il puisse prendre contre vous dans la suite, je vous jure que je vous en ferai sortir saine et sauve et à votre gloire.

— Je me confie à vous, comte, répliqua Rolande convaincue par le ton de sincérité du graf, vous pouvez compter sur moi comme je compte sur vous.

— C'est bien ! je vais dresser mon plan de campagne. Je vous en parlerai au *fancy-fair* de lady Mayworth. Vous y venez, n'est-ce pas ? ce sera superbe. Et puis n'avez-vous pas un comptoir ?

— Oui, limonadière ou marchande de cigares, je ne

sais pas encore au juste. C'est Klaunsdale qui s'occupe de cela..

— N'importe à quelle boutique, vous ferez merveille, et je m'inscris comme client. A tantôt donc, comtesse, ajouta Bahnhoff en se levant et en baisant la main de Rolande, et d'ici là, soyez sans inquiétude.

Rolande, certes, avait trouvé un peu de calme dans l'assurance que lui avait donnée le graf qu'il la tirerait, quoi qu'il arrivât, du mauvais pas où elle se trouvait. Elle le savait homme à ne point s'avancer à la légère et ne promettre que ce qu'il pouvait tenir, mais de là à être sans inquiétude, il y avait loin. A quel prix le graf taxerait-il son concours, et le remède ne serait-il pas aussi redoutable que le mal ? Elle se rappelait sa conversation avec Bahnohff dans le jardin des Tuileries, et s'effrayait, en songeant combien alors il lui avait prédit juste : la constance implacable du graf avait triomphé de tout : haine, colère, dédain, il avait fait litière de tout, et s'avançait quand même vers son but. Quoi qu'elle eût témoigné, il avait fourni la route qu'il s'était tracée. Aujourd'hui, il approchait du terme. Sa prophétie s'accomplirai-t-elle jusqu'au bout, et dans quelle mesure allait-elle la subir pour son compte ? Voilà les pensées qui s'agitaient dans le cerveau de Rolande, tout en allant courir pour préparer la toilette destinée au *fancy-fair* de lady Mayworth, la première fête où, étant données les circonstances, elle se plaignait d'avoir une place d'honneur.

XLII

Le *fancy-fair* ou foire de fantaisie, donné par lady Mayworth, dans le jardin de l'hôtel qu'elle habitait près Kensington, était un de ces divertissements chers entre tous aux grandes dames anglaises et notamment à la princesse de Galles.

Il avait lieu, comme la plupart de ses pareils d'ailleurs, au profit d'une œuvre de charité, et les beautés les plus réputées des trois royaumes s'étaient chargées de tenir les comptoirs. La princesse royale, qui excelle dans le rôle de marchande, ainsi qu'on peut le constater publiquement chaque saison à la vente de l'exposition d'horticulture, avait pris l'emploi de bouquetière, la comtesse de Mount-Edgecombe, lady Dudley, la duchesse de Manchester, la comtesse de Grey et plusieurs autres s'étaient partagé les divers comptoirs ; enfin la comtesse de Jarnailles avait reçu la mission de débiter les photographies-portraits de personnages célèbres, ou vues de sites connus, et certainement l'une des parties les plus importantes du *fancy-fair*.

Les comptoirs, ornés de draperies et de guirlandes de feuillages les plus engageantes du monde, étaient disposés en demi-cercle sur la pelouse principale du jardin et tout le long de la grande allée qui venait y aboutir. Un velum de toile rayée aux couleurs de la maîtresse de céans était tendu au-dessus du terrain de la foire pour protéger les jolies marchandes et leur clientèle contre les rayons du soleil, car, quoi qu'on dise, il y a aussi du soleil en Angleterre, et un orchestre artistement dissimulé dans d'épais massifs faisait en-

tendre les airs les plus à la mode du répertoire dansant.

Trois heures et demie venaient de sonner; les vendeuses, coiffées en cheveux et vêtues de robes de couleur tendre, la plupart en mousseline blanche, étaient assiégées de chalands dont elles encourageaient la générosité par un mot gracieux ou un sourire; et l'animation du *fancy-fair* était à son comble quand lady Daringwood se présenta au comptoir de Rolande.

La brune Julia avait les nerfs dans un état de surexcitation extrême par suite du refus d'un comptoir qu'elle avait sollicité à cette vente et que l'influence occulte de lord Klaunsdale ne lui avait pas permis d'obtenir; de plus, son dépit s'était augmenté par le succès éclatant de la comtesse de Jarnailles, sa beauté et sa grâce triomphantes, et, malgré l'air gracieux et placide qu'elle affectait, on sentait l'orage gronder dans sa tête.

La comtesse de Jarnailles, elle, était rayonnante : le mouvement, le bruit qui avaient lieu autour d'elle, le sentiment profond du rôle qu'elle avait à jouer, l'affluence flatteuse dont son comptoir était l'objet, avaient dissipé les mauvaises impressions de la matinée. Elle était à mille lieues de l'affaire du *Times* et de tout ce qu'elle contenait de menaçant pour elle. La vue de lady Daringwood vint la tirer de sa rêverie et lui rappeler qu'elle avait une lutte à soutenir. Elle se montra brave devant l'ennemi et, allant droit à lui, offrit à lady Daringwood, de sa voix la plus calme, de faire un choix parmi sa marchandise. Lord Klaunsdale, Bahnhoff, mêlés aux chalands qui se pressaient à ce comptoir d'élection, étaient là, pâles, nerveux, dans l'attente du choc qui allait se produire.

Cependant, lady Daringwood s'était mise à parcourir une collection de portraits-cartes jetés pêle-mêle dans

une corbeille, s'arrêtant à celle-ci et rejetant celle-là. Tout d'un coup et du ton le plus négligent :

— Parmi toutes ces célébrités, dit-elle sans même relever les yeux de la corbeille, vous n'auriez pas par hasard le portrait de cette fameuse mademoiselle de Saint-André dont j'ai beaucoup entendu parler à Paris et que réclame ce matin le *Times ?*

Cette fois, la guerre était déclarée et l'ennemi se découvrait de front. Pas une fibre du visage de Rolande ne bougea, et toujours de sa voix mélodieuse :

— Je ne sais, milady, répondit-elle : j'ignore le nom de tous les portraits que j'ai en vente ; si vous voulez bien prendre la peine de chercher dans une autre corbeille, peut-être trouverez-vous.

Et se tournant vers Bahnhoff, en train lui-même de parcourir une suite de photographies pour se donner une contenance :

— Comte, ajouta-t-elle, passez donc à milady, je vous prie, la corbeille que vous tenez entre vos mains.

— Volontiers, répondit Bahnhoff, qui comprit que, fidèle au programme du matin, Rolande faisait appel à son conseil et réclamait son intervention ; voilà justement, continua-t-il en s'approchant de lady Julia et en lui présentant une carte, une photographie qui, je crois, intéressera Votre Grâce, un souvenir de voyage, n'est-ce pas, milady ?

Et en prononçant ces mots il tenait la carte sous les yeux mêmes de Sa Seigneurie.

A l'aspect de la photographie, lady Daringwood se recula comme piquée par une vipère et, détachant immédiatement son regard de la carte, le darda frémissant sur le comte. Cette photographie n'était autre que la vue de la maison d'arrêt de Francfort, où pendant huit jours, chose qu'elle croyait ignorée de tous, la trop

prodigue lady avait été détenue pour dettes et tentative d'abus de confiance.

— Et voici une autre vue, continua Bahnhoff toujours empressé et en tirant encore une photographie de la corbeille, que milady pourra acheter comme pendant à la première.

Cette fois, il s'agissait de la prison pour dettes de Londres.

Lady Daringwood saisit les cartes et les replongea prestement dans la corbeille, pas assez vite cependant pour que Rolande, qui dominait la scène du haut de son comptoir, n'ait pu voir quel était le sujet des photographies.

— Vous serez donc toujours railleur, comte, dit avec un air engageant la belle Julia à Bahnhoff, tout en faisant cette petite opération. Mais décidément toutes ces images sont sans intérêt devant le modèle qu'on a sous les yeux.

Et en parlant elle désignait de l'œil Rolande à son entourage et adressait à celle-ci son plus irrésistible sourire.

— Et puisque la marchande ne vend pas son portrait, ajouta-t-elle, j'achèterai simplement ce bouquet de roses teintées.

Rolande tendit immédiatement la photographie désignée à lady Daringwood, qui lui remit en échange une double guinée, puis cette dernière s'éloigna comme elle était venue, au bras d'un grand et vigoureux major apoplectique de l'armée de l'Inde, non sans dire toutefois à Bahnhoff :

— Venez donc me voir, comte, j'ai toujours gardé le meilleur souvenir de nos relations d'autrefois à Vienne.

L'allusion de lady Daringwood à l'article du *Times*, la vue des photographies montrées avec tant de per-

fidie par Bahnhoff à son ennemie avaient dissipé complétement, chez Rolande, le soupçon que le comte n'était peut-être pas étranger à l'annonce du journal, et qu'elle pouvait être un moyen imaginé par lui pour arriver à ses fins. L'affaire de Neuilly lui avait rendu à bon droit le graf suspect; elle savait, par expérience, qu'il n'était pas scrupuleux sur la voie à prendre pour arriver à son but, et il était naturel que ce ne fût pas la meilleure opinion qui lui vînt tout d'abord sur son compte à l'esprit.

Cependant, l'attitude de Bahnhoff avait bien changé à son égard depuis sa rupture avec le duc de Chastaix. A la passion brutale dont il lui avait donné à Paris le spectacle jusqu'à l'en écœurer, il avait fait succéder un amour calme, respectueux, profond, l'amour en un mot qui convient envers la femme dont on veut faire sa compagne, et à laquelle on compte donner son nom. D'autre part, il est juste de reconnaître que l'existence de Rolande avait pris une respectabilité absolue, qu'il y avait un monde entre la femme qui était apparue au graf à Biarritz et la comtesse de Jarnailles qu'il voyait maintenant à Londres, et qu'à telle vie, tel amour. L'homme s'était transformé en même temps que celle qu'il aimait, et Bahnhoff n'avait fait, en somme, que se mettre à la hauteur de son idole.

Mais revenons au *fancy-fair* de lady Mayworth.

La journée touchait à sa fin et la foule commençait à s'écouler. Les comptoirs se montraient dévalisés de leurs marchandises, et Rolande n'avait guère à son étalage plus qu'une douzaine de photographies courant les unes après les autres. Le moment de la retraite avait sonné. Chacune des dames vendeuses fit parvenir à la maîtresse de la maison la recette de son comptoir, et tandis que le trésorier de l'œuvre de charité au profit

de laquelle la vente avait eu lieu dressait le bilan de la journée, elles prirent part à un *lunch* spécialement servi à leur intention.

Au dessert, lady Mayworth proclama le chiffre respectif de toutes les recettes. Après la princesse de Galles, c'était la comtesse de Jarnailles qui avait la plus belle vente. Il est vrai de dire que lord Klaunsdale lui avait payé cent livres sterling un portrait du prince impérial qui valait bien vingt sous, et que Bahnhoff avait donné cinquante florins de la photographie du château de Potsdam. En souvenir de leur rôle de marchandes, la maîtresse de la maison offrit à chaque vendeuse la bourse de velours, avec son chiffre et la date de la journée, brodés en or, dans laquelle la recette des comptoirs avait été recueillie, puis on se sépara.

La comtesse de Jarnailles s'empressa de prendre le bras que lui offrait Bahnhoff pour regagner sa voiture, impatiente de causer avec lui de l'escarmouche qui avait marqué la journée.

— Vous êtes décidément, Bahnhoff, lui dit-elle, un allié précieux et vous avez fait merveille aujourd'hui sur le champ de bataille.

— Oh ! ce n'est qu'un combat d'avant-poste, repartit le comte, et l'ennemi ne fait que voir le feu. Je lui tiens bien d'autres batteries en réserve.

— Ces deux photographies étaient une épigramme sanglante.

— Plus encore que vous ne croyez.

Et en deux mots le comte raconta à Rolande les étranges conditions du séjour de lady Daringwood à Francfort. Puis il reprit :

— Ces cartes n'étaient d'ailleurs qu'une préface allégorique à quelque chose de plus sérieux. A l'heure qui

sonne, la dame doit être bien autrement troublée que vous, je vous assure.

— Contez-moi vite cela, Bahnhoff, sollicita vivement Rolande.

Mais en ce moment le valet de pied vint annoncer que la voiture de la comtesse de Jarnailles était avancée. Plusieurs personnes se pressèrent autour de Rolande pour lui serrer la main, et la conversation avec le graf devint impossible à continuer.

— A ce soir, murmura Bahnhoff à la comtesse, en lui donnant un affectueux *shakehands*.

— Oui, à ce soir, lui répondit-elle en montant dans sa calèche qui partit au grand trot pour Eaton-place.

XLIII

Transportons-nous maintenant en plein cœur de la Cité.

Nous sommes dans Lombard-street, une des rues sombres et puantes qui avoisinent la Banque d'Angleterre. Les maisons y sont hautes et enfumées; il y fait si obscur qu'on est obligé d'y allumer des lampes en plein midi, et cependant il règne dans cet étroit boyau une animation extraordinaire. Les cabs s'y pressent en longues files, les piétons circulent sur les trottoirs d'un air affairé : c'est le cœur du Londres marchand, commercial et financier.

Entrons au n° 21. D'énormes plaques d'acier bruni sont accrochées à droite et à gauche des deux côtés de la porte. Elles portent gravés en creux et en lettres noires d'un demi-pied de haut, ces mots :

Thomas Jenkins and C°.

Poussons maintenant des doubles portes mobiles en glaces, montées sur des charnières qui tournent dans les deux sens, et pénétrons dans la vaste pièce qui se trouve devant nous.

C'est un long rectangle au milieu duquel un large passage est ménagé. Une foule bruyante s'y presse, s'y heurte et s'y coudoie. A droite et à gauche de hauts grillages courent tout le long de la pièce et abritent derrière des rideaux de serge verte, tout un peuple d'employés.

De place en place s'ouvre un guichet à tablette de cuivre poli et cannelé. C'est là que l'on vient présenter les chèques et échanger ces morceaux de papier détachés d'un registre à souche contre du bel et bon or en guinées ou en livres sterling, à l'effigie de Sa Très-Gracieuse Majesté la reine Victoria.

L'employé préposé à ce service vérifie le nom du signataire du chèque,le crie à haute voix à un autre chargé des livres, et, si tout est conforme, sur le cri national de : *All right!* il saisit une pelle à main concave, assez semblable à celles dont se servent en France les garçons épiciers pour mesurer le café en grains; puis il plonge cet instrument dans des tonnes, remplies de livres sterling qui sont béantes derrière lui, et il répand sur la tablette du guichet les pièces d'or en cascades résonnantes. Leur habileté est extrême, il mesurent presqu'à l'œil la somme qu'il leur faut prendre, et bien peu d'entre eux ont besoin de recourir aux balances, suprême critérium qui les fixe sur la valeur exacte de leur pelletée d'or.

C'est à un de ces guichets précisément que se présenta une femme de chambre, le matin du *fancy-fair* de lady Mayworth. Elle tendit à l'employé, un beau gars, ma foi, et qui n'avait pas son pareil pour ramer dans un

skiff sur la Tamise, un chèque de 800 livres signé de lady Daringwood.

— *See, lady Daringwood's account,* cria le beau gars, qu'on appelait M. Jemieson.

— *Yes, sir,* répondit une voix.

— *Account full! and upwards filled!*

Ce que le beau Jemieson traduisit à la femme de chambre par ces mots :

— Le crédit de lady Daringwood est plus que couvert chez nous, miss, nous ne pouvons rien vous donner... A un autre ?

— Cependant, sir, insista la camériste...

— C'est comme cela, voyez le chef de la maison, si vous voulez... et au suivant. Je suis pressé !

Sur les indications d'un garçon de bureau compatissant, la pauvre femme de chambre alla tout au fond de la pièce et gravit un escalier qui menait au premier étage. Là, sur le palier, elle se trouva en face de plusieurs portes et hésita un instant avant de frapper à celle du milieu.

— Entrez, cria une voix venue de l'intérieur.

— Elle obéit. C'était le sanctuaire de Tom. Tom Jenkins, *from Thomas Jenkins and C°*, était un gentleman parfaitement correct, sec, maigre, et cravaté de blanc, affilié d'ailleurs à la secte des néo-méthodistes. Ce grave personnage, porteur d'une redingote noire de coupe ecclésiastique, était membre de la société de tempérance, de la société contre l'abus du tabac, président du comité destiné à combattre l'infanticide et promoteur de l'alliance contre les gravures et objets excitant à la débauche.

A l'entrée de la soubrette, il releva la tête et, d'un geste familier, il rehaussa sur son crâne beurre frais

encadré de deux mèches grises, une paire de lunettes en or, à monture incassable, *patent !*

— Que voulez-vous ? dit-il brusquement.

La caméristé expliqua son affaire.

— Fort bien, dit-il. Je sais ce dont il s'agit. Dites à votre maîtresse qu'il nous est impossible de satisfaire à ses désirs et que si elle veut en savoir la raison, elle peut passer ici aujourd'hui même avant la Bourse.

La soubrette salua et se retira.

— Cela ne vaut-il pas mieux ainsi ? dit Tom Jenkins quand elle fut partie, en se retournant vers un personnage qui était assis dans l'embrasure d'une fenêtre et qui semblait absorbé dans la lecture du *Times*, derrière lequel sa figure disparaissait comme abritée par un paravent. De cette façon il n'y aura pas de scandale, ajouta-t-il, et nous verrons la Jézabel perfide qui, par un art vraiment diabolique, a ensorcelé mon fils !

— Assurément, reprit le lecteur du *Times* qui n'était autre que le comte Bahnoff, notre vieille connaissance. Comptez avec cela qu'elle ne se fera pas attendre. Elle ignore que je vous ai prévenu de l'escroquerie qu'elle méditait à votre insu et qu'elle a déjà commencé à exécuter, grâce à la coupable tolérance de votre fils Alfred.

— Ne prononcez pas ce nom devant moi, dit le sec banquier devenant rouge de colère, ne le prononcez pas, ou je vais manquer à mes serments les plus sacrés et je vais parjurer le saint nom du Créateur.

— A propos, où donc est-il, dit Bahnhoff, insouciamment, je ne l'ai pas vu hier soir au *traveller's club ?*

— Que le nom du Seigneur soit béni ! dit Jenkins, il est en route pour les Indes depuis ce matin. Il y a longtemps que je voulais envoyer quelqu'un pour surveiller

mes comptoirs de Bombay et de Madras ; j'ai saisi l'occasion et mon cher fils ne trouvera, j'espère, pas là-bas de lady Daringwood !

Il y eut un instant de silence, puis le banquier reprit d'un ton plus calme :

— Mais comment vous remercierai-je du service que vous m'avez rendu, mon cher comte, en me prévenant des dilapidations de mon fils, en proie à la plus folle passion pour une audacieuse aventurière ? C'est vraiment capital ce que vous avez fait là !

— Cela n'a pourtant rien que de très-naturel, mon cher Jenkins, répliqua le Prussien avec une insouciance affectée, n'êtes-vous pas depuis vingt ans bientôt le banquier de notre ambassade? Quand vous êtes venu à Berlin, il y a quelques mois, n'avez-vous pas été présenté par moi à notre gracieux souverain Guillaume, et ne vous honore-t-il pas d'une amitié particulière? Ce sont là, je pense, des titres suffisants. Tenez, il n'y a pas plus de quinze jours, j'écrivais au comte de Bismarck que l'on pouvait absolument compter sur vous et qu'à mon humble avis la grand'croix de l'Aigle rouge n'était que la juste récompense de vos services passés, présents et futurs.

— Se peut-il ? quoi, vraiment ! balbutia le banquier en phrases entrecoupées. Ah ! comte, comte, Sa Majesté n'aura pas de serviteur plus dévoué que moi ;

— Chut ! chut ! dit Bahnhoff. On frappe à votre porte ; je me retire.

Et il passa vivement derrière une portière de reps brun qui séparait le cabinet de l'heureux Jenkins d'une autre pièce où il se tint debout, sans refermer la porte, et écoutant attentivement pour ne pas perdre un mot de ce qui allait se dire.

— Vous avez désiré me parler, dit d'un ton sec et

hautain lady Daringwood au méthodiste ; puis-je savoir ce qui me procure cet honneur?

Et elle accentua railleusement ce dernier mot.

— L'honneur est pour moi, milady, dit le banquier. Mais, assez de préliminaires, voici la situation :

— Milady, reprit-il en consultant une liasse de papiers qu'il avait devant lui, la maison Bernard de Paris vous a ouvert sur nous, le 17 février dernier, un crédit de cent mille francs. Depuis cette époque, et à différentes reprises, suivant reçus signés de vous, la caisse de ma maison vous a versé en différentes fois la somme de deux cent soixante dix-sept mille francs ; c'est-à-dire cent soixante dix-sept mille francs de plus que ne le comportait le crédit à vous ouvert chez nous par notre ami et correspondant de Paris.

Lady Julia fit un mouvement.

— Si vous voulez voir vos reçus, ils sont tous là, reprit-il d'un ton sec.

— *Concedo*, dit-elle en souriant, après ? Cela prouve que vos livres sont mal tenus. Moi, je ne sais pas calculer, je suis née princesse et dans ma famille on n'a pas l'habitude des additions. J'ai dépensé sans compter, il fallait me prévenir quand mon crédit chez vous a été épuisé ; c'était votre affaire et non la mienne. Vous étiez payé pour cela.

— Pardon, madame, dit alors le banquier, il n'y a à tout ce que vous venez de dire qu'un inconvénient, mais il est capital. C'est que vous avez profité de la coupable complaisance de mon fils, achetée je ne sais au prix de quels artifices, et que vous savez par lui que je ne m'occupe pas des comptes courants étrangers. Mais ceci n'est rien, fit-il après une pause ; s'il n'y avait là qu'une erreur de tenue de livres, je la supporterais sans rien dire. La maison Thomas Jenkins, ajouta-t-il avec un

sourire, est assez riche pour payer les *mistakes* de ses *clerks*. Mais il y a plus! vous n'avez pas seulement, au moyen de chèques que vous n'avez plus le droit d'émettre, touché le surplus de votre crédit, mais vous avez altéré sciemment le chiffre de la lettre de crédit issue de chez Bernard de Paris et qui portait, au lieu de cent mille francs, le chiffre réel de dix mille francs. Voici la pièce. Le grattage et la surcharge se voient aisément sous la sandaraque.

Lady Julia pâlit, rougit, puis elle fléchit sous elle-même et s'affaissa dans son fauteuil. En même temps elle éclatait en sanglots, et se cachait la figure dans son mouchoir.

Le banquier reprit :

— Ce crime est prévu par nos lois et déféré à la cour des banqueroutes ; il est puni d'un emprisonnement de trois à cinq années. J'ai l'honneur de vous prévenir, milady, que si demain à midi les sommes indûment perçues, c'est-à-dire deux cent soixante-sept mille francs, ne sont pas restituées à ma caisse, j'agirai !

— Mais votre fils ne me laissera pas accabler ainsi, déshonorer et traîner sur les bancs d'infamie ! c'est trop souffrir ! Où est-il ? je veux le voir.

Jenkins tira flegmatiquement sa montre.

— Milady, dit-il, si le *Batavia* est bon marcheur, mon fils doit être en ce moment à la hauteur de Sbreswick, par je ne sais quel degré de latitude ouest et de longitude nord. Il est parti ce matin pour les Indes.

L'altière Napolitaine fléchit sous ce nouveau coup si inattendu ; puis, après un instant de silence, elle parut prendre un parti désespéré.

— Fort bien, dit-elle en se levant. A demain ; je payerai.

Et elle disparut.

A ce moment, Bahnhoff, écartant la portière, montra sa tête et, d'un ton parfaitement naturel :

— Elle a fini ? dit-il.

— Oui, répondit Jenkins. Tenez, la voilà qui s'en va.

Et tous deux s'approchèrent de la fenêtre d'où ils virent lady Julia remonter dans le cab qui l'avait amenée et qui fila grand train, tandis qu'elle murmurait :

— Allons, tout n'est pas perdu, heureusement il me reste encore un atout dans mon jeu!

Une heure après, Julia était rentrée chez elle où elle combinait tout un plan d'attaque et de défense à la fois.

XLIV

Avec ce sentiment inné chez celui qui songe à combattre et qui le pousse dans le même instant à examiner ses armes pour s'assurer qu'elles sont bien trempées et aussi sûres qu'il convient, lady Daringwood se mit immédiatement à passer en revue les siennes.

Le jour était à son déclin et arrivé à cette heure indécise où, tandis qu'une lumière morne persiste au dehors, les ombres envahissent l'intérieur des maisons. Lady Julia, pressée de revoir une fois de plus les témoignages de sa force, ne demanda pas de lumière, et, allant droit à une armoire dissimulée dans un enfoncement de muraille près de son lit, elle en tira un petit portefeuille de maroquin vert. Elle l'ouvrit, et éparpillant entre ses doigts les lettres qu'il renfermait, elle en prit une au hasard et s'approcha de la fenêtre pour la lire :

— Oui, disait-elle, tout en parcourant d'un œil fiévreux les lignes que le papier contenait, oui, je suis bien forte avec cela et, malgré ce que vous pourrez faire, je saurai

briser votre autel, Rolande, déesse aux pieds d'argile! Après cela je succomberai peut-être moi-même sous ses débris; mais je serai vengée, bien vengée! je le jure, et je confondrai vos adorateurs...

Elle monologuait ainsi depuis quelques moments avec une *furia* tout italienne, quand un domestique entra apportant de la lumière. Elle serra précipitamment les lettres qu'elle tenait en main dans le portefeuille où elle les avait prises et remit ce dernier dans l'armoire.

Mondego avait pénétré dans la chambre sur les pas du domestique, et rien ne lui avait échappé du manége de lady Daringwood. En l'apercevant :

— Je vous oubliais, monsieur Mondego, dit lady Julia; et vous êtes bien aimable de ne pas m'avoir rendu la pareille. Vous trouverez ici tout ce qu'il vous faut — et en parlant elle lui désignait une petite table, près de la croisée, sur laquelle étaient rangés toutes sortes d'objets de toilette, — dans un instant je suis à vous.

Et elle passa dans une pièce à côté, son *dessingroom*.

Comme il s'approchait de la table, Mondego aperçut à terre un billet encore tout plié et qui évidemment y était tombé par hasard. Comprenant que sa mission dans cette maison était de n'y passer indifférent à côté de rien et d'ailleurs mis en éveil plus que jamais par la fameuse annonce qu'il avait lue dans le *Times*, le coiffeur s'empressa de ramasser le papier et de le fourrer dans sa poche. Quand lady Julia rentra dans la chambre quelques minutes après, elle trouva l'Italien en train de préparer, le plus naturellement du monde, les peignes et les fers dont il avait besoin pour exercer son art.

Lady Daringwood était en grande toilette de soirée. Comme les élégantes véritables, elle ne se faisait coiffer qu'une fois complétement habillée : la tête devant être arrangée selon la robe pour être en juste harmonie avec

elle et donner à l'ensemble de la physionomie sa note exacte.

Après que Mondego l'eut inspectée avec la gravité d'un caporal prussien passant la revue de ses hommes, Gemmina lui jeta sur ses épaules nues un peignoir de mousseline qui l'enveloppa tout entière, et s'asseyant, elle se livra aux mains de son compatriote.

D'abord, tandis qu'il la coiffait, elle échangea avec lui quelques paroles banales, puis, peu à peu, à propos du *fancy-fair* de l'après-midi, elle en vint à parler de Rolande et de son entourage.

— Vous connaissez le comte Bahnhoff, n'est-ce pas, monsieur Mondego?

— Oui, milady, répondit l'Italien, autant du moins qu'on peut connaître un homme aussi impénétrable que le comte.

— Oh! il ne l'est pas avec tout le monde : on dit qu'il est du dernier mieux avec la comtesse de Jarnailles.

— On se trompe furieusement alors : la comtesse n'est du dernier mieux avec personne et avec celui-là moins encore qu'avec tout autre.

— Vous voulez rire, monsieur Mondego? interrogea la Daringwood avec un clignement d'œil.

— Non, milady, je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux, je vous en donne ma parole d'honneur, répliqua l'Italien, qui n'était point chiche de cet argument quand il ponctuait à propos la conversation.

— Mais alors pourquoi ne peut-on voir l'une sans aussitôt apercevoir l'autre?...

— Milady sait bien que le compagnon le plus assidu de l'ambassadeur de Russie est toujours l'ambassadeur de la Porte.

Lady Daringwood se mit à rire doucement.

— Vous avez décidément plus d'esprit que tout le

monde, monsieur Mondego, reprit-elle joyeusement. C'est cela.... et moi qui m'imaginais sottement... comme l'on va chercher loin ce qui est si simple...

Et, sa coiffure achevée, comme elle rajustait les plis de sa jupe, tandis que Mondego remettait en état la table de toilette, elle se prit à penser que ce qu'elle venait d'entendre changeait la situation du tout au tout. Ce Bahnhoff qu'elle prenait pour un ennemi pouvait bien être au contraire un précieux allié ; elle ne devinait pas comment, mais ces Allemands savent tant de choses! Dans ses projets de vengeance contre Rolande, il n'avait joué sans doute la scène des photographies — qui l'avait tant effrayée dans la journée — que pour lui donner un avertissement et lui inspirer confiance en lui marquant qu'il était déjà dans les secrets de sa vie ; il y avait là tout un champ nouveau de ressources pour les desseins qu'elle méditait, et ce fut l'âme riante et l'imagination en feu qu'elle monta en voiture pour se rendre à l'ambassade de France, où il y avait concert ce soir-là.

Elle avait à peine dépassé sa maison que Mondego dépliait le petit billet qu'il avait ramassé si lestement un quart d'heure auparavant. Quelle ne fut pas son émotion en l'ouvrant, de reconnaître qu'il était de l'écriture de Rolande et adressé au duc de Chastaix. Comment cette lettre se trouvait-elle en la possession de lady Daringwood? Etait-ce une pièce isolée, ou bien toute la correspondance de Rolande au duc était-elle aux mains de la menaçante lady? Probablement, dans une heure d'épanchement et d'abandon, elle avait obtenu de la faiblesse du duc la communication de ces lettres, et depuis ne les lui avait pas rendues. Alors ces papiers, serrés si précipitamment par la Julia à son arrivée dans la chambre, et dont ce billet s'était échappé à terre à son insu, ne seraient autres que la correspondance de la

comtesse de Jarnailles. La découverte était terrible et elle expliquait l'annonce effrontée du *Times*. Lady Daringwood tenait avec ces lettres la comtesse à sa discrétion, et pouvait la perdre à jamais. Mondego vit toute l'étendue du péril, et, sans tergiverser, résolut d'être à la hauteur de la situation. Il y allait du salut de la comtesse Rolande, et cette fin, à ses yeux, justifiait tous les moyens.

Laissons-le arrêter son plan de campagne et, pour ne pas perdre le fil de cette lutte intime de femme du monde à femme du monde, — où tout se passe au fond et, alors que la tempête est à son comble, la surface reste toujours unie, — revenons à Rolande.

Exécutant la promesse qu'il avait faite à la comtesse au sortir du *fancy-fair* de lady Mayworth, Bahnhoff était venu ce même soir à Eaton-place avant de se rendre au concert de l'ambassade de France.

Rolande n'allait pas à cette réception. Sa qualité de légitimiste pur sang qu'elle affichait très-haut expliquait parfaitement pour le monde son absence dans les salons du représentant de la monarchie napoléonienne et personne ne se fût imaginé de l'attribuer, par rapport à la carte d'admission, à une cause analogue à la non cueillette des raisins par le renard de la fable. Là encore, les apparences étaient donc sauvegardées à point.

Le graf raconta à Rolande la campagne financière à laquelle il s'était livré contre lady Daringwood et qui a été rapportée avec tous ses détails dans le précédent chapitre.

— Vous voyez, c'est nous qui prenons l'offensive, remarqua Bahnhoff, et à notre tour nous tenons l'ennemi.

— Bravo ! exclama Rolande, et il n'y a plus à s'inquiéter maintenant de l'affaire du journal.

— Oh ! oh ! n'allons pas si vite en confiance, ma belle

comtesse. Croyez-moi, la manœuvre du *Times* n'a pas été faite à la légère. Nous avons affaire à forte partie et à un adversaire qui sait où il met le pas. Il ne s'est pas lancé dans une telle aventure sans avoir en mains quelques pièces sérieuses. Maintenant, poursuit-il une vengeance pure et simple ou bien veut-il y ajouter le bénéfice d'un chantage de haut goût ! Il s'agit d'une *vendetta*, ne l'oublions pas, ajouta l'Allemand en soulignant le mot, et ce dernier point est assez bien dans les idées italiennes — voilà ce qu'il faut savoir.

— Mais comment ?

— C'est déjà trouvé. Demain paraîtra dans le *Times* la réponse suivante à la note de ce matin. J'en ai dans ma poche l'épreuve imprimée, et vous allez pouvoir la lire textuellement.

Bahnhoff tira alors de son portefeuille un petit bout de papier tout gras encore de l'encre de l'imprimerie et le présenta à Rolande.

— Toujours l'homme des points et virgules, Bahnhoff, dit celle-ci en saisissant le papier. Et elle se mit à lire à haute voix l'annonce suivante :

« Pour toute affaire concernant mademoiselle de Saint-André, s'adresser à M. J. M. T. Reynolds, 4, Dean street Holborn. »

— Mais je ne connais pas ce Reynolds, moi, remarqua Rolande avec vivacité, et j'espère, Bahnhoff, que vous n'allez pas mettre le genre humain dans mes confidences.

— Ne soyez donc pas si Française que cela, ma chère, et ne prenez la mouche au moins qu'après l'avoir vue, riposta le graf en souriant. Je réponds du Reynolds comme de moi-même.

— A la bonne heure, et va pour le Reynolds. Avez-vous quelque chose de plus à me communiquer ?

— Non, rien pour le moment. Mon rapport est achevé et il ne me reste qu'à prendre congé de Votre Excellence, ajouta le graf en se levant et en frôlant de ses grosses moustaches la main blanche que Rolande lui présentait. Je vais de ce pas chez les Philistins ; mais vous, ma belle comtesse, où passerez-vous la soirée ? chez lady Gueldon ou chez la comtesse Dawley ?...

— Je ne sais, répondit Rolande, il fait ce soir un temps d'orage qui m'agite et m'énerve. J'ai envie de faire atteler et d'aller errer avec Ambroisine où soufflera le vent. Vous le dirais-je, Bahnhoff ! toutes ces luttes à coups d'épingle, toutes ces intrigues sous le manteau me fatiguent, m'agacent ; je voudrais un franc combat au grand soleil. J'ai par instant des envies folles d'aller droit à cette femme et de lui dire en face : Que me voulez-vous? vous ! réglons une bonne fois nos comptes ensemble...

— Comtesse, comtesse, du calme ! interrompit le graf : au lieu d'aller affronter les éclairs et le tonnerre ce soir, rendez-vous tranquillement chez la comtesse Gueldon. La Nilson chante avec Gardoni, ce sera superbe.

— Vous avez peut-être raison. Je vais voir.

Le comte sortit sur cette parole consolante pour son conseil. Comme la porte du salon se refermait sur lui, Rolande sonna et Ambroisine parut.

— Broisine ! lui cria Rolande, dis vite qu'on attelle. Nous allons sortir toutes deux.

XLV

Mondego, une fois son dessein bien arrêté de retirer, coûte que coûte, des griffes de lady Daringwood la cor-

respondance de Rolande au duc de Chastaix, ne perdit pas une minute pour passer à l'exécution de son entreprise. Il avait décidé de profiter de l'absence de lady Julia pour pénétrer dans la chambre de celle-ci et explorer à fond la petite armoire où il l'avait vue serrer le portefeuille qu'il soupçonnait contenir les lettres convoitées. La grande difficulté pour lui était de pouvoir s'introduire dans cette pièce à l'insu des gens de service et sans éveiller leurs soupçons. Les filles attachées à lady Daringwood, Gemmina en tête, étaient surtout un obstacle à ce projet. Comment les éloigner de l'appartement de leur maîtresse et leur dissimuler ses allées et venues ?

Heureusement, il était homme de ressources, et il avait affaire à une classe de serviteurs peu stricte sur l'observance de ses devoirs. Rien de moins fidèle, de plus négligent et de plus vicieux en général que les femmes de service anglaises, sous leur apparence tranquille et leur air réservé. L'appât de la moindre gourmandise ou de la plus légère partie de plaisir les ferait aller au bout du monde, et pour un verre de liqueur elles vendraient leur maître et sa maison avec. Il résolut donc d'exploiter ce côté faible de la domesticité féminine chez nos voisins.

Les gens, en Angleterre, ont l'habitude de faire le soir une sorte de collation dont les tartines de beurre mêlées à quelques tranches de viandes froides et d'innombrables tasses de thé forment le menu ordinaire. Le moment de ce souper arrivé, Mondego se présenta à l'office, placé au sous-sol de la maison, selon la mode anglaise, et entama la partie.

Toute la domesticité de la maison, hommes et femmes, était réunie autour de la table de bois verni, sans nappe, de la salle du repas. Les Tom, les Paddy, les Jim y

coudoyaient toutes les Kate, les Jenny, les Mary de la création. L'entrée de Mondego y fut saluée par un grognement joyeux. Ce monde avait l'intuition qu'elle présageait une heureuse surprise. Cette disposition favorable de son public constatée, l'Italien commença par insinuer que quelques bonnes bouteilles du public-house du coin ne s'associeraient pas mal au thé qui remplissait les tasses et il offrit à l'assistance d'en faire l'expérience à ses frais. L'offre fut acceptée d'enthousiasme. Il écrivit alors sur un bout de papier une liste raisonnée de liquides plus généreux les uns que les autres, et un groom fut chargé d'aller porter la commission à la taverne et de revenir avec les précieuses fioles. La course fut exécutée ponctuellement en un clin d'œil, aller et retour.

Quand le coiffeur eut jugé que l'assemblée avait fait suffisamment honneur à ses rasades pour être dans l'état où il la souhaitait, il mit la conversation sur la fête de *great attraction* qui avait lieu cette nuit-là à Cremorne, et, une fois les imaginations bien excitées sur les plaisirs sans fin que leur promettait cette fête, il proposa de mettre à la disposition de la tablée les billets qu'il avait en poche pour pénétrer dans ce jardin de délices. A cette proposition, les hourras ne connurent plus de bornes et verres et bouteilles faillirent voler en éclats sous les coups de poing approbatifs. En vain une vieille *house-maid* voulut faire quelques remontrances et rappeler ses camarades au respect du service, on lui plongea le nez dans son verre et on ne l'écouta pas.

Hommes et femmes se partagèrent les billets et chacun prenant le bras de sa chacune, après toutefois que des deux parts on eut refait un bout de toilette, on se mit en route pour *Chelsea*.

La petite Gemmina elle-même, surexcitée par les li-

bations inaccoutumées auxquelles elle s'était livrée et entraînée par l'éloquence d'un galant valet de chambre, s'était laissée aller à suivre la bande, le cœur tout ému à l'idée des merveilles que les jardins de King's road devaient lui révéler. Son départ sembla un coup décisif de la fortune à Mondego, car elle était certainement l'adversaire le plus redoutable qu'il pût rencontrer pour son entreprise.

Il ne resta guère plus avec lui dans la salle que quelques vieux serviteurs qui s'intéressaient beaucoup trop aux bouteilles qu'ils avaient sous la main pour s'occuper d'autre chose. Sûr, dès lors, que son absence ne serait pas remarquée et que rien ne viendrait le troubler de ce côté dans l'entreprise qu'il méditait, Mondego se glissa doucement hors de la salle et monta à l'appartement de lady Daringwood.

Il pénétra dans la chambre et, allumant une bougie, se dirigea vers l'armoire qu'il se mit à examiner soigneusement pour voir l'endroit où elle était susceptible de céder à ses efforts. D'abord, il songea à faire sauter les charnières de la porte, mais il réfléchit qu'il y aurait là une effraction qui livrerait immédiatement à lady Daringwood le secret de la soustraction dont elle était victime. Pourquoi ne pas tenter plutôt de s'approprier le portefeuille cherché sans que rien vînt le témoigner au dehors? Au lieu de briser, pourquoi ne pas essayer d'ouvrir simplement cette armoire maudite et laisser ainsi dans l'esprit de lady Julia le doute sur la façon dont avaient disparu ses armes contre Rolande? Rien ne pressait d'ailleurs; il avait du temps devant lui et le résultat qu'il tirerait de l'opération valait la peine qu'il la tentât.

Il concentra donc son attention sur la serrure, la tâtant en tous sens avec la main et cherchant à en péné-

trer le mécanisme. Soudain il se rappela que lady Daringwood avait rejeté violemment le battant de l'armoire après y avoir placé le portefeuille, mais sans donner de tour de clef à la serrure. La porte n'était donc fermée qu'au pêne. Il ne s'agissait plus que d'une simple pesée.

Courant alors à la table de toilette, il y saisit un poinçon et l'enfonça dans la serrure. Déjà il la sentait céder sous ses efforts quand il entendit un léger bruit se produire dans la pièce à côté. Abandonnant vivement le poinçon dans la serrure, il se recula de l'autre côté du lit tout en soufflant sa bougie. Mais il était trop tard, sa dernière lueur lui avait éclairé en plein le visage de Gemmina.

— Que fais-tu donc ici, toi? lui cria-t-elle toute tremblante de cette rencontre inattendue.

— Je viens chercher mes fers que j'ai oubliés, répondit le coiffeur de la voix la plus calme qu'il put trouver; tu comprends quelle affaire ce serait si je ne les avais pas demain matin pour coiffer madame la comtesse!... Mais toi, comment es-tu déjà revenue du bal?

— Ça te gêne?... ricana la soubrette. Je suis revenue parce que je n'étais pas depuis cinq minutes dehors que j'ai vu que je faisais une bêtise... Alors je les ai lâchés tous, malgré ce qu'ils ont dit, et je suis accourue ici... Tâche donc de rallumer ta bougie, on se casse le cou dans cette chambre... il y a des allumettes, je crois, sur la cheminée, dans le coin... Attends, je vais y aller...

Mais avant qu'elle eût pu faire un mouvement, Mondego, sentant qu'une seule étincelle qui brillerait c'en était fait du prix de tous ses efforts, l'avait saisie par le corps et, la ployant comme amoureusement entre ses bras :

— A quoi bon de la lumière, *Gemminetta mia*, lui dit-il d'un ton plein de tendresse, ne pouvons-nous encore causer comme cela quelques instants ? D'abord les baisers n'ont pas de couleur et il faut que je t'embrasse pour la peur que je t'ai faite...

Et tout en parlant il faisait mine de chercher à l'embrasser.

— Qu'est-ce que tu dis, *cattivo ?* Veux-tu bien me laisser, répondit-elle moitié riant, moitié colère et en se débattant comme un beau diable, est-ce que tu deviens fou ?...

— Oui, fou de toi, *carissima mia!* — Et, sans qu'elle s'en aperçût, il s'efforçait de l'entraîner dans le cabinet de toilette voisin de la chambre, bien décidé, une fois là, à l'y enfermer et à terminer en un tour de main sa besogne, — fou comme il n'est pas possible !...

— Laisse-moi, laisse-moi, criait-elle plus vivement que jamais en réponse à ses étreintes et commençant à s'effrayer de leur ardeur ; tu me fais mal, j'étouffe !...

Mais lui, sentant qu'il gagnait du terrain, n'avait garde de lâcher prise.

— Au secours ! au secours ! commença-t-elle à râler d'une voix étranglée par l'émotion.

Impitoyable, Mondego, pour toute réponse, se hâta de serrer sa tête contre sa poitrine afin d'étouffer le son de sa voix, tout en l'accablant d'ailleurs des mots les plus tendres et les plus passionnés.

A ce moment il touchait à la porte du cabinet de toilette. Parvenant alors à dégager pour une minute un de ses bras de la poigne de fer qui la serrait :

— Par grâce, Mondego, par grâce ! implora-t-elle, laissez-moi en paix, je vous en supplie...

Lui ne répliqua qu'en redoublant ses efforts contre elle : alors il sentit au côté gauche une sensation brû-

lante, celle que produit une lame qui s'enfonce dans la chair. La douleur lui fit lâcher prise une seconde. Au même instant le corps de Gemmina lui échappa des bras comme frappé d'inertie et alla tomber lourdement sur le tapis du cabinet. La pauvre fille, succombant à l'émotion de la lutte, à l'effort qu'elle avait fait pour saisir sur la table de toilette qu'elle avait rencontrée le petit couteau damasquiné avec lequel elle avait frappé l'Italien, avait perdu complétement connaissance.

Mondego, sans faire attention à sa blessure, referma la porte du cabinet dans lequel gisait la malheureuse enfant et marcha à l'armoire. D'un coup vigoureux et à l'aide du poinçon qui se trouvait encore dans la serrure, il en eut bientôt ouvert le battant, et prestement il s'empara du portefeuille, le seul objet d'ailleurs qui se trouvât sur la tablette de ce petit meuble. La prise mise en poche, il se dirigea vers le cabinet de toilette, non sans avoir pris le temps de rallumer la bougie, de remettre le poinçon où il l'avait trouvé. Il avait à peine tourné le bouton de la porte du *dessingroom* qu'il se sentit défaillir sous la blessure qui lui déchirait le côté : comme alors, tout sanglant, il se raccrochait aux tentures de soie de la portière, un grand mouvement se produisit dans l'appartement en même temps qu'un flot de lumière jaillissait dans la chambre. C'était lady Daringwood qui rentrait accompagnée du comte Bahnhoff.

XLVI

A la vue de Mondego tout ensanglanté, Bahnhoff, pressentant que Rolande n'était pas étrangère à la présence si inattendue de l'Italien en cette maison et pro-

bablement à l'état dans lequel il se trouvait, s'était empressé auprès de lui. Tandis qu'il le soutenait pour l'étendre sur un canapé, Mondego pencha sa tête vers son oreille, et, d'une voix éteinte :

— Monsieur le comte, murmura-t-il, prenez vite le portefeuille qui est dans ma poche et cachez-le sur vous. Vous le rendrez à la comtesse Rolande ; il y va de son salut.

Et il s'affaissa privé de sentiment sur le canapé.

Bahnhoff prit vivement le portefeuille et le glissa dans sa poitrine, puis il se mit en devoir de prodiguer ses soins au malheureux blessé. Pendant ce temps le tumulte était à son comble dans la chambre. Aux cris affolés de lady Daringwood en apercevant Mondego défaillant, ensuite en découvrant le corps de Gemmina gisant inanimé sur le tapis, tout ce qui se trouvait de serviteurs à la maison avait envahi l'appartement. L'énergique lady avait relevé elle-même d'un bras nerveux la petite Gemmina et l'avait transportée sur son lit. Puis, aidée des autres femmes revenues alors de leur équipée à Cremorne, elle l'avait rappelée à elle. Mais Gemmina n'avait repris connaissance que pour être la proie d'un épouvantable accès de fièvre, ne reconnaissant personne et se démenant comme une folle sur le lit en prononçant des mots sans suite et incompréhensibles.

Sur ces entrefaites, médecin et chirurgien étaient arrivés. Tandis que le premier s'occupait de Gemmina et déclarait qu'elle allait avoir une fièvre cérébrale, le second faisait reprendre ses sens à Mondego et pansait sa plaie. A peine l'Italien eut-il recouvré l'usage de la parole qu'on lui demanda ce qui s'était passé ; il se contenta de répondre qu'il avait eu une querelle avec Gemmina, très-surexcitée d'autre part à la suite de quelques

verres de liqueur qu'elle avait pris, et qu'à un moment, hors d'elle-même, folle de colère, elle avait saisi un couteau qui lui était tombé sous la main et lui en avait porté un coup dans le côté. Au même instant, elle était tombée évanouie dans l'état où on l'avait trouvée. Il ajouta qu'en tout cas il ne lui en voulait nullement de l'action qu'elle avait commise et priait qu'il ne lui en fût fait aucun reproche.

On chercha alors le couteau qui avait servi à Gemmina pour frapper son adversaire, et on le ramassa encore taché de sang près de la porte du *dressingroom.* Pas un doute ne s'éleva sur la version de Mondego, et, étant donnée la nationalité des deux parties, la chose parut toute naturelle.

Mondego ayant vivement insisté pour être transporté chez lui, le chirurgien, après quelques difficultés, finit par y consentir, et Bahnhoff mit sa voiture à la disposition du blessé. On l'y descendit, et le comte lui-même veilla à ce qu'il y fût installé avec tous les soins désirables. Un valet de pied de lady Daringwood fut chargé d'accompagner l'Italien jusqu'à son logement et de venir en rapporter des nouvelles à sa maîtresse.

Gemmina, pendant ce temps, avait été portée dans sa chambre et livrée à la garde des femmes de lady Julia.

Le comte Bahnhoff se disposa à prendre alors congé de celle-ci.

Après quelques paroles insignifiantes sur l'événement qui venait d'avoir lieu :

— Je ne savais pas, milady, que Mondego fréquentât votre maison, dit le comte, sans la moindre affectation d'ailleurs.

— Il est de mes compatriotes, répliqua du ton le plus naturel lady Julia, un peu parent de Gemmina, et j'ai beaucoup connu sa famille... Mais ne parlez pas de tout

cela, je vous prie, à la comtesse de Jarnailles : le pauvre garçon a déjà bien assez d'ennuis sur les bras sans lui en créer encore de ce côté.

— Soyez sans inquiétude, milady, répondit le comte qui n'était pas fâché de s'être assuré ainsi de l'idée que la maîtresse de céans se faisait du Mondego. Évidemment, elle ne se doutait pas du dévouement absolu de celui-ci à Rolande, et croyait en jouer tandis que c'était lui qui faisait agir les ficelles.

Puis il ajouta, en tendant la main son interlocutrice :

— Ce n'est pas le lieu de reprendre en ce moment la conversation si intéressante que nous avions entamée à l'ambassade, mais j'aurai l'honneur de me présenter demain chez vous, et peut-être alors pourrons-nous causer à loisir.

— Je l'espère, comte, répondit lady Julia, et vous remercie en attendant de ce que vous avez bien voulu faire pour mon pauvre Mondego.

Le premier soin de Bahnhoff, à peine sorti de l'hôtel de Grosvenor square, fut de tirer de sa poche le mystérieux portefeuille que lui avait remis l'Italien et de s'inquiéter de ce qu'il contenait. S'approchant d'un réverbère, il tira au hasard une des lettres qui s'y trouvaient et se mit à la lire. Au bout de quelques lignes il savait de quoi il s'agissait. Par un sentiment qui sentait son gentilhomme, il n'eut pas un instant l'idée de prendre connaissance du reste de la correspondance — tel intérêt qu'elle pût présenter pour lui — et, repliant la lettre qu'il avait ouverte, il la replaça à côté des autres. Toutefois, il ne dédaigna point de faire à l'adresse du duc de Chastaix, qui n'avait pas su garder pour lui seul ces précieux papiers, toutes sortes de réflexions plus amères les unes que les autres.

— Ah! ces Français, conclut-il, pauvre peuple!... pas même bons à faire des amoureux corrects!...

La connaissance qu'il avait maintenant du dépôt qu'il avait reçu de Mondego, les circonstances dans lesquelles ce dépôt lui avait été remis surexcitaient d'autant plus sa curiosité. Il résolut d'avoir immédiatement raison de cette intrigue et, hélant un cab, se fit conduire chez le coiffeur.

Il le trouva au lit, un peu fiévreux, malgré la potion calmante qu'avait tenu à lui ingurgiter la propriétaire de l'appartement garni dans lequel il logeait, mais tout disposé à causer de l'incident de la nuit.

En peu d'instants le comte fut au courant dans ses moindres circonstances de l'affaire du portefeuille.

— Vous avez rendu à la comtesse de Jarnailles, monsieur Mondego, dit Bahnhoff, un service qui vaut tout le prix dont vous l'avez payé. Ah! M. de Chastaix a une façon toute française de serrer ses papiers... Ce qui est grave maintenant, c'est le rôle que vous avez joué auprès de Gemmina. En ce moment la malheureuse n'a plus sa raison et tout ce qu'elle pourra dire ne sera pas même écouté, mais quand son délire sera passé elle parlera nettement, elle racontera la scène telle qu'elle l'a comprise et alors, vous savez, la loi anglaise est sévère sur ces sortes de choses... De plus, lady Daringwood, découvrant le rapt de son portefeuille — sa ressource suprême dans la lutte qu'elle a entreprise — perdra toute mesure et cherchera certainement à se venger sur quelqu'un ou quelque chose. Si ses soupçons tombent sur vous — et qui nous garantit qu'il n'en sera pas ainsi? — l'affaire Gemmina, conduite par elle, deviendra terrible... monsieur Mondego, il faut qu'avant vingt-quatre heures vous ayez quitté l'Angleterre.

— Je ne demanderais pas mieux, monsieur le comte,

répondit l'Italien avec un soupir, mais blessé comme je le suis, une traversée, grand Dieu! j'en mourrai...

— Bah! bah! j'en ai vu bien d'autres, moi, riposta l'Allemand, dans la campagne de 1866. On ne meurt pas pour si peu, je vous assure... d'ailleurs vous passerez la Manche dans le yacht de mon ami le prince Waldginstein, vous y serez mieux que dans votre chambre.

L'idée d'être le passager d'un yacht sérénissime frété spécialement pour lui rasséréna un peu le vaniteux Italien.

— Dussé-je en mourir, répondit-il en levant les yeux au ciel, je ferai tout ce qui pourra plaire à la comtesse Rolande.

— Très-bien, monsieur Mondego, fit le comte, je n'en attendais pas moins d'un cœur vaillant et dévoué comme le vôtre. Pendant que vous allez essayer de reposer, je vais tout faire préparer pour votre embarquement. Au jour je viendrai vous voir avec mon chirurgien, et un de ses aides vous accompagnera en route.

— Mais, insinua Mondego un peu effaré par le ton tout militaire de Bahnhoff, je souhaiterais bien voir madame la comtesse avant mon départ.

— Vous la verrez, monsieur Mondego, vous ne pouvez en douter : la comtesse Rolande n'oublie pas ceux qui la servent avec votre dévouement.

— Oh! cela, je le sais, monsieur le comte, repartit l'Italien.

— Au revoir donc et *buona notte*... ajouta Bahnhoff.

Le comte quitta la chambre sur ce mot; mais avant de sortir de la maison, il indiqua à l'hôtesse une série de prescriptions relatives au blessé, que lui suggérait, comme officier, son expérience des estafilades et des ambulances; puis il lui donna l'ordre, si quelque accident se produisait dans son état, d'envoyer immédiate-

ment prévenir à Jarnailles-house et de mander en même temps le chirurgien dont il lui laissait l'adresse.

Une fois sur le trottoir il tira sa montre de son gousset, et regardant l'heure :

— La comtesse doit être à peine rentrée de chez lady Gueldon, réfléchit-il, il est encore temps de la voir cette nuit. Et puis, ce que je lui apporte me fera pardonner, je crois, de frapper à pareille heure à sa porte.

Montant alors dans son cab :

— Eaton-place, 9, cria-t-il au cocher.

XLVII

Quand Bahnhoff se présenta à l'hôtel de Rolande, il trouva le service de l'antichambre encore debout.

— Madame la comtesse n'est pas rentrée, lui dit-on.

— Bon, pensa l'Allemand, j'ai bien fait de me risquer à venir. — Savez-vous, ajouta-t-il à haute voix en s'adressant aux valets de pied, si c'est chez lady Gueldon que la comtesse est allée ?

— Oh ! ce n'est assurément pas là, monsieur le comte, lui répondit-on, que madame la comtesse est allée. Elle est sortie seule avec mademoiselle Ambroisine. Si M. le comte veut se donner la peine d'entrer au salon pour attendre madame, elle ne peut tarder maintenant à revenir.

Mais Bahnhoff n'écoutait plus ce qu'on lui disait. L'annonce de sortie de Rolande en compagnie d'Ambroisine, la pensée qu'elle était encore dehors à cette heure avancée de la nuit l'avaient jeté dans un trouble extrême. La jalousie, l'inquiétude, la colère, mille sentiments contraires se partageaient son âme et la torturaient. Il se

rappelait que Rolande, le soir même, lui avait fait vaguement part de ce projet de course nocturne, mais qu'il s'était empressé de l'en dissuader et qu'elle avait paru se rendre complétement à ses raisons. Pourquoi avait-elle changé d'avis? Où avait-elle pu aller? Que lui était-il arrivé? Voilà les questions qui se pressaient dans son esprit et qu'il tournait et retournait sans parvenir à les résoudre. Il aurait voulu courir après elle, la chercher dans tous les coins de Londres ; mais, à cette heure de la nuit, comment retrouver sa trace et espérer la rejoindre? Il se résigna donc à l'attendre et entra dans le salon. Il s'y promenait depuis près de trois quarts d'heure, de long en large, la tête en feu, l'âme serrée, quand un bruit de roues se fit entendre. Il se précipita dans le vestibule. C'était Rolande qui rentrait, toute pâle et comme épuisée, avec Ambroisine.

Voici ce qu'elle avait fait pendant cette nuit grosse d'événements :

Montée en voiture avec Ambroisine, elle avait d'abord donné l'ordre au cocher de la mener au hasard à travers les quartiers de Londres. Son idée était de faire une course à vol d'oiseau au milieu de ce Londres nocturne dont elle avait entendu vanter les côtés étranges et saisissants, puis de rentrer simplement à l'hôtel. Comme son coupé s'engageait dans Chelsea, elle aperçut au loin un point fortement éclairé et autour d'elle un grand mouvement de voitures semblant se diriger de ce côté.

— Dis donc, Broisine, demanda-t-elle, qu'est-ce que ce peut bien être, cette lumière qu'on voit là-bas?

— Je ne sais trop, madame, répliqua la boiteuse, mais James, lui, doit être mieux renseigné que moi.

Et, baissant le carreau de devant du coupé, elle interrogea le cocher :

— C'est *Cremorne-Garden*, lui répondit cet homme, il y a grande fête cette nuit.

Rolande avait entendu cette réponse.

— Dis-lui, reprit-elle vivement en touchant le coude d'Ambroisine au moment où celle-ci allait relever la glace, dis-lui qu'il suive les autres voitures. Cette foule m'amuse.

Ambroisine exécuta cet ordre, puis se tournant vers sa maîtresse :

— Est-ce que vous songeriez par hasard, madame, à aller à Cremorne? interrogea-t-elle en clignant ses yeux de fouine. Certes la partie serait à tenter ; mais si nous étions reconnues?... quelle histoire, bon Dieu!... le jeu décidément n'en vaut pas la chandelle... C'est déjà bien assez qu'on puisse voir la voiture de la comtesse de Jarnailles sur un tel chemin!...

— Bah! Broisine, riposta Rolande, la nuit, tous les coupés sont noirs. Je ne sais pas ce que j'ai ce soir, mais je me sens en veine de faire des folies... on en pourrait faire de plus bêtes, hein! que d'aller à Cremorne?

— Dame! c'est selon...

— Et puis, pense... ce serait si drôle d'aller maintenant à l'aventure comme au bon mauvais temps de misère d'autrefois. D'abord moi, tu sais, je ressemble aux écoliers! je ne ris jamais si bien que quand c'est défendu.

— Oui ; mais en pareil cas, on ne sait jamais bien qui rira le dernier.

— Que peut-il nous arriver pourtant? sous nos voiles, vêtues comme nous le sommes, qui s'aviserait de nous reconnaître? C'était bien autrement hardi à notre premier dîner au Moulin-Rouge, te rappelles-tu, Broisine?

Pendant qu'elles dialoguaient ainsi, le coupé était

arrivé sur *King's-road*, à une cinquantaine de mètres du jardin public tout resplendissant de lumière sur le fond sombre des arbres. Rolande tira brusquement le cordon d'arrêt et ouvrant la portière :

— Ma foi, je n'y tiens plus : viens, Broisine, dit-elle en sautant à bas de la voiture.

Pendant que la fidèle suivante mettait pied à terre à son tour, Rolande donna à son cocher l'ordre d'aller l'attendre dans une ruelle écartée qu'elle lui montra du doigt non loin de là; puis, rabaissant son voile sur son visage et prenant le bras d'Ambroisine, elle se dirigea vers le jardin et bravement en franchit l'entrée.

Le jardin Mabille à Paris, dont Cremorne-Garden joue le rôle à Londres, ne peut donner que la plus faible idée de ce dernier lieu de plaisir. Tandis que Mabille n'est qu'un bal public en plein vent, *Cremorne* présente, à côté de sa salle de danse, tous les lieux de divertissements qu'on puisse imaginer. C'est la concentration sur un même point de tous les plaisirs à l'ordre d'un de nos programmes de spectacles parisiens, et qu'il faut chercher chez nous à tous les coins de la capitale.

En dehors d'une merveilleuse rotonde pour le bal, sur laquelle donne un café-restaurant avec cabinets particuliers d'où, en soupant, on peut voir les ébats des danseurs, on trouve à *Cremorne* un théâtre de féerie, un autre consacré au ballet, une salle de concert, un cirque, un amphithéâtre dioramique, un champ pour la pyrotechnie, des exhibitions en tout genre et des installations spéciales pour tous les jeux d'adresse imaginables. Je ne sais pas en Europe de jardin public plus fécond en distractions et où elles soient mieux distribuées et mieux comprises.

Rolande s'amusait follement, plus encore d'être mêlée à la foule bigarrée et bruyante qui emplissait le jardin

qu'aux divers spectacles qu'il mettait à sa disposition. Les libres aventures de mise en ces sortes d'endroits la divertissaient au plus haut point, et, invoquant son *incognito*, elle s'y abandonnait avec une hardiesse que la prudente Ambroisine s'efforçait en vain de calmer. Fuyant les Anglais, à la joie sombre et taciturne, elle s'attachait aux Français, un peu dépaysés dans cet Éden britannique, et faisait feu contre eux de toute sa coquetterie et de toute sa verve. Parmi ceux-ci, il s'en trouvait quelques-uns qu'elle connaissait pour les avoir aperçus naguère du haut de sa loge au théâtre ou de son huit ressorts au Bois, du temps de sa liaison avec le duc à Paris, et s'être fait alors raconter les tours et les détours de leur existence : elle s'attaquait particulièrement à eux, et alors c'étaient des oh! des ah! des interrogations et des stupéfactions qui la faisaient rire comme une simple grisette. Habile à se dérober aux investigations quand elles prenaient un tour trop vif, à dérouter les recherches lorsqu'elles devenaient trop pressantes, elle était comme l'intrigue faite femme, une fée de désir et de déception jetée au milieu du tourbillon.

Comme, échappant à la poursuite de deux membres chevronnés du Jockey — qu'elle avait mis hors d'eux par ses *racontars* non seulement sur leur existence *in partibus*, mais encore sur leur propre ménage — elle s'était jetée dans une des allées de traverse du jardin, toute pleine d'ombre et de mystère, elle s'y croisa avec un groupe d'hommes et de femmes qui chantaient des refrains d'Hervé, en les entremêlant de baisers et de rires sonores.

— Encore des compatriotes, murmura-t-elle à Ambroisine; on marche sur des Français dans ce jardin d'Albion!...

Et elle jeta les yeux sur la bande joyeuse. Au même

instant, elle tressaillit et s'arrêta net : dans un des chanteurs elle venait de reconnaître l'acteur qui, au théâtre des Batignolles, sous le pourpoint d'Espérance, lui avait fait éprouver une si étrange émotion à la veille de son départ pour Londres. Lui, de son côté, comme par une commotion secrète, s'était retourné sous le regard de Rolande, et, bien que rien ne pût lui révéler quelle était la femme qui était là si proche, il en avait éprouvé une sensation singulière et avait interrompu sa chanson. Il était superbe ainsi dans le débraillé de son costume d'été, la cravate nouée lâche sous un col rabattu à la mousquetaire et le chapeau mou planté crânement sur ses cheveux frisés.

Rolande, sans se rendre compte de l'impression qui l'envahissait, le regardait immobile : tout d'un coup, se détachant du groupe qui poursuivait son chemin en avant, il fit quelques pas vers elle, l'enveloppa d'un regard profond et marchant vivement à sa rencontre :

— Enfin, je vous retrouve ! s'écria-t-il en faisant mine de lui saisir le bras ; ah ! ne niez pas ; je vous reconnais maintenant. Vous avez là sur les épaules — et en parlant il touchait l'épaule — ce même paletot à aiguillettes qui ne m'est plus sorti de la mémoire depuis le soir de la représentation aux Batignolles...

Et comme elle lui répliquait quelques mots en anglais, cherchant à lui échapper :

— Par grâce, continua-t-il, écoutez-moi : je ne sais pas qui vous êtes et vous jure de ne pas chercher à le savoir. Pourquoi vous défendez-vous de moi ? Accordez-moi un instant ici. Dans ce chemin, qui vous remarquera ? Ah ! si vous saviez comme j'ai pensé à vous, comme vous m'emplissiez l'âme !

Mais Rolande ne l'entendait plus : reprenant possession d'elle-même et sentant le péril qui la menaçait, elle

avait d'un bras nerveux violemment rejeté en arrière le malheureux comédien et s'était enfuie à travers un massif. Bientôt rejointe par Ambroisine, qui avait contourné le chemin en courant, elle l'entraîna au dehors, et, retrouvant sa voiture, s'y précipita pâle et frémissante. Un quart d'heure après, elle rentrait à son hôtel, sans avoir desserré les dents en route, et n'était pas peu stupéfaite de se trouver en présence de Bahnhoff.

XLVIII

Cependant l'annonce dont Bahnhoff avait communiqué la copie à Rolande avait paru dans le *Times*. A sa lecture, lady Daringwood, malgré l'émoi que lui avait causé le drame dont sa maison avait été le théâtre, n'hésita pas un instant à se rendre chez J. M. T. Reynolds. Les minutes étaient précieuses pour elle depuis la sommation que lui avait faite le chef de la maison Jenkins d'avoir à rembourser immédiatement les avances qu'elle en avait reçues, et elle comptait bien sur le trouble qu'elle allait causer à Rolande pour décider celle-ci à agir auprès de lord Klaunsdale en sa faveur. Plus que jamais c'était de l'intervention du lord que dépendait son salut, et elle était décidée à tout employer pour l'obtenir.

Vêtue d'une façon très-simple, le visage soigneusement caché par un de ces voiles de gaze noire si à la mode sur les bords de la Tamise, elle monta dans un *handsome* et se fit conduire, 3, *Dean street*. Artère latérale d'Holborn street, une des grandes voies du Londres industriel, *Dean street* est une de ces rues sombres et tristes des quartiers commerçants qui contrastent

étrangement par leur calme et leur silence avec le bruit et le mouvement de la voie principale où elles aboutissent. Elle ressemble à ces rues du Marais de Paris, où l'herbe pousse entre les pavés, et où tout est repos et solitude, et qui cependant côtoient le faubourg Saint-Antoine, aux trottoirs tumultueux. Lady Daringwood s'arrêta devant une maison basse et de sévère apparence, sur la porte de laquelle se trouvait une plaque de cuivre avec cette simple inscription : J. M. T. Reynolds. Un jeune garçon habillé d'une veste noire, fermée par des boutons d'argent, vint lui ouvrir et la fit entrer au rez-de-chaussée, dans une salle noire et triste, partagée en deux par un treillage derrière lequel deux commis travaillaient silencieusement à des écritures. Des banquettes de cuir vert foncé, jauni par l'usage, garnissaient la partie de la pièce où lady Julia avait été introduite.

— Madame est attendue par M. Reynolds? interrogea à voix basse le jeune domestique.

— Oui, répliqua lady Daringwood; dites que c'est pour l'affaire Saint-André.

Le garçon disparut aussitôt. Au bout de quelques minutes, il revint par une porte formant panneau dans la pièce où se trouvait Julia, et, se tournant vers elle :

— Si madame veut bien me suivre, dit-il.

Il conduisit alors lady Daringwood, à travers une sorte de salon d'attente, dans un petit cabinet de travail auquel donnait accès une double porte soigneusement capitonnée de cuir vert. Un homme déjà grisonnant, et les yeux couverts de fortes lunettes, était assis à un bureau, en train d'écrire. Le domestique avança à Julia un siége près de lui, et se retira sans souffler mot.

L'homme alors releva la tête légèrement du côté de l'arrivante, et sans discontinuer ses écritures :

— Veuillez vous asseoir, madame, dit-il; je termine une lettre et dans deux minutes je suis à vous.

Effectivement, lady Daringwood avait à peine eu le temps de prendre séance qu'il rejetait plume et papier sur son bureau et, croisant les mains sur le bras de son fauteuil, se tournait tout à fait vers elle en lui disant :

— Vous venez pour affaire concernant mademoiselle de Saint-André?

— Oui, monsieur, je suis la personne qui ai fait mettre dans le *Times* l'annonce de jeudi, et je suis venue ici conformément à la réponse parue ce matin.

— C'est bien : avant toute chose, je crois devoir vous avertir, madame, que tout ce qui pourra se dire entre nous, ici, ne sortira pas de ce cabinet. Je vous invite donc à agir avec moi en toute confiance, comme je suis décidé à le faire moi-même à votre égard, à titre de représentant de la personne que vous invoquez. Nous avons une partie à jouer ensemble; jouons-la, je vous prie, cartes sur table.

— Soit, monsieur, riposta bravement lady Julia; cette façon-là, d'ailleurs, me plaît mieux que toute autre.

— Arrivons donc immédiatement, si vous le voulez bien, au fait qui vous amène.

— Voici : j'ai entre les mains une correspondance émanant de mademoiselle de Saint-André, écrite naguère à un gentilhomme français, le duc de Chastaix — vous voyez que je parle franc et jette bas les masques — qui pourrait ruiner aujourd'hui de fond en comble l'existence d'une très-grande dame, si elle était divulguée. Cette dame a oublié et est parvenue à faire oublier la phase de sa vie où elle rédigeait ces lettres précieuses. Je ne demande pas mieux que de perdre avec tout le monde la mémoire de ce passé et de restituer à cette dame le témoignage que j'en possède; mais, en échange de

cette restitution, celle qui fut mademoiselle de Saint-André obtiendra d'un certain personnage de son intimité, que je me réserve de désigner, qu'il reconnaisse pour sa fille une nommée Bianca-Julia, recueillie et élevée depuis seize ans dans le couvent de Sainte-Philomèle, près de Naples, et qu'il en épouse la mère. Honneur pour honneur : qu'elle rachète le sien en assurant celui de cette enfant.

— Mais en admettant qu'elle consente, mademoiselle de Saint-André — puisque Saint-André il y a — a-t-elle le pouvoir de faire ce que vous lui demandez?

— Elle l'a.

— Et si elle refuse ?...

— Si elle refuse ?... avant trois jours, du nord au sud, la Grande-Bretagne saura qu'elle est la dupe de la plus effrontée des mystifications, et que non-seulement elle, mais l'Europe politique accepte pour de l'argent comptant ce qui n'est qu'une pièce fausse.

— Et vous comptez uniquement sur la correspondance dont vous me parlez pour arriver à ce but ?...

— Oh! elle y suffit, et au delà.

— Ce sont bien là vos seules armes !...

— D'autres seraient superflues.

— Eh bien ! madame, vous êtes hors de combat.

Et, tirant de sa poche le fameux portefeuille vert de lady Julia, J. M. T. Reynolds le lui tint sous les yeux, ouvert et tout bourré de lettres.

A cette vue, elle bondit sur l'homme d'affaires pour lui arracher sa proie, mais il avait saisi le mouvement et y avait mis bon ordre :

— Ce n'est pas possible, hurla-t-elle en retombant désespérée sur son siége, vous m'en imposez, je suis le jouet d'une illusion... ces lettres, je les lisais encore hier...

— Vous ne les lirez plus, madame, je vous le jure ; et quiconque oserait aujourd'hui avancer qu'une demoiselle de Saint-André a emprunté jadis l'écriture d'une très-grande dame pour écrire des lettres suspectes à l'un de ses parents serait déclaré calomniatenr et frappé d'infamie devant le banc de la reine.

Et comme lady Julia ne soufflait mot, écrasée sous le poids de sa stupéfaction :

— Vous n'avez plus rien à me communiquer concernant cette demoiselle de Saint-André, insinua-t-il d'un ton d'une douceur ironique... Non, n'est-ce pas, reprit-il, voyant qu'elle persistait dans son silence farouche. Eh bien, moi, j'ai à vous parler de choses très-importantes touchant une lady de bien noble maison, lady Daringwood.

Elle se redressa à ce nom, et, d'une voix sourde :

— Voyons, qu'est-ce ? dit-elle.

— Cette dame, continua-t-il, est en ce moment sous le coup d'une poursuite devant la chambre des banqueroutes, pour une dette énorme contractée d'une façon frauduleuse envers une maison de banque, et qu'elle est dans l'impossibilité de payer... J'en suis sûr, insista-t-il en réponse à un geste de dénégation qu'elle avait fait. Cette dette, une main qui ne veut pas être connue s'offre à l'acquitter...

— Monsieur, interrompit Julia avec hauteur, lady Daringwood n'accepte de services que ceux dont elle peut être reconnaissante en face... Brisons là, je vous prie.

— Un peu de patience encore, s'il vous plaît. Cette même lady s'intéresse énormément — et c'est son honneur — à une certaine Bianca-Julia dont le nom a été prononcé tout à l'heure : pour assurer le bonheur de cette jeune fille elle a risqué une entreprise folle dans

laquelle elle s'est brisée et médité une infamie dont la Providence n'a pas permis la réalisation. Que ne comprenait-elle mieux les devoirs de son affection? Pendant qu'elle était tout entière à ses tristes machinations, elle a failli perdre à jamais celle qui en était la cause.

— Comment! que dites-vous? Julia!...

— Je dis que Julia, dont la passion s'était exaspérée dans la solitude où elle vivait, désespérée, en délire, s'est enfuie du couvent où elle avait été laissée.

— Julia enfuie de son couvent! s'écria lady Daringwood en se levant en proie à l'émotion la plus vive; — je rêve... vous raillez...

— Non pas, reprit-il gravement en lui mettant sous les yeux un télégramme confirmant cette nouvelle; mais rassurez-vous... elle a été sauvée du péril où elle s'engageait. Recueillie, mourante de fatigue et de souffrance, dans la campagne où elle errait depuis vingt-quatre heures, elle est maintenant à l'abri et l'objet de tous les soins possibles dans une maison hospitalière.

— Julia! ma Julia! sanglotait lady Daringwood. Achevez vite, monsieur; par pitié, à quelle porte dois-je frapper pour la revoir?

— A celle de la femme dont vous aviez fait le but de votre vengeance.

— Mon Dieu! implora la malheureuse lady en joignant les mains.

Puis, d'une voix haute et pleine :

— N'importe, reprit-elle, quel que soit le toit où je retrouve ma Julia, je le bénis et je prie celle qui le possède de me croire toute à elle.

— Prouvez-le-lui donc en acceptant ce qui vous est offert de sa part, s'écria alors, en pénétrant soudain dans le cabinet, une femme rendue plus ravissante encore par l'émotion qui se peignait sur son visage.

C'était Rolande qui, instruite de l'arrivée de lady Julia chez Reynolds, s'y était rendue pour assister derrière une cloison à cette curieuse entrevue et n'avait pu résister, devant la tournure prise par l'entretien, à s'en faire la *Dea ex machinâ*.

Lady Julia, avec sa fougue d'Italienne, se précipita dans les bras de celle qu'une minute auparavant elle eût voulu fouler à ses pieds, et l'embrassa chaleureusement. Il fut convenu qu'elle partirait le soir même auprès de sa fille, recueillie dans la villa que Rolande avait assignée naguère en Italie comme résidence à l'inventeur Tixier et à sa famille, et que Reynolds se chargerait d'arranger ses affaires.

— Vous savez, milady, dit en souriant Rolande à sa nouvelle amie au moment du départ, je ne demande pas mieux, s'il plaît à mon beau cousin, de compter une duchesse de plus dans ma famille.

XLIX

La joie de revoir Rolande avait empêché Bahnhoff de remarquer la pâleur de son visage et la trace de l'émotion violente qu'il portait. Le seul aspect de cette femme qu'il aimait si passionnément avait fait tomber sa colère et rasséréné son esprit, si troublé une seconde auparavant. Loin de manifester le moindre étonnement sur l'étrange course qu'elle avait pu faire et de risquer la plus légère allusion à l'emploi mystérieux de cette soirée, il la laissa prendre les devants. Elle l'interrogea, d'un ton assez sec d'ailleurs, sur sa présence à pareille heure dans son salon.

Rolande avait été vivement contrariée de trouver le graf à sa rentrée à Eaton-place.

Elle crut d'abord, de sa part, à des poursuites, nées des services qu'il lui rendait, et à une sorte de persécution autorisée par les obligations qu'elle contractait envers lui, qui la froissèrent au cœur ; et puis, il lui était désagréable de songer que le comte pût être dans la confidence de cette soirée d'indépendance qu'elle avait voulu se donner. Elle fit donc, en commençant, la plus froide mine au graf ; mais combien son accueil changea quand il l'eut mise au courant des événements de la soirée et lui eut restitué sa correspondance au duc de Chastaix.

— Vous n'aurez pas affaire à une ingrate, Bahnhoff, se laissa-t-elle aller à dire dans l'effusion de sa joie, et vous verrez que je sais être à la hauteur des obligations que je contracte.

Lui, buvait ses paroles, tout rayonnant d'orgueil et d'espoir. Les premiers moments d'émotion et de surprise passés au sujet de tout ce qui venait d'arriver, il fut convenu que le comte garderait la correspondance pour en faire tel usage qu'il croirait bon, par rapport aux menées qu'allait poursuivre lady Daringwood, et que Rolande se rendrait immédiatement auprès de Mondego. Pendant ce temps, le comte assurerait tout de son côté pour le départ de Londres du malheureux Italien, dans les meilleures conditions.

Quand la comtesse de Jarnailles, accompagnée d'Ambroisine, arriva chez Mondego, le jour commençait à poindre. Le repos qu'avait pris le blessé pendant quelques heures l'avait un peu réconforté et il se trouvait beaucoup moins abattu qu'au moment où Bahnhoff l'avait quitté. Il s'empressa de répéter à Rolande, dans toutes ses péripéties, le drame de l'hôtel Daringwood

et conclut en lui faisant part de la décision que, d'après l'avis du comte, il avait prise de passer sur le continent.

Rolande lui répondit qu'elle connaissait déjà ce dessein et qu'elle l'approuvait complétement. Elle ajouta que, par dépêche télégraphique, un appartement allait être retenu pour lui à Boulogne et qu'il y séjournerait jusqu'à son complet rétablissement.

Sur ces entrefaites, le chirurgien envoyé par Bahnhoff était arrivé avec ses aides. Après examen attentif de la blessure de Mondego, il déclara qu'elle ne présentait aucune gravité — le couteau de Gemmina ayant glissé sur la côte — et que le voyage sur le continent pouvait s'effectuer sans inconvénient. Il posa un appareil sur la plaie, et Mondego, porté dans la voiture même de Rolande et accompagné d'un aide du chirurgien et d'un valet de pied de la comtesse, partit pour la gare du chemin de fer, non sans avoir remercié mille et mille fois de ses bontés celle qu'il appelait sa bienfaitrice. Cette créature exerçait une telle fascination sur son entourage que ceux mêmes qui se dévouaient pour elle se croyaient encore ses obligés pour en avoir obtenu la permission.

La voiture qui emportait Mondego venait à peine de s'éloigner que le comte Bahnhoff pénétrait dans l'appartement et annonçait à la comtesse l'arrivée de lady Daringwood chez J. M. T. Reynolds, conformément à l'avis publié par le *Times*. Il proposa à Rolande de se reudre à son tour *Dean-street*, 3, et d'assister à l'étrange entretien qui allait se passer chez J. M. T. Reynolds, un des agents particuliers du comte et de l'Allemagne, ainsi que le lecteur l'a déjà deviné. On sait l'heureuse issue amenée par la présence de Rolande à cette entrevue.

La considération de la comtesse de Jarnailles restait donc saine et sauve ; tous les périls qui l'avaient menacée dans sa réputation, dans sa situation, dans sa vie même avaient été écartés. Bahnhoff avait tenu sa parole : il avait assuré la victoire au pavillon des Jarnailles.

Il restait à la comtesse à le récompenser de son concours.

Un soir qu'il causait avec elle en tête à tête dans la serre-fumoir de l'hôtel d'Eaton-place et avec tout l'abandon que comporte l'entretien d'un homme avec une femme qu'il sait ne pas douter de son amour, si du moins elle ne le partage pas :

— Mon cher comte, lui dit soudain Rolande avec toute sorte de câlinerie dans la voix, je vous dois beaucoup : permettez-moi de faire à mon tour quelque chose pour vous.

Comme alors il lui saisissait la main, tout frémissant de passion et d'espoir :

— Oh ! ne vous méprenez pas, reprit-elle, ce que je vous destine s'adresse à la tête et non pas au cœur. C'est à la fois digne du comte Bahnhoff et de la comtesse de Jarnailles...

Et sortant de sa poche une liasse de papiers, elle la tendit au comte. C'était le mémoire de Tixier, contenant l'exposé de son invention, la fameuse machine de guerre achetée autrefois par la comtesse. Bahnhoff parcourut rapidement ces pages.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en bondissant de son siége, arrivé à la fin de sa lecture ; savez-vous bien, Rolande, le prix de ce que vous avez là ?

— Oui, comte, je le sais, répondit-elle froidement.

— En tout cas, comtesse, reprit Bahnhoff avec fièvre, n'importe la somme à laquelle vous estimerez la

concession de cette invention, sur ma foi de gentilhomme, elle est à vous !

— Ah ! graf, vous êtes bête ce soir : je vous donne ces papiers auxquels il me plaît désormais de ne plus rien comprendre en ma qualité de femme, je ne vous les vends pas ni à vous ni à tout autre. Il s'agit d'un cadeau, non pas d'une trahison.

— Comtesse, comtesse, riposta Bahnhoff radieux de joie et à qui l'orgueil du service qu'il allait pouvoir rendre à son pays faisait oublier la satisfaction personnelle qu'il avait espérée un instant pour son amour, votre petit doigt est décidément plus fort à lui tout seul que mes deux grosses pataudes de mains réunies.

. . . . . .

Cependant la tournure que prenaient les événements politiques en Europe et particulièrement en France avait décidé Rolande, fortement conseillée en cela par le comte allemand et aussi par le gros Bernard, à quitter l'Angleterre et à rentrer à Paris. Elle voulait être maintenant sur les lieux mêmes où allait se jouer la partie pour laquelle elle avait si bien vu piper les dés. Il lui fallait le spectacle émouvant et émotionnant des pièces sur l'échiquier.

Confiant donc à lord Klaunsdale le soin de veiller à sa maison d'Eaton-place — où elle pressentait qu'elle aurait peut-être besoin d'émigrer avant peu, en y donnant cette fois l'hospitalité à bon nombre de ses compatriotes — elle repartit pour Paris accompagnée par le comte Bahnhoff, et se réinstalla dans son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, toute prête à faire honneur aux événements.

Mondego, guéri complétement de sa blessure, l'y avait précédée ; dès son arrivée il reprit son service auprès de Rolande. Quant à lady Daringwood, elle était

toujours l'hôte de sa villa en Italie, tout entière occupée à soigner sa fille atteinte d'une maladie de langueur, et lui adressait chaque semaine de longues lettres pleines d'effusion et de reconnaissance.

L

Au moment où Rolande rentrait en France, venant de Londres, où elle avait passé par tant et de si dures épreuves, le pays tout entier était agité par les préparatifs du plébiscite.

L'Empire libéral, constitué le 2 janvier, cherchait dans l'appui de la nation la consécration d'une politique nouvelle et cette consécration, disons-le bien vite, ne devait pas se faire attendre longtemps. Jamais d'ailleurs la France n'avait été si heureuse et si florissante; le luxe et la prospérité débordaient de toutes parts; le commerce et l'industrie, accablés de commandes, ne savaient à qui entendre; l'agriculture prospérait, grâce à des récoltes miraculeuses obtenues pendant plusieurs années successives, et la situation financière allait de pair avec l'état général de ce vaste et heureux empire La rente était à 70 francs, et la sécurité la plus absolue régnait sur le marché de Paris.

Pour les politiques à grande vue, jamais la dynastie impériale n'avait été si solide, et celui qui fût venu à cette époque prédire les malheurs qui ont fondu sur nous à si courte échéance eût été traité de fou.

C'est précisément cet adjectif féminisé que notre ancienne connaissance, le gros Bernard, jetait amicalement à la face de Rolande, qui le conduisait dans sa voiture à un grand dîner donné par la marquise Jeanne, à l'oc-

casion du retour d'Angleterre de la comtesse de Jarnailles.

— Oui, vous êtes folle, absolument folle de voir tout en noir, ma belle amie, disait le financier; jamais l'Europe n'a été aussi tranquille. Les prévisions sinistres que j'avais conçues moi-même après la guerre de 1866 entre l'Autriche et la Prusse, se sont aujourd'hui complétement dissipées. Cette dernière puissance veut la paix et non la guerre. Elle fait des armements considérables, dites-vous. Bah! fantasmagorie que tout cela, comme disait l'autre jour M. Thiers à la tribune.

Rolande secoua la tête.

— En voulez-vous une preuve? reprit Bernard. Le contingent annuel de cent mille hommes est réduit cette année à quatre-vingt mille hommes. Le ministre m'affirmait encore ce matin que, sans se rallier au projet de l'opposition, qui demandera la réduction à soixante mille hommes, il se contentera de quatre-vingts. Quant à la garde mobile, cette grande idée du maréchal Niel, qui nous donnerait en quelques mois trois cent mille combattants aguerris, le cabinet n'en presse pas l'organisation, pour faire une politesse à l'opposition. Gambetta et Jules Favre ont une peur terrible de cette force armée immense, toujours à la disposition du pouvoir, et on ne veut pas leur déclarer carrément la guerre. Cependant ils nous la font acharnée et sans trêve ni merci. Je sais de source certaine qu'ils organisent la résistance sur une grande échelle. Peut-être y aura-t-il trois millions de non dans les urnes. Partout se forment des comités antiplébiscitaires, en opposition à celui de la rue de Rivoli que dirigent d'Albuféra, Bouët-Willaumez et Janvier de La Motte. Cernuschi a envoyé deux cent mille francs à l'un de ces comités, tout justement à celui que préside votre ami et adorateur Hasselmackers.

— Voyons, Bernard, dit Rolande en souriant, ne prenez pas des airs furibonds pour accentuer vos paroles, et laissez tranquille mon ami et admirateur Hasselmackers.

— Non, certes, reprit l'autre avec aigreur. Je le déteste, moi, ce poseur-là, et j'ai mille excellentes raisons pour cela. D'abord il est amoureux fou de vous, et, oserai-je le dire, vous avez l'air d'accueillir, sans trop vous fâcher, ses déclarations passionnées et ses lettres. Cela seul suffirait pour me le faire haïr.

— En a-t-il quelque chose de plus? demanda Rolande.

— Non, certes, ni lui, ni personne. Et c'est là ce qui me jette dans des étonnements profonds. Quoi! vous jeune, belle, titrée, intelligente et puissamment riche, vous semblez porter un cœur mort à toutes les tendresses humaines! Rien ne vous émeut. Là bas, en Angleterre, j'ai vu à vos pieds l'élite de la noblesse, avec le prince de G... et lord Klaunsdale en tête, et aucun d'eux ne peut se vanter d'avoir baisé seulement le coin de ces opulentes épaules qui n'ont de rivales que celles de l'Impératrice. De quoi donc êtes-vous faite, si rien n'a prise sur vous?

— Mon cher, répondit en riant Rolande, demandez cela à Bahnhoff — si vous savez où il est, car il me boude et je ne l'ai pas vu depuis un siècle. — Je lui ai fait un matin qu'il me pressait par trop — il y a de cela un an au moins — ma théorie là-dessus. Je suis comme la salamandre : *incedo per ignes*. Mais laissons là ma personne et revenons à ce pauvre Hasselmackers. Pourquoi le haïssez-vous tant, puisqu'il ne m'est de rien?

— Hélas! reprit en poussant un soupir de phoque le gros Bernard, vous en parlez bien à votre aise. Cet animal m'a été toujours funeste. Sans cesse je l'ai trouvé dans mes jambes. Tenez, en 1869, j'étais presque sûr

d'être nommé député dans le département de la Meuse. J'avais l'appui du préfet et je possédais à moi en toute propriété presque un arrondissement. Quinze jours avant l'élection, Hasselmackers se porte contre moi. Lui, riche, joli homme, bien né, aristocrate jusqu'au bout des ongles, il se pose en républicain. D'ailleurs, il est intelligent, porte beau, et parle bien. J'ai été battu, mais battu!...

— Et pas content, dit Rolande en souriant. Il fallait prendre votre revanche sur un autre terrain.

— C'est ce que j'ai essayé de faire. Mon Dieu, je peux bien vous dire cela, à vous, qui êtes si intelligente; et puis, je ne vous connaissais pas à cette époque. Ce grand poseur à gilet blanc avait au Palais-Royal une maîtresse qui était une toute mignonne créature, et qu'on appelait Bagatelle.

— Je sais, dit Rolande; je l'ai vue jouer.

— Vous savez alors qu'elle était jolie. Je résolus de l'enlever à Hasselmackers. Justement, celui-ci venait de partir pour Bade, et la petite, retenue à Paris par son engagement, n'avait pu le suivre. Jugeant le moment favorable, et après avoir avalé quarante-sept fois *la Vie parisienne* par trente dégrés de chaleur, je fis sonder la petite par une brave femme nommée madame Verneuil, et qui, en semblables circonstances, m'avait servi plusieurs fois.

— Je la connais, fit encore la comtesse de Jarnailles; je l'ai fait mettre onze fois à la porte de chez moi. Elle est tenace.

— Et habile! La petite, qui avait fait des folies chez les couturières, était justement très-malheureuse et saisie un nombre de fois indéfini. Elle répondit à la mère Verneuil : « Ah! c'est le gros du coin de l'orchestre. Il a une bonne tête. Il me va. C'est donc pour

moi qu'il venait? » Puis l'adorable créature laissa entendre à mon ambassadrice que, moyennant payement de ses dettes, de son dédit, qui était de dix mille francs, et quelques robes nouvelles, elle consentirait à me voir d'un bon œil et à venir passer un mois en tête à tête à la Folie-Bernard, en Bourgogne, où c'est assez propret, soit dit sans me vanter. Quand vous voudrez...

— Vous vous oubliez, Bernard, fit sèchement Rolande; je ne suis pas mademoiselle Bagatelle.

— Pardon, fit-il humblement. Donc les termes de l'affaire bien posés, je les accepte. Je paye les dettes, vingt mille, le dédit, dix mille, et un trousseau neuf, vingt mille : soit cinquante, le tout sans avoir obtenu ça (et il fit claquer l'ongle de son pouce sur ses dents).

— Il était convenu, reprit-il après un moment de silence, que moi et l'enfant ravitaillée nous devions partir par l'express qui quitte la gare de Lyon à huit heures du soir. J'arrivai le premier. J'attendis, le cœur tout plein d'espérance, et savourais par avance la joie de triompher du Hasselmackers et de me venger de mon échec électoral. Sept heures et demie sonnent, puis les trois quarts, puis huit heures. Rien! pas de Bagatelle! A huit heures dix sa femme de chambre, une fine mouche, descend d'un coupé, et d'un air de componction hypocrite, elle me remet une lettre de sa maîtresse avec cette devise passablement prétentieuse :

J'aime qu'on m'aime, comme j'aime quand j'aime.

Je l'ouvre et j'y lis ces simples lignes :

« Merci d'avoir payé mon dédit, je pars pour Bade où m'attend un engagement superbe. »

J'étais furieux! L'engagement c'était Hasselmackers.

— Que voulez-vous, mon pauvre Bernard, fit Rolande avec philosophie, c'était une fillette qui faisait passer

son plaisir avant le sérieux. Elle savait sans doute que vous ne l'auriez pas aimée selon son programme.

Comme la comtesse de Jarnailles achevait ces mots, le dorsay s'arrêta dans la cour d'un élégant petit hôtel situé dans le parc Monceau. On était arrivé chez la marquise Jeanne.

Nos deux interlocuteurs mirent pied à terre et quelques minutes plus tard ils entraient dans un admirable salon, meublé avec le goût artistique le plus exquis.

Plusieurs personnes y étaient déjà réunies et chacune d'elles avait joué, jouait ou devait jouer un rôle si intéressant dans les événements contemporains, qu'un léger croquis de ce salon, le dernier des salons politiques, n'est pas inutile ici. Il nous servira d'ailleurs à connaître plus amplement le milieu tout nouveau pour elle dans lequel notre héroïne allait se mouvoir et la sphère dans laquelle elle était destinée à remporter de nouveaux triomphes.

LI

A tout seigneur tout honneur!

D'abord la maîtresse de la maison. La marquise Jeanne avait trente ans, peut-être un peu plus, mais elle les paraissait à peine, surtout le soir, éclairée à demi par la lueur d'une lampe discrète. C'est là, dans son boudoir lilas et vert, aux murs duquel est suspendue son image vingt fois répétée, qu'il faut voir la marquise. Enveloppée d'un long peignoir de cachemire blanc qui laisse deviner les seins et les hanches, couverte de bouquets de violettes naturelles, au corsage, attachées à la jupe, piquées dans les cheveux, en touffe à la main, elle jette sur son

interlocuteur ces longs regards mouillés et attendris dont elle a le secret. Sa main blanche et fluette, chargée de bagues et de perles, soutient sa tête appesantie qui se penche comme un lis sur sa tige, se mourant faute d'être arrosé. Les tempes sont mordorées, d'un brun meurtri, maladif, l'allure traînante, épuisée. Cela tient de la créole qui a trop dansé, qui est d'acier pour le plaisir et débile contre la douleur, et de la Parisienne usée par les excès de tout genre, tousseuse, enveloppée de flanelle, qui a du vin de quinquina sur sa table de nuit et qui renvoie impitoyablement ses amoureux à minuit parce que c'est l'heure où son Ambroisine, à elle, va venir lui poser des cataplasmes.

Romanesque quoique cela, ou plutôt parce que cela, une nuit de bal masqué elle donna rendez-vous à un joli jeune homme qui lui faisait la cour, pour le lendemain, à la porte du couvent des Ursulines de Neuilly. Là, en pleine neige, son dorsay à huit ressorts et son domestique poudré la suivant à vingt pas, elle s'est promenée une heure durant en lui donnant des conseils de mère. Et de tout cela, des devoirs, de la poésie, des fleurs qui se fanent, des soupirs qui s'étouffent, des larmes qui se dévorent, de toute cette verdure, la marquise Jeanne n'en pense pas une feuille.

Une altesse a adoré la marquise Jeanne, un homme politique, jeune, riche et en passe de devenir ministre (son père l'était) lui a proposé dix fois de l'épouser ; la marquise Jeanne a refusé. Elle reste insensible dans son impassible et languissante beauté. Créature immatérielle, touchant à peine à la terre, feignant d'ignorer tout ce qui est ici-bas vil, humble, pauvre et ridicule. Elle plane dans sa sérénité immuable au-dessus de ce monde parisien qui la reconnaît comme une de ses reines et qui la salue silencieusement quand elle passe enve-

loppée d'un incognito discret en laissant derrière elle le parfum modeste de violettes, ses fleurs de prédilection.

Après l'astre, ses satellites. Saint-Ghislain est le plus ancien et le plus assidu; celui-ci, c'est un habile, saluez. Tour à tour industriel, banquier, journaliste, presque ministre, à peu près sénateur, Saint-Ghislain a tout pu, tout voulu, tout eu, tout vu, tout su, tout entendu. Sa face immobile et sans expression offre la parfaite image de ce masque de céruse attribué aux diplomates par tous les romanciers en sous-ordre contemporains du grand Balzac. La bouche, contournée et déformée, a conservé l'expression sarcastique, le rictus désespéré du désabusé qui a joui de tout et ne croit plus à rien. Parfois, un tic nerveux, un soubresaut involontaire, ramène la lèvre inférieure sur la supérieure, l'œil clignote, l'arcade sourcilière qui maintient le lorgnon perd sa contraction en se dilatant et le cristal enchâssé d'écaille tombe sur le gilet blanc. La mèche napoléonienne, qui donne à la figure un caractère particulier, descend raide et carrée au milieu d'un front plein et volontaire dont les méplats, accusés fortement, trahissent la volonté et l'énergie. On sent sur cette figure intelligente le désir de parvenir, l'ambition de monter haut et toujours. La devise de Saint-Ghislain doit être : *Quibuscumque viis.*

Capable d'ailleurs et riche, sa main est dans toutes les grandes affaires politiques et financières du second Empire. C'est l'ami intime du gros Bernard et l'un des membres influents du syndicat des financiers dont nous allons vous présenter les autres pachas.

Joly (Anténor-Philoctète), quarante ans : gros, court, brun, poilu, commun, des pieds énormes, des mains courtes, velues, épaisses, des mains de mauvais sujet, avec des doigts boudinés, ornés de bagues voyantes et de diamants de prix ; les lèvres rouges, sensuelles, dé-

bordant ; quelque chose du satyre et du faune, un air de priapée, l'œil émérillonné et lascif avec des coins plissés comme la bourse d'un usurier qui se resserre, la voix brutale et discordante, l'insolence d'un parvenu enrichi, d'un homme qui vaut dix millions, suivant l'expression américaine. Galant néanmoins. Un paysan du Lot qui se croit un Adonis. Son geste favori, se taper sur la cuisse ou bien remuer à pleines poignées les pièces d'or qui sonnent dans ses goussets. Personne comme lui pour lancer un chemin de fer ou une société de mine de plomb. Bref, une excroissance typique de la seconde moitié de ce siècle poussée sur le fumier de la Bourse dont l'*humus* est formé par les cadavres de tant d'actionnaires.

Jetons en passant un regard sur un groupe de députés qui causent dans un coin près de la cheminée. Voici Chloris, un avocat barbu étrangement affublé de ce nom bucolique ; Montperneux, l'Auvergnat à la barbe noire, et Hasselmackers, avec son inévitable gilet blanc, et arrivons au plus important d'entre eux.

Vercellier, un des nouveaux ministres, était un type curieux et digne d'étude. Long et blême, l'œil caché sous des lunettes à monture commune, les sourcils hérissés, épais et fournis, la lèvre en bénitier. Ce triomphateur de la veille était vêtu d'une mauvaise redingote en drap noir, luisante au coude et graisseuse au collet. Une cravate blanche sale, mal lavée par sa blanchisseuse de la rue Sainte-Placide, était tortillée en corde autour d'un cou rugueux, sillonné de plis et d'une propreté douteuse. Les mains étaient tachées d'encre, les ongles noirs et peu soignés. Il y avait dans ce sans-soin une négligence voulue et affectée. Le personnage qui affichait un tel dédain des convenances — si mal placé d'ailleurs — et qui venait dîner dans cet attirail avec les hommes les plus marquants et les femmes les mieux

posées de Paris, tenait évidemment à tirer un coup de pistolet par sa tenue et à faire de l'austérité protestante dans ce milieu coquet, élégant, poudrederisé et amoureux du luxe.

Après les présentations opérées, on se mit à table et la conversation commença.

Naturellement, la politique en fit les frais. Il y avait dans cette salle à manger trop d'intérêts divers et trop de personnalités opposées les unes aux autres pour que tout le monde fût d'accord. La situation actuelle fut appréciée par chacun selon ses intérêts, ses goûts et ses passions.

— Il y aura de six millions à six millions et demi de *oui,* disait Saint-Ghislain, ou je me trompe fort.

— Allons donc, répondit Montperneux, croyez-vous donc que, malgré vos préfets à poigne, le paysan soit assez abruti pour vous pardonner vos fautes? Vous avez laissé faire Sadowa, grâce à votre gouvernement personnel qui ne souffre aucun contrôle et qui ne prend conseil de personne. L'unification de l'Allemagne est un fait consommé, en même temps que l'hégémonie prussienne. D'autre part, votre fatale expédition du Mexique vous coûtera cher. Vous avez entrepris cette donquichottade pour sauvegarder les intérêts de Jecker, et vous avez à moitié ruiné le pays en lui recommandant des placements désastreux, qui ont dévoré les petites épargnes de l'ouvrier et du cultivateur, si péniblement amassées, si vite envolées et disparues.

Hasselmackers opina du bonnet.

— Assurément, dit Vercellier d'un ton dogmatique et en prenant une pose prétentieuse, assurément je ne prendrai pas la défense d'un projet témérairement conçu et plus témérairement exécuté. Je l'ai combattu à son temps et à son heure, et nos adversaires, avocats du

gouvernement, nous ont répondu que c'était la plus grande pensée du règne. Cependant je tiens à dire que, sans le funeste concours de circonstances qui a décidé de l'insuccès final de l'expédition, il aurait pu y avoir une solution à cette guerre, une solution plus conforme à la gloire de la France et aux intérêts du pays.

— Quel langage nouveau, surtout dans votre bouche! dit Montperneux.

— L'homme absurde est celui qui ne change jamais, dit Vercellier. Notre illustre Saint-Ghislain, mon maître ici présent — et notre maître à tous — a dit quelque part qu'on considérait les affaires sous deux points de vue bien divers, alors qu'on était placé en haut ou en bas. Et cependant les affaires sont les mêmes. Tout dépend de l'endroit où l'on se place.

Des rires ironiques et des applaudissements flatteurs accueillirent cette audacieuse palinodie. Montperneux et Hasselmackers se regardèrent en haussant les épaules et échangèrent un regard de pitié.

— Messieurs, dit la marquise Jeanne, de grâce faites pour un moment trêve à la politique. Notre charmante amie la comtesse de Jarnailles, qui arrive de Londres où elle a passé près d'un an, est totalement étrangère à nos querelles de fourmis ambitieuses, et elle ne comprend rien à nos *oui* ni à nos *non*, j'en suis sûre.

— Je vous demande bien pardon, chère marquise, objecta Rolande, tout ceci m'intéresse au plus haut degré. Quoique éloignée de Paris, je me suis tenue au courant de ce qui s'y passait et de ce qui le passionne. D'ailleurs, ajouta-t-elle gracieusement et en promenant autour d'elle un regard plein de délicates flatteries, à quoi servirait de se trouver avec les premiers virtuoses politiques de notre époque si ce n'était pas à les mettre à même de déployer leurs talents ?

Saint-Ghislain sourit, et Vercellier se rengorgea orgueilleusement dans sa cravate.

LII

Ce que fut la conversation entre de telles personnalités, nous le laissons à penser. On discuta beaucoup, avec esprit parfois, toujours avec animation, et le tournoi oratoire durait encore quand, le dîner fini, on se répandit dans le salon.

Rolande, suivie de Bernard qui ne la quittait pas d'une minute, alla s'asseoir dans un délicieux retrait tendu de satin feuille morte, coin préféré de la maîtresse du logis. Elle y fut promptement rejointe par Hasselmackers qui, placé loin d'elle à table, attendait avec impatience que le repas se terminât, afin d'aller causer en liberté avec celle qui lui tenait tant au cœur.

En le voyant se diriger vers elle, Rolande, non moins désireuse que le député opposant de ce tête-à-tête, se hâta de charger le gros Bernard d'une commission pour la marquise Jeanne.

Celui-ci obéit en rechignant et s'éloigna en jetant sur le couple causeur un regard jaloux.

— Enfin, je peux vous parler, s'écria le député avec feu. Avez-vous lu les pièces que je vous ai communiquées, les procès-verbaux des séances de nos comités, les rapports de nos agents? Croyez-vous enfin à notre succès et à notre prochain triomphe?

— Je crois à votre défaite, répliqua Rolande. Vous vous faites des illusions à vous-mêmes. A force de prêcher aux masses que le pays est mécontent, vous finissez

par le croire et vous vous abusez. Le gouvernement va remporter le plus éclatant des succès.

— C'est impossible, répondit l'autre avec animation. Ignorez-vous donc de quelles ressources nous disposons? Jusque dans l'entourage du souverain nous possédons des intelligences; nos agents, habiles et dévoués, se faufilent partout, et dans l'armée presque tous les sous-officiers nous sont acquis. Des brochures républicaines, dirigées contre le césarisme et la discipline, sont distribuées par leurs soins dans les casernes avec autant de profusion que de prudence. Nous exploitons habilement les priviléges possédés par la garde impériale au détriment des troupes de ligne et les différences de solde et de garnison. Soyez assurée que tout cela est bien monté.

— Peste, fit Rolande, je vous crois. Mais tout cela doit coûter gros, reprit-elle en femme pratique qui sait que l'argent est autant le nerf de la politique que celui de la guerre.

— Chut! fit-il d'un air de mystère. N'en dites rien; c'est un secret que je ne connais que d'hier et que je me suis engagé sur l'honneur à ne pas révéler. Il se passe des choses étranges et que je ne veux même pas approfondir, me contentant de profiter de tout ce qui peut être utile à la cause que nous défendons. L'un de nos agents électoraux les plus retors, un nommé Jupillard...

Rolande tressaillit.

— Vous le connaissez? interrogea-t-il.

— Non, non, répliqua-t-elle vivement. C'est une similitude de nom. Assurément, je me trompe. Continuez.

— Eh bien, ce nommé Jupillard, l'un de nos inspecteurs, a avisé la semaine passée le sous-comité d'action qu'un nommé Schmitz, un petit escompteur berlinois,

qui fait le papier des négociants aux halles, était chargé de nous remettre, de la part d'un anonyme, une certaine somme. Nous avons d'abord cru qu'il s'agissait d'une offrande venant de quelque haut personnage ayant intérêt à se cacher, ou quelque vengeance à exercer contre le gouvernement impérial. Cela ne pouvait venir de notre parti. D'abord, les pontifes de la démocratie sont tous d'une avarice crasse, puis ils n'avaient, eux, aucun motif de ne pas contribuer directement à la propagande républicaine. Nous nous attendions donc à une dizaine de mille francs et nous avons délégué quelqu'un pour en faire la recette. Quelle n'a pas été la surprise de notre délégué quand un chétif petit escompteur, qui demeure rue Vauvilliers, un boyau infect, étroit et sombre, lui a remis cinq cent mille francs en livres sterling.

— Cinq cent mille francs !

— Chut! fit-il, pas si haut !

— Et vous n'avez aucun indice qui puisse vous faire supposer quel est l'auteur de cette générosité vraiment royale ?

— Aucun, dit Hasselmackers. Ah ! si. Les sacs qui enserraient ces *groups* ne portaient que les chiffres respectifs du contenu, tracés d'une écriture anglaise allongée et ferme, une écriture d'affaires. Un seul d'entre eux qui avait déjà servi probablement à une autre destination, portait un vieux cachet de cire rouge avec les initiales T. J. et Ce.

— J'en étais sûre, se dit Rolande, dont la figure s'éclaira d'un sourire de triomphe, T. J. et Ce, Tom Jenkins and Company, cet argent vient du banquier ordinaire de la Prusse à Londres. Il y a du Bahnhoff là-dessous !

— Qu'avez-vous, comtesse? lui dit Hasselmackers,

stupéfait de l'expression soudaine qu'avait prise sa figure. Vous semblez radieuse !

L'entrée de la marquise Jeanne, suivie du gros Bernard et des autres convives, dispensa Rolande de répondre à cette interpellation embarrassante. On venait chercher notre héroïne pour l'emmener au salon où l'on devait faire de l'excellente musique. Elle se leva et suivit la marquise.

. . . . . .

Vers une heure du matin, tous les convives de la marquise étaient partis, sauf Saint-Ghislain, Bernard et Rolande. On regarda soigneusement si on était seul et on tint conseil.

— Pourquoi avez-vous laissé partir Vercellier? dit Bernard.

— Parce qu'il est trop jeune, répliqua sèchement Saint-Ghislain, et surtout trop bavard. Ces avocats ont la manie de parler toujours et trop. Ce que nous faisons ici ne doit pas être répété.

— Dépêchons alors, dit la marquise, *la personne* est là dans ma chambre à coucher.

— Quelles nouvelles des Tuileries apporte-t-elle? interrogea Saint-Ghislain.

— Excellentes. On est sûr du succès. Les *oui* passeront six millions.

— A-t-on communication des rapports des préfets? demanda Rolande.

— Assurément, les campagnes voteront à bulletin ouvert. Elles marcheront au scrutin drapeaux et tambours en tête, précédées de leurs maires et de leurs curés.

— Et que pense *la personne?* interrogea discrètement le gros Bernard.

— Que le triomphe est assuré.

— Celui de demain, peut-être, dit Rolande, mais après-demain?

— Bah! dit Saint-Ghislain avec cette profonde et égoïste insouciance qui le caractérise, après nous le déluge!

— Le résultat de tout ceci, c'est qu'il faut acheter et ferme, dit Bernard en allant pratiquement au fond des choses. Est-ce l'avis général?

— Oui! oui! dit tout le monde.

— En ce cas, je vais donner demain matin des ordres à Laurent et Dollfus, les agents de notre syndicat, et nous ramasserons tout ce que nous pourrons de rentes françaises dans les cours moyens de demain.

— C'est entendu, dit Saint-Ghislain. Marchez, Bernard, vous avez carte blanche.

Là-dessus, on se sépara. La marquise Jeanne alla rejoindre la personne qui lui donnait des avis si salutaires et si profitables. Quant à Rolande et à Bernard, ils regagnèrent le faubourg Saint-Germain dans la même voiture, comme ils étaient venus.

Chemin faisant, la comtesse de Jarnailles, reprenant la conversation au point où ils l'avaient laissée avant dîner, revint sur les craintes qu'elle concevait sur l'avenir. A l'appui de ses pressentiments, elle raconta à Bernard, sans lui dire comment ni par qui elle le savait, ce qu'elle avait appris d'Hasselmackers.

Le financier ouvrait des yeux énormes. Continuant sa démonstration, Rolande lui expliqua tout ce qu'il y avait d'inquiétant dans l'ingérence d'une puissance militaire, notre ennemie, dans les affaires politiques intérieures de la France. Elle lui rappela que le cabinet de Berlin, satisfait à l'intérieur par l'agglomération des petits États allemands sous l'hégémonie prussienne à la suite de Sadowa, fermement décidé, d'autre part, à ne pas exécuter

l'article 4 du traité de Prague, et à ne pas restituer le Slewig au Danemark, n'avait désormais plus qu'un seul objectif, les provinces rhénanes. Elle lui rappela que dès 1865 les gardes du corps de Guillaume disaient aux attachés d'ambassade étrangers à Berlin, dans leurs discussions chez Kroll, le Mabille berlinois, à Calado, à Samford, à Errazu : « Nous reprendrons aux Français l'Alsace et la Lorraine. » Elle lui fit enfin toucher du doigt cette vérité, que si la Prusse cherchait à semer en France des germes de dissensions intestines, c'est qu'elle voulait profiter de nos discordes et, qui sait? peut-être d'une révolution. Bref, elle lui fit de la situation actuelle de l'Europe un tableau net, saisissant et tel qu'une femme comme elle, lancée dans la haute politique comme elle l'était, pouvait le tracer à grands traits.

Sa conclusion fut celle-ci : se mettre à la hausse en vue du résultat probable du plébiscite, lutter contre Bahnhoff pour lui faire voir que son élève était devenue aussi forte que son maître, puis, le succès obtenu, réaliser et déposer sa fortune mobilière presque entière, partie à la Banque nationale Belge, partie à la banque d'Angleterre.

On sait si les prévisions de Rolande se réalisèrent. En présence du triomphe éclatant obtenu par le gouvernement impérial, la Bourse salua d'une hausse de quatre francs la proclamation du résultat qui donnait sept millions cinq cent mille *oui* à la dynastie napoléonienne. La rente monta à 74 fr. 80. Saint-Ghislain et les divers membres du syndicat gagnèrent des sommes folles. Rolande eut pour sa part près de deux millions, qu'elle divisa sagement en deux lots placés à l'étranger comme elle l'avait dit; puis, ses précautions prises, elle se croisa les bras et attendit les événements.

LIII

Le comte Bahnhoff n'avait pas perdu de temps pour tirer parti de l'invention que lui avait livrée Rolande et dont la lecture du mémoire explicatif de Tixier lui avait démontré du premier coup l'excellence. Des expériences faites en Allemagne et sous sa direction, dans le plus grand mystère, lui avaient permis d'apporter à cette machine de guerre de notables perfectionnements et de la rendre tout à fait propre au service de campagne.

Rolande, toujours soigneuse de se réserver l'avenir, n'avait eu garde de donner au comte avec l'invention le nom de l'inventeur. En vain le graf, désireux d'avoir sous la main, pour les améliorations à exécuter à l'engin de destruction qu'il possédait, l'homme même qui l'avait imaginé, le lui avait-il demandé avec instance, elle s'y était refusée énergiquement. Comme un jour il revenait à la charge sur ce sujet et la pressait encore plus vivement que les autres fois :

— Mais relisez donc, lui répondit-elle impatientée, la notice que je vous ai donnée et vous verrez si celui qui l'a rédigée est homme à jamais pouvoir faire affaire avec vous !

Le comte suivit ce conseil. Le mémoire de Tixier portait à chaque page les marques du patriotisme le plus exalté, et l'on sentait que le grand mobile de son auteur dans l'œuvre qu'il poursuivait était l'amour de son pays et la passion de la gloire de la France. Évidemment, l'idée que c'était l'étranger qui possédait le fruit de ses veilles eût désespéré cette noble nature, et il n'y avait pas à songer pour le graf à acheter son concours.

Bahnhoff s'en rendit parfaitement compte et résolut de mener seul au degré de perfection qu'il ambitionnait l'invention dont la reconnaissance de la comtesse de Jarnailles l'avait gratifié. Pour arriver à ce but, il lui avait fallu du temps et de fréquents séjours en Allemagne; enfin, il y était parvenu, et, grâce à celle dont il se promettait de faire sa femme, grâce à ses propres efforts, il avait mis son pays en mesure de lutter contre ces mystérieuses pièces d'artillerie qui se construisaient en France sous la direction même de Napoléon III.

Il avait à peine terminé son œuvre de ce côté et comptait pouvoir enfin s'en reposer par un séjour stable auprès de Rolande, quand il reçut l'ordre de faire un voyage en Espagne au sujet des préparatifs de la candidature au trône du prince de Hohenzollern. Cette mission, qui l'éloignait encore de Paris, partant de la comtesse de Jarnailles, lui causa un trouble profond.

Pendant ses courses en Allemagne, il s'était senti mordu au cœur par une impression nouvelle : la jalousie. L'habitude qu'il avait prise à Londres de voir chaque jour la comtesse, de participer aux moindres actes de son existence, en un mot de vivre de sa vie, lui avait rendu insupportables ces absences sans cesse renouvelées de Paris. Il lui semblait qu'elle lui échappait et qu'il perdait auprès d'elle le terrain qu'il avait conquis au prix de tant de soins et de persévérance. Et puis, à Londres, la comtesse était gardée contre elle-même et son imagination n'avait pas la liberté de s'abandonner à ses fantaisies; mais en était-il de même à Paris? Assurément, non. Qui savait où pourrait la pousser un caprice de ses sens, une hallucination de sa cervelle? Le milieu français où elle se retrouvait paraissait extrêmement redoutable au prudent Allemand, et lui n'étant pas là pour défendre son idole, la capitale n'était plus,

à ses yeux, que l'hydre aux cent têtes de l'Apocalypse capable de tout engloutir. Sans la conscience de l'immense service qu'il rendait à son pays, il eût laissé là invention et expériences pour n'écouter que sa passion et se fixer à Paris ; aussi, quand, au moment de réaliser ce désir tant caressé, il se vit obligé de l'abandonner et de s'éloigner encore de la comtesse, il eut un instant de défaillance et se demanda s'il aurait la force d'obéir à l'ordre qu'il recevait.

Après mûre réflexion, il se décida à se rendre auprès de Rolande et à lui confier l'état dans lequel il se trouvait.

— Au spectacle d'une passion si vraie et si entière, se disait-il, peut-être sortira-t-elle enfin de sa froideur et consentira-t-elle à associer sa destinée à la mienne.

La comtesse écouta avec sa désespérante indifférence habituelle le récit que lui fit Bahnhoff de ses tortures et de ses larmes. Au fond, cependant, elle éprouvait une jouissance pénétrante à l'idée du triomphe qu'elle avait remporté sur cette âme de fer et cette nature d'ordinaire si maîtresse d'elle-même. Elle sentait qu'elle n'avait qu'un mot à dire pour que l'orgueilleux Allemand sacrifiât immédiatement à ses pieds toutes les ambitions de sa vie et lui immolât, d'un coup, au moment d'en toucher le prix, la somme de ses efforts et de ses luttes ; il y avait dans ce sentiment une volupté étrange, très-digne d'elle, après tout, et à laquelle elle ne songea pas à échapper.

— Mais enfin, mon cher comte, conclut-elle quand le graf eut terminé ses confidences, qu'attendez-vous de moi et que puis-je faire pour vous tirer de toutes ces folies ? Je ne demande pas mieux que d'être votre bon ange, comme vous dites ; encore faut-il cependant que je sache de quel côté diriger mes ailes...

— Le remède est bien simple, comtesse, répliqua le graf, dévouez-vous jusqu'à devenir la comtesse Bahnhoff.

— Oh! graf, vous n'êtes pas inventif, gronda Rolande avec une petite moue pleine de grâce, vous chantez toujours le même refrain.

— Écoutez-moi sérieusement, je vous en supplie, reprit le comte avec chaleur. La constance de mon affection, les épreuves auxquelles vous l'avez soumise vous prouvent à quel point elle est profonde, et que le temps ne pourra rien contre elle. Je vous aime, voyez-vous, Rolande, à la fois par la tête et par le cœur, et vos cheveux auront beau blanchir, vous n'en régnerez pas moins tout entière sur moi. Voilà pour la femme; quant à l'épouse, savez-vous ce que sera la comtesse Bahnhoff? Non-seulement elle sera la grande dame la plus importante de l'Allemagne, tenant entre ses mains tous les fils des destinées de l'empire, mais elle en sera aussi la plus riche. Mes fonderies, mes usines sans rivales, au centre de l'Europe, tiennent sous ma dépendance près de sept mille ouvriers, et font l'État vassal de moi à cause de ses armements. Je dispose d'un revenu de plus de quatre millions de rente, et avec cela on est bien près d'être plus roi que les rois eux-mêmes, vous le savez, ma chère; enfin...

— Tout cela, mon bon Bahnhoff, interrompit Rolande d'un ton nonchalant, ne me tente pas... aujourd'hui; vous avez mal pris votre temps, j'ai d'autres papillons en tête pour le moment.

— Mais, répliqua le graf bien décidé à disputer le terrain pied à pied, si vous ne voulez pas encore vous marier, s'il vous faut encore me soumettre, avant de combler mes vœux, à de nouvelles épreuves, qui vous empêcherait de partir avec moi pour l'Espagne?... Oh!

ne vous agitez pas, ajouta Bahnhoff, en réponse à un geste de la comtesse, en tout bien tout honneur, chacun de notre côté... Un voyage aux Pyrénées et même au delà n'a rien que de très-naturel en cette saison et je ne vois pas ce qui pourrait vous retenir à Paris...

— Je le vois, moi, comte, répondit Rolande en scandant ses mots, et je vous assure que j'y prends un plaisir extrême... J'ignore ce qui se machine *tra los montes;* mais à coup sûr, c'est ici qu'est la grande pièce et je tiens à garder mon avant-scène...

— Eh bien! s'écria subitement le graf, comme en prenant sur lui-même une résolution suprême, promettez-moi d'un mot seulement de devenir un jour, mon Dieu! demain, dans un an, à l'heure où votre caprice vous le dira, la comtesse Bahnhoff, et j'abandonne tout... je refuse de me rendre en Espagne, je brise, s'il le faut, ma carrière politique, mais, au moins, je ne vous quitte plus; je reste partout où vous serez...

— Si j'avais la faiblesse d'agir ainsi, Bahnhoff, je ne serais plus digne de vous, répondit avec fermeté Rolande. Non, non, ce n'est jamais moi qui vous ferai oublier ce que vous devez à l'honneur de votre nom, à votre gloire, à votre patrie... Partez, suivez votre voie, dussiez-vous m'oublier en route, mais restez à la hauteur de vous-même et arrivez au but.

— Ah! vous êtes impitoyable, s'écria Bahnhoff dans un élan de désespoir; je ne suis qu'un malheureux et vous ne m'aimerez jamais !...

— *Chi lo sa?...* murmura Rolande. En tous cas, aimez-moi toujours, vous, mon pauvre comte.

L'émotion montrée par Bahnhoff n'avait eu que la durée d'un éclair. Il avait vite concentré au dedans de lui tous les sentiments qui l'agitaient et repris son flegme habituel. Mais le coup avait été rude. Quelques

visites s'étant succédé alors dans le salon de la comtesse de Jarnailles, il prit quelque temps part à la conversation, puis ayant baisé la main de la comtesse, il sortit et ne se présenta plus désormais à l'hôtel.

Rolande ne s'inquiéta pas autrement de cette disparition. Elle savait que, quoi qu'il fît, Bahnhoff, selon le mot piquant de Ninon de Lenclos, ne parviendrait jamais à se guérir d'elle, et que, le jour où elle en aurait besoin, au moindre signe elle le retrouverait à ses ordres. Elle laissa donc le comte remplir en silence sa mission en Espagne et se maintint, elle, sur la brèche à Paris.

LIV

Pendant que ces événements se passaient en France, avait lieu en Italie, entre des personnages déjà connus du lecteur, toute une série d'épisodes qu'il importe de ne pas négliger pour l'ensemble de cette étude.

Lady Daringwood, arrivée de la villa *del Drago*, affectée par Rolande à la résidence de Tixier, l'inventeur, n'avait plus eu d'autre préoccupation que de rappeler sa fille à la santé, ou, pour parler plus exactement, au désir de la vie dont cette âme de seize ans semblait déjà lasse. A force de soins, d'attentions, de tendresse maternelle, elle y était peu à peu parvenue, et, tout en gardant son cœur, son amour aussi vivace et aussi entier, Bianca-Julia avait recouvré, grâce à la sollicitude de sa mère, la paix de l'esprit et sa confiance dans l'avenir. En lui redonnant l'espérance, lady Daringwood avait rendu à sa fille le goût de l'existence.

Les épreuves qu'elle avait traversées avaient opéré

un grand changement chez lady Julia. La mère, chez elle, avait régénéré la femme, et il y avait un monde entre la créature affolée et délirante qui nous était apparue six mois auparavant s'introduisant de nuit dans la chambre de lord Klaunsdale et l'être doux et digne qui se promenait à pas cadencés, le bras de sa fille passé dans le sien, dans les allées de la villa *del Drago*. De concert avec Rolande, lord Klaunsdale avait pris les mesures nécessaires pour l'arrangement, sans bruit et petit à petit, de ses affaires, et, en attendant que tout fût terminé, une pension fort honorable lui était servie. Lady Julia avait accepté ce service sans le moindre embarras, en grande dame qui admet la solidarité de ses pairs et reçoit d'eux un bon office que la situation retournée et dans des circonstances analogues, elle leur aurait rendu elle-même.

Le soin de ses intérêts l'ayant rappelée à son *palazzo*, aux portes de Naples, elle avait pris congé de Tixier et de sa femme, qui lui avaient fait les honneurs de la villa de Rolande avec un zèle et un dévouement dont elle avait été fort touchée, et s'était réinstallée, en compagnie de sa fille, dans son domaine. Elle s'y trouvait à peine depuis une semaine quand le duc de Chastaix s'y présenta.

Guy venait de faire en Sicile, puis en Grèce une tournée d'artiste-gentilhomme qui s'était prolongée bien au delà du terme qu'il s'était fixé, par suite d'une grave maladie qui l'avait atteint en route. Forcé de séjourner dans une mince *osteria* de la côte sicilienne, il avait fait alors d'amères réflexions sur l'abandon où il se trouvait et l'absence de toute affection qui présidait à sa vie. Il pouvait mourir là, dans cette chambre aux lambris tombant de vétusté, entre ce verre de tisane et le lamentable *dottore* qui l'avait prescrit ; qui laisserait-il derrière lui pour le pleurer et pour honorer sa mémoire ? C'est

un domestique, son valet de chambre, qui veillerait sur sa dépouille mortelle, et il n'aurait pas un parent pour lui rendre les derniers devoirs.

Et à quoi bon ensuite une existence destinée à ne voir rien lui survivre, à ne laisser aucune trace après elle? Toute vie ne devait-elle pas avoir un but? Toute créature ne devait-elle pas en avoir d'autres solidaires de ses joies et de ses peines, de sa gloire et de l'honneur de son nom? Le duc sentit alors profondément le besoin d'avoir une famille, et, à défaut des voluptés de l'amour, pour lesquelles Rolande lui semblait avoir fermé son cœur à jamais, il aspira à cette volupté des plus intenses : la paternité. Quels hommes ayant gardé au milieu du tourbillon de la vie à outrance une âme élevée n'ont pas éprouvé ainsi un jour, ayant puisé à toutes les coupes, le sentiment d'une joie plus haute et désiré de toutes les forces de leur être cette jouissance suprême: la possession d'un enfant? Ils avaient l'intuition que là se trouvait un bonheur au-dessus de tous les autres, un bonheur d'essence divine qui rehausse la nature humaine jusqu'à Dieu, puisqu'elle l'a fait créatrice à son tour, et auquel rien en ce monde ne saurait être comparé. Imaginez donc, en effet, satisfaction plus pénétrante que celle de se voir revivre dans l'œuvre de sa chair et de son sang et de jeter dans ce monde une destinée à l'image du Très-Haut!...

Le duc était dans ces dispositions quand il se retrouva devant lady Daringwood, et il ne fut pas difficile à l'intelligente pairesse, dont la perspicacité était encore doublée par sa tendresse pour sa fille, de les pénétrer. Elles lui parurent un coup véritable de la Providence par rapport aux projets qu'elle caressait, et elle appliqua tout son tact et toute son habileté à les maintenir chez le duc.

Le dernier mot de Rolande, en la quittant à Londres, et qui l'assurait qu'elle ne rencontrerait de ce côté aucun obstacle à ses desseins, l'encourageait encore dans l'entreprise qu'elle était résolue à poursuivre et elle s'y mit, pleine d'espérance, mais toutefois bien décidée à ne chercher d'alliance pour la victoire que dans la force même des choses et dans la situation qu'elle avait à exploiter. La lady Daringwood que nous avons maintenant sous les yeux jouait toujours, mais elle ne songeait plus à tricher comme celle que nous avons vue autrefois à l'œuvre.

D'autre part, la beauté de Bianca-Julia s'était étrangement développée. Sous l'épreuve que la pauvre enfant avait subie, elle avait pris une teinte grave et tendre à la fois de l'attrait le plus profond. Le duc avait quitté une enfant pétulante et folle à laquelle — à ses yeux du moins — il ne savait si l'on devait offrir plutôt un cerceau qu'un bouquet, et il se retrouvait en présence d'une jeune fille à la grâce exquise, au maintien plein de séduction, mais aussi de réserve. Dès les premiers jours, il fut facile de remarquer qu'il n'était pas insensible à ce changement et que Bianca-Julia produisait sur lui une impression bien différente de celle qu'il avait éprouvée à la saison précédente.

Guy n'avait jamais eu pour la malheureuse Edmée que le respect le plus tendre : on se rappelle les conditions dans lesquelles s'était accompli son mariage. Il y avait eu là arrangement de famille aidé par l'inclination profonde de mademoiselle de Jarnailles, mais auquel le cœur du duc n'avait eu rien à voir. Plus tard, avec Rolande, il avait connu tout le délire d'une passion sans frein ni mesure, tout l'enivrement d'une liaison en dehors des règles reçues et des lois du monde ; mais si c'était la volupté, était-ce bien l'amour ?... Avec

Bianca-Julia, il connaissait enfin le plus enviable de tous les amours, parce qu'il est le plus vrai et le plus pur, l'amour ingénu, et sa nature douce et pour ainsi dire de demi-teinte, si bien faite pour ce sentiment, s'y complaisait tout entière.

Bianca, d'autre part, s'était aperçue de la transformation qui s'était opérée à son égard dans l'âme du duc, et elle en avait conçu un trouble qui ajoutait encore un attrait à sa nature charmante.

A la familiarité de camarades en quelque sorte qui existait auparavant entre elle et Guy succéda alors de sa part un certain embarras dont le duc lui-même ne tarda pas à prendre sa part : il est évident que la pauvrette sentait son cœur lui échapper sans qu'elle eût la force de le retenir et qu'elle tremblait devant le moment où cette découverte se ferait malgré elle. Parfois, quand son regard se rencontrait avec celui du duc, au lieu, comme naguère, de le ponctuer par un sourire, ses yeux s'imprégnaient d'une lueur mélancolique, sinon plus charmante, au moins plus éloquente que son sourire même. C'était comme un aveu muet de toutes les pensées qui l'oppressaient et dont elle attendait qu'un mot de Guy vînt la délivrer.

Lui jouissait délicieusement de ce langage ingénu d'un âme candide, et n'avait garde de faire cesser ces ruses pudiques d'une bouche qui n'ose pas parler, en montrant trop vite qu'il les avait pénétrées.

Les sentiments nouveaux qui le possédaient se traduisaient chez lui par des besoins soudains de solitude et de songerie avec le ciel immense pour confident. Alors il quittait son appartement et se mettait à battre au hasard la campagne de Naples, agité, nerveux, le cerveau traversé par mille pensées, sans parvenir à se fixer à aucune, heureux toutefois, sans les comprendre,

de ses sensations nouvelles et bénissant Dieu qui les lui permettait.

Souvent le soir, mettant à profit la liberté que laissaient entre lui et Bianca les façons anglaises adoptées par lady Daringwood, ils s'en allaient tous deux s'égarer dans les environs du palais, marchant à travers champs, sans suite, aspirant la nature à pleins poumons et les yeux levés vers le ciel tout peuplé d'étoiles et les enveloppant de sa pâle clarté comme d'un voile argenté.

Parfois ils s'assayaient en route sur quelque tronc d'arbre ou quelque roche émergeant du chemin. Un soir qu'ils étaient ainsi côte à côte, laissant plutôt parler l'agitation mutuelle de leur cœur que leurs lèvres mêmes, la main négligemment abandonnée dans la main et les regards confondus en un seul, sondant l'immensité du golfe de Naples qui s'étendait devant eux, Bianca, sans y songer, releva le bras qu'elle tenait allongé le long du sien et le lui passa autour du cou pour qu'il sentît le parfum d'une fleur qu'elle avait cueillie en chemin.

En ce moment, ses boucles brunes, soulevées par la brise de la mer, fouettaient amoureusement le visage de Guy et mettaient le comble au trouble que lui causait cette nuit enchanteresse. Il sentit la fleur, mais, en même temps, ses lèvres glissèrent sur le bras qui la tenait et y déposèrent un long et ardent baiser. Bianca, toute surprise, fit un mouvement instinctif pour retirer son bras, mais alors son visage rencontra celui de Guy, et, sans avoir la volonté de s'en défendre, leurs bouches échangèrent un premier baiser de jeunesse, de candeur et d'amour, dans lequel tous les sentiments du cœur se concentrèrent en un seul foyer de volupté céleste.

A ce moment ils entendirent derrière eux une voix

bien connue, celle de lady Daringwood, qui leur disait d'un ton doux, mais ferme :

— Aimez-vous, mes enfants ! si Dieu le permet ; mais d'abord, écoutez-moi l'un et l'autre.

LV

Aux paroles de lady Daringwood, le duc de Chastaix et Bianca s'étaient levés droit, dans une émotion facile à comprendre. Ce fut Guy qui reprit le premier possession de lui-même.

— Milady, s'empressa-t-il de dire, je suis prêt à vous écouter comme vous me le demandez ; mais auparavant permettez-moi de vous demander pour femme votre pupille, cette charmante créature qui tremble là, près de moi, et à qui désormais appartient ma vie.

— Je vous l'accorde de bien bon cœur, mon cher Chastaix, répondit lady Julia, et certes je ne sais pas de bras plus loyal et plus ferme que le vôtre où elle puisse s'appuyer pour faire sa route en ce monde ; toutefois il ne faut pas qu'il y ait de surprise entre vous deux — même de surprise de cœur — et je tiens, avant que vous vous engagiez davantage, à faire tomber toute équivoque de vous à elle...

— Oh ! milady, interrompit le duc, à quoi bon tout ce soin ? Nous nous aimons — et, en parlant, li avait saisi la main de Bianca et semblait lui demander, du regard, un acquiescement à ses paroles — que nous importe le reste ?... C'est elle seule que j'ambitionne ; vous consentez à me la donner ; tous mes vœux sont remplis, qu'ai-je à souhaiter de plus ?

— Non ! non ! ma mère, parlez, intervint alors Bianca

en se jetant avec effusion dans les bras de lady Julia; il me plaît à moi que votre franchise égale sa générosité et que je puisse hautement lui avoir une reconnaissance de plus.

— Bien, mon enfant, bien, répondit lady Daringwood en serrant sa fille contre elle, je n'en attendais pas moins de toi.

Puis se tournant vers Guy :

— Celle dont vous voulez faire la duchesse de Chastaix, mon ami, est une pauvre enfant qui n'a jamais eu ni nom, ni famille, et n'a connu d'autre appui en ce monde que moi qui peux bien peu de chose pour elle. Je n'ai plus de fortune, en effet, et sans la bienveillante intervention de mes amis, je ne pourrais même plus habiter ce domaine où nous sommes en ce moment réunis. Ah! si j'avais eu à léguer à cette chère petite autre chose qu'un héritage de misères et de soucis, il y a longtemps que je l'aurais adoptée pour ma fille; mais si je ne puis lui apporter de joies, je la veux du moins exempter de mes peines, et en ne la laissant relever que d'elle-même, du même coup aussi je la laisse libre.

En prononçant ces paroles qui renfermaient tout le châtiment de ses folies, l'impossibilité par suite de ses désordres de solidariser la vie de sa fille avec la sienne, lady Daringwood avait les yeux remplis de larmes. Chastaix se précipita sur sa main en la lui serrant d'une façon qui lui alla droit au cœur.

— Ma mère, lui dit-il, voulez-vous permettre à mademoiselle Bianca de prendre le bras de son mari?...

Pour toute réponse, et souriant à travers ses larmes, lady Daringwood mit le bras de sa fille sous celui du duc et l'on s'achemina vers le palais.

On imagine aisément les jours délicieux et de chastes ivresses qui suivirent cette soirée radieuse pour Guy et

Bianca. La jeune fille avait voulu que toutes les pièces de son trousseau fussent confectionnées au couvent de Sainte-Philomène où elle avait été élevée, et c'étaient des courses sans cesse renouvelées en compagnie de Guy à ce calme et pieux asile. A chaque visite, le duc apprenait quelque détail sur l'enfance de sa future compagne, qui la lui rendait encore plus chère, et il ne se lassait pas de questionner les bonnes sœurs — qui ne demandaient pas mieux d'ailleurs — sur les faits et gestes de leur ancienne pensionnaire.

Un seul détail de la vie de Bianca au couvent lui fut caché : la fuite de celle-ci quelques mois auparavant à la réception d'un faux billet signé du duc — quelque tour de Bahnhoff, avons-nous lieu de penser.

— Je réserve cet épisode pour après les noces, avait dit Bianca à qui sa mère avait laissé entrevoir quelques éclaircissements sur toute cette intrigue.

Cependant lady Daringwood avait cru devoir informer Rolande de tout ce qui venait de se passer par rapport au duc de Chastaix. Rolande lui en manisfesta sa sincère satisfaction, mais en insistant pour qu'elle ne confiât rien à Guy de ce qui avait eu lieu entre elles deux pendant son séjour à Londres, et qu'elle lui cachât même l'épisode de sa retraite dans la villa *del Drago*. Elle estimait que l'intérêt même des projets caressés par lady Daringwood exigeait que son nom ne fût pas prononcé en cette occasion, promettant d'ailleurs qu'au cas où le duc jugerait à propos de lui faire part de cette union, il ne trouverait que bonnes et amicales paroles de son côté.

Mais Guy ne songeait nullement à cette démarche, et Rolande, en pensant qu'il pût la tenter, s'illusionnait sur les sentiments que le duc gardait encore pour elle. Il en avait enseveli le souvenir avec sa jeunesse et ne

songeait qu'à l'avenir nouveau qui se levait devant lui.

Un seul point le préoccupait dans le passé : c'était, avant de contracter une nouvelle union, d'obtenir de la comtesse douairière de Jarnailles le pardon de ses fautes que la malheureuse Edmée lui avait, elle, si généreusement octroyé à son lit de mort ; puis, qu'elle voulût bien appeler les bénédictions du Très-Haut sur la voie où il allait entrer purifié d'ailleurs par le plus sincère repentir.

Il avait été décidé que son mariage avec Bianca serait célébré en Italie et sans le moindre apparat. La situation de sa fiancée et la sienne même, après le triste retentissement qu'avait eu l'issue de sa première union, ne permettaient pas de solenniser cette cérémonie et lui imposaient un caractère absolu d'intimité.

Obligé de se rendre en France pour l'arrangement que nécessitait dans ses affaires la tournure nouvelle qu'il donnait à sa vie, il résolut de profiter de ce voyage pour voir la comtesse douairière de Jarnailles et tenter enfin de la fléchir.

Avant son départ, il se ménagea avec lady Daringwood un entretien particulier :

— Milady, dit-il en déposant près d'elle un volumineux dossier de papiers de tout format et de toute couleur, il n'y a plus qu'une femme au monde à qui vous puissiez permettre de soulager vos peines, celle qui vous doit tout, la future duchesse de Chastaix...

— Qu'est-ce à dire, Guy, interrompit avec effarement lady Julia, et comment le savez-vous ?...

— Je ne sais rien et ne veux rien savoir, reprit le duc : l'homme d'affaires qui s'était chargé du soin de vos intérêts m'a passé procuration et j'espère que vous me ferez l'amitié d'accepter l'échange.

— Brave Guy! répliqua toute émue lady Julia en pressant dans les siennes la main du duc.

Il se dégagea doucement de cette étreinte et continua :

— Voici le dossier de vos factures acquittées; à côté vous trouverez un acte qui vous assure la jouissance pleine et entière de ce palais qui m'est devenu si cher à présent, en même temps que la concession d'une rente viagère qui vous permette d'y vivre indépendante et d'une façon digne de votre rang. Ce sera, si vous le voulez bien, le cadeau de noces de vos enfants.

— Oh! c'est trop, mon Dieu, s'écria avec explosion lady Daringwood les yeux baignés de larmes, je n'ai pas mérité tout ce bonheur!

— Si, lui répondit le duc en déposant sur sa main un filial baiser, car tout est pardonné à qui est bonne mère.

Le soir même de cet entretien qui prouvait d'une façon bien touchante à lady Julia que le duc n'était pas aussi étranger à tous les dessous de sa vie qu'elle avait pu le penser, Chastaix partait pour la France.

Après un court séjour à Paris, où il se tint soigneusement éloigné de Rolande, le duc se rendit à Jarnailles. C'était l'été, et le parc plein de verdure et tout ensoleillé avait ce riant aspect qu'il lui avait connu naguère aux belles journées qui précédèrent son mariage avec Edmée. Il revoyait en pensée tout l'édifice de bonheur qui s'était bâti alors dans ce lieu charmant et que la fatalité avait si vite détruit; il se retrouvait au coin de cette allée avec Edmée fière et rayonnante au bras, sur cette pelouse, courant après Rolande si folle et si insouciante alors; tous les souvenirs de sa jeunesse lui montaient à la fois au cerveau et lui emplissaient les yeux de larmes.

Il était entré dans le parc à pied, pour ne pas donner

l'éveil sur sa présence et pour que la comtesse de Jarnailles, surprise, ne pût pas se refuser à le recevoir. Il pressa le pas comme pour échapper par la rapidité de la marche aux sensations qui l'étreignaient : mais l'impression avait été trop forte ; quand il eut monté le perron, il sentit sa gorge se serrer, ses jambes fléchir sous lui, et à la vue de la femme en cheveux blancs et vêtue de deuil qui se tenait immobile sur le seuil de la porte, image incarnée de la douleur qui ne veut pas être consolée, il tomba à genoux en éclatant en sanglots.

« Voici deux ans, mon fils, que je vous attendais, » lui dit-elle d'une voix métallique en lui abandonnant ses mains qu'il arrosa de ses larmes.

. . . . . .

. . . . . .

Au sortir de Jarnailles, le duc se rendit à Chastaix où il fut retenu quelque temps par le soin de ses intérêts. Quand il revint à Paris, les événements politiques avaient marché et il se trouva juste présent pour assister à l'une des scènes les plus graves et les plus terribles dans ses conséquences qu'ait jamais vues l'histoire de notre pays.

LVI

Nous voici arrivés à une époque terrible. Les prévisions de la comtesse de Jarnailles vont se justifier et les épouvantables désastres dont la France va être le théâtre exerceront une influence sinistre sur l'héroïne de cette véridique histoire.

La candidature au trône d'Espagne du prince de Hohenzollern, machinée secrètement par le général Prim

et le comte de Bismarck, a éclaté récemment au grand jour. La France s'est émue. L'opposition, croyant qu'on ne ferait pas la guerre, l'a demandée bien haut, enchantée de trouver un prétexte pour accuser de lâcheté le cabinet et dépopulariser le gouvernement impérial. Celui-ci, soucieux de l'honneur de la France et inquiet du développement croissant de la prépondérance prussienne, est intervenu et n'a obtenu que la dérisoire renonciation du père Antoine. La France est debout, inquiète, irritée. Elle veut la guerre. Nous sommes au 15 juillet 1870.

La séance du Corps législatif est des plus animées. C'est à peine si l'on peut respirer et circuler dans la salle des Pas-Perdus. C'est aujourd'hui que tout doit se décider, on le sait, on le sent et la fièvre de l'attente est dans l'air.

Ceux qui ont suivi attentivement les diverses péripéties du drame que nous racontons, auraient été bien étrangement surpris s'ils avaient, ce même jour du 15 juillet 1870, jeté un regard sur les tribunes du Corps législatif.

Dans celle du président, notre ancienne connaissance Edmond Leroy causait avec le baron de Saint-Pouange, qui le félicitait de sa nomination récente à la préfecture de l'Ardèche.

Il était survenu bien des événements depuis que les deux interlocuteurs s'étaient rencontrés sur le champ de courses de Blois, le jour où a commencé cette histoire. Leroy, qui avait passé un an à la préfecture de la Corse, où il avait été nommé secrétaire général — on s'en souvient — à la suite de l'équipée romanesque de Rolande, ne les connaissait pas tous par le menu. Il savait la route triomphale parcourue par Rolande de Jarnailles dont il avait été, sinon le premier amour, du moins la première préoccupation, mais il ignorait les détails. Saint-Pouange les lui donna tous et lui décrivit

ces étapes successives vers la richesse et la situation à part que s'était créée Rolande.

L'ancien sous-préfet de Vendôme écouta tout cela d'un air recueilli, et avec une attention passionnée qui prouvait que s'il se croyait guéri, s'il le disait, il ne l'était pas réellement. La plaie était toujours vive et saignante et l'éloignement ne l'avait pas cicatrisée. Bien souvent, le soir, seul dans le cabinet préfectoral, ayant devant lui, éclairé par la lueur d'une lampe, un dossier politique, aux feuilles timbrées de l'écusson impérial et de ces mots : Empire français, il avait interrompu sa lecture et sa pensée avait fait retour vers le doux pays des rêves. Nul bruit au dehors, si ce n'est l'aboiement lointain d'un chien solitaire errant par les rues désertes de la vieille ville silencieuse. Parfois un pas retentissait sur les vastes dalles des trottoirs, puis le marteau d'un antique hôtel de président à mortier sonnait sous les voûtes : c'était un habitant attardé qui rentrait du cercle. L'herbe, drue et haute, poussait entre les pavés, et le jour surprenait parfois le jeune fonctionnaire rêvant, les yeux ouverts, à la sirène aux yeux bleus et profonds, aux longues tresses blondes, au corps blanc et poli, qui se dressait devant lui avec des sourires étranges et provocants. La diane, aux appels éclatants, sonnée dans le quartier de cavalerie voisin, le faisait brusquement sursauter sur son fauteuil administratif; et au cercle, sur les midi, Me Pijassou, notaire, disait à Plumard, le receveur de l'enregistrement :

— Eh, eh, notre préfet a travaillé toute la nuit. Il y avait de la besogne hier soir chez lui, quand je suis rentré ; et ce matin, quand Toinon est venue ouvrir au laitier, la lampe brillait encore.

Leroy n'était donc pas tout à fait guéri et il devint tout pâle quand Saint-Pouange lui dit vivement en lui dési-

gnant une femme tout de noir vêtue et voilée, qui entrait dans une tribune de premier rang :

— Mais, je ne me trompe pas, c'est elle-même. La voilà !

En effet, c'était la comtesse de Jarnailles qui faisait son entrée et promenait distraitement ses regards sur l'hémicycle.

Hasselmackers, qui lui avait procuré son billet, l'attendait. Elle lui sourit. Il la salua, rougit d'orgueil et d'émotion, se promettant bien de dire quelque chose, fût-ce « assez ou très-bien, » pour se faire remarquer de l'ange de ses rêves. Quelques autres honorables saisirent leur lorgnette et se mirent à considérer Rolande, qui ne broncha pas. Puis ils s'approchèrent d'Hasselmackers afin de s'informer quelle était cette belle inconnue.

Saint-Ghislain, Joly, Bernard étaient dans une autre tribune. Enfin, pour que rien ne manquât à cette assemblée, Saint-Pouange indiqua à Edmond Leroy un homme jeune encore, mais dont les cheveux prématurément gris, la figure ravagée et l'attitude affaissée prouvaient jusqu'à l'évidence qu'il avait terriblement souffert et que la fatalité avait traversé sa vie.

Cet homme, c'était le duc de Chastaix.

Faut-il ajouter maintenant que dans la tribune diplomatique se trouvait, fidèle à son poste et à son devoir, le comte Carl Augustus Bahnhoff ? Sa place à lui était marquée là pour assister au début de cette partie dans laquelle il avait, lui et tant d'autres parmi les siens, contribué à piper les dés.

Ce que fut cette soirée mémorable, on se le rappelle. Jamais cette scène ne nous sortira de la mémoire; le duc de Grammont à la tribune lisait la déclaration de guerre. On se souvient de l'émotion indescriptible qui

accueillit les paroles du prince de Bidache et de l'acclamation qui sortit de toutes les poitrines françaises quand la lutte fut engagée et le gant jeté définitivement à la vieille puissance qui avait insulté notre ambassadeur.

Il est donc inutile de retracer ici les péripéties et les phases diverses de la séance à laquelle, pâle, frémissante et d'autant plus inquiète qu'elle prévoyait l'issue de tout cela, Rolande assista sans prononcer une parole.

En parcourant la salle, ses yeux, au regard perçant, avaient successivement découvert Edmond Leroy, le duc de Chastaix, c'est-à-dire le passé qui se dressait devant elle au moment solennel où l'existence même de son pays, la sienne, sa fortune étaient mises en cause. Puis elle avait aperçu Saint-Pouange, Saint-Ghislain, le gros Bernard, le présent, ce qui signifiait pour elle la route parcourue ; enfin l'aspect de Bahnhoff, sombre, impassible, prenant de temps en temps des notes sur un carnet, lui représentait l'avenir menaçant, le problème insondable, le peut-être que les plus grands et les plus forts rencontrent devant eux parfois à un détour de la vie.

Elle sortit de là nerveuse, agitée, inquiète. En rentrant à son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, elle reçut une nouvelle impression : Ambroisine lui remit une dépêche ; elle l'ouvrit. C'était l'annonce de la mort subite de Blanche de Velours, à Houlgate.

Partie quelques jours avant pour passer une saison au bord de la Manche, dans un délicieux chalet qui lui appartenait, la charmante pécheresse avait été emportée par ses chevaux qu'elle conduisait elle-même et qu'avait effrayés le bruit de la diligence de Caen passant sur le pont de bois de Cabourg.

Affolée, éperdue, la pauvre Blanche de Velours avait voulu sauter et elle s'était tuée sur le coup.

Rolande l'avait peu vue depuis son retour à Paris, sa

situation ne lui permettait pas de fréquenter des femmes entretenues, mais elle la recevait parfois le matin à dejeuner, incognito. La bizarre créature qu'on appelait Rolande, et qui n'aimait personne, avait conservé une certaine affection pour celle qui avait été son initiatrice à la vie galante. Elle se souvenait du dévouement que lui avait montré Blanche à ses premiers pas et elle lui avait gardé une petite place à part dans ses souvenirs immédiatement au-dessous d'Ambroisine et au-dessus de Love, son griffon favori.

Peut-être, en toute autre circonstance, l'annonce de ce trépas subit ne lui eût-il rien fait. Ce jour-là, par l'électricité qui courait, avec ses veines charriant la tempête, Rolande fut frappée. Elle vit autre chose que l'effet du hasard dans la réunion fortuite de tous ceux qu'elle avait rencontrés à la Chambre et qui avaient été à divers titres mêlés à son existence. Elle rapprocha de cela cette nuit si inattendue et demeura toute songeuse.

Elle ne dîna pas. En vain Ambroisine voulut la tenter par mille chatteries, elle resta insensible, et fit condamner sa porte, voulant rester seule et ne recevoir personne. Puis elle s'ennuya, prit un livre, le jeta, alluma une cigarette, ne trouva aucun goût à fumer et, de guerre lasse, excédée, énervée, ne sachant pas ce qu'elle voulait, elle dit à Ambroisine :

— Viens, sortons !

Et elles sortirent.

C'était la grande ressource de Rolande, en ces cas extrêmes, de fatiguer l'âme en épuisant le corps. Elle, la grande inassouvie, cherchait l'inconnu, l'impossible dans les foules. Et comme si une destinée fatale, inexplicable, présidait aux actions humaines, elle allait ce soir-là rencontrer deux hommes qui avaient été

et qui devaient être chacun à leur tour l'arbitre de sa destinée dans le cours de son existence aventureuse.

LVII

La chaleur était étouffante; les boulevards, encombrés d'une foule compacte. Devant les cafés, des centaines de tables alignées étaient entourées de consommateurs. Autour des kiosques, on s'arrachait les journaux dont la lecture était faite à haute voix, à la lueur des réverbères, par des individus de bonne volonté. Ici des hommes montés sur des bancs péroraient au milieu d'un auditoire attentif, là un groupe encombrait le trottoir et se pressait autour d'un militaire. Tout ce qui portait l'uniforme était acclamé, choyé. Sur la chaussée passaient de longues théories de blouses défilant en ordre et marchant en cadence, précédées d'un drapeau. A Berlin! criait-on, Vive la France! et les accents guerriers de la *Marseillaise*, si galvaudée depuis, hélas! attiraient tout le monde aux fenêtres. C'était un spectacle étrange et auquel on ne peut songer maintenant après nos revers qu'avec une tristesse amère; mais n'est-ce pas encore un enseignement que de le rappeler à une nation aussi insouciante que la nôtre et aussi oublieuse du passé et de ses leçons.

Cependant, les voitures ne pouvaient plus circuler. Rolande et Ambroisine étaient descendues de la victoria de louage qui les avait amenées du faubourg Saint-Germain et s'étaient mêlées à la foule qui encombrait le trottoir devant le café Riche.

L'animation était là plus grande que partout ailleurs. Le café Riche était rempli de journalistes, de militaires,

auxquels étaient mêlés quelques députés. Les passants causaient entre eux et se montraient les uns aux autres Paul de Cassagnac dont la fière et héroïque stature dominait toutes les autres. Auprès de lui, Robert Mitchell, qui devait s'engager si courageusement dans les zouaves et partir le sac au dos avec le grand Paul pour rejoindre l'armée devant Sedan. Des rédacteurs du *Pays*, du *Peuple français*, du *Figaro*, du *Gaulois*, circulaient de groupe en groupe et sur les trottoirs les propos et les commentaires allaient leur train.

Soudain un mouvement violent se produisit dans la foule et on courut vers la chaussée.

Une bande de trois à quatre cents hommes environ descendait les boulevards en venant de la Bastille et se dirigeait du côté de la Madeleine. Ils étaient uniformément vêtus de blouses blanches. Quelques-uns avaient relevé leurs manches, et leurs bras nus, nerveux, poilus, aux biceps saillants, paraissaient comme une menace. Leurs mains semblaient plus habituées à manier les pavés des barricades et le fusil de l'émeute que le marteau de la forge ou la cisaille. Leurs figures étaient sinistres. Ils psalmodiaient d'une voix monotone et sourde ces mots : Vive la paix ! vive la paix !

En tête de cette colonne un grand gars, superbe, le seul qui fût en veston de drap, tête nue, cheveux frisés, mains fines et blanches, portait un drapeau sur lequel étaient inscrits ces mots singulièrement invoqués en cet instant guerrier :

FRATERNITÉ DES PEUPLES !
SOLIDARITÉ UNIVERSELLE !
VIVE LA PAIX !

Ce singulier cortége fut accueilli par la foule qui inondait les boulevards avec des huées et des sifflets. L'in-

stinct belliqueux du Parisien était réveillé. Le vieux levain de la Ligue et de la Fronde fermentait dans les veines de ces bourgeois pacifiques, héros d'arrière-boutique et de comptoir. Les ouvriers, s'excitant aux souvenirs de la résistance en 1814 et des journées de juillet, étaient devenus eux-mêmes des foudres de guerre. Aussi une désapprobation universelle accueillit-elle le passage de cette manifestation qui ne pouvait être l'œuvre que de l'Internationale.

Ceux qui la composaient, impassibles en apparence aux murmures qui s'élevaient sur leur passage, continuaient leur chemin avec le sérieux des gens qui accomplissent un sacerdoce. Il est même supposable que leur sérénité n'aurait pas été troublée sans un incident imprévu qui surgit tout à coup et fut l'étincelle qui vint mettre le feu aux passions inflammables d'une population surexcitée.

Au moment où la tête de la manifestation pacifique avait dépassé la boutique du parfumeur Rimmel, sur le boulevard des Italiens, et que son centre se trouvait à peu près en face le café Anglais, un officier de hussards, suivi d'un ordonnance, et lancé au galop, déboucha à fond de train par la rue de Grammont, coupant le boulevard et voulant évidemment s'engager dans la rue Taitbout ou la rue Laffitte.

Avant de s'être rendu compte de ce qui se passait et d'avoir pu arrêter son cheval, qui était nerveux, très-près du sang et animé par la course, le malheureux jeune homme vint tomber en plein dans la phalange des internationaux.

Trois ou quatre d'entre eux furent atteints et contusionnés. L'un d'eux roula sous les pieds du cheval. Aussitôt des cris de fureur retentirent :

— A bas l'officier !

— Les voilà bien, ces muscadins qui viennent écraser le peuple !

Puis, deux ou trois hommes, se précipitant aux naseaux et à la bride du cheval, le saisirent.

— Le premier qui touche mon cheval !... dit l'officier.

Et comme on ne lui obéissait pas assez vite et que les mains ne lâchaient pas prise, pan, pan, deux coups de cravache cinglés à droite et à gauche firent reculer les plus acharnés.

Des hurlements de douleur retentirent. Puis les cris de fureur reprirent :

— A bas l'officier !

— A mort !

— Enlevez-le!

Il y eut alors une lutte horrible, une confusion indescriptible. Cent hommes se ruèrent sur le hussard qui, levant sa cravache, frappa au hasard dans le tas. En même temps il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval qui fit un bond suprême, désespéré, fouilla la masse avec son poitrail et vint s'abattre avec son cavalier sur le rebord du trottoir aux pieds de Rolande qui, prise dans les flots de la foule accourue au tumulte, se trouvait involontairement au premier rang.

A peine le cheval se fut-il abattu qu'un homme surgit des rangs des manifestants, terrible, échevelé, la haine à la bouche et la mort dans les yeux. C'était le porte-drapeau. Il l'avait retourné. Les plis traînaient à terre dans le ruisseau et, la hampe levée, il s'élança vers l'officier.

Retenu sous son cheval qui se débattait en lançant des coups de pied dans le vide, les jambes meurtries, ayant encore un étrier chaussé, le hussard ne pouvait rien contre son agresseur. Il allait évidemment être assommé quand Rolande, qu se trouvait là à deux pas,

se précipita en avant, et passant vivement entre l'officier et le porte-drapeau :

— Frappez, si vous l'osez ! dit-elle avec un geste superbe.

A la vue de Rolande, au son de sa voix, l'insurgé resta immobile et comme frappé de la foudre. Ses bras s'affaissèrent inertes le long de son corps et il recula de trois pas.

Au même instant une escouade de sergents de ville arrivant au pas de course fit une trouée dans la foule et mit fin à cette scène, qui avait duré dix fois moins de temps que nous n'en avons mis à vous la raconter.

En un clin d'œil l'officier fut sur pied. On dispersa la manifestation à coups de poing et de casse-tête, et on arrêta les plus turbulents.

Le porte-drapeau fut naturellement de ce nombre, et sa capture fut le signal d'une débandade générale. Cet homme était évidemment le chef de la bande à en croire deux voyous qui s'enfuyaient par la rue Marivaux, et dont l'un disait à l'autre :

— Décarrons, v'là Stockholm pincé, n'y a pas gras à faire ici. La rousse est en force. Gare aux *cognes!*

Mais laissons les agents emmener à la préfecture leur butin, dont la pièce la plus précieuse était assurément notre ancienne connaissance l'*Espérance* du théâtre de Batignolles et le chanteur de *Cremorn's Garden*, à Londres, et suivons Rolande qui a voulu, aussitôt la scène terminée, se dérober à tous les regards qui s'attachaient sur elle.

A cet effet, elle s'était élancée, toujours suivie d'Ambroisine, dans la Librairie Nouvelle, dont la porte se trouvait ouverte derrière elle. Mais elle avait compté sans la reconnaissance de l'officier qu'elle venait de

sauver et qui s'y précipita sur ses pas, abandonnant son cheval aux soins de son ordonnance.

— Madame, dit le jeune homme avec feu, je vous dois la vie, je ne l'oublierai pas. Je suis le comte Martial de Nancré, et si jamais ma personne, ma vie, peuvent vous être de quelque utilité, je...

Ici, il s'arrêta net. Depuis un instant il considérait Rolande tout en lui parlant avec l'air d'un homme qui cherche à fixer ses souvenirs. Évidemment Nancré avait déjà vu cette femme-là quelque part. Il cherchait dans son cerveau troublé quand et en quelle circonstance. Soudain, il se souvint et sa voix expira sur ses lèvres.

C'était la femme du *Lion-d'Or* à Blois.

Rolande, elle, n'aurait pu le reconnaître. La scène avait été nocturne et l'acteur principal devait lui rester éternellement inconnu.

— C'est bien, remettez-vous, capitaine, lui dit-elle gracieusement, et si nous nous revoyons, comptez sur l'amitié de la comtesse de Jarnailles.

LVIII

Quand Rolande rentra rue Barbet-de-Jouy, tout émue encore des événements dramatiques de la soirée, elle trouva dans son salon Bahnhoff qui l'attendait en proie à une agitation fébrile.

— Vous ici ! s'écria-t-elle à sa vue, mais sans être au fond trop surprise de sa présence, car elle pensait bien qu'après ce qui s'était passé à la Chambre, elle aurait de ses nouvelles ; je vous croyais déjà en route pour le quartier général de S. M. Guillaume.

— Je devrais y être, répondit le comte d'une voix grave; mais avant de partir où m'appelle mon devoir de soldat, j'ai tenu à vous voir encore une fois et à remplir envers vous mon devoir d'ami. Rolande, je vous en supplie, accordez-moi une grâce.....

— Laquelle, mon cher graf? interrogea la comtesse d'un air d'intérêt.

— Quittez Paris sans perdre une minute, sortez de France et retirez-vous dans votre maison de Londres. Cette guerre va être terrible ! Vous ne vous doutez pas de ce qu'elle sera pour la France... Paris lui-même peut être assiégé, bombardé, que sais-je ? Je ne puis supporter l'idée de vous savoir au milieu de tous ces dangers et de toutes ces misères. Que feriez-vous d'ailleurs ici?... Oh! je sais ce que vous allez me répondre... votre devoir de Française, les blessés à soigner, les infortunes à soulager...

— Non, Bahnhoff, interrompit Rolande, je n'aurai pas la banale hypocrisie de cette réponse vis-à-vis de vous : le seul mobile qui me fait et me fera rester ici quand même, ce n'est pas le sentiment de mes obligations patriotiques, c'est ma curiosité à satisfaire... Je n'ai jamais vu cette chose énorme qui s'appelle la guerre, je veux voir cela, moi !... Si la guerre ne vient pas jusqu'ici — et quoique vous en disiez, Bahnhoff, j'en ai encore l'espérance — j'irai au-devant d'elle, et je la chercherai, fût-ce jusqu'à Berlin... Il m'arrive ce hasard inouï d'un spectacle auprès duquel les plus émouvants ne sont que jeux d'enfant, je ne veux pas perdre une scène de ce drame... Prenez-en votre parti, graf, il ne fallait pas, vous, lever le rideau si vous ne vouliez pas que j'assiste, moi, à la pièce...

— Tout cela n'est qu'imagination de femme, exclama l'Allemand... Encore une fois, je vous en prie, réfléchis-

sez : la satisfaction d'un caprice ne vaut pas le prix auquel vous vous exposez à le payer. Vous, Rolande, vous, la comtesse de Jarnailles, n'imitez pas ces Parisiens imbéciles, qui acceptent la guerre avec un cœur léger comme l'irréfléchi phraseur qui l'a déclarée... Ne vous fiez pas davantage à la parole de cet infaillible Saint-Ghislain, qui prétend dans son journal qu'il n'est pas besoin de charger vos chassepots français, et que c'est à coups de crosse dans le dos que les Allemands seront chassés de leurs provinces... Ce n'est pas une parade d'hippodrome, je vous le jure, quoi qu'en pense votre Paris, qui se prépare sur le Rhin... La Loire, la Seine, seront aussi de la partie, et on verra bien alors si ce sont des feux de Bengale que reflètent leurs eaux... Je vous en conjure, ne jouez pas avec cet avenir... écoutez-moi, partez pour Londres.

— Vous avez sans doute raison, graf, mais c'est tout décidé : advienne que pourra, je reste en France.

— C'est votre dernier mot? interrogea le comte.

— Oui.

— Au revoir donc, comtesse, avec l'aide de Dieu. Mais si le ciel en décidait autrement, si je ne vous revoyais plus, ne vous dites pas que je vous ai oubliée, dites-vous seulement que je suis mort en homme digne de votre souvenir et que ma dernière pensée a été pour vous.

En prononçant ces paroles, Bahnhoff présentait sa main à Rolande.

— Bah ! dit-elle en lui abandonnant la sienne, les hostilités ne sont pas encore commencées !

Bahnhoff y déposa un baiser respectueux et sortit précipitamment du salon. En traversant l'antichambre, il put constater combien les temps étaient changés depuis quelques heures. Lui, accueilli d'ordinaire toutes échines courbées, ce fut à travers les grondements sourds

de la valetaille contre « le Prussien » qu'il regagna sa voiture.

Dès l'aube, il était sur la route de l'Allemagne.

. . . . . .

Pendant que le comte Bahnhoff se dirigeait vers le Rhin, un autre des personnages de ce récit partait pour la Loire. C'était le duc de Chastaix. La guerre déclarée, Guy n'avait pas hésité un instant entre les joies domestiques qui l'attendaient en Italie et son devoir de gentilhomme français à remplir. Sa place, quand son pays se battait, était au feu et nulle part ailleurs. Il se rendit donc au ministère de la guerre et demanda à servir dans la mobile qu'on appelait alors en hâte sous les drapeaux. Son offre fut immédiatement agréée, comme bien l'on pense, et il fut convenu qu'il organiserait les mobiles de son département.

En conséquence, le duc prit aussitôt la route du Loiret. Avant son départ, il écrivit à sa fiancée et à lady Daringwood une noble et touchante lettre pour leur expliquer sa conduite. Elles lui répondirent par quelques pages parties du cœur approuvant hautement sa détermination et qui se terminaient par ces mots : « Si votre place est devant l'ennemi, la nôtre est devant les blessés. Nous partons pour la France prendre rang parmi les infirmières de madame de Flavigny. »

Cependant les hostilités étaient entamées : aux lueurs d'espérance qu'avait fait naître l'affaire de Saarbruck, exploitée avec si peu de mesure par la presse, avaient succédé les plus grandes déceptions. La France se réveillait effarée des illusions où l'avaient plongée les prophètes à la Saint-Ghislain. Dés le premier choc, on s'était aperçu qu'à nos chassepots et à ces fameuses mitrailleuses, fruits de tant de veilles et de soins aux Tuileries, l'Allemagne avait à opposer des armements non moins

perfectionnés. Vous vous rappelez la stupéfaction publique, en France, quand parut dans les journaux cette simple ligne : « La Prusse a aussi des mitrailleuses. » Un homme fut saisi par cette nouvelle plus profondément encore que tout le monde : c'était Tixier, l'inventeur, que la misère avait livré pieds et poing liés à Rolande.

Dès la déclaration de guerre, Tixier, n'écoutant que son exaltation patriotique, avait abandonné femme et enfants et était accouru à Paris pour proposer au ministre toutes les belles inventions d'engins de combat qui couvaient dans son cerveau. Le ministre avait bien autre chose à faire alors qu'à s'inquiéter des inventeurs. Tixier avait été éconduit durement dans les bureaux de la guerre. Désireux de servir son pays quand même, il s'était engagé bravement, malgré les lettres de supplication éplorée de sa femme, et avait été immédiatement dirigé sur le Rhin.

Avant son départ, il avait vu Rolande et celle-ci lui avait promis, au cas où il lui arriverait malheur, de ne pas abandonner son ancienne camarade de Saint-Denis et de veiller sur la petite famille qui croissait en Italie.

Tixier était donc parti le cœur joyeux, bénissant une fois de plus la comtesse de Jarnailles et plein de confiance dans « la rossée » qu'il allait administrer aux Prussiens.

Une fois devant l'ennemi, il avait été de ceux qui les premiers essuyèrent le feu des mitrailleuses allemandes. Leur étrange détonation frappa particulièrement son oreille et éveilla dans son esprit un doute poignant. Quelqu'un s'était-il attribué par surprise — car il n'eut pas une minute la pensée de suspecter la bonne foi de Rolande — l'invention qu'il avait cédée à la comtesse de Jarnailles et l'avait-il portée chez les Prussiens ? Le fruit de son génie et de ses veilles n'avait-il servi qu'à

donner à l'étranger des armes supérieures à celles de la France?

Voilà les questions qui se posaient dans son cerveau et qui le torturaient.

Il ne tarda pas à être fixé sur toutes ces suppositions. Dans une des escarmouches qui précédèrent la bataille de Vœrth, son régiment s'empara d'une de ces mystérieuses boîtes d'artillerie qui le rendaient si perplexe. Le combat fini, il s'empressa de s'approcher de la pièce pour l'examiner, mais il n'eut pas besoin de s'y arrêter longtemps : au premier aspect, il avait reconnu son invention.

Devenu fou de rage et de désespoir à cette constatation, le malheureux écrivit sur son sac même, au crayon, quelques lignes fiévreuses à sa femme, puis saisissant son chassepot :

« Puisque tu n'as été bon, s'écria-t-il, qu'à forger des armes contre ton pays, tu n'es plus digne de le servir. »

Et il se fit sauter la cervelle.

Rolande apprit la fin tragique du pauvre inventeur par une lettre de sa femme, adressée à Ambroisine, et dans laquelle elle lui disait entre autres choses : « J'avais bien prévu que toutes ces malheureuses machines arriveraient à lui tourner la tête et que ça finirait mal ; mais, tu le sais, jamais il n'avait voulu m'écouter. »

— Voilà, ma chère, dit Rolande à Ambroisine en l'arrêtant sur cette phrase, la véritable oraison funèbre de l'imagination par la marmite. Ah ! il est terrible le vase de terre !...

Et il ne fut plus autrement question de l'inventeur.

Rolande, d'ailleurs, avait alors en tête de très-grands soucis personnels. Paris, dans la rage de sa déception de victoire, avait été pris de la folie du soupçon et voyait partout des espions livrant à l'ennemi le secret de nos

opérations militaires. La moindre désinence allemande dans votre nom, le plus petit bout de papier sortant de votre poche, et aussitôt vous étiez pris pour un stipendié de M. de Bismarck et désigné à la vindicte publique.

La comtesse de Jarnailles, comme tout ce qui brille et qui est en vue, avait nombre d'ennemis dont elle ne soupçonnait même pas l'existence : modiste éconduite avec sa marchandise, domestique renvoyée sans qu'on y eût mis des gants, poëtaillon aux vers restés sans réponse et *tutti quanti*. Tout ce monde, prenant prétexte de ses rapports avec le comte Bahnhoff et brodant sur des commérages d'antichambre, se mit à la dénoncer à grands cris comme une espionne de la Prusse. Plusieurs fois, sortant de son hôtel, Rolande surprit de menaçantes rumeurs à son adresse montant du trottoir : à deux reprises, en outre, des ordures avaient été jetées sur sa voiture et des insultes proférées contre elle sur le boulevard. C'était le temps où, les désastres succédant aux désastres, l'exaspération publique était à son comble et ne connaissait plus de mesure; elle ne s'inquiéta que d'une façon relative de ces symptômes. Elle avait foi en la police et se flattait qu'elle saurait la défendre envers et contre tous si les choses prenaient une tournure plus grave. Aussi, quel ne fut pas son étonnement, quand, à la veille de Sedan, elle reçut de la préfecture une invitation non moins expresse que concise d'avoir à quitter la France dans les trois jours.

Ambroisine voulait qu'elle protestât, qu'elle réclamât au moins un sursis. Hasselmackers, qui s'était fait depuis la guerre l'hôte assidu de sa maison, ne parlait rien moins que d'une interpellation au ministère; mais elle les laissa dire et ordonna qu'on fît ses préparatifs de départ.

— Je suis de l'avis de Bilboquet, se contenta-t-elle

de leur répondre ; c'est le moment opportun de chanter : « Partons, emportons notre bagage et nos effets sur notre dos. »

Elle ne se trompait pas. Le lendemain du jour où elle faisait cette réponse était, en effet, le 4 septembre, et l'on sait l'ère étrange inaugurée pour la France à cette date. Le coup fait, Hasselmackers courut tout bouillant du Corps législatif à l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy :

— Eh bien ! cria-t-il à Rolande en tombant dans son salon comme un aérolithe, nous avons fait une révolution pour vous garder !...

— Grand merci, mon cher Hasselmackers, mais vos Parisiens sont décidément trop bêtes, ils ne m'intéressent plus. Je pars ce soir.

En effet, tandis que se constituait à l'Hôtel-de-Ville le gouvernement de la défaite nationale, la comtesse de Jarnailles, avec Ambroisine et quelques serviteurs, montait en wagon pour Calais, d'où elle gagnait l'Angleterre et son hôtel d'Eaton-place.

. . . . . .

. . . . . .

Pendant ce temps, Paris, qu'on prétendait ne jamais pouvoir être investi, subissait toutes les misères d'un siége rigoureux, et MM. Crémieux et Glais-Bizoin fondaient en province une succursale du gouvernement de la défaite.

Lasse de ne voir tous les événements dont la France était le théâtre qu'à travers les journaux anglais, impatiente de se mêler, elle aussi, à ces agitations, à ces fièvres, à ces hideurs qui se passaient au delà du détroit, Rolande, un beau matin, délaissant l'émigration française à Londres, dont elle était le centre, prit, en la seule compagnie d'Ambroisine, la route de France.

LIX

Ce n'était pas chose facile que de traverser la France entière dans le courant du mois de novembre 1870. Les Prussiens avançaient avec une telle rapidité, que des départements aujourd'hui absolument en sécurité étaient demain au pouvoir de l'ennemi. Ajoutez à cela que Rolande avait été forcée de passer par Douvres et Ostende, afin de gagner Bruxelles pour retirer une partie de la somme assez ronde qu'elle avait déposée prudemment six mois auparavant à la Banque de Belgique, et vous vous ferez une idée du détour énorme qu'il lui fallut faire pour gagner Tours où résidait alors la délégation du gouvernement de la Défense nationale.

A Bruxelles, elles prirent le train de Lille qui les mena à Amiens. Cette dernière ville était en révolution : les Prussiens avaient été vus la surveille à Boves, à quelques lieues du côté de Paris ; on avait envoyé au-devant d'eux un bataillon de la ligne tiré d'un régiment de marche et commandé par un sergent-major passé capitaine la veille. Après quelques coups de fusil, ces hommes s'étaient retirés en désordre. On fuyait devant l'ennemi. Dans le buffet encombré de voyageurs, Rolande rencontra la jeune et blonde marquise Amferti qui, accompagnée du major Robin, filait sur l'Angleterre par Calais.

D'Amiens, les voyageuses gagnèrent Rouen, puis Caen. Là, le chemin de fer de l'Ouest les prit et les mena au Mans, alors sous la dictature du préfet Corvisier. Quand Rolande et Ambroisine passèrent, elles remarquèrent une tablée de gens en uniforme et demandèrent à la jolie petite Antoinette, une Autrichienne échouée au

buffet du Mans, quelle était cette bande de soupeurs. Il était une heure de la nuit assez avancée.

Cette curiosité indiscrète déplut probablement au fonctionnaire de M. Gambetta, car, se levant de table, il fit appeler le brigadier de gendarmerie et lui donna l'ordre de demander aux deux femmes leurs papiers. Rolande, qui avait été par alliance un peu sous-préfète sous l'Empire et qui connaissait à fond les droits et les devoirs administratifs, refusa avec énergie d'obtempérer à cette exigence singulière. Le brigadier l'arrêta net et la fit comparaître devant le préfet, assisté de son secrétaire général, de M. Allain Targé, commissaire spécial de la Défense, qui portait sur la tête un képi de préfet orné de sept galons d'argent, et d'un lot assez nombreux d'officiers aussi barbus que mobilisés. Quand Rolande eut jugé qu'elle avait suffisamment fait exercer à cet important aréopage le suprême plaisir du pouvoir, convoité depuis le commencement des dix-huit ans de corruption, elle déplia un passeport excessivement en règle, au nom de madame de Jarnailles, voyageant avec mademoiselle Marais, délivré à Londres par le chargé d'affaires français, visé à Bruxelles par M. Tachard, ministre résident, à Valenciennes, et par un commissaire de police, aussi spécial que peu poli et toujours barbu. Ça, c'était dans le programme. Les mamamouchis s'inclinèrent et les deux femmes passèrent triomphalement et montèrent dans le train de Tours, mais non sans laisser derrière elles un fort parfum aristocratique de ylang-ylang, qui fit froncer le sourcil au colonel de la Cortina-Corrida, détaché de l'état-major de Garibaldi pour venir recruter des volontaires en France. Ledit patriote fit la grimace et trouva que cela sentait le musc.

Ceux qui n'ont pas été à Tours pendant le siége de Paris, ne peuvent se faire aucune idée, même approxima-

tive, de ce qu'était le chef-lieu du département d'Indre-et-Loire. La préfecture où jadis M. Paulze-d'Ivoy représentait si dignement le gouvernement impérial était occupée par les divers services du ministère de l'intérieur. M. Gambetta lui-même y demeurait avec ses fourrures; son cabinet, composé de M. Laurier, directeur général du personnel, presque toujours absent, en mission financière, ou autre; Mazure, sous-chef; Georges Cavalié, dit Pipe-en-Bois, Edmond Magnier, attachés. Plus tard, ce personnel s'augmenta de MM. Edgard-Marie-Mathieu de Luce, de Valcourt-Choiseul, ancien interprète à l'armée du Rhin, chargé par le maréchal Bazaine de traverser les lignes prussiennes pour porter en France ses dépêches, et décoré de la Légion d'honneur par M. Gambetta, qui en fit son secrétaire particulier.

Toute la journée affluaient à la préfecture des députations qu'il fallait recevoir et haranguer. Le balconnier de l'ordre des avocats était infatigable. Il satisfaisait tout le monde; et la citoyenne Bureau, au nom des républicaines libres-penseuses, les francs-tireurs de Pocahontas, les Panachards du désespoir et les francs-maçons du rite écossais, de la Voûte d'acier, s'en allaient grisés de phrases creuses et sonores, de périodes ronflantes et vides. Il fallait voir comme on célébrait la gloire immense de Gambetta, le soir à la table d'hôte de la Boule-d'Or. L'israélite Crémieux, logé à l'archevêché, en train de doter la France des parquets que l'on sait, Glais-Bizoin, casé au lycée, en crevaient de dépit et de jalousie. Heureusement celui-ci avait pour se consoler les fins dîners de l'hôtel de Bordeaux.

Ce nid de réactionnaires où descendit M. Thiers, de retour de son inutile voyage circulaire à travers l'Europe, était singulièrement habité : un lot d'anciens députés y

prenait ses repas et y conspirait à l'eau de rose. C'étaient Guyot-Montpayroux, celui qui a baptisé si spirituellement le grand Gambetta de Lamartine des faubourgs ; Tassin, de Loir-et-Cher ; Houssard, Daniel, Wilson, le châtelain de Chenonceaux, avec sa sœur, madame Pelouze, de Barante, Carré-Kérisouët, de Kératry ; puis Troncin du Mersan, qui avait, dès cette époque, flairé le rôle qu'aurait M. Thiers, qui s'était attaché à sa fortune et ne bougeait d'avec lui. Les visiteurs assidus de ce cénacle étaient : Emile de Girardin, logé près de là, à la Gitonnière, chez M. de Juvisy, dont la sœur, la chanoinesse, est une des jolies femmes du pays, Jenty, Gibiat, Charles Laffitte, Paul Dalloz, Alphonse Royer et Paul d'Hormoys, depuis préfet de la Corse.

L'hôtel de l'Univers, situé également sur le Mail, où Balzac raconte que Tristan l'Ermite tint compagnie aux bourgeois de Tours, victimes d'une joyeuseté du roi Louis le onzième, était moins public et plus mondain. C'est celui-là que choisit Rolande, désireuse, avant de pousser plus avant, de prendre langue et de s'informer. Elle était de plus à deux pas de cette rue Royale qui était la rue de la Paix, le boulevard, et nous allions dire la plage de Tours, tant la vue des toilettes rehaussées, des bas de soie écossais et des personnalités qui s'y coudoyaient rappelle à nos souvenirs Paris et Trouville à la fois !

Madame Doche, Jeanne Andrée, venue de Saint-Avertin, mesdames Kamschine, Cordier, la duchesse de Bellune, les dames Estienne, y rencontraient chaque jour, venant des armées ou y retournant, Antonio de Espeleta, de Modène, Camille de Polignac, le duc de Rivoli, le marquis de Massa, Arnous Rivière, Bixio, Dollfus, Feuillant, de Heeckeren et cent autres. La diplomatie étrangère, représentée par lord Lyons, le prince de Metter-

nich, le chevalier Nigra et de Lancastre Saldanha, était saluée par les purs, Pascal Duprat, Ténot, Lissagaray, et par les émissaires garibaldiens, les recruteurs qui se disaient issus des ducs de Migano et le capitaine d'état-major Trabuco. Ce dernier, sorti récemment de Belle-Isle où il avait été enfermé après sa tentative d'assassinat sur l'empereur, racontait ses campagnes, il disait comment le sang *zénéreux* de Garibaldi avait été versé à Aspromonte ; découvrant sa poitrine velue, il montrait la trace de la balle reçue en défendant Rome contre les Français en 1848 ; c'est *notre lésion d'honneur !* beuglait-il ; il racontait *qué lors dé* son procès, le président Devienne, après lui avoir annoncé qu'il était, avec Greco et Imperatore, condamné à mort, lui avait demandé s'il avait quelque observation à faire.

— Oui, avait répondu Trabuco, étendant la main vers la table des pièces à conviction où reposait, au milieu de bombes, de poignards et de revolvers, un instrument de cuivre, oui, ma président ! Ze demande qu'on me rende *ma cor* de chasse.

C'est à l'hôtel du Croissant, rue Chaude, que se faisaient ces racontars, à deux pas des salons où dînaient Léonie P... avec Malthide B..., et Stella, l'ex-émeraude de la Gaîté. Dans une autre salle, un chef fenian, Bart, devisait avec Léonard, le dévoué inspecteur des ambulances si bien dirigées par la courageuse Mme de Flavigny, installée dans la gare, un tablier d'infirmière tout sanglant à la ceinture et admirable de résignation et de charité évangélique.

Tout le monde était à Tours : le capitaine Latruffe, célèbre sous l'Empire pour avoir empoigné dans un banquet un maire mal pensant, et Léontine Spellier, du Gymnase ; le citoyen Emile de Bois-Luisant, citoyen américain et disciple du marquis de Lafayette, et

M. Odier, de la rue de Suresnes ; Lutz, l'aéronaute, condamné depuis comme communard, et Wilkinson sans ses quatre chevaux, parole d'honneur ! Mais l'élément constitutif de cette foule était les fonctionnaires gambettistes, préfets ou sous-préfets dégommés, voulant se faire regommer, ou avoir de l'avancement. L'un d'eux, le docteur X.., avait volontairement donné sa démission de préfet des Quatre-Nièvres. On lui donna pour successeur M. Y..., un rédacteur du *Réveil*. Un jour on reçut à la préfecture une circulaire du ministre enjoignant de mettre en réquisition toutes les voitures et tous les chevaux du département, pour évacuer sur le Midi des blessés et pour transporter des convois de vivres, destinés au ravitaillement des troupes. Le préfet, à la lecture du document ministériel, donne immédiatement des ordres pour procéder à ce recensement.

On lui obéit. Le surlendemain, aidé de son secrétaire général, il récole les pièces diverses émanées de ses sous-ordres, et lit tout haut :

— Pour la ville de O...

140 charrettes.

22 calèches.

11 poney-chaises.

Ici le préfet s'arrête songeur.

— Qu'est-ce que ça peut bien être que cette voiture-là ? se dit-il. Monsieur le secrétaire général, savez-vous ce que c'est qu'un poney-chaise ?

— Ma foi, non, monsieur le préfet. Et vous ?

— Moi non plus !

Puis, après un instant de réflexion :

— Bah ! bah ! inscrivez toujours, cela doit être excellent pour transporter des sacs de farine, et puis c'est une voiture de riche. Autant de pris sur les Prussiens de l'intérieur.

Cette petite anecdote, véridique en tout point, peint la situation d'une façon assez significative, et il serait superflu d'ajouter quelques traits encore à un tableau si plein de misères, mais peut-être curieux à plus d'un titre. L'histoire s'écrit quelquefois avec le roman qui est son envers : que le lecteur nous pardonne cette légère digression.

Dès le second jour de son arrivée, Rolande eut tous les renseignements qu'elle désirait et elle sut que les troupes allemandes étaient précisément aux environs de Blois. Il lui fallait se hâter pour arriver à temps auprès de sa mère. Elle fit donc ses préparatifs de départ; comme elle achevait de fermer ses malles, la maîtresse d'hôtel lui fit dire qu'un sergent de la ligne blessé et qui arrivait de Blois était en bas, et qu'il pouvait peut-être lui donner des renseignements précis.

— Qu'il monte, dit Rolande.

Un moment après un troupier se présenta, et avant que Rolande eût pu ouvrir la bouche :

— Tiens, c'est vous, madame, dit-il, moitié respectueux, moitié familier. Oh ! je vous reconnais bien, allez ! Vous êtes venue assez souvent chez nous avec M. le duc de Chastaix et ces messieurs. Vous ne me remettez pas, parce que je suis rasé, bruni et que j'ai eu la petite vérole : je suis Baptiste, le maître d'hôtel de chez Voisin !

— Ah ! fort bien, fit-elle. Eh bien ! Baptiste, puisque Baptiste il y a, parlez ! Que savez-vous ?

LX

— Mon Dieu, madame, dit le sergent, je sais que tous ces jours passés on s'est battu aux environs de Vendôme et d'Orléans. Les Français, repoussés partout, reculent devant les ennemis qui occupent Blois à l'heure qu'il est!

— Blois! s'écria Rolande. Quoi déjà? Ah! mes pressentiments ne me trompaient pas; je suis arrivée à temps, et il faut partir sans perdre une minute. Merci, Baptiste, ajouta-t-elle. Ambroisine, donne cinq louis à ce brave Baptiste qui doit regretter comme toi les heureux temps des soupers joyeux et les généreux pourboires du duc.

— Merci, madame, dit le maître d'hôtel. Oserai-je demander respectueusement à madame la comtesse si elle a des nouvelles de monsieur le duc, et s'il est bien portant?

Rolande fronça les sourcils.

— Mais je ne sais, dit-elle avec un sourire forcé. Aux dernières lettres que j'ai reçues de lui, il était chef de bataillon des mobiles du Loiret et il faisait partie du 24e corps à l'armée de la Loire. Vous ne l'avez pas rencontré, Baptiste?

— Non, madame la comtesse.

Et le fin maître d'hôtel, comprenant qu'il avait fait un impair, salua et se retira discrètement.

— Allons, madame, haut la patte, dit Ambroisine, quand la porte fut refermée derrière le sergent; il ne s'agit ni de se lamenter ni de mordiller son mouchoir. Puisque vous voulez revoir madame votre mère et le

château de Jarnailles, à supposer que l'un et l'autre existent encore, dépêchons-nous et filons.

— Partons, soit, j'y suis décidée, approuva Rolande. Mais par où et comment?

— C'est bien simple, répondit la tenace Ambroisine : gagnons en voiture Blois, et de là nous aviserons.

— Oui, mais ne faut-il pas pour cela traverser l'armée française d'abord et ensuite les avant-postes ennemis?

— Eh bien? fit Ambroise narquoise. Ce ne sont que des hommes, après tout. Depuis quand font-ils peur à madame?

— Tu as raison, occupons-nous de nos passes.

Quelques instants plus tard, les deux femmes entraient en voiture dans la cour de la préfecture d'Indre-et-Loire, où se tenait alors, avec les divers ministères, le siége du gouvernement. Elles montèrent au premier et prirent place sur les banquettes qui faisaient tout le tour de la pièce. On écrivit leurs noms et elles attendirent, en compagnie de sous-préfets dégommés, d'inventeurs de canons fantastiques et de fournisseurs de semelles de carton. A leurs côtés étaient des sous-officiers à figure basse et ignoble venant se plaindre de leurs capitaines qu'ils accusaient d'incivisme. De temps en temps, les portes du cabinet ministériel s'entre-bâillaient, et la chevelure de M. Masure, ou la longue face blême de Pipe-en-Bois apparaissait par l'ouverture. Des préfets, des généraux sortaient l'air préoccupé, et les soldats patriotes ne se levaient seulement pas pour saluer leurs supérieurs au passage. Touchant exemple de la discipline aux heureux temps de la République!

Rolande, grâce à son passeport parfaitement en règle, qui l'avait déjà préservée des brutalités du satrape provisoire du Mans, n'eut pas de peine à obtenir

ce qu'elle demandait : un permis pour elle et pour sa femme de chambre de se rendre au château de Jarnailles, près Vendôme. Munies de ce précieux sauf-conduit, les deux femmes rentrèrent à l'hôtel. Elles y prirent un léger repas, et le soir même elles quittèrent Tours dans une voiture particulière louée rue Chaude et payée fort cher, ma foi. Les compatriotes de Balzac et de Pascal étaient âpres au gain pendant le siége, et ils ont écorché à qui mieux mieux les pauvres Parisiens. Dame ! on n'a pas tous les ans pareille aubaine !

Nous ne les suivrons pas dans leur voyage. A part les troupes incessamment rencontrées qui se repliaient sur Tours, la difficulté de se nourrir et le froid qui était épouvantable, il ne présenta aucun incident notable. Disons seulement que, contrairement à leur prévision, elles n'eurent affaire qu'à des compatriotes. Deux ou trois jours auparavant, les Prussiens, opérant un mouvement sur la gauche, avaient évacué les pays situés entre Orléans et Vendôme. Nos deux hardies voyageuses arrivèrent donc sans encombre à Jarnailles.

Quand la voiture qui portait Rolande et Ambroisine franchit le seuil de la grille, mademoiselle de Jarnailles ne put se défendre d'une certaine émotion.

Depuis la soirée funeste où elle avait quitté, dans son trouble, sans tourner la tête, l'asile paisible où s'était écoulée sa jeunesse, depuis cette fatale journée des noces de sa sœur, terminée par la dramatique aventure du Lion-d'Or, Rolande avait bien souvent pensé à cette demeure qui abritait sa pauvre mère ; mais elle ne l'avait pas revue. Cette femme de bronze, sur laquelle aucun sentiment humain ne semblait avoir prise, éprouva cependant un léger tremblement qui fit bientôt place à la surprise et à la colère.

Jarnailles était mutilé, les plus beaux arbres du parc,

coupés, gisaient à terre dépouillés de leurs branches. Les parterres étaient saccagés, les murs crénelés, sillonnés de meurtrières. Dans les cours, de grands feux étaient allumés, autour desquels se chauffaient des hommes à figures sinistres et à uniformes bizarres. Les vitres de la plupart des chambres étaient cassées. Auprès du perron stationnait une ignoble charrette à peine recouverte d'une mauvaise bâche. Dans ce véhicule, une femme sordide à foulard noué sous la nuque émergeait du milieu des bottes de paille et des tonneaux.

C'était même Porniquet, cantinière du bataillon des francs-tireurs de La Villette. Cette estimable personne, jadis gérante d'un mastroquet dansant à la barrière de l'École, à l'enseigne de la *Patte de Lézard*, avait suivi son cher époux, Amable Porniquet, autrefois lutteur à la salle Montesquieu et que les républicains et solides patriotes avaient nommé par acclamation lieutenant en premier des éclaireurs de La Villette.

Les susdits braves, recrutés un peu partout, surtout dans les prisons, s'étaient tout récemment signalés en mettant le feu au divin château de C..., cet adorable chef-d'œuvre d'architecture. Ils avaient couché plusieurs jours dans ce domaine, fait leur immonde popote dans l'oratoire de Marie Leczinska, fumé leurs pipes dégoûtantes dans le retrait où François Ier écrivait ces jolis vers :

Souvent femme varie.
Bien fol est qui s'y fie,

et déposé toutes sortes d'ordures dans les splendides escaliers à doubles tournants qui font l'admiration des touristes. Vinrent les Prussiens. Nos bravaches déguerpirent, mais non sans laisser leurs cartes de visite sous forme d'incendie qui a brûlé plusieurs pièces.

Le malheur voulut qu'en rétrogradant devant les Bavarois et les Saxons, cette jolie graine de fédérés vînt s'échouer dans l'arrondissement de Vendôme. Ils apprirent que le château de Jarnailles grand, confortable, abondant en ressources de tout genre et habité seulement par une femme, se trouvait à portée. Ils y accoururent, semblables à une bande de loups affamés ou à une nuée de corbeaux dévorante. L'infortunée douairière de Jarnailles, restée seule depuis la mort de son Edmée chérie, et qui partageait son temps entre la prière et les larmes, accueillit du mieux qu'elle put cette invasion terrible qui lui rappelait 1848, et les sinistres récits que madame de Montfaucon, sa mère, lui avait faits des temps épouvantables de la Terreur. Elle ne discuta ni ne marchanda avec eux. Dès les premiers jours, le vieil intendant de Jarnailles, le père Bontemps, eut ordre de livrer aux chefs de la bande les clefs de tout : de la cave, du grenier et des serres. Si on en usa et si on en abusa, je vous le laisse à deviner. Tout fut mis au pillage. La cave d'abord, puis le reste. On pratiqua dans le parc des coupes sombres si chères à la monarchie de Juillet, ensuite tous les animaux de la basse-cour et du Petit-Trianon de Rolande y passèrent à leur tour. Par une pieuse superstition et croyant que sa fille partie reviendrait peut-être un jour, Mme de Jarnailles n'avait pas voulu qu'on touchât à rien de tout cela.

On s'était borné à donner à manger aux animaux préférés, jadis objet des soins particuliers de Rolande, et à entretenir avec amour ce petit coin du parc, qui était resté tel qu'elle l'avait quitté poussée par l'inéluctable destinée. Tout cela ne fit pas long feu devant les farouches sang-impur issus des barrières de Paris. On mangea jusqu'aux lophophores, et le sergent Jupillard déclara, avec l'approbation de sa compagnie et celle du

caporal Houdet, que ces gueux d'aristocrates sont bien bêtes de nourrir des poulets qui avaient comme cela mauvais goût. « Voilà bien leurs idées, ajoutait-il, et c'est à ces bêtises-là qu'ils mangent l'argent du pov' peuple ! » Sur quoi, la compagnie tout entière déclara que Jupillard avait raison, que c'était une forte tête et que, au retour à Paris, on le nommerait conseiller municipal, malgré qu'il ne sût ni lire ni écrire. Mais, bah ! qu'importe ? Est-il besoin d'être lettré pour décapiter l'hydre de la réaction ?

Rolande, qui était une réactionnaire, ne vit pas sans un déplaisir amer le sans-façon avec lequel les frères et amis avaient disposé de son bien. Les portes des écuries ouvertes laissaient voir les chevaux des chefs et celui de la citoyenne Porniquet qui se vautraient sur une épaisse litière et jouaient bruyamment des mâchoires en broyant leur avoine qui débordait des mangeoires. La cuisine resplendissait sous les reflets d'un feu immense devant lequel rôtissait un veau tout entier ; enfin des francs-tireurs en petite tenue, tunique noire, bottes de cuir jaune, et sans leurs shakos à plumes de coq, montaient de la cave en portant au bras des paniers pleins de bouteilles de vins fins. Tout cela avait un air des noces de Gamache et contrastait singulièrement avec l'aspect désolé du cadre, la neige, les arbres dépouillés, le château triste et qui avait l'air abandonné de ses maîtres.

La voiture qui contenait Rolande et Ambroisine tourna dans la cour et vint s'arrêter devant le perron ; à sa vue, quelques hommes en désordre se précipitèrent sur leurs fusils qui étaient dans une salle basse, et le chef du poste, qui dormait à moitié ivre sur un banc, grommela quelques blasphèmes à l'adresse de la sentinelle de la grille qui les laissait surprendre ainsi. La sentinelle

avait autre chose à faire : elle aidait une fille de basse-cour, maritorne d'occasion, à cueillir une salade de pissenlits.

LXI

— Halte-là !
— Qui vive?
— Qui êtes-vous?
— Que voulez-vous ?
En moins d'une minute ces diverses interjections résonnèrent aux oreilles de Rolande qui, sans s'émouvoir et sans se préoccuper aucunement d'y répondre, mit tranquillement pied à terre.

— Ah çà! répondrez-vous à la fin? s'écria Jupillard exaspéré et faisant un mouvement pour mettre la main sur l'épaule de Rolande.

— Bas les pattes! fit Ambroisine intervenant et donnant un coup sec sur le bras du sergent. Madame est ici chez elle, plus chez elle que vous, entendez-vous! Laissez-la passer. D'ailleurs, nous sommes en règle. S'il vous faut des papiers, nous en avons à revendre et on va vous les montrer.

Le sergent étendit la main en avant.

— Pas à vous, singe irrespectueux, mais à votre chef, si vous en avez un. Je connais trop bien la hiérarchie militaire pour obéir à un sous-officier comme vous. Allons, marchez devant, ne répliquez pas et conduisez-moi au capitaine.

— Mâtin, quelle luronne ! fit le caporal Houdet. Elle me fait l'effet de Marie Laurent. Excusez! Passez, même, on vous suit!

Et tous trois se dirigèrent vers la salle basse où Amable Porniquet, en compagnie d'Ida Porniquet, son épouse, se livrait aux douceurs d'un bésigue en trois mille, à un quart de centime le point, non sans se rafraîchir fréquemment d'un coup d'excellent pomard.

Pendant ce temps, Rolande, qui reconnaissait son chemin, avait prestement monté un étage et était arrivée devant la porte de la chambre de sa mère. Elle frappa un léger coup, écouta un instant si elle recevait une réponse, puis voyant que tout restait calme à l'intérieur, elle tourna la clef et entra.

Le jour gris et sombre allait faire place à la nuit. On y voyait à peine dans cette grande pièce tendue de couleur foncée. Seul le feu qui était allumé, jetait des lueurs fugitives et accrochait un reflet aux cuivres d'un meuble et aux boiseries de poirier poli. Rolande jeta un coup d'œil autour de la chambre : personne! Cependant un soupir étouffé retentit dans un coin. Elle y porta les yeux. Une forme noire, plutôt affaissée qu'agenouillée, gisait devant un prie-Dieu. C'était ce qui restait de la comtesse de Jarnailles. Rolande fit quelques pas dans cette direction. A ce moment le feu jeta une lueur plus vive, les flammes, courant autour des bûches, éclairèrent fortement toute la chambre, et Rolande aperçut au-dessus du prie-Dieu un grand portrait de sa sœur qu'elle ne connaissait pas. Il avait été peint par Ricard, venu exprès de Paris quelques jours après le mariage d'Edmée. La duchesse de Chastaix était suavement belle dans sa blanche toilette de mariée, idéalement jolie dans le voile virginal et sous les vaporeux tissus de dentelle qui encadraient son profil angélique. Elle était là dans toute la majestueuse ivresse du bonheur permis et de l'amour partagé; souriante et digne, elle apparaissait sous l'écusson de ses aïeux avec cet air d'ineffable dou-

ceur qui devait la faire surnommer la bonne duchesse.

A cette apparition subite en ce lieu, à cette heure, Rolande frissonna. Elle n'avait pas eu encore le temps de se remettre quand la comtesse de Jarnailles se dressa toute droite devant elle :

— Qui est là? dit la mère tournant vers Rolande son visage auguste ravagé par la douleur, sillonné par les larmes et encadré par d'épais bandeaux de cheveux blancs. Qui est là? répéta-t-elle.

— C'est moi, dit la courtisane, c'est votre fille!

— Je n'ai plus de fille, dit la comtesse devenant plus pâle encore que de coutume.

— Ma mère, c'est moi, c'est Rolande! Ah! pardon! grâce! justice! Me voici, je vous ai sue en danger, je suis accourue. Ma mère, ne me regardez pas ainsi. Oui, je sais, j'ai été coupable, criminelle peut-être, mais je me repens. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui ai tout fait : c'est la fatalité! Est-ce ma faute à moi si j'étouffais entre les quatre murailles de ce château? si la nature, je ne veux pas dire la Providence — il n'y a pas de Dieu — m'a donné l'âme d'une lionne à laquelle il faut le grand air, l'espace et la liberté? Et puis, le duc, je ne l'ai pas cherché, moi ; il est venu, c'était moi qu'il aimait la première. Edmée ne l'a eu qu'après. Je le lui ai repris. Mère, pardon! c'est horrible, ce que je dis là. Suis-je si coupable, d'ailleurs? Dès l'enfance vous m'avez préféré Edmée, ma mère, et mon cœur, dévoré du besoin d'aimer, a eu froid près de vous en sentant que vos caresses allaient plus volontiers à ma sœur qu'à moi. C'est ainsi que cela a commencé. Plus tard... plus tard... Je ne sais pas, moi! Je ne me rappelle plus.

Et elle éclata en sanglots et tomba prosternée aux pieds de sa mère.

— Malheureuse, dit la comtesse, tu ne sais pas même te

justifier sans accuser l'ange qui n'est plus et que tu as tuée.

— Tuée ! tuée ! tuée ! cria-t-elle en se traînant sur ses genoux. Ah ! ne dites pas cela, ma mère. Mais je n'y tenais pas, moi, à son duc. Est-ce que je l'aimais, moi? Est-ce que je l'ai jamais aimé, ni lui, ni tous ceux qui m'ont servi d'échelons inconscients pour gravir les sommets que je veux atteindre et que, dédaigneuse, j'ai repoussés du pied aussitôt qu'ils ne m'ont plus servi à rien? Elle n'avait qu'à me le demander, je le lui aurais rendu. C'était ma sœur après tout. Elle était Jarnailles comme moi, et, malgré tout, Jarnailles je suis restée, ma mère. Mon Dieu, je vous dis tout cela au hasard, je ne sais pourquoi, comme cela me vient! Ce que je sais, c'est que voilà la première fois de ma vie que je pleure et que je suis bien malheureuse.

— Est-ce ma faute, Rolande? dit d'un ton grave la comtesse. Mais d'abord, relevez-vous.

— Je ne me relèverai que si vous me pardonnez, ma mère, et si vous m'appelez votre fille.

— Il faudrait mériter ce titre autrement que par un repentir passager, dit sévèrement la comtesse ; encore une fois relevez-vous ! D'ailleurs, voici Bontemps qui apporte de la lumière et le souper. Il ne faut pas qu'il vous surprenne en cet état.

Rolande se releva péniblement, elle était brisée par l'émotion et la fatigue. Elle se jeta dans un grand fauteuil et y demeura immobile sans parler, sans vouloir rien prendre tout le temps que dura le frugal repas de la comtesse.

Le souper terminé, la mère et la fille échangèrent quelques banales paroles et se séparèrent. Le lendemain, Rolande exposa à sa mère son désir et l'objet de sa venue. Le pays n'était pas sûr, la guerre pouvait se prolonger, tout cela finirait quand et comment, nul ne

le savait; il était donc beaucoup plus prudent de s'éloigner des localités qui étaient le théâtre des hostilités. En un mot, Rolande proposa à sa mère de quitter Jarnailles et de venir soit à Bordeaux, soit à Bruxelles ou à Londres, attendre des temps meilleurs, ce qui ne pouvait tarder, et la conclusion de la paix.

La comtesse de Jarnailles résista obstinément à toutes les ouvertures que Rolande lui fit à ce sujet. Celle-ci insista. Alors sa mère la prit par la main et l'entraîna avec elle, lui fit descendre les escaliers, traverser le potager et ouvrir une petite porte qui donnait sur le cimetière du village. A la vue des tombes et des croix, Rolande comprit. Elle s'arrêta.

— Venez, lui dit avec force la comtesse.

Et entrant dans l'église déserte, elle fit voir à Rolande la chapelle réservée aux Jarnailles, dans laquelle on avait enterré Edmée.

— Je ne quitterai jamais ce lieu, dit solennellement la comtesse. C'est là que reposent et ma fille et l'enfant qu'elle portait dans son sein, l'espoir de ma race qu'elle a emporté dans la tombe. C'est ici que je mourrai, la dernière de mon nom!

— Qui sait? se dit à elle-même Rolande en s'inclinant. Puisqu'il en est ainsi, ma mère, reprit-elle, puisque votre volonté est inébranlable, il me sera permis au moins de rester auprès de vous. Oh! quelques jours seulement et jusqu'à ce que tout danger soit écarté.

— Vous le pouvez, répondit la comtesse.

Quelques heures après cette scène, Ambroisine entra vivement dans la chambre où Rolande, restée seule, se livrait à ses réflexions.

— Madame, madame, dit vivement la boiteuse, je viens de faire une découverte. Vous savez bien, le sergent et le caporal de ces maudits éclaireurs de La Vil-

lette qui nous ont arrêtées au moment de notre arrivée ici et que j'ai si bien rembarrés.

— Oui. Eh bien?

— Eh bien! c'est du gibier de notre connaissance. Depuis hier que je suis ici, je me creusais la tête pour me rappeler où j'avais vu ces figures-là. Je me souviens maintenant. Ce sont ces deux gars-là qui ont tant rôdé autour de la rue Barbet-de-Jouy pendant les deux ou trois jours qui ont précédé le guet-apens de Neuilly. Je suis sûre que ce sont eux qui ont fait le coup.

— Tu crois? fit Rolande d'un air de doute.

— Je ne crois pas, je suis sûre. Tout à l'heure, quand vous avez traversé le parc avec madame la comtesse pour aller à l'église, ils étaient tous deux en train de fumer leurs pipes sur le perron. J'étais à trois pas d'eux, cachée derrière une persienne et ils ne me voyaient pas. J'ai entendu alors Houdet dire à Jupillard :

— C'est bien elle.

Et l'autre lui répondait :

— Nom de nom, oui, c'est elle!

— Malheur, si elle allait nous reconnaître!

— *Mince de taf*, a répondu l'autre. Pas de danger. Il n'y avait pas de lumière là-bas à Neuilly. N'empêche que nous les avons durement grinchi, les *durailles d'orphelin*. Qué noce!

— Parle pour toi, répliqua le caporal, pour toi et pour l'Hirondelle, cette voleuse finie qui m'a soulevé mon *fade* quand ce vieux juif de Dalsheiner m'a eu payé cinq mille balles ce qui en valait vingt. Mais comme je l'ai bien fait recracher tout à Londres!

— Tais-toi, môme, dit le sergent, tu sais que je l'aime toujours. Je lui fais des traits de temps en temps, c'est pas ma faute, mon gueux de physique fait des malheureuses; mais au fond c'est une vraie femme!

— Eh bien, madame, reprit Ambroisine, doutez-vous encore que nous soyons aux mains de ceux qui ont fait le coup?

— C'est possible, repartit Rolande d'un ton de froid dédain et de suprême indifférence. En tout cas, que veux-tu y faire?

— Rien, madame, si ce n'est se garder à carreau. Nous n'avons rien de précieux ici, sauf quelques billets de mille que j'ai cousus dans les doublures empesées de vos jupons; seulement je dis qu'il faut ouvrir l'œil.

— Soit! ouvre-le, ma fille, ouvre même les deux si tu veux, dit Rolande en bâillant. Moi, je vais dormir un peu en attendant le dîner. Je suis toute malade et toute énervée comme à l'approche d'un danger! Laisse-moi.

LXII

Le jour se levait à peine, bas et triste, et les francs-tireurs de La Villette commençaient à se livrer à leurs travaux habituels, quand des coups de fusil retentirent du côté de Vendôme sur la route impériale. On courut aux armes et bientôt on aperçut trois compagnies de chasseurs à pied qui la veille au soir, égarées dans les neiges, avaient perdu leur route et n'avaient pu rejoindre leur bataillon.

Ils suivaient tranquillement leur chemin, lorsque, d'un sentier de traverse encaissé entre deux haies, ils virent tout à coup sortir cinq uhlans. Ceux-ci marchaient dans leur ordre habituel, deux devant, l'œil au guet, le pistolet au poing, scrutant le pays autour d'eux et en étudiant jusqu'aux moindres accidents de terrain. Au milieu, *le Gefreite;* une minuscule carte routière, réduite à

l'infini, mais fort bien faite, indiquant les villages, les hameaux, les fermes isolées, les cours d'eau, était dépliée sur le pommeau de sa selle et il la consultait fréquemment. Il connaissait le pays, d'ailleurs. Il avait été ouvrier sellier à Vendôme, et bien souvent, pendant les quatre années que ce robuste gaillard aux cheveux jaunes, aux yeux bleu clair avec des reflets de faïence, avait passées en France, il s'était promené, *pour son plaisir*, de long en large dans l'arrondissement.

Les camarades d'atelier se demandaient bien parfois pourquoi le grand Max — c'est ainsi qu'on l'appelait — passait hors de Vendôme tous ses dimanches et ses jours fériés pendant lesquels la maison du maître sellier demeurait fermée. Jamais il ne les accompagnait au cabaret, il ne buvait que de la bière et cela chez un autre Allemand établi cordonnier dans un des faubourgs de la ville qu'il fréquentait assidûment. On ne lui connaissait pas de bonne amie, il ne jouait ni aux cartes ni au bouchon. Pour de l'argent, il en avait. D'abord, il en gagnait pas mal, étant habile ouvrier ; puis, tous les deux ou trois mois, il recevait quelques thalers, une centaine environ, qui lui arrivaient sous la forme d'une traite tirée à vue par Schloss Gebrüder, de Berlin, sur M. Cernuti, un banquier italien, républicain fougueux, domicilié à Orléans. Cet argent, disait-il, lui venait d'un petit héritage qu'il avait fait en Poméranie, son pays. Il le plaçait, du reste, très-religieusement en rentes sur l'État.

Quoiqu'on soit curieux en province parce qu'on n'a guère que cela à faire, on finit par s'accoutumer à la manière de vivre du grand Max, qui avait passé pour tant soit peu étrange dans les premiers temps. On mit sur le compte de l'amour de la nature ses excursions réitérées ; on attribua ses questions incessantes sur chaque personne de la ville au désir de s'instruire, et on

n'y fit plus attention. Vers le commencement de juillet 1870, Max reçut une lettre timbrée d'Allemagne, à la lecture de laquelle il monta promptement dans le garni qu'il occupait et fit son paquet. Il redescendit à l'atelier, rendit au patron ses outils, son tablier, et partit, malgré toutes les instances faites pour le retenir. Il allait se marier, disait-il. Sa fiancée l'attendait, il ne pouvait perdre une minute. Il courut à Orléans, retira de chez Cernuti ses titres de rentes au porteur, passa par Paris où il les réalisa avec bénéfice à cause de la hausse formidable que les résultats du plébiscite avaient produite sur les marchés financiers, et on le perdit de vue.

C'est lui qui commandait le petit peloton d'avant-garde et qui était au milieu des quatre uhlans, dont deux le précédaient, comme on l'a vu plus haut, et deux le suivaient à une assez grande distance en arrière, de façon à éviter les surprises de ce côté.

En débouchant sur la route impériale, les uhlans de tête se trouvèrent nez à nez avec les trois compagnies de chasseurs qui marchaient péniblement dans la neige, sac au dos, fusil sur l'épaule et ne s'attendant nullement à rencontrer l'ombre d'un ennemi. Aussi étonnés les uns que les autres, les deux partis ne perdirent pas de temps. Les chasseurs se déployèrent en tirailleurs, croyant avoir affaire à tout un escadron, tandis que les uhlans, tournant bride, s'enfuirent à toute vitesse sous une grêle de coups de fusil dont pas un ne porta. Ils reprirent le chemin creux par lequel ils étaient venus, et, quelques minutes après, se perdirent dans l'éloignement.

Remis de leur alerte, les chasseurs à pied firent halte, et comme toute cette scène se passait à cinquante mètres des grilles du château de Jarnailles, ils entrèrent dans la cour et vinrent se réchauffer autour des grands feux allu-

més par leurs prédécesseurs les éclaireurs de La Villette.

Il était environ midi. Reposé, orienté, le détachement allait reprendre sa route, lorsque des cris se firent entendre suivis d'une fusillade nourrie. Chasseurs et éclaireurs sortirent en hâte : les Prussiens attaquaient. Ils avaient là trois bataillons aux uniformes frais comme s'ils sortaient d'une boîte, un escadron de uhlans et six pièces d'artillerie en acier. Le soleil, qui perçait les nuages à ce moment même, frappa leur croupe polie qui scintilla comme un éclair.

En un instant le capitaine des chasseurs à pied organisa la défense. C'était un vieux loup d'Afrique et de Crimée. Il avait pris sa retraite depuis 1863 et vivait tristement à Compiègne, son pays natal, où il demeurait dans une petite maisonnette, un héritage lui venant d'une tante. Deux mille francs de rente, la pension de retraite, les deux cent cinquante francs de la croix, c'était juste de quoi vivre décemment et s'accorder de temps à autre la douceur d'une petite partie de dominos au café militaire. Là il lisait le *Moniteur de l'Armée*, le *Pays*, qui était rédigé par des gens qui ne boudent pas devant un coup de sabre, *sacredié !* et il feuilletait l'*Annuaire* pour savoir ce qu'étaient devenus les camarades.

De temps à autre il apprenait la mort de quelqu'un d'entre eux ; le capitaine se rappelait alors que ç'avait été un camarade d'assaut à Constantine ou de tranchée à Sébastopol. Avec cet autre il avait été huit ans en garnison à Nîmes ; il y avait de jolies Arlésiennes dans le café du Cours, et on s'était parfois chamaillé un peu vivement à l'endroit de ces piquantes brunettes à la peau dorée comme des Siciliennes. Il donnait alors un souvenir à ceux qui étaient partis dans la mort et reprenait philosophiquement sa partie : Cinquante à vingt-sept ! A qui la pose ?

Quand venait le dimanche, le vieux capitaine endossait une longue redingote bleue, strictement boutonnée et ornée d'un long ruban rouge comme les invalides, une naïve gloriole du vieux brave qui avait mérité dix fois, sans l'avoir, cette distinction prodiguée à tant de gens qui ne le valaient pas. S'il faisait beau, le capitaine allait au parc entendre la musique des guides ou des lanciers de la garde. Il marchait à petits pas, appuyé sur sa grosse canne de jonc à pomme d'ivoire jaunie, et en traînant un peu la jambe, un souvenir du Grand-Redan de Malakoff.

Quand il croisait un pensionnat de jeunes filles, le vieux grognard s'arrêtait. Il regardait défiler devant lui cet escadron de frais minois et d'yeux éveillés. Il passait en revue cet essaim de têtes brunes, blondes, frisottées, ébouriffées et coiffées de chastes bandeaux à la Vierge recommandés par la supérieure du couvent des Dames de Marie, comme la coiffure la plus « édifiante ». Et quand la jeune troupe était passée avec un murmure confus de chuchotements et de rires étouffés, le capitaine reprenait sa route en poussant deux hum ! hum ! sonores qui indiquaient chez lui le *summum* de la satisfaction.

Après Sedan, le capitaine avait voulu reprendre du service malgré ses douleurs ; et on lui avait rendu son grade, non sans rechigner à cause de son dévouement aveugle à l'empereur, et on l'avait envoyé au 44e bataillon de chasseurs formé à Tours avec des recrues et quelques débris des troupes du général d'Aurelle de Paladines.

Du premier coup, le capitaine vit à qui il avait affaire, et il ne compta que médiocrement sur le secours des éclaireurs de La Villette. Leur commandant Amable Porniquet jurait et sacrait bien haut en faisant résonner sur

le parquet des appartements les éperons qui étaient vissés à ses bottes à l'écuyère, mais il était d'une pâleur extrême et balbutiait en parlant.

Les hommes valaient mieux. Tous ces Jupillard et ces Houdet, graine de Poissy et gibier de Toulon, sont des insurgés de naissance. Tout petits, ils ont remué des pavés pour faire des barricades et tiré sur les Suisses, les municipaux ou les sergents de ville, suivant leur âge. Paris, la grande ville des révolutions, ne les a pas laissés chômer longtemps sans exercer leur talent ; tous les quinze ans, il y a du *chahut* dans les rues, selon l'expression pittoresque de ces hirondelles de barricades, et leur apprentissage est tout fait. On l'a vu en juin 1848. Les bataillons de la garde mobile de Paris se sont conduits admirablement au feu et ils étaient presque exclusivement composés de jeunes ouvriers parisiens, voire même de gavroches du ruisseau... Cette diablesse de race de voyous, étiques, malingres, pâles et souffreteux, est brave ; ils ne savent pas vivre, mais ils savent mourir.

Le capitaine, qui avait assez roulé le monde pour connaître tout, même les Parisiens, disposa les éclaireurs en tirailleurs à toutes les fenêtres du château. Ses chasseurs à pied furent placés derrière les murs du parc, qui étaient crénelés et percés de meurtrières, on se le rappelle, et lui-même se réservant le poste le plus dangereux, se campa dans le vaste vestibule du rez-de-chaussée, transformé en réduit, avec une section de sa meilleure compagnie. Là, par des fentes ménagées dans les portes et les contrevents, il fit diriger un feu nourri et admirablement exécuté qui commença à faire reculer les Prussiens.

Leurs officiers, visés spécialement par les chasseurs et par les éclaireurs, tombaient un à un ; essayer de

forcer les grilles qui étaient doubles et séparées par un étroit terre-plein s'étendant entre deux fossés pleins d'eau glacée, c'était s'exposer à une mort certaine. Ils firent quelques pas en arrière et continuèrent leurs feux de tirailleurs.

— Canailles ! dit tout haut Jupillard, ils préparent quelque gueuserie. En attendant, tiens, à toi !

Et, visant avec soin, il lâcha son coup de fusil, un officier prussien tomba à terre.

— Bon nanan, ça, fit-il en caressant du plat de la main la crosse de son petit remington. Va-t'en voir ta Gretchen, sale mangeur de pommes de terre !

— Hé ! Jupillard ! cria une voix.

— Quoi donc ?

— Dix sous que j'abats la quille, ce gros colonel qui, penché sur son cheval, donne un ordre. Ça y est-il ?

— Ça y est, dit Jupillard. Vas-y, mon fils.

— Attends, répondit la voix.

Un coup de feu sonna. Le colonel chancela ; néanmoins il resta debout.

— Atout ! Il en a, reprit la voix. J'ai gagné.

— Pas vrai ! Fallait le décrocher ! Je vais m'y mettre.

Et, tout en chantant la *Mère Badingue*, Jupillard tira.

— A tout coup l'on gagne, s'écria-t-il joyeusement. Chaque coup, chaque demi-douzaine !

Cette exclamation de triomphe se perdit dans un bruit sourd et profond. Un nuage de poussière s'éleva. C'était la gueuserie prédite par Jupillard.

Les six canons prussiens se mettaient de la partie. On leur avait fait faire le tour des murs du parc et on les avait braqués au bout d'un des huit sauts-de-loup qui donnaient sur la campagne. De là les artilleurs ennemis, pointant à leur aise, le long des interminables allées étroites, prenaient le château à revers.

L'obus prussien, entrant avec violence par une fenêtre du salon, vint éclater au milieu de la pièce. Un nuage de fumée s'éleva. Des glaces volèrent en éclats. Trois hommes tombèrent.

— S. N. de D. ! s'écria le capitaine entrant. Qu'y a-t-il ici ?

— C'est le brutal, clama Jupillard. Malheur ! et c'est pas celui du 15 août ! En fait de charcuterie, c'est nous qui serons le bœuf !

— Silence ! dit le capitaine. Évacuez la pièce.

Comme il parlait, deux ou trois obus successifs éventrèrent les autres croisées. On vit dehors et on distingua nettement les six canons en batterie à l'extrémité des allées près du saut-de-loup et les artilleurs s'agitant autour de leurs pièces.

— Nous sommes fumés, pensa le capitaine.

— Tout le monde au premier, commanda-t-il, et feu partout.

En même temps, des hourras sauvages éclatèrent devant la façade. Les Prussiens, profitant du ralentissement dans le feu des Français, avaient forcé les grilles et ils arrivaient dans la première cour. Ils amenaient trois charrettes de paille, et des soldats armés de torches qui accompagnaient les voitures disaient clairement qu'ils voulaient mettre le feu au château.

La demeure des Jarnailles était perdue !

LXIII

Criblées de coups de fusil, les fenêtres laissaient à découvert leurs défenseurs. Depuis longtemps déjà c'en était fini des chasseurs chargés des murs. Ils

étaient tombés un à un, et une rangée de cadavres espacés tachait la terre. Ces corps noirs, dont quelques-uns rougissaient de sang la neige autour d'eux, avaient un aspect sinistre. D'ailleurs les munitions commençaient à manquer.

Mornes et désespérés, les chasseurs jetaient des regards tristes sur leurs cartouchières vides. Le capitaine, pâle, les dents serrées, promena ses regards autour de lui. Il lui restait dix-huit hommes. Tout ce qui parmi les éclaireurs n'était ni tué ni blessé avait disparu. Ils étaient à la cave ou cachés dans les combles. Les bottes de paille déchargées gisaient à terre sur le perron. Le feu venait d'y être mis et les flammes, excitées par un seau de pétrole que les glorieux guerriers du victorieux Guillaume venaient de répandre sur la paille, s'élevaient en larges nappes qui léchaient les murs.

— En avant, mes enfants ! commanda le capitaine. Ouvrez les portes !

On lui obéit, et à travers la fumée noire et âcre qui tourbillonnait en nuages épais, dix-neuf hommes, dix-neuf tigres bondirent sur les Prussiens.

Ils tombèrent au milieu de la masse, tuant tout devant eux, trouant les ventres, ouvrant les crânes, frappant sans relâche, frappant encore, blessant, blessés, couverts de leur propre sang qui coulait mêlé à celui des autres. Cela dura cinq minutes. Puis les bataillons prussiens se refermèrent sur eux. Les dix-neuf braves avaient vécu.

C'est ainsi que mourut Pierre-Athanase Solier, chevalier de la Légion d'honneur, capitaine aux chasseurs à pied.

Les coups de fusil avait cessé.

— Éteignez le feu ! commanda le colonel qui avait

pris la direction de l'assaut depuis la mort de son collègue. Entrez vingt hommes et prudemment. Il doit y en avoir là-dedans.

Les vingt hommes pénétrèrent, précédés d'un lieutenant. Rien dans les appartements. Au premier, dans une galerie, une porte fermée. Ils la heurtent de la crosse des fusils. Elle s'ouvre. Une femme paraît sur le seuil.

— Que voulez-vous ? fit Rolande en langue allemande.

Sans lui répondre, deux soldats l'écartèrent brutalement et se précipitèrent dans la chambre. Elle ne contenait que la comtesse de Jarnailles prosternée dans l'attitude de la prière.

— Veuillez nous suivre, madame, dit respectueusement et en saluant de l'épée le lieutenant stupéfait d'entendre cette inconnue s'exprimer en allemand, avec une pureté telle qu'il se croyait encore en plein royaume de Hanovre.

— Je veux parler à votre chef, reprit Rolande. Je suis la propriétaire de cette demeure ; voici ma mère, et j'exige qu'il ne lui soit fait aucun mal.

Le lieutenant von Praten donna un ordre. Deux sentinelles furent placées à la porte de la chambre de la comtesse de Jarnailles et, précédant Rolande, il descendit les escaliers.

L'état-major était réuni dans la salle à manger, qui avait été relativement épargnée. Déjà on s'occupait du dîner. Les cantiniers prussiens étaient arrivés et avaient déballé leurs victuailles. La cave, de laquelle les francs-tireurs avaient été préalablement extraits, avait fourni un large contingent de bouteilles, et les casques argentés du champagne resplendissaient sur la table.

— C'est vous la propriétaire ? dit brutalement le commandant à Rolande.

— C'est moi !

— Pourquoi cette maison a-t-elle résisté aux troupes de S. M. le roi ?

— Parce que ceux qui l'occupaient étaient des soldats, répondit-elle, et que c'est leur métier de défendre ce pays comme le vôtre de l'attaquer.

— Prenez garde, dit brutalement le Prussien, je peux d'un mot vous faire fusiller.

— Faites ! répliqua-t-elle simplement.

— Je puis aussi faire brûler cette maison et tout ce qu'elle renferme, reprit l'officier avec une colère croissante.

— Comme vous voudrez, répliqua Rolande en souriant dédaigneusement ét en levant les épaules.

Un chuchotement parcourut l'état-major.

— Vous parlez allemand fort bien, reprit l'étranger. Vous êtes Allemande peut-être ?

— Non !

— Française alors ?

— Peut-être, fit-elle insouciamment. Je suis née ici !

— Vous avez habité l'Allemagne ?

— Oui.

— Vous connaissez des compatriotes à nous?

Elle sourit.

— Beaucoup, fit-elle.

— Lesquels ?

— Je veux bien vous répondre, quoique je vous trouve curieux et mal élevé : je connais le comte Lehndorff que j'ai souvent vu à Bade, le duc d'Ujest, le baron Biberach, le comte Eulenbourg et de Solms qui appartenait à votre ambassade à Paris.

— Est-ce tout? dit-il d'un air soupçonneux, mais plus respectueux cependant.

Ces grands noms agissaient sur lui, et la hiérarchie

lui soufflait à l'oreille qu'il fallait ménager une femme qui avait des protecteurs ou tout au moins des connaissances aussi haut placées.

— Tout, répondit-elle.

— Vous oubliez quelqu'un, fit une voix éclatante qui retentit à la porte de la pièce.

Et le comte Bahnhoff, en uniforme de général de division, suivi de ses aides de camp et d'un état-major nombreux, parut sur le seuil.

— Le général ! s'écrièrent les officiers qui se levèrent tous respectueusement.

— *Gut tag !* messieurs, dit joyeusement le comte. Je réponds de madame. Ce n'est pas une ennemie.

Et il s'inclina devant Rolande, qui souriait en murmurant :

— Je savais bien que mon étoile ne m'abandonnerait pas.

. . . . . .

C'est à peine s'il restait deux ou trois pièces habitables dans ce vaste et splendide château. Cependant, une petite bibliothèque, située au premier étage et attenant à la galerie sur laquelle s'ouvraient toutes les portes, avait été préservée comme par miracle.

Le comte Bahnhoff et Rolande s'y rendirent, refusant de prendre part au repas de l'état-major, repas auquel les officiers prussiens firent si largement honneur, que trois ou quatre heures plus tard ils ronflaient tous profondément.

Le champagne et le vieux bourgogne des caves de Jarnailles avaient produit leur effet. De leur côté, les soldats, profitant du relâchement de discipline qui suit presque toujours une attaque victorieuse, s'étaient répandus partout et avaient pillé à l'envi.

On pense bien qu'eux non plus, une fois la part du

lion — celle de l'état-major — faite, n'avaient pas négligé les celliers abritant les crus généreux d'Aï et de Chambertin, et, à part quelques vieux sous-officiers vétérans des guerres du Slesvig et d'Autriche, presque tous les vainqueurs étaient le soir dans un état d'ébriété des plus accusés.

Beaucoup d'éclaireurs de La Villette, peu soucieux de tâter des casemates de Coblentz et de Stettin et préférant continuer leurs exploits, profitèrent de l'occasion pour tromper la surveillance des sentinelles, moitié ivres, moitié endormies par la fatigue, et s'échappèrent. Houdet et Jupillard furent du nombre, et ils se dirigèrent vers Bordeaux afin d'y opérer leur ravitaillement.

Mais revenons à Rolande et à Bahnhoff, que nous avons laissés seuls à la bibliothèque.

Assurément ce n'était pas la première fois qu'ils se trouvaient en tête à tête. Depuis la fameuse entrevue rue Barbet-de-Jouy, dans laquelle Rolande lui avait développé un programme bien fait pour le décourager, et qui pourtant lui avait laissé toutes ses espérances, en passant par l'aventure nocturne de Neuilly et les conseils de guerre tenus par eux à Londres au temps de la lutte contre lady Daringwood, ces deux êtres avaient été mêlés à des événements bien graves et bien terribles. Mais la situation actuelle avait cela d'effrayant, qu'elle dominait toutes les autres de cent coudées, à cause des circonstances effroyables au milieu desquelles elle se produisait.

D'un côté, en effet, Rolande l'invincible, l'altière, sur laquelle nul sentiment humain, ni l'amour, ni les sens, ni l'intérêt n'avaient prise, se trouvait pour la première fois désarmée en face d'un vainqueur arrogant, pouvant tout, appuyé sur la force brutale des baïonnettes et la tenant à sa merci.

Ce ne fut donc pas sans un léger trouble intérieur que Rolande, la porte de la bibliothèque fermée, se trouva en face du graf. Mais cette émotion, elle s'efforça de la cacher soigneusement et de la refouler au plus profond de son être. Cela fait, elle examina le graf.

Il avait vraiment fort bon air dans son sévère uniforme de général de division. Sa figure rébarbative allait bien avec cet attirail guerrier. Au demeurant, il paraissait très-calme.

— Eh bien, dit-il, qu'êtes-vous venue faire en France? Quelle imprudence !

— Mais je suis accourue pour embrasser ma mère! J'étais inquiète d'elle, de ce château que j'avais quitté depuis tant d'années, dont je prévoyais la destruction et que je voulais revoir encore une fois avant qu'il fût en ruines. Et puis, je mourais d'inaction là-bas, à Londres. Savoir que tout ici, en France, est en combustion et rester là-bas les bras croisés ! Le sang bouillonnait dans mes veines ; j'ai quitté l'Angleterre et me voici venue avec Ambroisine.

Comme elle prononçait le nom de sa fidèle compagne, la porte s'ouvrit et donna passage à Ambroisine elle-même tout effarée.

— Madame... accourez vite... Général, du secours... dit-elle d'une voix entrecoupée : on assassine la comtesse de Jarnailles !

Et, sans autre explication, elle se précipita dehors.

Bahnhoff et Rolande la suivirent; mais ils n'avaient pas fait un pas dans la galerie qu'un cri déchirant retentit dans la chambre à coucher de la comtesse, suivi du bruit sourd d'un corps qui tombe à terre ; puis un silence profond régna dans la chambre.

Le graf et Rolande y pénétrèrent sur les pas d'Ambroisine, et ils furent témoins d'un spectacle affreux.

La vieille comtesse, ses cheveux blancs épars, était étendue sur le sol, au milieu d'une mare sanglante. Sa poitrine, trouée d'un coup de baïonnette, laissait échapper le sang à grands flots. Debout auprès d'elle, un soldat prussien, ivre de vin et de fureur, contemplait un médaillon en diamants contenant le portrait d'Edmée.

La scène s'expliquait d'elle-même. Le soldat, cupide et excité par l'ivresse, avait voulu remporter à sa fiancée un souvenir de France; les diamants du bijou de la comtesse l'avaient tenté. Il avait voulu le lui arracher brutalement et elle avait résisté. Alors le misérable l'avait renversée et frappée. Ambroisine, qui passait par là, entendant le bruit de la lutte, était accourue prévenir sa maîtresse et Bahnhoff, qui malheureusement étaient arrivés trop tard.

A la vue de cette scène, le général comprit tout.

— Avance ici, dit-il au soldat.

Celui-ci obéit en tremblant.

Bahnhoff tira son revolver de sa ceinture et lui brûla froidement la cervelle. Il tomba comme une masse.

Rolande était prosternée sur le cadavre de sa mère. Officiers et soldats entrèrent en foule, attirés par la détonation.

— Messieurs, dit le général, faites sonner aux armes, et que dans cinq minutes on ait quitté ce château.

Ils obéirent silencieusement.

— Ah ! reprit Bahnhoff, deux hommes d'abord, dit-il en poussant du pied le cadavre du soldat, pour enlever cette charogne !

LXIV

Jusqu'à l'aube du jour qui se leva sombre et triste sur le château abandonné, Rolande resta à genoux auprès du cadavre de sa mère.

Les réflexions qui l'avaient assaillie durant cette veillée funèbre, furent de celles qu'on peut aisément s'imaginer. Sa mère était le seul être auquel elle s'intéressait dans le monde, et cette fin tragique, à deux pas d'elle, presque sous ses yeux, la frappa à tel point, qu'elle, Rolande, la matérialiste par excellence, frissonna en pensant qu'il y avait peut-être au ciel une divinité chargée de punir les criminels après leur mort, peut-être même avant, et de récompenser les bons. Ce n'était pas qu'elle eût peur de la mort : quelques instants auparavant, dans la même journée, elle l'avait audacieusement et superbement bravée pendant l'interrogatoire que lui faisait subir le colonel prussien, et dont l'épilogue providentiel avait été la subite intervention du comte Bahnhoff. Non; mais ceci lui apparaissait comme un avis d'en haut, une menace, le commencement du châtiment, et elle se voyait dans l'avenir vieille, isolée, misérable, sans argent, sans amis, sans pain peut-être, et elle frissonnait devant cette éventualité qui jamais auparavant n'avait même effleuré son esprit.

Le portrait de sa sœur Edmée, morte à cause d'elle, elle ne pouvait se le nier à elle-même, qui la considérait fixement du haut de son cadre en poirier noirci, ajoutait à la terreur de cette scène lugubre, et au matin on comprend que Rolande n'eut rien de plus pressé que d'envoyer Ambroisine au village quérir du secours.

Les habitants refusèrent d'abord de se déranger; mais quand ils eurent acquis la certitude que les ennemis avaient décampé, ils accoururent en foule.

Dans la journée du même jour, on fit à la comtesse de Jarnailles des obsèques courtes et simples. Rolande, vêtue de noir, y assista, et, la cérémonie terminée, elle monta en voiture avec Ambroisine, gagna la station du chemin de fer la plus voisine, et deux jours après les deux femmes arrivèrent à Bordeaux.

. . . . . .

. . . . . .

Les exigences de ce récit qui se précipite vers le dénoûment ne permettent pas de tracer à nos lecteurs un croquis, même abrégé, de l'aspect de Bordeaux à cette époque. Nous nous contenterons donc de suivre nos deux héroïnes, que nous retrouvons à quelques jours de là installées en qualité d'infirmières dans une des ambulances de Bordeaux, dirigée par une des courageuses lieutenantes de la dévouée madame de Flavigny.

Il faisait nuit. Rolande, de garde dans une des salles de l'hospice Saint-Louis, était assise devant une table sur laquelle reposaient un livre et une lampe dont la lumière était cachée par un abat-jour. Elle était charmante ainsi dans son costume de laine noire que relevait seul un petit col de crêpe noir tuyauté en fraise autour de son cou blanc et poli. Ses cheveux, symétriquement partagés en deux bandeaux plats et collés aux tempes, donnaient à sa beauté un caractère doux et triste, suave et mélancolique à la fois. Celui qui l'eût vue ainsi, avec son tablier blanc d'infirmière sur lequel brillaient une paire de ciseaux d'acier et une grosse croix de cuivre, avec le brassard blanc à la croix rouge de Genève, assise devant les *Confessions* de saint Augustin, n'aurait assurément pas reconnu en elle

l'héroïne de tant de fêtes à Londres et à Paris, la cause de tant d'amours si folles et si terribles, en un mot, la Rolande qui traversait la vie en semant la ruine et la mort sur son passage.

Au-dessus de sa tête, le Sauveur, le divin crucifié, suspendu à la muraille, se détachait sur le fond de la salle blanchie à la chaux; devant elle, une double rangée de lits blancs, adossés à la muraille, se profilaient vaguement dans l'ombre qui allait en croissant. Quelques veilleuses à la lueur pâle jetaient de timides rayons ou crépitaient faute d'huile avec ce bruit sec qui réveille si désagréablement les dormeurs en pleine nuit.

Parfois, de l'un de ces lits s'élevait une plainte ou un soupir arraché par la douleur. Quittant alors son livre des yeux, Rolande levait la tête et écoutait dans quelle direction se produisaient les gémissements. Quand elle l'avait découvert, elle s'avançait en glissant sans bruit sur le parquet qu'elle effleurait à peine et pareille à une apparition.

Une plainte sourde venait précisément de se faire entendre dans un des lits les plus rapprochés d'elle. Elle se leva et, la lampe à la main, elle glissa jusqu'au lit où gisait le blessé qui implorait du secours.

C'était un jeune mobile, presque un enfant. Il avait dix-neuf ans et il était parti, malgré son âge, pour faire comme tout le monde; il était frêle et délicat, blond avec de grands yeux noirs et horriblement pâle. A un combat près de Blois, il avait reçu d'un uhlan prussien un coup de lance dans l'épaule qui lui causait des douleurs atroces.

En ce moment il dormait à moitié, mais il avait la fièvre, une fièvre ardente et il s'agitait convulsivement dans son lit en proie à un cauchemar terrible, ses lèvres proféraient des mots sans suite, sa face se contractait,

et de grosses gouttes de sueur froide perlaient sur son visage. Évidemment il rêvait qu'il se battait, qu'il était blessé et la douleur lancinante que lui faisait éprouver son épaule traversée faisait en quelque sorte partie intégrante du rêve.

Rolande resta un moment à considérer cet enfant. La lampe qu'elle tenait à la main et qu'elle élevait au-dessus de sa tête pour mieux voir lui encadrait le visage d'une auréole lumineuse, quelque chose comme ces nimbes d'or qui dans les églises de village entourent la tête des bienheureux.

Il ouvrit les yeux et à l'étonnement de la première minute succéda un air de ravissement et d'extase.

— Sainte Vierge, dit-il en joignant les mains, suis-je donc déjà arrivé au Paradis que me voilà en votre divine présence ?

— Non, mon enfant, lui répondit doucement Rolande, vous êtes sur la terre où vous guérirez et où vous resterez, car votre blessure n'est point grave.

Et tout en disant ces mots elle épongeait doucement à l'aide d'un linge fin la sueur qui couvrait le front du blessé et lui collait les cheveux aux tempes.

— Ah ! c'est vous, madame, dit-il en la reconnaissant, je rêvais que l'on me tuait et que, mon corps resté sur le champ de bataille, mon âme montait au ciel. Je voyais nettement au-dessous de moi le bois où nous nous étions battus, les cadavres de nos amis, celui de mon commandant, mais je ne voyais pas le mien et je le cherchais. Pendant ce temps-là je me sentais devenir léger, oh ! mais léger, comme ces fils de la Vierge qui, par les belles journées d'été, flottent dans l'azur des cieux. Et je montais, je montais toujours. J'entendais déjà les musiques célestes dont me parlait le bon abbé Cazeaux quand j'ai fait ma première communion. Des

anges aux blanches ailes venaient au-devant de moi et, me prenant sous les bras, m'enlevaient vers la voûte lumineuse; là-dessus je me suis éveillé et je vous ai vue avec vos grands yeux bleus, vos cheveux blonds et votre air si doux et si bon, je vous ai prise pour la bonne Vierge, madame.

Il s'interrompit :

— Dieu, que je souffre! s'écria-t-il. Là, là, et il désignait son épaule.

— Attendez, dit Rolande, je vais vous panser.

Tout en procédant à cette opération qui ne laissait pas que d'être très-douloureuse, Rolande parlait au blessé pour distraire son attention.

— De quel pays êtes-vous, mon enfant? lui dit-elle.

— De Privas, dans l'Ardèche, répliqua-t-il. Mon père y est agent voyer et ma mère y tient un cabinet de lecture.

— Et où avez-vous été blessé?

— A l'affaire de Chambord, madame, tout à la fin de décembre.

— Le combat a-t-il été sanglant? continua-t-elle.

— Oh ! oui, madame, fit-il en s'animant, et pendant un moment nous avons bien cru que c'était nous qui avions gagné. Il y avait quatre heures que l'on se battait un contre six, et les Bavarois commençaient à plier, quand, je ne sais à propos de quoi, il y eut une panique ; les nôtres, voyant que la ligne s'enfuyait en jetant ses fusils, ne voulurent plus marcher, et c'est là que mon pauvre commandant fut tué... Ah ! quelle douleur! vous me faites mal, madame !

— Vous l'aimiez bien, mon enfant, votre commandant?

— Oh ! oui, madame ; il était si bon, si doux et si brave en même temps. Quand il a vu, dès la première

étape que nous avons faite, que j'étais si faible que je pouvais à peine marcher et que mes pieds se gonflaient, il m'a tout de suite choisi pour son secrétaire et il me donnait un de ses chevaux à monter.

— Était-il marié? questionna Rolande.

— Non, madame, mais il avait eu une fiancée qu'il aimait bien, disait-il, et qui était morte quelques jours avant son mariage. Il m'a montré bien souvent son portrait, qu'il portait toujours sur lui et qu'on a dû trouver sous sa tunique, après sa mort. Tenez, madame, elle vous ressemblait un peu, elle était blonde.

— Enfant! dit Rolande en souriant, toutes les blondes se ressemblent; et c'est à cette affaire qu'il a été tué?

— Oui, madame, dit le mobile, comme je vous disais, on refusait de marcher et on reculait vers les bois. Le commandant, lui, voulait se porter en avant et enlever une grande ferme où les Bavarois étaient retranchés. Ceux-ci, postés derrière les murs percés de meurtrières, nous canardaient à l'aise; chaque fois qu'on s'avançait : pan! pan! dix hommes par terre! Là-dessus il commande en avant, personne ne bouge et voilà que deux sous-lieutenants nommés par nous se mettent à murmurer.

Il faut vous dire, madame, fit-il en s'interrompant, que mon commandant avait été préfet de chez nous sous l'Empire, et qu'il y avait des gens qui lui en voulaient, les républicains surtout : ils disaient que c'était un corrompu, que son père avait fait des crimes au 2 décembre avec l'empereur; un tas de choses, quoi. Le commandant avait alors donné sa démission, mais nous, nous l'avions réélu à la presque unanimité.

Alors, reprit-il, les sous-lieutenants Eynac et Pradon, en voyant qu'il fallait absolument marcher sur la ferme, se mirent à dire tout haut qu'on les envoyait à la

boucherie, eux et leurs hommes ; qu'on voyait bien qu'on voulait se défaire des vrais républicains, et qu'ils n'iraient pas se faire casser la figure pour faire donner la croix à des bonapartistes.

Lui bondit alors, et, levant son épée :

— Vous allez voir, leur dit-il, comment les bonapartistes se font tuer.

Et il s'élança en avant. Il n'eut pas plus tôt fait dix pas qu'il fut atteint par vingt balles et tomba foudroyé.

— Pauvre homme! dit Rolande, que ce récit avait émue. Comment s'appelait-il ?

— Il s'appelait Edmond Leroy, madame, répliqua le jeune homme.

Rolande se leva toute droite, pâle et frémissante.

— Leroy, Edmond Leroy, avez-vous dit ? clama-t-elle d'une voix saccadée.

— Oui, madame, dit l'enfant stupéfait. Mon Dieu! ajouta-t-il avec un cri, comme vous ressemblez maintenant au portrait de la fiancée de mon pauvre commandant !

LXV

Rolande n'était pas cependant au bout de ses sinistres découvertes et cette ambulance lui en réservait bien d'autres non moins terribles. Le duc de Chastaix, appelé, comme nous l'avons dit, au commandement des mobiles du Loiret, avait été grièvement blessé à la tête de son bataillon au combat de Patay, dans cette fameuse décharge de mousqueterie qui coûta la vie au duc de Luynes, au comte de Bouillé et à tant d'autres héroïques représentants de la noblesse de France.

Après un premier pansement fait à la hâte pendant la retraite qui suivit la bataille, il avait été transporté à Orléans, puis de là, les blessés encombrant la ville et un commencement de guérison s'étant produit dans sa plaie, évacué à Bordeaux. Malheureusement les fatigues du voyage, jointes à la rage qui le dévorait d'être hors d'état de combattre, avaient singulièrement aggravé son état, et il était arrivé mourant dans la capitale choisie comme retraite par le gouvernement de M. Gambetta.

A peine installé à l'ambulance où nous avons trouvé Rolande tout à l'heure, sa plaie s'était rouverte et la fièvre s'était emparée de lui. Il ne fermait l'œil ni jour ni nuit, tantôt emporté par le délire et se croyant encore en face de l'ennemi, et l'interpellant à grand renfort de cris et d'invectives, tantôt consterné et suppliant le ciel de mettre fin à ses souffrances et, du même coup, au désespoir que lui causaient les désastres de sa patrie.

Deux femmes s'étaient faites ses anges gardiens et consolateurs et n'avaient pas quitté son chevet depuis son arrivée à Bordeaux. C'étaient lady Daringwood et sa fille Julia Bianca. Comme elles l'avaient annoncé au duc, dès le début des hostilités, elles avaient quitté l'Italie avec la déclaration de la guerre et s'étaient engagées parmi les ambulancières. Leur unique désir avait été de suivre dans le centre les opérations et de se trouver à la portée du bataillon commandé par Guy pour le cas où le duc aurait eu besoin de leurs soins. Pendant un certain temps, il en avait pu être ainsi ; mais un jour, les nécessités de leur service les avaient entraînées hors du rayon où il opérait et, accablées par les devoirs sans cesse redoublant du ministère de charité qu'elles avaient entrepris, elles ne purent rejoindre sa trace.

Bientôt même, surcroît d'angoisse, il ne leur fut plus

possible de communiquer ensemble, d'échanger ces petits billets écrits au crayon, lui entre deux coups de feu, elles entre deux pansements, qui étaient toute leur vie et toute leur consolation. Sans un hasard — un soldat du régiment de Guy blessé quelque temps après lui et amené dans leur service — elles eussent même ignoré qu'il eût été frappé à Patay. Partant de cette annonce, elles s'enquirent et apprirent que le duc n'avait pas succombé à sa blessure et qu'il avait été transporté à Bordeaux.

Aussitôt elles prirent le chemin de la Gironde et, non sans mille difficultés causées par l'encombrement qui régnait sur la route, parvinrent jusqu'au lit où gisait le malheureux officier. Ce fut un bien doux moment pour lui, au milieu de sa détresse, que l'apparition à son chevet de ces deux êtres en qui il avait incarné désormais toutes ses affections.

— Je suis guéri maintenant, s'écriait-il, puisque vous voilà, et je me sens ressuscité.

Il se produisit alors dans son état une crise de détente qui fut d'abord jugée salutaire, mais dont les effets ne se maintinrent pas. La fièvre et tout le cortége de désordres organiques qu'elle produit chez les blessés s'emparèrent de nouveau du pauvre duc et les chirurgiens le considérèrent comme perdu. Lady Daringwood ne se faisait pas d'illusion sur l'état de celui qu'elle appelait son fils. Dévorant ses larmes pour ne pas désespérer sa fille qui, elle, s'abusait encore, et aussi pour dissimuler au mourant la gravité de son état, elle ne se montrait auprès de ce lit de douleur qu'avec un visage enjoué et serein. Puis, quand elle sentait que les larmes l'étouffaient et que son désespoir allait la trahir, elle s'élançait au dehors et, abritée dans quelque coin écarté des dépendances du bâtiment, éclatait en sanglots. Elle

s'accusait d'être la cause première du coup qui, en frappant le duc, allait tuer sa fille : Dieu la châtiait dans ce qu'elle avait au monde de plus cher, dans son enfant, des fautes qu'elle avait commises. Alors elle tombait à genoux et, avec cette exaltation envers le ciel qui caractérise sa race, elle interpellait la Divinité, tantôt suppliante, tantôt l'indignation à la bouche, lui offrant toute sorte de sacrifices pour qu'elle détournât ses coups de sa fille et épargnât le duc.

Julia Bianca avait, par contre, cette tranquillité inaltérable que donnent à une âme candide une confiance invincible dans la bonté céleste et l'assurance que son affection préservera celui qui en est l'objet de toute catastrophe.

— Comment Dieu, si bon, si miséricordieux, pensait-elle, pourrait-il frapper Guy que j'aime tant? Notre amour nous fait trouver grâce devant lui et j'ai foi dans sa justice.

Et elle se tenait à côté du blessé, l'encourageant par un sourire, le réconfortant de son regard angélique et l'entretenant des mille et un beaux rêves qu'elle formait pour lui.

Cependant Guy n'était la dupe ni de la confiance apparente de lady Daringwood, ni de la sérénité inconsciente de sa fiancée. Il scrutait son état en homme qui n'a point peur de la mort et voulait être prêt quand elle viendrait. Plusieurs fois il avait fait appeler près de son lit l'aumônier de l'ambulance, et s'était longuement entretenu avec lui. Il avait eu également avec le chirurgien en chef de l'ambulance une de ces conversations décisives où le malade demande à l'homme de l'art quand viendra le moment où il ne devra plus compter qu'avec Dieu.

A l'issue d'un entretien de ce genre, il manifesta à

l'aumônier le désir de recevoir la communion. Celui-ci s'empressa d'accéder à cette demande : lady Daringwood et Bianca se joignirent à leur cher blessé pour recevoir l'hostie sacrée. Il leur semblait que le pain de vie allait ressusciter celui qu'elles aimaient tant.

Quand le duc et ses compagnes furent en possession du corps et du sang divins, Guy prit leur main à chacune dans les siennes et d'une voix pleine de tendresse :

— Écoutez-moi, mes deux anges sauveurs, leur murmura-t-il, j'ai une grâce à vous demander. Nul ne sait ce que Dieu a décidé : il faut être prêt à toute heure devant ses décrets. Bianca, acceptez de recevoir ici même le nom que je me promettais de vous donner en Italie; et vous, ma mère, permettez l'accomplissement de ce désir. C'est un lieu bien triste et bien funèbre pour un mariage que cette ambulance, mais c'est aussi un lieu bien noble, car ceux qui y gémissent et qui y meurent, souffrent et se sacrifient pour l'amour de leur patrie. N'en attendons pas d'autre et acceptons-le : il est digne de nous.

Lady Daringwood, suffoquée par l'émotion, ne savait comment répondre à cette proposition. Cependant, parvenant bientôt à se dominer, et craignant avant tout que cette cérémonie n'amenât chez le duc une fatigue et des impressions qui pourraient lui être fatales, elle lui opposa doucement que rien ne pressait pour son union avec sa fille, qu'il serait temps de penser à l'accomplir dans les conditions dont il parlait si son état venait à s'aggraver, mais que, Dieu merci ! il n'en était pas là; qu'enfin elle n'avait pas de vœu plus cher que de faire coïncider cette fête de famille avec le retour à la santé du duc.

Alors Guy se pencha à son oreille et en anglais, langue que ne comprenait pas Bianca, il lui dit ces simples mots :

— Et si ce retour ne devait jamais avoir lieu, si c'était un mourant qui venait, en toute conscience de son état, vous demander la consolation suprême de laisser son nom à celle à qui il avait voué son existence et de laquelle ainsi il ne se séparera pas tout entier, vous opposeriez-vous toujours à son souhait?

— Que Bianca décide, dit alors lady Daringwood en couvrant de son mouchoir ses yeux en larmes : ce qu'elle voudra, je le veux.

— Puisque ma mère me laisse libre, répliqua alors celle-ci d'un ton superbe en sa sainte candeur, Guy, je vous le jure, je serai aussi fière que vous m'acceptiez ici pour compagne, devant ce lit qui est à mes yeux un trône de gloire, qu'en présence de l'autel le plus somptueux et les cloches sonnant à toutes volées.

— Bien, ma Blanche adorée, lui répondit-il : va, Dieu te doit le miracle de me faire vivre pour toi.

Les formalités préliminaires du mariage furent bien vite accomplies. Le duc avait prévenu l'aumônier de ses intentions, et celui-ci, de concert avec le chirurgien en chef de l'ambulance, avait pris toutes les dispositions nécessaires. Guy occupait à l'ambulance une petite chambre à part. Il fut convenu qu'un petit autel y serait dressé, afin que, si l'état du duc le permettait, une messe y puisse être célébrée.

La cérémonie avait été fixée à la première heure du jour. Bianca, parée d'une longue robe de satin blanc sans aucune garniture et couverte d'un voile en point d'Angleterre qui lui descendait jusqu'aux pieds, était entrée dans la chambre du duc de Chastaix, accompagnée de sa mère et de ses deux témoins, et y avait été reçue par les témoins du duc, le colonel de S..., alors en convalescence de sa blessure, et le chirurgien directeur de l'ambulance. Les formalités du mariage civil

accomplies, l'union religieuse commença. Chastaix semblait comme régénéré par l'acte qu'il était en train d'accomplir.

Au moment où le prêtre prononçait la formule sacramentelle du mariage et où le duc venait de répondre d'une voix pénétrante le mot : oui, la porte de la chambre s'ouvrit d'un coup sec, et une femme parut sur le seuil. A la vue du spectacle qui s'offrait à ses yeux, elle tomba à genoux, et, le prêtre n'interrompant pas son ministère, elle put entendre la mariée promettre à son époux obéissance et fidélité. Cette femme n'était autre que Rolande qui, se trompant de porte en allant voir un malade, était entrée sans se douter que le duc de Chastaix gisait là dans cette chambre.

Comme la cérémonie s'achevait, lady Daringwood, qui avait reconnu Rolande, faisait mine de venir à elle; celle-ci lui fit signe de la main de n'en rien faire et s'efforça de cacher son visage sous le capuchon de dentelle qui couvrait sa tête. Mais il était trop tard : Guy l'avait aperçue :

— Vous n'êtes pas de trop ici, madame, lui dit-il, et je voudrais que toute la terre puisse être comme vous témoin de mon bonheur.

Mais il avait à peine achevé, que Rolande avait quitté la chambre. Dans le couloir elle rencontra Ambroisine, qui était à sa recherche pour un détail de service.

— Sortons d'ici, lui dit alors la comtesse en l'entraînant brusquement par la main et sans l'écouter : il n'y a plus rien à faire pour nous dans cette maison.

. . . . . .

. . . . . .

A l'issue de la cérémonie que nous venons de rapporter, le duc eut une crise salutaire qui détermina son rétablissement. Peu de temps après, il quittait l'ambu-

lance en compagnie de sa femme et de lady Daringwood et s'installait dans un des chalets de la forêt d'Arcachon. Il ne tarda pas à s'y remettre complétement de l'épreuve terrible qu'il avait traversée. Bianca avait eu raison : Dieu avait eu pitié de son amour.

LXVI

C'en était fait! Paris avait capitulé. L'Assemblée nommée en haine de la République et de la politique du fou furieux Gambetta avait voté la paix que M. Thiers et son généreux ami Jules Favre, avaient été négocier à Ferrières. Paris était rouvert, et ceux qui depuis six mois et plus avaient forcément abandonné leurs pénates, revenaient à tire-d'aile regagner leur logis, bienheureux s'ils le trouvaient intact, échappé au bombardement et point trop souillé par les mobiles de province, logés par réquisition chez l'habitant.

Rolande était de celles auxquelles cet exil loin de Paris avait le plus pesé. D'ailleurs, les épreuves terribles et successives qu'elle venait de traverser n'avaient pas peu contribué à lui faire désirer l'époque à laquelle elle pourrait revoir son nid de la rue Barbet-de-Jouy. La mort de sa mère l'avait frappée très-profondément, on l'a vu ; la fin héroïque d'Edmond Leroy, qui lui avait été révélée d'une façon si indirecte et si inattendue, l'avait également impressionnée très-vivement ; enfin, le duc de Chastaix, échappé à la mort par miracle, les scènes dont elle avait été témoin, tout cela réuni constituait un ensemble peu gai et bien fait pour lui inspirer des réflexions sérieuses.

Ajoutez à cela qu'en femme souverainement intelli-

gente, Rolande se rendait de la situation politique un compte très-exact ; qu'elle comprenait à merveille que tout n'était pas fini et que le plus fort restait à faire ; qu'après le traité de paix avec la Prusse, il s'agissait d'en faire signer un autre aux différents partis politiques qui allaient rester en présence et dont les passions étaient d'autant plus ardentes et surexcitées que tous avaient cruellement souffert ; pesez tout cela et vous comprendrez facilement la résolution qu'avait prise la comtesse de Jarnailles, désormais la seule de son nom, de ne faire que toucher barre à Paris, et d'en emporter tout ce qui lui était nécessaire pour faire un grand voyage autour de l'Europe et dont elle chiffrait la durée à deux années en moyenne.

Pendant cet espace de temps, elle calculait — non sans raison peut-être — que tout aurait le temps de se calmer. A quoi aurait-elle consacré ces vingt-quatre mois ? Elle ne le savait pas elle-même. Elle était prise d'un grand dégoût de la vie, d'une lassitude suprême. Peut-être songeait-elle à se marier à quelque prince italien, d'une noblesse égale à sa pauvreté et qu'elle aurait rencontré dînant pour un écu dans une table d'hôte de Bologne, mangeant côte à côte avec les sous-lieutenants de bersaglieri, qui ont cent vingt francs de solde par mois. Peut-être aussi convoitait-elle l'alliance d'un de ces boyards russes, un de ces Polonais aussi brutaux que riches, aussi bestialement amoureux que princièrement alliés et qui possèdent des villages, que disons-nous ? des palatinats entiers. Tout cela lui eût été possible avec la triomphante beauté et la colossale fortune qu'elle possédait, mais aucun de tous ces plans, si elle les conçut, ne reçut même un commencement d'exécution.

L'étoile qui veillait sur la tête de cette femme et qui l'avait jusque-là préservée de toute catastrophe, lui ré-

servait d'autres destinées mille fois plus tragiques et plus mouvementées.

Rolande et Ambroisine quittèrent Bordeaux le 17 mars et arrivèrent à Paris le 18 au matin. On se souvient de ce qui se passa ce même jour, de l'affaire des Buttes-Montmartre, de la défection du 88e de ligne et de l'assassinat des généraux Lecomte et Clément-Thomas.

Ces événements, qui eurent partout à Paris un grand retentissement, ne firent cependant pas une impression bien vive et surtout bien immédiate sur deux femmes seules, isolées dans un hôtel désert du faubourg Saint-Germain et arrivant épuisées de fatigue après un voyage de vingt-deux heures.

Les deux ou trois journées qui suivirent, furent, on se le rappelle, absolument calmes. La comtesse de Jarnailles put donc vaquer à ses occupations, faire emballer tout : meubles, bronzes, tableaux, argenterie, robes et le reste. Tout ceci prit une dizaine de jours, et le 5 avril seulement elles songèrent à quitter Paris.

Cependant les événements avaient marché. L'attaque de Versailles, tentée par Duval et Flourens, avait échoué, et la guerre civile commençait. De part et d'autre on se mitraillait. La sortie de Paris devenait difficile, et les membres de la Commune l'entouraient de précautions multipliées, surtout pour les hommes. Rolande, qui voulait absolument se mettre en règle et qui ne s'épouvantait pas facilement, préféra accomplir toutes les formalités nécessaires plutôt que d'être arrêtée à la gare de Lyon par un poste de gardes nationaux trop zélés. En conséquence elle s'achemina le 6 avril vers la préfecture de police afin d'y demander un passeport. On le lui délivra facilement, et pour plus de sécurité, cachant son nom véritable qui avait un parfum par trop prononcé d'aris-

tocratie, elle se le fit délivrer au nom de madame Saint-André suivie de sa femme de chambre.

En sortant de la préfecture de police, dont les cours et les corridors étaient encombrés d'une foule en armes, Rolande croisa, sur la place Dauphine, une escorte de cavalerie qui accompagnait un chef revêtu de l'uniforme noir et or des artilleurs de la garde impériale. Elle n'y prêta aucune attention, mais en revanche elle excita vivement celle du colonel qui, faisant signe à un brigadier trompette qui le suivait, lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci, mettant son cheval au petit trot, tourna bride et, réglant son allure sur celle du fiacre qui contenait Rolande, il le convoya jusqu'à la porte de son hôtel, rue Barbet-de-Jouy.

Puis il revint tranquillement, les rênes flottantes sur le cou de son cheval et fumant sa pipe le long des quais jusqu'à l'hôtel de la Légion d'honneur.

Là il pénétra dans la cour, descendit de cheval et monta au cabinet du colonel Stockolm, chef d'état-major du général Eudes.

Aussitôt qu'il fut en présence de l'ex-cabotin, l'intelligent Jupillard, car c'était lui, s'écria d'un air de triomphe :

— Nous la tenons, c'est elle! Je l'avais bien reconnue, la sacrée femelle de chien, mais j'ai voulu en avoir le cœur net, et je l'ai suivie jusqu'à sa *turne*. Ah! si elle a toujours ses *durailles d'orphelins* et tout son *jonc*, nous allons rire!

— Tais-toi, animal! répliqua durement Stockolm, Garde pour toi tes stupides observations et ne me romps pas les oreilles. Apprends aussi que si toi ou les tiens vous touchez un cheveu de la comtesse de Jarnailles, je vous fais fusiller tous.

Jupillard s'inclina, non sans murmurer tout bas :

— Canaille, va! si j'étais le plus fort!

Et tout haut :

— Entendu, colonel, c'est sacré; on y veillera.

Quelques heures plus tard, la nuit étant venue, un bataillon de fédérés tout entier cernait le carré formé par les rues de Babylone, de Chanaleilles, Vanneau et de Varennes. Un état-major nombreux, commandé par Stockolm, faisait irruption dans la rue Barbet-de-Jouy, et l'ex-cabotin *lui-même* pénétrait chez Rolande armé d'un mandat de perquisition. La comtesse de Jarnailles et Ambroisine étaient accusées, disait la pièce officielle, d'entretenir des relations avec Versailles.

Stockolm, laissant tout son monde à la porte, entra seul chez Rolande, un peu surprise de cet appareil guerrier et qui d'abord ne le reconnut pas.

— Madame, dit-il en s'inclinant avec des grâces serviles et affectées, le devoir, un pénible devoir, nous oblige à faire ici une perquisition que je vous aurais évitée si cela eût dépendu de moi et que j'eusse possédé l'autorité nécessaire.

— Faites, monsieur, répliqua-t-elle.

Naturellement la perquisition ne produisit rien et le bataillon tout entier, tambours et clairons en tête, se retira comme il était venu, ameutant tout le quartier à cause de l'heure avancée, faisant crier les enfants, aboyer les chiens et mettre tout le monde aux fenêtres.

Stockolm resta, lui, et quand le dernier garde national eut disparu, il se présenta de nouveau chez Rolande.

— C'est moi, lui dit-il; nous n'avons rien trouvé, mais cela tient peut-être à ce que mes hommes ont mal cherché. Je crois, moi, à l'existence d'une conspiration antipatriotique et je demeure ici avec un poste de dix cavaliers. J'ai fait mettre leurs chevaux à l'écurie.

— Eh bien, dit Rolande furieuse, allez les rejoindre.

Il s'inclina et sortit sans dire un mot.

Il avait à peine disparu, que Rolande éprouva comme une espèce de remords de sa dureté. Après tout, c'était peut-être vrai, il obéissait peut-être à des ordres supérieurs et il fallait reconnaître qu'il les exécutait avec une discrétion et une soumission remarquables. Puis elle songea quelle chose bizarre était la vie, et quelle étrange concours d'événements il avait fallu pour que cet homme se trouvât trois fois jeté sur son passage en des conjonctures si singulières.

La première fois, à Londres, à Cremorne, dans cette nuit fatale, où jouant son va-tout contre lady Daringwood, elle avait été demander à des distractions brutales l'oubli du danger qui la menaçait.

La seconde, c'était sur le boulevard, le soir de la déclaration de la guerre, quand elle avait sauvé la vie à ce jeune officier (qu'était-il devenu celui-là?) et que, dominé par sa vue, l'*Espérance* du théâtre des Batignolles avait laissé retomber inerte le bras qui se préparait à frapper.

La troisième, c'était aujourd'hui, au sein de cette ville insurgée, aux sons lointains du canon qui tirait sur l'armée régulière. C'était la fatalité qui mettait Stockolm sur son chemin. Et on sait si Rolande était fataliste.

Elle songea un instant en silence, puis sonnant Ambroisine :

— Fais-nous du thé, lui dit-elle, et va de ma part prier le colonel Stockolm de venir le prendre avec moi.

LXVII

Rolande n'attendit pas longtemps, car dix minutes ne s'étaient pas écoulées que la porte du petit salon s'ou-

vrit et donna passage au colonel Stockolm qui, dès l'entrée, s'inclina respectueusement devant elle.

D'un geste celle-ci lui montra un fauteuil auprès de la table et la conversation commença :

— Vous avez un pardon à m'accorder, monsieur, lui dit-elle gracieusement tout d'abord. Tout à l'heure, effrayée, énervée, de mauvaise humeur, je n'ai pas compris que votre présence à l'hôtel et celle de vos cavaliers étaient plutôt une politesse qu'une menace. Je vous remercie au contraire, maintenant, de la délicatesse qui vous a fait agir ainsi, et je vous prie de vouloir bien excuser les paroles de colère qui me sont échappées tout à l'heure.

— Vraiment, madame, balbutia-t-il rouge de plaisir et d'émotion, cela ne valait pas la peine d'y revenir. J'ai pensé en effet que, par le temps singulier que nous traversons, il n'est pas mauvais de se garder à carreau et d'avoir une protection contre la lie du peuple qui est soulevée en ces jours de trouble.

— Ainsi, lui dit Rolande avec un sourire des plus aimables, la paix est signée entre nous ? Oui, n'est-ce pas ? Prouvez-le moi en acceptant une tasse de thé.

Elle se leva pour le servir. La longue robe de chambre de satin bleu pâle qui l'enveloppait tout entière traînait derrière elle. Ses beaux cheveux blonds défaits pendaient sur ses épaules en tresses dorées et ses yeux brillaient d'un éclat singulier. Pour faire passer le souchong parfumé du samovar bouillant dans les mignonnes tasses de porcelaine de Satsouma, elle se pencha en avant. La lumière de deux lampes posées sur la table l'éclairait en plein ; ses bras blancs et ronds émergeaient d'un fouillis de valenciennes qui pendaient de ses manches. Puis elle redressa son beau torse incliné,

les plis soyeux de satin craquèrent et elle s'avança vers le colonel la tasse à la main.

Lui, songeur, la dévorait des yeux.

— Vous êtes belle, lui dit-il d'une voix basse, étouffée, sifflante.

Elle haussa les épaules.

— On me l'a dit tant de fois que cela m'est devenu presque indifférent, repartit-elle. Voulez-vous de la crème ?

Il se dressa tout debout.

— Voyons, écoutez-moi, lui dit-il les yeux enflammés. Je ne suis pas un enfant, et je sais ce que parler veut dire. Ne vous raillez pas de moi, madame, et répondez-moi franchement. Pourquoi, après m'avoir chassé comme un laquais, m'avez-vous fait monter ici et m'accablez-vous de vos grâces les plus charmeresses, de vos coquetteries les plus provocantes ? Songez-y, madame, nous ne sommes point à l'égard l'un de l'autre dans des circonstances ordinaires. Si une femme quelconque, jeune, belle, libre comme vous l'êtes, se conduisait avec moi comme vous venez de le faire, je saurais ce que cela veut dire. Mais vous, c'est autre chose. Je n'ose pas, et moi qui ne suis cependant pas timide avec les jolies femmes, je suis paralysé devant vous. Je ne sais que dire et encore moins que faire.

Elle eut un geste.

— Oh ! laissez-moi parler, reprit-il avec véhémence. Il y a deux ans que j'ai là votre image, ajouta-t-il en se frappant la poitrine. Depuis la soirée où vous vous êtes égarée au théâtre des Batignolles, je n'ai cessé de penser à vous. Les deux circonstances dans lesquelles nous nous sommes rencontrés depuis, la première fois à Cremorne, la seconde sur le boulevard, dans la nuit du 15 juillet, ne sont pas non plus sorties de ma mémoire.

Je pourrais vous dire exactement quelles toilettes vous portiez ces jours-là.

— Folie! dit-elle.

— Folie peut-être, oui, madame, mais folie bien plus grande encore que vous ne pouvez le penser. Croyez-vous donc que je ne vous aie vue, moi, que les deux fois où vous m'avez aperçu? Ah bien oui! Que de fois, à Londres, j'ai suivi en courant votre voiture pour vous apercevoir plus longtemps à travers les glaces! Que de fois suis-je resté assis des heures entières sur un banc d'Eaton-place, attendant de vous voir passer radieuse, souriante, parée, et quels trésors de haine j'ai amassés, moi pauvre, obscur, isolé, contre ceux, les riches, les puissants, auxquels vous alliez prodiguer vos doux sourires, qui allaient contempler vos épaules de souveraine, s'enivrer au parfum que respire votre personne! Ah! fit-il en s'animant, c'était là une belle vie, pleine d'âcres jouissances, de plaisirs chèrement achetés et savourés avec rage. Et je savais si bien que vous étiez si loin de moi qu'il n'y avait nulle apparence que je pusse jamais m'élever jusqu'à vous! J'ai compris Ruy-Blas, ajouta-t-il en souriant, et comme je l'aurais bien joué dans ces moments-là!

Elle sourit aussi.

— Mais vous me connaissez donc? demanda-t-elle.

— Parbleu! Depuis la soirée de *la Belle Gabrielle*, je vous l'ai déjà dit, je ne songeais qu'à vous. Un soir, à la Porte-Saint-Martin, je jouais dans une représentation à bénéfice, à laquelle vous assistiez. En explorant la salle par le trou du rideau, je vous vis dans une avant-scène, et mon cœur battit à me rompre la poitrine. Je n'eus de cesse que je ne susse qui vous étiez. Je l'appris par deux actrices qui parlaient de vous et énumméraient vos chevaux, vos diamants, disant votre

influence à Paris et faisant le compte de ceux qui vous ont aimée. J'étais écrasé, moi ! je me sentais tout petit; et puis elles se mirent à dire que si beaucoup vous avaient adorée, vous, vous n'aimiez personne. Me croiriez-vous, madame? cela me redonna du courage.

— Vraiment ! fit-elle, et comment cela ?

— Oh ! de grâce, ne vous moquez point, madame, n'allez pas croire à une fatuité ridicule qui n'est de mise qu'avec nos conquêtes vulgaires d'avant-scène, à nous autres comédiens, non; mais je me dis alors que si une femme comme vous n'avait pas encore connu l'amour, c'est qu'elle n'avait jamais été aimée comme elle le méritait. A une femme telle que vous, il faut des choses à sa taille ; et je me suis informé depuis, j'ai suivi votre vie pas à pas, et, je vous le dis en toute sincérité, vous n'avez jamais été aimée comme il fallait vous aimer, et surtout comme vous voulez être aimée.

— Cela, c'est possible, dit-elle. Tous ceux qui m'ont fait l'honneur de me trouver à leur goût m'ont aimée pour eux et non pour moi : ils ne m'ont pas comprise.

— Ah ! s'écria-t-il triomphant, vous voyez, j'ai raison! et je vous comprends, moi !

— En vérité ! reprit-elle ; mais savez-vous que c'est une déclaration cela, colonel ?

— Non, reprit-il avec une véhémence croissante, ce n'est pas une déclaration banale, c'est l'expression d'une passion véritable, sincère, ardente, qui dure depuis des années, et qui éclate devant vous au milieu des aventures les plus bizarres qui puissent se rencontrer. Ses accents vous étonnent parce qu'ils sont vrais, ils vous effrayeraient si vous étiez une femme vulgaire et que la crainte eût prise sur vous ; mais vous ne pouvez le nier, j'ai raison. Qui donc vous a aimée comme je vous aime ? Est-ce le duc, votre beau-frère, un bel-

lâtre qui est entré dans la vie par la porte dorée et qui, riche à millions, n'a rien trouvé que d'en mettre quelques-uns à vos pieds? Le beau mérite ! Est-ce le Prussien Bahnhoff, ce rustre grossier et mal élevé, qui vous désire plus qu'il ne vous aime et qui sait bien que votre valeur intellectuelle doublera la sienne le jour où vous accepterez d'être la comtesse Bahnhoff et d'aller mourir d'ennui dans ce maussade Berlin? Je le connais; j'y ai joué avec Luguet. Est-ce Bernard, ce gros coffre-fort auquel les saignées sont nécessaires pour sa santé ? On m'a parlé d'un Espagnol mort pour vous. Celui-là, je ne le connais pas, mais c'était un enfant, dit-on, et le lord Klaunsdale était un vieillard. Lequel de tous ces fantoches vous a aimée, dites-le-moi, aimée comme je vous aime, avec ma tête, mon cœur, mes sens, avec mes dents, mes ongles et mon sang, que je donnerais tout entier jusqu'à la dernière goutte pour vous faire goûter une minute le bonheur que vous désirez et après lequel vous courez inassouvie par les chemins pierreux de l'existence.

— Taisez-vous! lui dit-elle, plus émue qu'elle ne pouvait et ne voulait le paraître.

— Non, je ne me tairai pas, reprit-il en se rapprochant d'elle et en la touchant presque. Cette minute de ma vie est décisive, et puisque le hasard me procure cette fortune inespérée de pouvoir décharger mon cœur et vous parler sans témoin en toute liberté, j'en profite. Qui sait d'ailleurs où je serai demain? ajouta-t-il avec mélancolie. Je ne me fais pas illusion sur le sort qui attend la Commune et tous ceux qui la servent. Je me suis jeté dans ce mouvement par orgueil, pour avoir des galons, un sabre pour de vrai et commander; par pauvreté ensuite, enfin par dégoût de la vie. Je n'ignore pas où nous allons, les Versaillais peuvent

entrer d'un moment à l'autre : demain est à eux, mais aujourd'hui est à moi, et j'en profite.

— Trop, fit-elle en se levant ; permettez-moi de me retirer !

— Je vous en supplie, s'écria-t-il, ne partez pas. Mais je ne vous ai rien dit encore, et j'avais tant de choses à vous dire ! Au nom du ciel, écoutez-moi ! Vous n'avez rien à craindre de moi... Mais vous ne m'écoutez pas !

Tout en parlant ainsi il s'était relevé et suivait Rolande qui se dirigeait lentement vers la porte du salon qui donnait dans sa chambre à coucher.

Là elle s'arrêta, ouvrit la porte, et, se retournant vers le colonel, elle le regarda bien en face et lui dit d'une voix grave :

— Écoutez, Stockolm, vous m'aimez, dites-vous; je vous crois et je vais vous en donner une preuve. Je vous avoue que vous seul m'avez comprise; mais c'est précisément cela qui m'effraie et m'ordonne de m'éloigner de vous. Ma vie n'est pas finie, elle ne fait que commencer, et si j'ai à peu près réussi dans mes entreprises, je le dois au calme du cœur et à la profonde indifférence que j'ai toujours eus et qui m'ont préservée, comme une cuirasse, de toute faiblesse. Je ne veux pas être faible et je le serais avec vous. Partez, et que je ne vous revoie plus, je vous en conjure.

— Je pars, dit-il, mais, auparavant, encore un mot. Il est des femmes dont la possession vaut l'existence, et j'ai toujours compris le page de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck se faisant hacher pour un baiser sur les lèvres de sa maîtresse. Demain, je serai aux avant-postes de Neuilly, et demain je me ferai tuer en emportant dans la mort et cet amour imaginaire que vous croyez ressentir pour moi et le secret de ce qui se

sera passé ici cette nuit. Je pars, mais laissez-moi un instant franchir ce seuil. Il est deux heures du matin, à trois heures je serai à cheval.

— Tu le veux, lui dit alors Rolande, en plongeant ses yeux dans ceux de Stockolm; tu le veux, soit! Mais souviens-toi qu'à trois heures sonnant je reprends la possession de ce moi que je t'abandonne pour une heure, et que cette porte se refermera pour ne jamais se rouvrir devant toi. Viens, maintenant!

LXVIII

Le jour était levé déjà depuis longtemps et cependant le colonel Stockolm n'avait point quitté l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy. Rolande l'avait retenu sans doute. Avait-ce été par pitié ou par amour? Il est permis de supposer l'un et l'autre. Toujours est-il que, vers midi, un déjeuner intime les réunissait tous deux en tête à tête, servis par la seule Ambroisine.

Tout en allant et venant, la boiteuse examinait avec curiosité le colonel. Son tact de la vie et son expérience lui avaient fait prévoir tout ce qui allait se passer dès la veille au soir, quand sa maîtresse lui avait ordonné de faire du thé et d'aller chercher Stockolm à l'écurie, où il s'était piteusement réfugié en compagnie du brigadier trompette Jupillard. Elle n'y avait, au demeurant, pas fait grande attention. Elle connaissait sa Rolande, et elle supposait qu'au bout de quelques heures, quelques secondes peut-être, son caprice serait passé.

Sa pénétration devait cependant être en défaut cette fois.

Non-seulement Stockolm ne partit pas, mais quinze

jours après il était encore là, beau, superbe, vainqueur, commandant en maître. Rolande le considérait avec des regards d'admiration et elle prenait pour lui parler des airs de soumission qui mettaient Ambroisine hors d'elle-même. Deux ou trois fois, elle avait essayé de traiter ce sujet avec sa maîtresse, mais à chaque tentative elle avait été si durement repoussées par Rolande, qu'elle n'osait plus s'exposer à de nouveaux affronts.

— Ça y est, se disait-elle, madame est mâtée.

Et de fait, Rolande était mâtée, comme le disait si expressivement Ambroisine dans son langage familier. Elle aimait, c'était tout dire. Mystères du cœur féminin, qui vous comprendra jamais? En vain on passe sa vie à étudier ces sphinx que l'on appelle des femmes; en vain leur donne-t-on, pour obtenir leur secret, sa chair, son sang, son honneur, sa fortune, elles restent impénétrables. La plus sotte jouera sous jambe le plus roué d'entre nous, et quand, les cheveux gris, les yeux gonflés et rougis à force d'avoir pleuré par elles et pour elles, nous arrivons à la vieillesse, usés, flétris, désillusionnés, meurtris, nous nous croyons de grands docteurs, il se trouve une gamine de seize ans, aux yeux angéliques et à l'âme rusée comme un vieux procureur, qui nous prend, nous bat, nous tourne, nous retourne et finit par nous prouver clair comme le jour que nous ne savons rien et que nous ne sommes bons qu'à être battus, contents et le reste.

C'est en vertu d'un de ces sentiments inexplicables et qui défient l'analyse la plus consciencieuse, que Rolande, qui avait pu avoir à ses pieds qui elle avait voulu en Europe, la fleur de l'aristocratie, du talent, de la richesse, et qui, dédaigneuse, avait traversé tout cela en ne se donnant que juste ce qu'il fallait pour gravir un échelon de plus, avait enfin ressenti quelque chose qui

ressemblait à de l'amour. Comment, pourquoi, le dire serait inutile. Il y a dans la vie de toute femme un instant où elle est accessible et que je ne sais qui appelait le moment psychologique. Peut-être Stockolm était-il tombé en ce moment-là. En tout cas, elle l'aimait et ferme ; elle l'aimait à être jalouse des cabotines qu'il avait pu avoir dans son existence de bohème au jour le jour et chez lesquelles il avait souvent trouvé un gîte et un souper que ses poches vides lui défendaient d'espérer ailleurs. Elle l'aimait au point de rester des heures entières à le regarder dormir. Elle le couvait des yeux, et quand il s'éveillait sous la pression de ce regard de femme amoureuse qui le baignait de son fluide électrique, elle lui fermait les yeux avec un baiser.

D'ailleurs, cet homme n'était-il pas sa chose, à elle, et n'est-ce pas là peut-être l'explication véritable du sentiment passionné qu'elle ressentait pour lui? Les femmes comme Rolande se lassent parfois d'être traitées comme des marchandises et d'être payées plus ou moins cher. Elles veulent payer à leur tour, et il ne leur déplaît pas d'être la providence, l'*alma mater* de quelque pauvre diable qu'elles ramassent au coin de la borne ou dans le ruisseau et qu'elles font vivre. Cela les rehausse à leurs propres yeux ; elles secouent le mépris dont le monde les accable sur un plus malheureux qu'elles et elles se grandissent de la hauteur de cet être abaissé, sur le corps duquel elles marchent avec leurs bottines triomphantes. Et puis il y a encore le sentiment mauvais ; le vice qui, tapi dans certaines âmes féminines, relève parfois la tête en sifflant. Manon Lescaut, cette fille de l'immortel abbé Prévost, n'éprouvait-elle pas une âcre volupté à manger avec Desgrieux les fagots qu'elle avait coupés chez M. de B...

Enfin, cet amour existait, et il ne faisait pas le compte

de la terrible Broisine qui haïssait Stockolm de tout son cœur. Elle avait mille raisons pour cela. Jusqu'ici Rolande avait été à elle, elle lui disait tout ; rien de caché ni de secret pour elle, et l'union de ces deux femmes avait, il faut le reconnaître, produit des merveilles. L'âme astucieuse de la fille du sous-lieutenant concevait les plans et les mûrissait, c'était la tête ; Rolande était le bras, elle les exécutait, sûre d'avance du succès, grâce à sa beauté sans pareille et à son indifférence qui la préservait comme un bouclier contre tous les entraînements du cœur ou des sens. Donc, elles avaient assez bien fait leur chemin, l'une conseillant l'autre, et ce père Joseph en jupon était content de son Richelieu aux tresses blondes. Mais elles n'étaient pas encore parvenues au sommet, et voilà qu'à l'avant-dernière étape, désertant la collaboration si fructueuse jusqu'à ce jour, Rolande rompait l'association et au bénéfice de qui? d'un gueux sans sou ni maille, d'un cabotin, militaire d'occasion et qui n'avait à lui que sa figure. Elle s'attardait en chemin pour courir après ce papillon de nuit qui pouvait la mener aux abîmes et lui faire perdre le fruit de trois années d'efforts aboutissant à une si haute fortune. Tout cela n'était pas consolant pour Ambroisine, qui d'ailleurs, rappelons-le, aimait Rolande d'une amitié passionnée, datant de Saint-Denis, et qui ne s'était aucunement affaiblie avec l'âge, mais bien au contraire qui avait crû, grandi, s'était développée au milieu des épreuves terribles qu'elles avaient traversées de compagnie et que le danger commun qu'elles avaient couru ensemble n'avait fait que cimenter et rendre plus durable.

On comprend facilement dès lors la haine corse qui veillait dans l'âme d'Ambroisine. Depuis un mois elle était sans cesse aux aguets, cherchait à la satisfaire,

mais nulle occasion ne se présentait. Les fédérés tenaient bon, Paris résistait; on ne savait quand et comment tout cela finirait, et en sa qualité de chef d'état-major du général Eudes, Stockolm, constamment à la Légion-d'Honneur, allait rarement au feu et ne courait aucun danger.

Le moment approchait cependant où la haine d'Ambroisine allait être satisfaite. On était au 23 mai ; depuis le matin du 22, le feu des assiégeants avait redoublé d'intensité. Les assiégés ripostaient désespérément. On parlait vaguement de trahisons, d'entrée prochaine des Versaillais par une porte qui leur serait livrée par les généraux de la Commune eux-mêmes. Le commandement changeait de main à chaque instant, le moment était décisif.

Le soir était venu et de part et d'autre la canonnade ne s'était pas ralentie. On entendait au loin un grondement sourd qui roulait sur la ville endormie.

Stockolm était rentré tard de l'état-major. Il avait soupé à la hâte et était venu ensuite rejoindre Rolande dans le salon. Celle-ci, vêtue de mousseline blanche garnie de valenciennes, les bras nus, les cheveux tombant sur les épaules, s'était mise au piano et chantait la *Medjé* de Gounod en s'accompagnant elle-même.

L'aspect du salon était singulier. Par les fenêtres ouvertes, des bouffées d'air frais entraient et faisaient vaciller les bougies qui éclairaient avec profusion cette grande pièce. Il y avait des fleurs partout, sur les tables, devant la cheminée, dans les encoignures, toutes fleurs voluptueuses aux parfums violents. Aux murs, des tableaux de prix alternaient avec les portraits des Jarnailles que Rolande avait jadis obtenus du duc à force d'instances. Tous ces gentilshommes étaient là, depuis Hugues de Jarnailles, parti avec Pierre

l'Ermite à la première croisade, jusqu'au maréchal de Jarnaïlles, tué à Hochstædt ; depuis Guy de Jarnaillès qui, avec Montluc, tua tant de huguenots, jusqu'au fier et coquet marquis, ami de Nocé, de Canillac et de Philippe d'Orléans qui l'appelait familièrement son grand roué.

Du haut de leurs cadres en vieux bois doré un peu terni et passé, ils regardaient l'ancien cabotin Stockolm qui se promenait d'un air soucieux d'un bout du salon à l'autre en roulant une cigarette entre ses doigts jaunis.

Le colonel fédéré avait trouvé coquet de s'affubler de l'ancien uniforme noir et or des artilleurs de la garde impériale qui trouvait si peu de cruelles. Les malles des officiers supérieurs, laissées par eux à l'École militaire au moment de partir pour la guerre de 1870, avaient été trouvées par les sous-ordre de Razoua, et Stockolm, profitant de l'occasion, s'était offert une tenue toute neuve de lieutenant-colonel drap noir et galons d'or qui avait coûté trois mille francs à Boisleroys, tué sous Metz.

Ce soir-là, Stockolm ne portait que le pantalon à bande d'or et la veste entr'ouverte à cause de la chaleur, laissant voir sa chemise. Il avait jeté en entrant son képi, son dolman et son sabre sur un divan de satin bleu pâle.

Tout à coup il interrompit sa promenade furieuse et se tournant vers Rolande :

— Tiens ! c'est joli ce que tu joues là. Encore !

Elle reprit le motif de Gounod. Alors il commença à marcher plus vite et tout en parcourant le salon il se mit à réciter des vers de *Ruy Blas*. Elle jouait piano, ne chantait plus et le regardait.

— Chut ! dit-il soudain, en s'arrêtant brusquement. Qu'est ceci ?

Un bruit de pas nombreux, quelque chose comme une colonne en marche, retentissait à l'extrémité de la rue.

Il prêta l'oreille, et ces paroles chantées en chœur arrivèrent jusqu'à lui :

La Commune dans les batailles
O drapeau rouge de Paris!
Rit des J... f... de Versailles
Enveloppée entre tes plis !
Comme un simple Badinguet crou e
Quand tu passes, roi, pape ou dieu.
Vive la Commune qui soûle
Ses braves b... de vin bleu!

— Entends-tu ? dit Stockolm à Rolande, c'est la marche de guerre de Vermersch. Il y a du nouveau !

Les voix reprirent :

Ta couleur, ô rouge bannière,
C'est la couleur du sang vermeil,
C'est celle du feu quand t'éclaire
Un rayon d'or du grand soleil.
Que le feu flambe ou le sang coule!
Qu'importe à qui n'a feu ni lieu.
Vive la Commune qui soûle
Ses braves bougres de vin bleu !

Stockolm bondit vers son sabre.

— Écoute, dit-il à Rolande, les voix se rapprochent. Je vais y aller.

Elle se leva toute droite.

— Tu n'iras pas, dit-elle.

La colonne de fédérés qui allait au feu était parvenue devant la porte et défilait en silence.

— Stockolm ! Stockolm ! dirent quelques voix.

— Me voici, mes amis, je vous suis ! cria-t-il en se penchant à la fenêtre.

— Vive Stockolm ! hurlèrent cent voix.

Puis ils reprirent leur route en chantant la troisième strophe de cette *Marseillaise* de l'égout :

Autour de toi, drapeau symbole,
Tu nous verras au cabaret,
Danser bientôt la carmagnole
Sur la carcasse à Foutriquet.
Malgré Vinoy, malgré la foule,
Des roussins qu'il faut f... au feu.
Vive la Commune qui soûle
Ses braves bougres de vin bleu !

Le chant s'affaiblit à mesure que la colonne s'éloignait. Quand les dernières notes se furent éteintes dans le lointain et qu'on n'entendit que la basse profonde du canon :

— Je pars, dit Stockolm, je te dis que je veux partir!

— Et je te dis, moi, répliqua Rolande en se mettant en travers de la porte, que tu ne partiras pas !

LXIX

— C'est ce que nous allons voir ! dit le colonel.

Il se précipita vers ses vêtements, les revêtit promptement, ceignit son sabre et courut à une autre porte. Il l'avait à peine ouverte que Rolande s'élança sur ses pas :

— Je t'en prie, je t'en conjure, n'y va pas, lui criait-elle. Tu vas te faire tuer ! C'est l'attaque décisive, c'est la fin. Au nom du ciel, ne me quitte pas !

Et en prononçant ces mots elle se cramponnait après son dolman et se traînait à ses pieds.

Il la repoussa violemment, et, s'élançant dehors, il descendit rapidement l'escalier.

Au bas du perron, Jupillard tenant deux chevaux en main, le sien et celui du colonel, l'attendait. Stockolm sauta en selle, et, suivi du brigadier trompette, il piqua des deux, franchit la porte cochère et s'élança dans la nuit noire où ils disparurent bientôt tous deux au tournant de la rue de Chanaleilles.

Rolande, épuisée par la lutte, se soutenant à peine, était parvenue à son tour sur le perron. Elle avait vu sans pouvoir l'empêcher ce départ, ou plutôt cette fuite, mais elle n'avait pas été seule à la contempler. Ambroisine était à ses côtés.

Le bruit de la lutte, les éclats de voix l'avaient réveillée. Elle s'était levée prestement et elle avait couru chez sa maîtresse. Dans l'escalier, elle avait heurté Stockolm descendant les degrés et elle s'était bien gardée de l'arrêter dans sa course furibonde. Quand elle l'avait vu sortir de l'hôtel, elle avait eu un sourire sinistre.

— Maintenant, avait-elle pensé, me voilà bien débarrassée de lui.

Et, étendant la main dans la direction où le galop sonore des chevaux se faisait entendre au loin dans la nuit :

— Bon voyage, avait-elle murmuré avec une joie haineuse.

Cependant Rolande revint à elle-même. Sans dire un mot à Ambroisine, elle retourna sur ses pas et regagna son appartement. Dans son cabinet de toilette, elle ouvrit une armoire à robes, prit la première venue de couleur foncée et se coiffa d'une fanchon de dentelle noire qu'elle trouva traînant sur un divan. Puis elle alla à son coffre-

fort, en tira une poignée d'or et de billets de banque qu'elle fourra pêle-mêle et à même dans sa poche, le referma et saisit enfin un poignard corse qui reposait sur la cheminée.

Cette dernière précaution prise, elle s'achemina vers la porte et voulut sortir.

— Où allez-vous, madame ? lui dit Ambroisine.

— Que t'importe ?

— Il m'importe beaucoup, je ne veux pas vous laisser courir à votre perte seule, la nuit, quand on se bat partout !

— Je vais chercher le colonel ! Je ne veux pas qu'il meure !

— Qu'importe ? dit à son tour Ambroisine.

— Ah ! s'écria Rolande, illuminée d'une lueur subite, tu le hais !

— Oui, je le hais, dit la boiteuse d'un son de voix effrayant. Je le hais parce que vous l'aimez et que vous n'aimez que lui, que vous ne faites pas plus attention à moi qu'à un chien, et encore *Love* est bien heureux lui, il couche au pied de votre lit et vous le caressez, tandis que moi... ! Savez-vous qu'il y a huit jours que vous ne m'avez adressé la parole ?

— Voyons, Ambroisine, dit Rolande impatientée, assez de phrases et laisse-moi sortir !

— Non ! dit l'autre. L'enfer avait déchaîné sur nous ce cabotin maudit, l'enfer l'a repris, tout est pour le mieux. C'est depuis l'entrée ici de ce misérable que je suis traitée ainsi avec tant d'indifférence, et, vous avez raison de le dire, madame, je le hais : il vous a volée à moi, je le hais.

— Et moi, je l'aime, entends-tu ? dit Rolande; et je t'ordonne de me laisser passer.

Ambroisine recula involontairement devant le regarp

furieux de la comtesse de Jarnailles et devant son geste impérieux. Profitant de ce moment de stupeur, Rolande l'écarta vivement et, passant brusquement devant elle, elle se mit à courir et disparut à son tour.

— Ah! dit Ambroisine en frappant du pied la terre avec rage, comme elle l'aime!

Mais suivons Rolande de Jarnailles dans sa course errante à travers Paris. La première idée de la comtesse fut que le colonel s'était dirigé vers l'état-major, qui résidait à la Légion-d'Honneur. De la rue Barbet-de-Jouy au quai d'Orsay la distance n'est pas longue, et elle fut vite franchie par Rolande, à laquelle son état violent de surexcitation nerveuse donnait des ailes.

La sentinelle de garde à la porte voulut l'arrêter, mais elle l'esquiva et se précipita dans la cour. Elle était déserte.

Elle gravit l'escalier presque à tâtons et, poussant une porte, elle se trouva alors dans un grand salon fortement éclairé et décoré avec richesse. Aux murs étaient les portraits des maréchaux de France et des tableaux représentant des batailles. Dans les angles, des bustes. Tout cela d'un style sévère et sobre.

Au milieu de la pièce, une vaste table était couverte de cristaux et resplendissait d'argenterie. Des fleurs à profusion dressées dans des corbeilles tranchaient sur le fond blanc de la nappe. Celle-ci était tachée par places, rougie de vin et maculée. L'orgie avait commencé de bonne heure et elle durait depuis longtemps déjà.

Autour de la table, une vingtaine de personnages, hommes et femmes. Ceux-ci étaient tous revêtus d'uniformes : c'étaient tous de hauts personnages de la Commune, généraux, intendants, officiers supérieurs. Les femmes portaient des toilettes, volées pour la plupart, criardes et de mauvais goût. En pillant les hôtels des

faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré, en réquisitionnant (cela s'appelait ainsi dans le dictionnaire fédéré) les robes de la marquise de Galiffet et autres élégantes du grand ton, les mégères n'avaient pas pu s'approprier le goût des propriétaires légitimes, et il était fréquent de voir une robe de satin rose sur une jupe de dessous en velours vert ou *vice versa*. La bijouterie était à l'avenant : des boucles d'oreilles en jais accompagnaient un collier de corail et une croix en doublé fabriquée rue du Grand-Chantier. A leurs mains aux ongles rongés, abîmées par la cuisine et les soins du ménage, les bagues en strass alternaient avec les anneaux en cheveux, précieux souvenir d'*Ugène* ou de *Polyte*. Décolletées avec cela, et des fleurs dans les cheveux!

Une d'elles cependant tranchait sur les autres et paraissait d'une condition au-dessus des filles de barrière, rebut des bouges de la barrière de l'École, qui l'entouraient. La générale, on l'appelait ainsi, était une petite femme brune avec des yeux noirs, ardents et profonds, un nez fin, droit et palpitant, des lèvres minces d'un rouge vif et la dentition d'un jeune jaguar. Elle était outrageusement décolletée dans une robe assez élégante, du reste, qu'elle portait à merveille et qui était en faille noire à volants noirs et rouges alternés. Le corsage était mi-partie écarlate et noir, et dans ses cheveux une touffe de scabieuses et de fleurs de grenadiers offrait la répétition du même motif à deux couleurs.

Ce costume un peu théâtral lui seyait fort bien. Ses épaules blanches, d'un contour un peu grêle, ressortaient vivement au milieu de ce cadre noir et feu. Ses bras étaient beaux, ronds et bien modelés. L'un des deux était en écharpe. Elle avait été blessée légèrement au poignet huit jours auparavant, tandis qu'en amazone de velours elle accompagnait à cheval, aux avant-postes

de Levallois-Perret, son mari le général. Cette femme devait être terrible, c'était assurément une barre d'acier que rien ne devait rompre.

Au moment où Rolande pénétrait dans la salle à manger, la générale, debout sur la table qu'elle présidait, un verre de champagne à la main, chantait une chanson que les assistants reprenaient en chœur en frappant avec leurs couteaux sur le rebord des assiettes ou sur les verres qui étaient devant eux. Quelques-uns étaient étendus sous la table et ronflaient, deux autres dans un coin avaient des femmes sur leurs genoux et leur parlaient bas à l'oreille.

La générale acheva son couplet; un tonnerre d'applaudissements l'accueillit, et un cri de : Vive la Commune ! fit trembler les vitres. A ce moment, les yeux de la générale se rencontrèrent avec ceux de Rolande, qui était restée debout sans mot dire et sans avancer, et qui, encadrée dans la porte, regardait cette scène curieuse.

— Eh ! citoyenne, lui cria la générale, la prenant pour une invitée qui arrivait en retard, viens donc un peu ici, tu vas boire un verre de champagne avec nous.

LXX

Rolande fit deux pas en avant.

— Merci, dit-elle d'une voix brève, je n'ai pas soif.

— Comme tu voudras, fit insouciamment la générale en se rasseyant.

Rolande s'approcha d'elle et, se penchant à son oreille, elle lui dit à demi-voix :

— Pouvez-vous me donner des nouvelles du colonel Stockolm ?

— Ah ! fit railleusement la générale, vous vous intéressez au beau colonel ; eh bien, ma belle, il est au feu !

Au même instant une femme, qui était placée à table en face de la générale et qui contemplait depuis quelques minutes Rolande avec une attention persistante, se leva vivement et, comme poussée par un mouvement involontaire, elle s'écria tout haut :

— Eh ! mais, c'est la duchesse à Stockolm !

Aussitôt tous les regards se tournèrent vers Rolande qui pâlit en se voyant l'objet de l'attention générale.

En même temps, quittant sa place, cette femme fit prestement le tour de la table et vint parler bas à la générale.

— Merci, l'Hirondelle, dit celle-ci.

Se tournant alors vers Rolande :

— Je sais où il est ton colonel, ma belle, mais je ne te le dirai que si tu veux boire avec nous à la mort des Versaillais et au triomphe de la Commune.

En prononçant ces paroles, la générale tendit un verre plein de champagne à Rolande qui, tremblante, se soutenant à peine, l'effleura de ses lèvres.

Des hourras frénétiques accueillirent son mouvement ; on trépigna, on hurla, puis, l'orgie étant arrivée au paroxysme, on se leva de table en tumulte. Un capitaine d'état-major, qui avait été professeur de piano dans un pensionnat de demoiselles de la rue de l'Ouest, s'assit devant le clavecin d'un superbe Pleyel qui se trouvait là. Il plaqua d'abord quelques accords, puis il entama les premières mesures du quadrille d'*Orphée aux enfers*.

— Oui, c'est cela, un quadrille ! crièrent vingt voix avinées.

En un tour de main, la table du souper fut repoussée contre le mur et un grand espace vide demeura libre au milieu du salon.

— Attendez avant de commencer, dit tout à coup la générale ; j'ai une idée : qui m'aime me suive. Par ici les danseuses.

Une douzaine de femmes se précipitèrent sur ses pas dans la pièce voisine, d'où elles revinrent au bout de quelques minutes dans le plus singulier attirail. Elles avaient découvert la réserve des croix de la Légion d'honneur et elles s'en étaient fait des pendants d'oreilles, des colliers et des bracelets. Plusieurs d'entre d'elles, parmi lesquelles la générale, s'étaient affublées de grands cordons qu'elles portaient soit noués autour de la taille, soit en sautoir. La profanation était complète, et quand ces créatures rentrèrent au salon, parées des insignes du premier ordre de chevalerie du monde, des applaudissements bruyants éclatèrent de toutes parts.

Le quadrille commença alors. Ce fut un coup d'œil insensé. Les filles se démenaient en poussant des cris étranges et en relevant à pleines poignées leurs jupes avec des gestes obscènes. Sur leurs épaules, les croix à l'effigie de Napoléon Ier et de Henri IV cliquetaient avec un bruit sonore et les déhanchements redoublaient avec fureur. Les contorsions épileptiques des danseurs faisaient pendant, et il y eut là des *cavaliers seuls* exécutés qui furent de vrais poëmes. Le rebut des bals publics était là : c'était un sabbat démoniaque et un spectacle unique en son genre.

— Voyons, madame, je vous en supplie, disait pendant ce temps-là Rolande à la générale qui, appuyée sur le piano, contemplait cette bacchanale sans y prendre part, donnez-moi un indice quelconque qui m'aide à retrouver le colonel. Où est-il ? vous le savez ?

— Parbleu, il est au feu ! repartit l'autre avec brusquerie, comme mon homme, voilà tout ! Attends-le ici : j'attends bien, moi !

Elle fit une pause, puis regardant Rolande entre les deux yeux :

— Ah çà ! tu l'aimes donc bien, hein ? Oui, il a fallu que tu l'aimes crânement pour faire ce que tu as fait et venir ici. Je croyais que vous ne saviez pas aimer, vous autres poupées du monde, et qu'il n'y avait que nous ! C'est que nous, vois-tu, nous volons, nous tuons, nous faisons pis encore pour que celui que nous aimons soit *flambant*, qu'il ait toujours de l'argent et du tabac dans ses poches. Vous autres, savez-vous seulement demander à un homme s'il n'a besoin de rien ? Allons donc, vous faites les sucrées et un gars aurait le temps de crever vingt fois de faim avant que vous ayez songé à lui offrir de quoi manger !

Ces théories, nouvelles pour la comtesse de Jarnailles, furent interrompues par l'entrée d'une estafette qui remit un pli à la générale.

Elle fit sauter vivement l'enveloppe et prit connaissance du contenu de la dépêche.

— Cela va mal, dit-elle. Les Versaillais entrent dans Paris ! Assez rigolé ! Les femmes à la niche et les hommes à cheval !

On se dispersa. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un galop de chevaux se fit entendre. Un groupe de cavaliers entra dans la cour comme une trombe. L'un d'eux chancelait sur son cheval. On s'empressa autour de lui et on le retira de dessus sa selle. Son sang coulait à flots : il avait reçu trois blessures. C'était le général. Stockolm le suivait intact et sans la moindre égratignure.

A la vue de son amant mourant, la générale avait

bondi comme une tigresse. Elle le soutint dans ses bras qui, trop débiles, laissèrent échapper ce corps grand et fort. Sa tête résonna sur le pavé de la cour, une écume rougeâtre vint couronner ses lèvres et il expira.

— Vengeance ! dit la générale en se relevant comme une furie. Aux seaux de pétrole !

Et, suivie de la foule des combattants et de leurs dignes femelles, elle se précipita au dehors.

Rolande, elle, avait couru à Stockolm. Ils restaient seuls tous les deux.

— Tout est perdu, dit celui-ci d'un air morne et découragé; les troupes versaillaises entrent par le Point-du-Jour ; il n'y a plus chance de pouvoir se défendre. J'ai essayé dix fois de me faire tuer ; il paraît que la mort ne veut pas de moi. — Ah ! fit-il, je ne veux pas qu'ils aient ma jument vivante ; viens ici, *Sarabande !*

Et lui approchant le revolver de l'oreille, il fit sauter la cervelle à la pauvre jument qui tomba en lançant des coups de pied désespérés.

— Maintenant, ils peuvent venir me prendre, dit-il d'un ton morne.

— Tout est sauvé, au contraire, lui répliqua Rolande. Viens à l'hôtel ; je t'y cacherai, et nul n'y soupçonnera ta présence. Dans quelques jours, rasé, méconnaissable, je te ferai sortir de Paris, et nous irons tous deux vivre à l'étranger, bien loin, heureux, oubliant, oubliés ! Viens, je t'en conjure !

— Soit, dit-il, partons, je te suis !

LXXI

Parmi l'entourage de la comtesse de Jarnailles, un homme s'était montré aussi exaspéré qu'Ambroisine de la conduite de Rolande, et s'était offert comme allié à la boiteuse pour tenter d'arracher la comtesse aux hontes où elle menaçait d'engloutir ses destinées : cet homme était Mondego.

Protégé par sa nationalité, qui l'exemptait de toutes les charges militaires pendant la guerre, l'Italien n'avait pas suivi au 4 septembre Rolande à Londres et était demeuré à Paris. Il s'était donné pour mission apparente de veiller sur l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy et d'y présider au séjour des mobiles installés dans les dépendances de l'hôtel. En réalité et surtout, il avait tenu à rester à Paris pour y suivre les entreprises que la guerre lui avait fourni l'occasion d'y tenter. Mettant à profit, en effet, les relations qu'il avait faites à l'hôtel de Rolande avec quelques-unes des notabilités de la finance et de la politique du moment, le gros Bernard et le député Hasselmackers en tête, Mondego s'était lancé, à la veille du siége, dans les fournitures et marchés avec le gouvernement. La nationalité italienne étant des plus en faveur auprès des hommes du 4 septembre, la chute de l'empire n'avait fait que donner plus d'extension à ses affaires, et il avait réalisé de fort beaux bénéfices. Ses approvisionnements de salaisons et de viandes réduites avaient fait merveille et lui avaient plus rapporté en quelques semaines que toutes ses coiffures en vingt ans. C'était le temps d'ailleurs où les fortunes privées s'édifiaient avec la ruine publique et où toutes choses étaient bou-

leversées : le gouvernement s'adressait à une modiste pour avoir des fusils et à un confiseur pour acquérir des chaussures.

Le 18 mars survenant n'effraya pas autrement Mondego, et quand Rolande arriva de Bordeaux à Paris elle le trouva gardant fidèlement l'hôtel de la rue Barbet et l'ayant préservé de toute dégradation.

Avec la Commune et la tournure qu'avaient bien vite prise les événements, Mondego s'était donné une mission qui, pour être sans gloire, n'était pas sans péril : il s'était fait l'un des auxiliaires secrets de l'armée de Versailles à Paris et négociait de son mieux, au profit de la cause de l'ordre, les défections envers l'Hôtel-de-Ville. Servi par sa qualité d'étranger, qui l'abritait contre toute tentative de persécution de la part des dignitaires de la Commune, en relation depuis longtemps, par suite des divers métiers qu'il avait faits, avec toute espèce de monde, il était admirablement l'homme qu'il fallait pour cette sorte d'office.

Mieux à même que personne de savoir à quelles effroyables extrémités pourraient se livrer les chefs de la Commune, dans la rage de leur défaite, et redoutant ce qui peut-être en adviendrait pour la comtesse de Jarnailles, il l'avait ardemment suppliée de ne point prolonger son séjour à Paris et de regagner l'Angleterre. C'est alors que, cédant à ses conseils, Rolande s'était rendue à la préfecture de police pour avoir un laisser-passer, et que cette démarche avait eu l'issue si inattendue que vous savez.

Mondego en éprouva une impression poignante qui se changea bientôt en une rage folle contre le héros de l'aventure, contre ce misérable histrion qui avait la hardiesse de profaner son idole. Il ne cacha point ses sentiments à Ambroisine, et ces deux êtres alors jurè-

rent de s'unir non-seulement pour sauver Rolande malgré elle, mais encore pour se venger sans merci de l'homme qui avait eu le fatal pouvoir de l'amener à l'abîme où elle se trouvait. C'est dans ces dispositions qu'étaient nos deux personnages quand ils se rencontrèrent face à face devant le square Sainte-Clotilde, au lendemain du jour où Rolande affolée s'était enfuie de son hôtel à la poursuite de son amant.

— Ah ! enfin, je vous trouve ! s'écria la boiteuse à la vue de l'Italien ; depuis cette nuit le sang me bout après vous.. je commençais à désespérer... Mais vous voilà et tout peut-être n'est pas encore perdu.

Et elle se mit à lui raconter les événements qui s'étaient passés la veille rue Barbet-de-Jouy, et la disparition de Rolande.

— A force de pas, de démarches, de supplications et de menaces, ajouta-t-elle, j'ai fini par savoir que la comtesse est allée à l'hôtel de la Légion-d'Honneur — et du bras elle indiquait la direction du bâtiment — au milieu de tous les bandits et de tous les suppôts du diable de son saltimbanque..... Vainement j'ai voulu forcer la consigne, pénétrer jusqu'à elle, mais il est plus facile d'aller au paradis que d'entrer dans cet enfer.... Rien n'y a fait, et ça commençait même à tourner assez mal pour moi. Alors je suis venue me poster ici un petit moment, pendant que le gamin au père Canteleu — vous savez, celui à qui madame a fait avoir une régie de voitures — guette sa sortie à la Légion-d'Honneur. Dès qu'elle mettra le pied dehors il accourra me faire signe. Ce qui m'inquiète encore, c'est le Stockolm. Il est bien parti pour aller au feu, mais ces gens-là ça en revient aussi vite que ça y part... Il est peut-être à la Légion-d'Honneur, en train de ripailler avec les autres...

— Non, il n'y est pas, interrompit vivement Mondego.

Je viens de l'apercevoir, il y a quelques heures, comme je traversais l'avenue Uhrich, à la tête de son état-major, allant du côté de Neuilly.

— Ah ! mon Dieu ! s'il pouvait seulement y laisser sa peau ! hurla l'étrange fille avec un éclair farouche dans les yeux.

— Ça serait bien à souhaiter, mademoiselle, répliqua l'Italien ; malheureusement le feu paraît avoir cessé.

— Ces êtres-là, ça ne crève donc jamais ? reprit la boiteuse en crispant ses poings.

— Si, tout de même, mademoiselle, insinua froidement Mondego, quand on le veut bien.

D'un regard Ambroisine lui avait montré qu'elle l'avait compris, et, lui saisissant le bras comme pour le presser de développer sa pensée, elle attendait anxieuse sa parole, quand l'arrivée du gamin qu'elle avait posté à la Légion-d'Honneur vint couper net l'entretien.

— Eh bien, qu'as-tu de nouveau ? lui cria Ambroisine.

— Mademoiselle, répondit le gamin tout essoufflé, le colonel est rentré à l'état-major. Le général est tué. C'est un branle-bas infernal là-dedans.

— Et la comtesse ?

— Minute !... Elle a filé avec le colonel Stockolm. Je les ai suivis. Ils sont allés à l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy.

— Le colonel est rentré avec madame ?

— Cette demande !... remarqua l'héritier de Canteleu. Mais, croyez-moi, mademoiselle, ce n'est pas le moment de s'amuser à causer sur les trottoirs. Ça va chauffer dur de ce côté. Les Versaillais sont maintenant dans Paris, et il ne fera pas bon à se trouver sur leur passage. Moi, je m'en retourne chez nous. Si vous voulez que je vous accompagne jusqu'à la rue Barbet...

— Non, merci, répliqua Ambroisine. Tu peux t'en aller. J'ai là monsieur — et en parlant elle indiquait Mondego — qui fera route avec moi.

— En ce cas, c'est autre chose, répondit le gamin.

Et soulevant sa casquette :

— Adieu, mademoiselle. Monsieur, bonne chance! ajouta-t-il.

Puis il s'éloigna en courant.

— Vous avez entendu, Mondego, s'écria Ambroisine dès qu'il eut tourné le trottoir : voilà de nouveau le Stockolm au gîte. Que faire ? Quel parti prendre ?...

— Oh ! il est bien simple, repartit l'Italien. Mais marchons : comme l'a dit le fils Canteleu, il est inutile de stationner plus longtemps ici.

Et ils se dirigèrent côte à côte vers la rue de Bourgogne.

— Je vous disais, reprit Mondego dès qu'ils furent en marche, qu'il y avait un moyen tout naturel d'en finir. Écoutez : le Stockolm est à l'hôtel de Jarnailles ; eh bien ! il ne faut plus qu'il en sorte. L'armée de Versailles entre en chasse contre les communards, qu'elle sache seulement où la bête se terre, et...

Ambroisine se serra contre son compagnon.

— Vous avez raison, dit-elle, point de fausse pitié pour ce misérable... Et puis il s'agit de sauver du même coup la comtesse de Jarnailles, il n'y a pas à balancer. Où faut-il que j'aille ?...

En ce moment retentissait vif et dru le bruit de la fusillade. A chaque instant passaient comme un troupeau de bœufs chassés par l'orage des bataillons de fédérés en débandade, éperdus et le blasphème à la bouche. On sentait que l'heure du dénoûment était venue pour cette orgie de sang et de boue et qu'elle serait terrible.

— Vous n'avez plus, vous, Ambroisine, reprit Mon-

dego, qu'à veiller sur la comtesse Rolande. Qui sait de quelles sinistres folies la comtesse ne serait pas capable en ce moment suprême? Elle est femme — au milieu du désarroi général — à renouveler le bûcher de Sardanapale pour elle et son favori, à inventer quelque épouvantable fin à ses sombres amours... Il faut que vous soyez auprès d'elle. Quant au colonel, je me charge, moi, de lui envoyer des soldats de bon calibre.

— J'y compte, Mondego, reprit Ambroisine d'une voix sifflante, comme les chasseurs peuvent compter trouver leur gibier au gîte. J'y aurai l'œil.

Et, après avoir serré la main à l'Italien, elle remonta précipitamment la rue de Bourgogne du côté de la rue de Varennes, tandis que Mondego s'engageait dans la rue Saint-Dominique pour gagner l'esplanade.

La bataille de Paris était alors à son comble et l'armée de Versailles pénétrait de tous les côtés dans la capitale.

LXXII

Mondego ne tarda pas à tenir la parole qu'il avait donnée à la terrible Ambroisine, et quelques instants plus tard il se présentait au prévôt d'une des divisions du corps d'armée qui avait passé l'eau au pont des Invalides et qui, prenant le faubourg Saint-Germain en écharpe, s'avançait lentement vers la Chambre des députés et les Tuileries en enlevant successivement toutes les barricades qu'elle rencontrait sur son passage.

L'Italien, au moyen d'un brassard tricolore qu'il tira de sa poche et dont il se para, parvenait aisément à celui qu'il cherchait. Il exhiba d'ailleurs les quelques

lettres qu'il avait reçues de Versailles, avec lequel il était en correspondance réglée et suivie par l'intermédiaire quotidien de Troncin Dumersan et des courriers de la légation d'Italie. Son identité constatée, il fut reçu, écouté, et le prévôt lui donna satisfaction sans aucun doute, car il se frotta les mains avec joie et disparut dans la direction de la rue Barbet-de-Jouy en homme pressé et qui ne veut pas perdre un instant du spectacle qui va s'offrir à ses yeux.

Le premier soin du colonel Stockolm en arrivant à l'hôtel de Jarnailles avait été de couper ses moustaches pour essayer de se rendre méconnaissable, et il s'était couché épuisé de fatigue. Rolande veillait, elle ; ses ordres donnés de ne laisser pénétrer personne dans l'hôtel, elle était montée au premier étage et elle brûlait des papiers, mettait tout en ordre et se préparait à un départ aussi immédiat que le permettraient les circonstances. De temps à autre elle se levait, et, traversant le salon sur la pointe du pied, elle allait regarder dormir Stockolm sur son petit lit de repos, dans un cabinet de toilette où elle l'avait caché et où il était presque introuvable. Les fenêtres donnaient sur le jardin de l'hôtel qui s'étendait jusqu'à la rue Vanneau en longeant la rue de Chanaleilles. Bien souvent, pendant les tièdes soirées de printemps, durant ce mois de mai qui venait de s'écouler, ils l'avaient parcouru tous deux côte à côte. Bien souvent ils avaient tourné autour de ces vertes pelouses, enlacés l'un à l'autre, lui la soutenant par la taille, elle suspendue à son cou par son bras rond et frais qui lui faisait un collier parfumé. Glissant légèrement sur le gravier des allées de ce pas furtif, cadencé, harmonieux et particulier aux amoureux dont parle Virgile, ils avaient vingt fois passé sous l'ombre épaisse de ces grands arbres que traçait à certains coins la

lumière égale et pure de la lune. Parfois même la nuit, lassée de l'atmosphère enivrante des appartements toujours pleins de fleurs, épuisée, mais non fatiguée, Rolande était descendue seule, en peignoir de mousseline blanche, dans « ce jardin charmant, parfumé de lis et de roses, » ce jardin de Marguerite après la faute, et, assise sur un banc rustique, elle avait, en respirant l'air frais de la nuit, repassé sa vie dans sa mémoire. Elle s'était souvenue du cottage de Jarnailles, son Petit-Trianon, où, jeune fille, elle interrogeait la destinée et s'en taillait une à ses épaules, et elle mesurait le chemin parcouru. Autour d'elle, la ville dormait silencieuse, et, au loin seulement, le grondement du canon lui rappelait qu'elle n'était point dans le pays des songes et la ramenait à la réalité.

Tous ces souvenirs revenaient en foule à Rolande dans la terrible situation où elle se trouvait, et ne contribuaient pas peu à entretenir son inquiétude. La rentrée successive d'Ambroisine et de Mondego qui, tout en lui marquant une joie excessive de la voir saine et sauve, avait feint d'ignorer qu'elle n'était pas revenue seule, l'avait un peu rassurée. Néanmoins, elle était agitée, nerveuse. Un malheur la menaçait, elle le sentait, et, cette fois-ci, elle n'avait pas en elle-même et en son étoile sa confiance accoutumée. Qu'allait-il advenir ?

Cependant, depuis une heure environ, la fusillade avait redoublé. Il semblait que le théâtre du combat se fût rapproché. En effet, la caserne de Babylone, occupée par les fédérés, était attaquée vigoureusement par les troupes régulières. Ses défenseurs, se voyant cernés et sans aucun espoir de salut, se battaient en désespérés. Une barricade voisine leur prêtait de l'appui et tenait encore. Parmi ceux qui la défendaient, nos deux vieilles connaissances, Houdet et Jupillard n'étaient pas des

moins acharnés. Ils avaient eu fréquemment recours à un bidon rempli de cognac que portait l'Hirondelle, fidèle à la fortune et au sort de son amant, et ils avaient puisé dans l'excitation alcoolique de l'ivresse un courage factice.

Cependant, la barricade se dépeuplait peu à peu. Les troupes, après une dernière décharge, montèrent à l'assaut, et les corps de Jupillard et de Houdet furent trouvés parmi les morts. Un officier d'état-major qui guidait la colonne d'attaque s'élança des premiers sur la crête de pavés qui formaient le sommet de la barricade et saisit un drapeau rouge qui y était planté.

Au moment où il en touchait la hampe, l'Hirondelle, qui était restée blottie derrière une charrette à bras renversée, dont les deux brancards s'élevaient en l'air avec un aspect désespéré, se dressa debout et lui lâcha à bout portant un coup de pistolet qui lui traversa le bras. On se saisit d'elle et on l'adossa au mur. Trois coups de feu retentirent : l'Hirondelle s'affaissa et tomba la face à terre sans proférer une parole. Sa poitrine trouée vomissait des flots de sang. Les jupes se relevèrent un peu et laissèrent voir un joli pied chaussé de petits souliers et un bas de jambe des plus fins que recouvraient des bas de soie gris volés évidemment quelque part.

Les yeux de l'officier qu'elle avait blessé et que le chirurgien-major pansait à la hâte à quelques pas de là, tombèrent alors sur celle qui venait d'être la victime de son fanatisme politique ; il sourit, et, secouant la tête :

— C'est dommage, dit-il à demi-voix, elle avait une jolie jambe!

— Vous serez toujours le même, Nancré, dit d'un ton bourru le médecin qui lui attachait le bras en écharpe.

— C'est possible, docteur, reprit Martial, mais hâtez-

vous d'en finir. Je suis pressé d'en terminer avec la caserne de Babylone et d'arriver à la rue Barbet où le général m'a donné une mission de confiance à remplir. Il s'agit d'arrêter un des chefs du mouvement qui, nouveau Samson, est livré par une femme. Je suis curieux de connaître cette Dalila communarde. Allons, mon bon docteur, faites vite !

Le chirurgien obéit, et deux heures après l'hôtel de la rue Barbet était préalablement cerné, les sapeurs de la colonne commandée par Martial de Nancré, l'aide de camp du général D..., frappaient à la grande porte de la cour.

Elle s'ouvrit sans difficulté, et Mondego, qui se présenta avec l'air obséquieux et le sourire sur les lèvres, leur offrit gracieusement de leur faire parcourir tout l'hôtel, protestant qu'ils n'y trouveraient rien de suspect ; que madame la comtesse habitait seule, qu'elle n'avait pu quitter Paris, empêchée par la Commune, et qu'elle accueillerait avec joie l'entrée des troupes libératrices.

Nancré, en homme prudent, fit deux parts de sa troupe. L'une suivit un capitaine qui se chargea de la perquisition intérieure ; l'autre, sous ses ordres, explora les communs, écuries, remises et le jardin. Le capitaine, guidé par Mondego, entrait dans l'hôtel et Nancré le regardait faire, quand Ambroisine, s'approchant de lui, le tira doucement par la manche de son uniforme et lui dit à demi-voix, en lui désignant une petite fenêtre du premier qui donnait sur le jardin :

— Veillez bien sur celle-là !

Un peu surpris, il obéit. L'attente ne fut pas longue. Au bout de dix minutes la fenêtre indiquée s'ouvrit. Un homme tenant une femme embrassée y parut, puis il sauta dans l'espace et vint tomber dans une corbeille

d'héliotropes qui se trouvait au-dessous. Il se releva sans aucun mal apparent.

— Feu! commanda Nancré, et Stockolm, car c'était lui, s'abattit en tournoyant. Il avait deux balles dans la poitrine et ses jambes étaient fracassées.

Un cri horrible retentit; Rolande avait tout vu de la fenêtre où elle était restée. Elle se cramponna à la balustrade pour ne pas tomber. Des coups violents retentirent derrière elle et la porte du cabinet de toilette, attaquée à coups de hache par les sapeurs, vola en éclats. En un instant elle fut saisie, traînée dans les escaliers et amenée dans la cour pour y être fusillée.

— Un instant! cria Ambroisine, c'est madame, elle n'est pas coupable.

— Tu crois, toi? dit un soldat en la menaçant de sa crosse de fusil; allons, tais ta margoulette ou nous te faisons aussi ton affaire.

— Au secours! au secours! clama Ambroisine désespérée.

Nancré accourut au bruit. Rolande avait déjà les mains garrottées et elle était adossée au mur. Déjà un sergent allait commander le feu et les fusils s'abaissaient. Encore une minute et c'en était fait de la comtesse de Jarnailles.

— Halte-là, mordieu! s'écria Nancré, qui s'élança en avant et releva de son épée les canons des fusils dirigés sur Rolande; qui donc commande ici, si ce n'est moi?

Un murmure courut les rangs.

Nancré eut un coup d'œil terrible.

— Le premier qui bouge, je lui casse la figure, dit-il. Capitaine, faites mettre vos hommes en rang.

— Madame, dit-il alors à Rolande qu'il délivra lui-même de ses liens, vous êtes libre. Vous m'avez sauvé

la vie une fois, je vous la donne, nous sommes quittes. Quittez Paris sur l'heure, où vous n'êtes pas en sûreté, et on vous conduira où vous voudrez.

— Merci, monsieur, dit Rolande, j'accepte. Vous êtes généreux, pour un vainqueur.

— Non, dit-il avec mélancolie, je suis tout au plus juste, et en ce moment je m'acquitte d'une dette qui me pesait plus que vous ne pouvez le penser.

— Est-il donc si dur de devoir la vie à quelqu'un? demanda Rolande.

— Ce n'est pas à cela que je fais allusion, dit l'officier. Voici un laisser-passer pour vous et pour votre femme de chambre ; on va vous conduire hors Paris. Écrivez-moi quand vous serez en sûreté, et peut-être alors me pardonnerai-je ce que j'ai fait à Blois, une certaine nuit, dans l'hôtel du *Lion d'Or*.

Rolande bondit. Il disparut.

— Allons, madame, venez et ne nous amusons pas aux bagatelles de la reconnaissance, dit Ambroisine, qui avait tout entendu.

Et passant son bras sous celui de Rolande, elle l'entraîna loin de l'hôtel de la rue Barbet.

. . . . . .

. . . . . .

Le même soir, à huit heures, il y avait grand festin au château de Montmorency, où se trouvait l'état-major du général comte de Bahnhoff.

Les têtes étaient montées et on avait bu du champagne à flots. Soudain un ordonnance parut et dit quelques mots à l'oreille du général, qui sortit et revint au bout d'un instant suivi de Rolande.

D'un mot il la présenta à ses camarades, qui, s'empressant autour d'elle, lui firent fête.

Elle, cependant, était sombre et répondait à peine.

Elle parlait fréquemment tout bas au général, qui semblait enchanté de ce qu'elle lui disait. Il répondait par de petits signes de tête approbatifs et rayonnait de bonheur.

Une acclamation immense venue du dehors interrompit cet entretien. Les officiers prussiens sortirent pêle-mêle et le verre à la main. Sur la terrasse, un spectacle étrange les attendait : Paris brûlait. Les Tuileries, le Louvre, la Cour des comptes, le ministère des finances flambaient dans la nuit, et des torrents de flammes, montant vers le ciel, se détachaient sur le fond noir des nuages.

Les soldats prussiens, à la vue de cet embrasement de la grande cité, poussèrent trois hourras.

— Ah ! dit tout bas Rolande, la générale a tenu parole, elle s'est vengée, elle !

Élevant alors le verre de champagne qu'elle tenait à la main :

— Messieurs, dit-elle à haute voix, je bois à la santé de l'empereur d'Allemagne.

Des cris de joie accueillirent cette parole impie. Quand ils se furent apaisés :

— Camarades, dit à son tour le comte en désignant Rolande, je vous présente la comtesse Bahnhoff, ma femme !

Ville d'Avray, janvier-août 1873.

FIN